



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

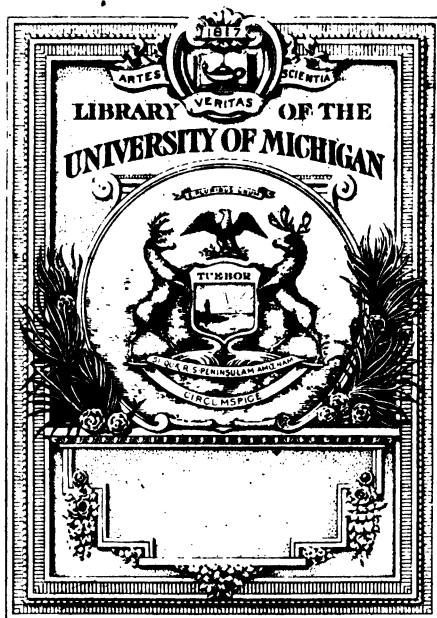
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

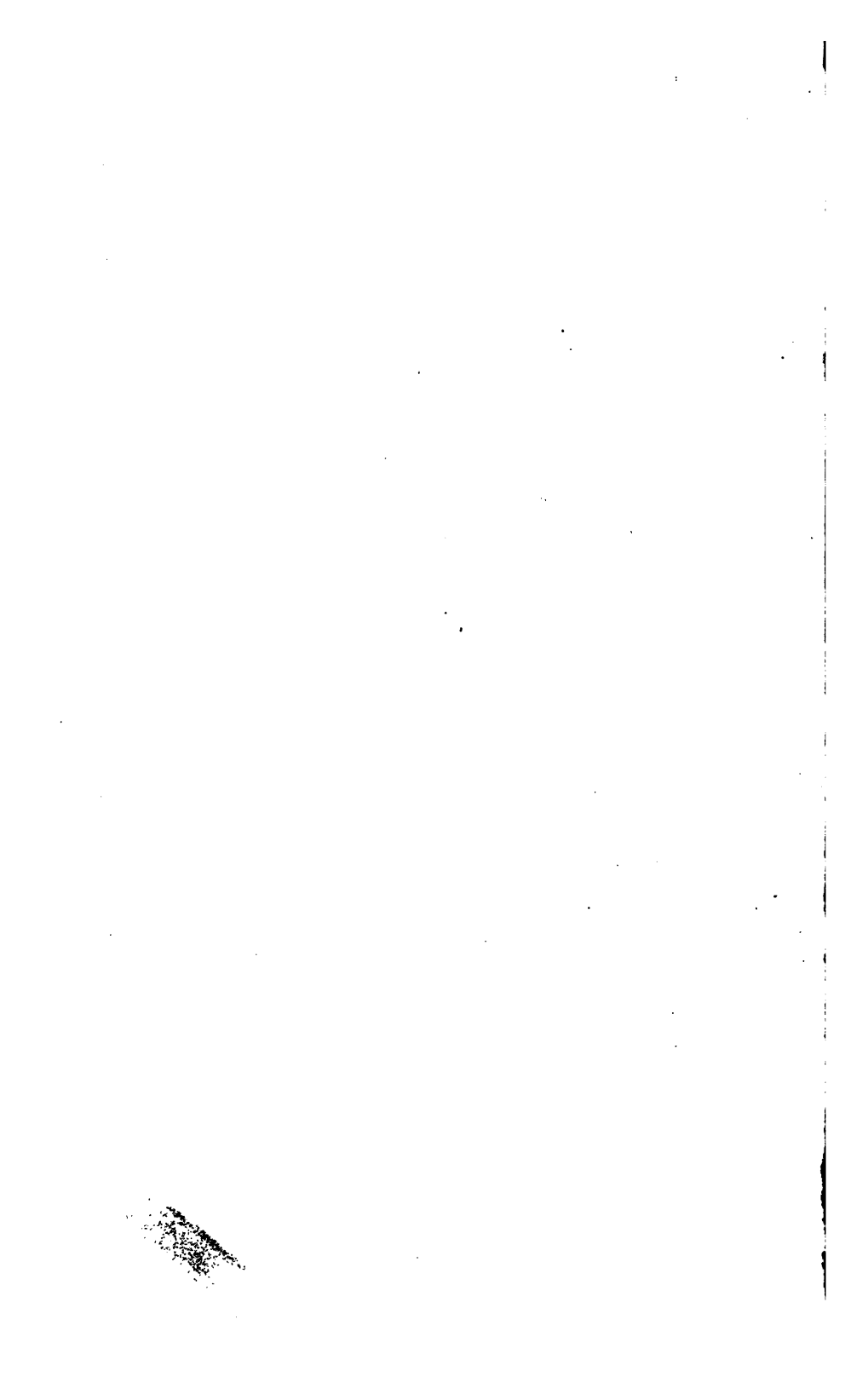
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









BV  
2185  
R89  
1884

HISTOIRE ABRÉGÉE  
DES  
MISSIONS CATHOLIQUES

---

2<sup>e</sup> SÉRIE IN-8<sup>e</sup>



**PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS**





Las Casas réussit à faire déposer les armes  
aux Indiens révoltés. (P. 48.)



**HISTOIRE ABRÉGÉE**  
**DES**  
**MISSIONS CATHOLIQUES**

**DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE**

**DEPUIS LA FIN DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS**

PAR  
*J.-J.-E. Roy*  
**J.-J.-E. ROY**

**DIXIÈME ÉDITION**



**TOURS**

**ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS**

**M DCCC LXXXIV**



25

Gen. lib.  
2-18-1932

## HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

# MISSIONS CATHOLIQUES



## INTRODUCTION

Les missions remontent jusqu'à l'origine du christianisme. — Apôtres et missionnaires sont des expressions synonymes. — De quel genre de missions il est question dans ce livre. — Ouvrages qu'il faut consulter pour connaître en détail l'histoire des missions.

Faire l'histoire des missions catholiques depuis leur origine, ce serait faire l'histoire de l'Église elle-même; car, fidèle aux ordres de son divin fondateur, elle n'a pas cessé un instant d'obéir au précepte qu'il lui a donné d'aller enseigner les nations et d'annoncer l'Évangile par toute la terre<sup>1</sup>. Les premiers apôtres

<sup>1</sup> Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi. (Joan. xx, 21.)  
— Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. (Matth. xxviii, 19.)

7-1-32 d'ans

et leurs disciples ont été les premiers missionnaires<sup>1</sup>, et leurs successeurs ont continué sans interruption cette œuvre merveilleuse, qui doit se perpétuer jusqu'à ce que tous les peuples de la terre aient reçu la parole divine et aient été régénérés par le baptême. Écoutons ce que dit à ce sujet un écrivain catholique contemporain :

« On voit dans les paroles de Jésus-Christ une mission divine qui doit se perpétuer dans tous les siècles ; car Jésus-Christ n'ayant pas fondé son Église pour un temps seulement, mais pour toujours, il a fallu que la mission des premiers apôtres pût se transmettre à d'autres et se perpétuer jusqu'à la fin du monde. Aussi ces premiers envoyés de Jésus-Christ se donnèrent des coopérateurs et des successeurs par la communication de leurs pouvoirs divins, et cette nouvelle mission, quoique transférée par une autre voie et sous une autre forme, dérive toujours de la même source. Elle est toujours une mission divine qui remonte à Jésus-Christ lui-même. Ainsi, depuis la naissance de l'Église il existe un ministère perpétuel, une mission non interrompue qui se communique et se transmet par la succession légitime des pasteurs. Comme cette mission ordinaire vient de la même source que celle des apôtres et qu'elle en est la

<sup>1</sup> Le nom d'apôtre vient du mot grec ἀπόστολος, qui signifie *envoyé, chargé d'une mission* (ἀπό et στέλλω, envoyer en mission) ; ce mot a donc la même signification que celui de *missionnaire*, qui vient du latin *missus*, envoyé.

continuation, elle repose sur les mêmes fondements et présente les mêmes caractères. De là on peut conclure qu'il n'y a pas de ministère légitime sans mission, qu'elle est la condition nécessaire de la hiérarchie, et qu'il ne peut y avoir par conséquent une véritable Église hors la succession légitime des pasteurs.

« On voit aussi par là pourquoi on a donné le nom de missions aux établissements et aux délégations qui ont pour objet de porter l'Évangile chez les nations infidèles, ou de travailler dans certains pays à la conversion des hérétiques et des schismatiques. Ce nom, ainsi que nous l'avons dit, comme les fonctions qu'il exprime, remonte à l'origine du christianisme; il a commencé par les apôtres eux-mêmes, dont les travaux furent les premières missions et le modèle de toutes les autres<sup>1</sup>. »

C'est de ce dernier genre de missions et des établissements fondés au delà des mers et par les prêtres catholiques pour la conversion des idolâtres, depuis la découverte du nouveau monde et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, jusqu'à nos jours, que nous nous proposons d'entretenir nos lecteurs. Pour traiter un pareil sujet avec une étude convenable, il faudrait un grand nombre de volumes; mais nous n'oublions pas que nous écrivons pour des jeunes gens, à qui trop souvent les longs ou-

<sup>1</sup> Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle, art. *Missions*.

vrages font peur. Aussi avons-nous tâché de résumer dans ce livre tous les faits les plus intéressants de l'histoire des missions modernes, en indiquant à nos lecteurs les sources où ils pourront puiser des renseignements plus détaillés et plus complets, si, comme nous l'espérons, cet ouvrage leur donne le goût de pousser plus loin une étude si intéressante sous tous les rapports.

---

## CHAPITRE I

**Prédication des apôtres en Orient. — Introduction du christianisme dans l'Occident. — Anciennes traditions à cet égard. — L'empire romain tout entier embrasse le christianisme. — A la chute de cet empire, la religion reste debout et se propage chez les peuples barbares. — Associations et congrégations des missionnaires.**

Avant de parler des missions dans le nouveau monde, aux Indes, en Chine et dans l'extrême Orient, nous croyons utile de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de la propagation de la foi dans le monde connu des anciens, depuis les apôtres jusqu'au temps où la Providence ouvrit de nouvelles routes à la prédication de l'Évangile.

Les apôtres, suivant l'ordre de Jésus-Christ, commencèrent leurs prédications par la Judée, où ils restèrent plusieurs années, et ensuite ils se dispersèrent pour continuer leur œuvre dans les provinces de l'Orient, où les esprits étaient préparés à recevoir la nouvelle doctrine. On peut voir dans les Actes des apôtres, en suivant les voyages de saint Paul dans l'Asie Mineure et dans la Grèce, quelles étaient les dispositions des esprits et le succès qu'obtenaient ses prédications. Aussi dès l'origine y eut-il en Orient un grand nombre d'Églises florissantes, et l'on voit, par la lettre de Pline à Trajan,



combien le christianisme y était déjà répandu à la fin du 1<sup>er</sup> siècle.

Quant à l'Occident, nous savons, par les livres saints, que les apôtres saint Pierre et saint Paul vinrent prêcher l'Évangile à Rome et dans l'Italie; et de là ils prirent probablement des mesures pour faire porter la foi dans les autres provinces. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'introduction du christianisme dans les Gaules date de cette époque, et, si l'on en croit une certaine tradition, ce fut saint Lazare, premier évêque de Marseille, ce furent ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie Madeleine, et enfin saint Maximin, un des soixante-douze disciples, premier évêque d'Aix, qui vinrent les premiers prêcher l'Évangile dans la Gaule méridionale. Suivant la même tradition, saint Pierre, sous le règne de l'empereur Claude, envoya dans les Gaules, avec d'autres missionnaires, les sept évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austre-moine de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves; enfin le pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris.

D'un autre côté, saint Épiphané dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'Apôtre à cet égard dans sa seconde épître à Timothée <sup>1</sup>. Saint Isidore de Séville compte encore l'apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules <sup>2</sup>. Aussi, dès l'année 190,

<sup>1</sup> Huic (Lucas) prædicandi Evangelii munus est creditum; idque ipse primum in Dalmatia, Gallia, Italia et Macedonia præstitit; sed in Gallia præ cæteris; ut de nonnullis comitibus suis Paulus in Epistolis testatur: *Crescens*, inquit, *in Gallia*. Non enim *in Galatia* legendum est, ut quibusdam immerito placuit, sed *in Gallia*. (Epiph., *adv. Hæreses*, lib. II, t. I, p. 433, édition du P. Petau.)

<sup>2</sup> Ibid., de *Vita et Morte sanctorum*, c. LXXIV.

saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les Églises du monde, parmi lesquelles il met les Églises établies chez les Celtes ou Gaulois<sup>1</sup>. Quelques années après, Tertullien<sup>2</sup> disait aux Juifs que les diverses nations des Gaules, c'est-à-dire les quatre grandes provinces formant la division établie par Auguste, Narbonnaise, Lyonnaise, Belgique, Aquitaine, s'étaient soumises au Christ avec le reste de l'univers<sup>3</sup>.

Les apôtres saint Pierre et saint Paul envoyèrent de Rome sept évêques en Espagne pour y prêcher la foi, ainsi que le déclare le pape Grégoire VII dans une de ses lettres. On sait aussi que saint Pierre envoya son disciple saint Marc en Égypte, où le christianisme fit bientôt

<sup>1</sup> Irén., liv. I, ch. III.

<sup>2</sup> Tertull., *adv. Judæos*, c. VII.

<sup>3</sup> Cette ancienne tradition de nos pères et même des étrangers sur la première introduction du christianisme dans les Gaules a subsisté sans altération jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Alors un certain nombre d'écrivains jansénistes, s'en rapportant à l'autorité fort suspecte d'un docteur nommé Launoy, attaquèrent cette tradition, et soutinrent qu'elle était fausse et inventée depuis le X<sup>e</sup> siècle. Des catholiques même, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire, et bientôt cette opinion prévalut en France. On alla jusqu'à changer la tradition des bréviaires et des missels, tant à Paris que dans quelques autres diocèses. Cependant l'Église romaine, et dans son bréviaire, et dans son missel, et dans son martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs si honorable pour la France. Enfin, il y a quelques années seulement, en 1848, un prêtre français de la congrégation de Saint-Sulpice a démontré, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Église romaine avait raison, et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamment leur liturgie et leurs traditions anciennes, sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres. — Consultez l'ouvrage intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée : saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe, et les saintes Marie Jacobi et Salomé*, par l'auteur de la *Dernière Vie de M. Olier*, 2 vol. in-4<sup>o</sup>, chez Migne. — Voir aussi le 39<sup>e</sup> vol. de l'*Histoire de l'Église*, par M. l'abbé Rohrbacher, aux additions, p. 1, 2, 3, 4 et suivantes.

d'immenses progrès. On sait également que dès le *n<sup>e</sup>* siècle il y avait une multitude de chrétiens dans les provinces d'Afrique, et c'était une ancienne tradition de ces provinces qu'elles avaient reçu des apôtres ou de leurs premiers disciples, à Rome, les lumières de l'Évangile. Enfin l'empire romain tout entier reçut la divine parole, et après d'horribles persécutions, malgré les déchirements occasionnés par les schismes et les hérésies, la croix triomphante vint briller au Capitole à la place des idoles renversées, et la religion du Christ s'asseoir sur le trône des Césars.

Quand ce vaste empire tomba en lambeaux sous les coups des barbares, quand avec lui périt la civilisation romaine, la religion seule resta debout sur ses débris, et les sauvages conquérants du peuple-roi furent eux-mêmes conquis au christianisme par les successeurs des apôtres. Mais tandis que l'Occident régénéré conservait le dépôt sacré de la foi que lui avaient apportée les disciples de Jésus-Christ, l'Orient, le berceau du christianisme, devenait la proie des Arabes, sectateurs de Mahomet, dont les conquêtes s'étendirent bientôt sur le nord de l'Afrique et sur toute l'Espagne. Déjà ils avaient envahi la Gaule et menaçaient le reste de l'Europe, quand Charles Martel, à la tête de ses Francs, les arrêta dans l'Aquitaine et les refoula au delà des Pyrénées. C'est alors que les musulmans connurent pour la première fois la bravoure de ce peuple qu'ils devaient plus tard retrouver en Orient, où le nom de Franc est devenu jusqu'à nos jours synonyme de celui d'Européen et de chrétien.

Si nous voulions suivre pas à pas le progrès du christianisme et la marche des apôtres de l'Évangile, nous verrions ces intrépides soldats de la foi, à mesure qu'une contrée a été éclairée du flambeau de la religion, s'avancer dans d'autres régions, braver les rigueurs de la pau-

vreté, l'intempérie des climats, et souvent la fureur des hommes, plus redoutable encore, pour aller arracher à la barbarie et à la superstition des peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

De bonne heure il se forma dans l'Église des associations ou congrégations de prêtres dévoués à l'œuvre des missions. Nous ne parlerons que de celles qui subsistent encore de nos jours, et dont les deux plus anciennes sont les dominicains et les franciscains. Plus tard parurent les pères de la compagnie de Jésus, les prêtres des Missions étrangères, les lazaristes, les missionnaires de la Propagande, enfin, dans notre siècle même, la congrégation de Piepus, les maristes, et le séminaire du Saint-Esprit, etc. Nous parlerons de ces diverses congrégations selon que l'ordre chronologique des événements nous donnera occasion de les mentionner.

---

## CHAPITRE II

Missionnaires dominicains et franciscains en Afrique, en Égypte, en Syrie, à la suite des croisades. — Saint François d'Assise en Égypte et en Palestine. — Les dominicains envoyés en Espagne et en Afrique. — Nouvelle impulsion donnée aux missions par Grégoire IX. — Sainte rivalité des franciscains et des dominicains. — Création de nouveaux ordres : les trinitaires et les pères de la Merci. — Martyre de deux cents dominicains à Damiette, et de cent quatre-vingt-dix en Dalmatie. — Saint Grégoire l'*Illuminateur*, apôtre de l'Arménie. — État florissant des missions d'Afrique et d'Asie sous le pontificat de Nicolas IV. — Les franciscains sont commis à la garde des lieux saints. — Organisation de ce qu'on appelle *la famille de Terre-Sainte*. — Bien produit par cette institution. — Progrès des missions en Russie, en Serbie, en Valachie, dans les Indes et sur la côte occidentale d'Afrique. — Tamerlan arrête les progrès de l'Évangile en Tartarie. — Saint Vincent Ferrier; Alvarez de Cordoue. — La religion est prêchée au Congo par les dominicains dès l'année 1491. — Conversion du roi de Congo et de sa famille. — Précis de l'histoire du Congo depuis sa conversion jusqu'en 1670. — État de ce pays en 1773. — État des missions africaines au *xix<sup>e</sup>* siècle.

Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient aux chrétiens d'Europe, les dominicains et les franciscains parurent. Les uns sous le nom de frères prêcheurs, les autres sous celui de frères mineurs, ces enfants de saint Dominique et de saint François d'Assise commencèrent à évangéliser les infidèles, auxquels leurs fondateurs eux-mêmes auraient voulu porter la lumière céleste. Saint François

s'était même déjà embarqué pour la Syrie ; mais les vents contraires le poussèrent en Esclavonie, d'où il fut obligé de revenir en Italie, où le rappelaient les affaires de son ordre. Son premier soin, après son retour, fut d'envoyer des missionnaires en diverses contrées, surtout en Afrique, se réservant pour lui-même la mission de Syrie et d'Égypte, où il espérait trouver la couronne du martyre.

En 1219, pendant que les chrétiens étaient occupés à la sixième croisade, saint François se rendit en Palestine, et de là en Égypte. Il arriva devant Damiette au moment où cette ville était assiégée par l'armée chrétienne. Après un combat où les croisés furent repoussés avec de grandes pertes, saint François ne craignit pas d'aller avec un seul de ses frères trouver le soudan d'Égypte. Ce prince, étonné de l'audace de ces deux hommes qui s'étaient livrés sans défense à ses soldats avides de répandre le sang chrétien, leur demanda qui les avait envoyés vers lui : « Je suis envoyé par le Dieu très haut pour vous annoncer les vérités évangéliques et vous montrer la voie du salut, » répondit François. Le soudan fut ébranlé par les paroles du saint : il le traita avec bonté, le combla de présents ; et, en le renvoyant avec une escorte sûre, il lui dit : « Priez Dieu pour moi, afin qu'il me fasse connaître la vraie religion et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis lors il se montra plus favorable aux chrétiens ; quelques auteurs même ont prétendu qu'il reçut le baptême avant sa mort.

Saint François fit des prodiges de zèle et d'apostolat dans la Palestine ; c'est à ses vertus et à sa piété que les frères mineurs de l'observance doivent la pieuse mission de garder les lieux saints. Le patriarche acquit ainsi pour son ordre le privilège de prier et de mourir entre le berceau et le sépulcre de Jésus-Christ ; et aujourd'hui encore ces bons religieux, dont l'hospitalité est bénie par de



nombreux pèlerins, ont un toit et un autel à Jérusalem, à Bethléhem, à Nazareth, à Jaffa, partout où l'histoire de la rédemption a laissé un souvenir.

Comme saint François, saint Dominique voulait traverser les mers et aller mourir pour le nom de Jésus-Christ en annonçant son Évangile aux peuples soumis au Coran ; mais le pape Honorius lui ayant confié d'autres travaux, il se contenta de coopérer à l'œuvre des missions par l'envoi de quelques religieux zélés de son ordre naissant. Ces bons frères eurent des succès remarquables parmi les enfants de Mahomet, tant d'Espagne que d'Afrique, comme l'atteste le livre intitulé *Monumenta dominicana*, publié en 1217.

Un nouveau mouvement fut donné aux missions par le pape Grégoire IX. Alors on vit de nombreuses entreprises tentées par les religieux de ces deux ordres, dont l'origine était encore toute récente, mais qui comptaient déjà chacun dans leur sein des milliers de religieux ne respirant que la gloire de Dieu et la couronne du martyre.

Une heureuse et sainte rivalité stimulait ces deux ordres, que le souverain pontife employait également à la régénération de tant de peuples dans les trois parties du monde connu. Ainsi une mission dominicaine était établie à Naples pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient à Nocera, des païens, esprits aveuglés que la vérité éclaira bientôt. D'une autre part, les frères mineurs étaient appelés à éclairer les peuples du Nord ; nous ne pouvons dire ici le nom de toutes les nations qui durent à ces infatigables ouvriers le bonheur de leur foi et de leurs vertus.

Pendant que les deux ordres étendaient ainsi les limites de l'Évangile et ramenaient tant d'hommes au sein de l'Église, deux ordres nouveaux, dans lesquels la charité catholique se personnifiait de la manière la plus

touchante, se livraient aux œuvres de miséricorde corporelle en faveur des chrétiens captifs chez les mahométans. Il est glorieux pour la France d'avoir donné le jour à leurs fondateurs. Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois avaient fondé l'ordre de la Trinité, dont les membres, voués au rachat des chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles, envisageaient dans cette bonne œuvre non seulement la délivrance des corps, mais le salut des âmes exposées au danger de l'apostasie. Les côtes de la Barbarie et de l'Espagne occupées par les Maures étaient le théâtre du dévouement et du zèle des trinitaires, lorsque saint Pierre Nolasque, Français comme Jean et Félix, établit, avec le concours de saint Raymond de Pennafort, un institut à peu près sur le même plan, sous le nom d'ordre de la Merci. Ces deux ordres eurent aussi leurs apôtres et leurs martyrs : le père Sérapion et saint Raymond de Nonnat souffrirent une mort cruelle.

En 1261, les frères prêcheurs qui évangélisaient Dalmatie et les contrées voisines furent victimes de la cruauté des musulmans, et périrent au nombre de deux cents en confessant la foi ; précurseurs glorieux de cent quatre-vingt-dix dominicains dont l'apostolat s'exerçait en Hongrie, en Bosnie, en Dalmatie, et auxquels les peuples de ces contrées firent souffrir différents genres de mort.

Pendant que saint Louis rendait le dernier soupir sur le sol africain, où l'avait conduit sa foi, saint Grégoire dit l'*Illuminateur* illuminait vraiment l'Arménie du divin flambeau de l'Évangile. A la voix de ses prédications, les peuples plongés dans le sensualisme et la barbarie semblaient naître à une vie nouvelle. Pour porter un coup terrible à l'idolâtrie, il fit construire une église magnifique, dont les ruines ont fait l'admiration d'un voyageur moderne (M. Eugène Boré).

Sous le pontificat de Nicolas IV, qui lui-même avait porté le froc de franciscain, les missions d'Afrique et d'Asie devinrent florissantes. La Perse, les Indes, la Chine elle-même reçurent des religieux qui leur portaient l'Évangile. Les franciscains, de concert avec les dominicains, parcouraient d'immenses contrées; on eût dit que les tourments ne servaient qu'à les multiplier. La Tartarie, la Crimée, la Lithuanie, les virent successivement, et partout ils laissaient sur leurs pas des chrétiens florissantes, dont la foi simple et les mœurs pures rappelaient les premiers âges de l'Église.

En 1342, les franciscains furent commis à la garde des lieux où s'était accompli le mystère de la Rédemption. Depuis le séjour que leur séraphique père y avait fait, jamais les franciscains n'avaient abandonné la terre sainte; mais ce n'est qu'à l'époque dont nous parlons que Calixte III concéda à ces religieux, qui demeuraient à Jérusalem et dans toute l'Asie, la faculté de conserver à jamais les lieux dont ils se trouvaient en possession, de recevoir et de construire d'autres églises, même sur le mont Sinaï. Les musulmans ayant profané et dévasté leurs sanctuaires, frère Roger Guérin, qui passa par l'Égypte pour se rendre en Arménie, obtint du soudan que ses frères pussent demeurer en quelques lieux sacrés de la Palestine. Il résulte des monuments de l'ordre qu'en 1336 le prince mahométan commit à huit franciscains la garde du saint sépulcre. Aucun acte formel du souverain pontife ne leur attribuait encore ce privilège; mais deux diplômes émanés de Clément VI sont la source irrécusable du droit des frères mineurs.

Ces religieux se nomment ordinairement la famille de Terre-Sainte. Quoique composée de différentes nations chrétiennes, cette famille a toujours été et est encore aujourd'hui sous la protection de la France; tous les religieux

qui la composent ne reconnaissent point d'autres protecteurs. Le père gardien de Jérusalem se nomme aussi *custode* de la Terre-Sainte; il est toujours Italien. Il a le titre et le rang de commissaire apostolique dans le Levant. Il donne la confirmation, et officie en crosse et en mitre. Le vicaire de Terre-Sainte est toujours Français, et le procureur toujours Espagnol. Chacun de ces supérieurs a un assistant ou *discret* de sa nation pour gouverner toute la famille de Terre-Sainte, nommer les supérieurs des autres couvents, pourvoir aux cures et aux chapelles consulaires; en sorte que tout se règle par l'avis et le conseil de ces six religieux, qui composent un petit corps qu'on nomme le *discréttoire de Jérusalem*.

Pour avoir une juste idée du bien que ces religieux qui composent la famille de Terre-Sainte ont opéré en Palestine, et de celui qu'ils sont appelés à produire encore, il ne faut pas considérer seulement ces religieux comme gardiens des lieux arrosés du sang de Jésus-Christ, mais il faut les voir faisant rayonner de leurs diverses résidences la lumière de la foi et de la civilisation sur un grand nombre de contrées de l'Orient. Arrêtant la propagande musulmane par leurs exhortations et leurs exemples, ils ramenèrent souvent à la foi ceux que l'ignorance, le vice ou la faiblesse avaient précipités dans l'apostasie.

Le divin flambeau de la foi, qui, selon la parole de Jésus-Christ, ne doit pas s'éteindre avant d'avoir brillé sur toutes les nations de la terre, vint éclairer aussi les peuples du nord de l'Europe. Ces contrées, aujourd'hui persécutées et souvent ensanglantées par une autocratie schismatique qui se croit en droit d'exercer une domination absolue sur les consciences; ces contrées, dis-je, furent redevables de la religion catholique au même zèle des deux ordres célèbres dont nous avons déjà enregistré

les glorieuses conquêtes faites au nom de Jésus-Christ. Après avoir prêché l'Évangile en Bulgarie, en Russie, en Serbie, en Valachie, dans la Grèce et dans les Indes, ils portèrent le christianisme sur les côtes occidentales de l'Afrique, puis dans les îles Canaries.

Mais le progrès de l'Évangile sembla un instant se ralentir en présence d'un conquérant féroce dont l'ardeur grossière faisait alors trembler tout l'Orient. Tamerlan, qui apparaissait comme un second fléau de Dieu pour ensanguanter par la victoire une vaste partie du monde, Tamerlan ne permit pas aux chrétiens de faire du prosélytisme sur les lieux où s'étendait sa domination. La Tartarie, au point de vue religieux, fut donc soumise à de rudes et nombreuses épreuves ; mais la religion se propage plus rapidement encore quand elle reçoit une nouvelle consécration dans le sang de ses enfants.

Deux fléaux plus terribles que les armes d'un conquérant barbare, le schisme et l'hérésie, vinrent altérer la beauté de l'Église en altérant son unité. Ces déchirements intérieurs nuisirent momentanément à ses conquêtes extérieures dans le domaine de l'islamisme et de l'idolâtrie. Mais comme à côté du mal Dieu a toujours soin de placer le remède, il suscita, dans ce temps de pénibles épreuves, des hommes d'élite pour la consolation des uns et pour la conversion des autres. Aux premiers il destina un saint Vincent Ferrier, Espagnol de naissance ; aux derniers il donna le bienheureux Alvarez de Cordoue, que son zèle ardent pour le salut des âmes porta jusqu'en Palestine ; sur ses traces, mais dans un degré de vertu moins éclatant, se pressèrent de nombreux ouvriers toujours sortis des deux ordres qui occupent une si belle et si vaste place dans l'histoire de l'Église au moyen âge. Un autre titre de gloire qui leur appartient exclusivement, c'est d'avoir fait connaître la religion au Congo dès l'an 1484.

Le Congo avait été découvert par un Portugais nommé Diego Casu. L'idolâtrie la plus grossière, le fétichisme, était la seule religion des peuples de cette contrée, si toutefois on peut donner le nom de religion à cette superstition, la plus stupide de toutes<sup>1</sup>. Diego envoya quelques-uns de ses compatriotes, avec des présents, au roi de Congo; puis, sans attendre leur retour, il fit voile pour sa patrie, où il emmena quelques indigènes que le roi Jean II fit instruire dans la langue portugaise et dans la religion catholique. Ces nègres revinrent l'année suivante dans leur patrie avec Diego Casu, qui retrouva les Portugais qu'il y avait laissés. Pendant leur séjour, ils avaient fait concevoir au roi idolâtre une telle estime pour la religion catholique, que le prince choisit plusieurs de ses principaux sujets et pria Diego de les mener en Portugal, et de les faire baptiser, pour les renvoyer au Congo avec de nouveaux apôtres de la foi. Ces nègres furent, en effet, baptisés à Béjà; le roi et la reine tinrent sur les fonts sacrés leur chef, appelé Zaconta, et lui donnèrent le nom de Jean; les autres reçurent la même faveur des seigneurs dont ils prirent les noms. Enfin, dans le cours de l'année 1491, trois dominicains arrivèrent sur la flotte de Buy de Souza, chargé de ramener l'ambassadeur du roi de Congo, alors bien instruit des principes de la foi catholique. Après avoir baptisé, le jour de Pâques, le magni Sogno, oncle du roi, ils arrivèrent, au milieu d'une marche vraiment triomphale, jusqu'à la capitale. Le roi les reçut avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance; il logea

<sup>1</sup> Le fétichisme consiste à adorer le premier objet qu'il plaît de regarder comme sacré, et d'en faire un dieu. C'est tantôt un animal, tel qu'un oiseau, un serpent, ou même des êtres inanimés : une pierre, un caillou, un morceau de bois ou de métal, etc. Le fétichisme, sous le nom de *tabou*, se retrouve encore dans quelques îles de l'Océanie.



les trois dominicains dans son palais et fit bâtir une église, où il reçut le baptême avec un grand nombre des principaux de sa cour, au milieu d'un concours de plus de cent mille sujets. Il se fit appeler Jean, par reconnaissance pour le roi de Portugal, et sa femme prit le nom d'Éléonore, en l'honneur de la reine ; leur fils reçut le nom d'Alphonse.

Bientôt les fidèles se multiplièrent au Congo par le zèle et les travaux des missionnaires ; en l'an 1505, les zélés franciscains vinrent soutenir cette mission florissante. Le roi de Portugal, Emmanuel, leur donna des maîtres pour instruire les plus jeunes enfants, et des ouvriers habiles dans les arts pour y implanter tous les éléments de la civilisation en même temps que les préceptes de l'Évangile. Lorsque ces hommes de Dieu arrivèrent, Alphonse avait succédé à son père et occupait le trône du Congo. Ce prince et son peuple reçurent les missionnaires comme des anges envoyés du ciel. Alphonse faisait lui-même les fonctions d'apôtre, prêchant de parole, mais surtout d'exemple. Aussi ses sujets s'empressaient à l'envi autour des fonts baptismaux pour devenir enfants de l'Église. Il envoya son fils aîné en Portugal, avec plusieurs jeunes seigneurs, pour s'y instruire à fond dans la religion et la civilisation chrétiennes. A leur tour, ils augmentèrent encore le nombre des conversions. La capitale du royaume, nommée aussi Congo, fut appelée San-Salvador, en l'honneur du Sauveur des hommes. En 1521 arriva une nouvelle recrue d'une vingtaine de missionnaires, dominicains, augustins, franciscains et prêtres séculiers. Ils partagèrent entre eux les provinces, et prêchèrent l'Évangile avec tant de succès, qu'ils eurent bientôt converti des milliers de personnes.

Don Pedro, fils et successeur d'Alphonse, montra pour la religion catholique le même zèle qu'avait montré son père. Au commencement de son règne, le pape donna à l'évêque de l'île San-Thomé toute la juridiction sur le

royaume de Congo, ce qui fit prendre à ce prélat le titre d'évêque de Congo. Lors de la visite qu'il fit dans son nouveau diocèse, il fut accueilli avec une joie et un respect qu'il serait difficile d'exprimer. Quand il approcha de San-Salvador, le roi, suivi de sa cour et de tout le clergé, vint le recevoir et le conduire à l'église Sainte-Croix, dont il fit sa cathédrale.

L'évêque orna magnifiquement cette église, y établit vingt-huit chanoines, et le reste à proportion. Il partagea la ville en paroisses, assigna à chacune son curé, et régla les districts des missions. Il avait formé plusieurs autres projets de même nature, que la mort l'empêcha de réaliser. Il fut vivement regretté du roi et de tout le royaume, qui avaient conçu de lui les plus grandes espérances.

Don Pedro mourut sans enfants, en 1530. Son frère, qui lui succéda, ne régna que deux ans, laissant le trône à son cousin don Diègue, qui mourut en 1540, aussi sans postérité. Tous ces souverains s'étaient montrés favorables à la religion chrétienne, et elle n'avait cessé de faire d'heureux progrès sous leur règne. Mais la mort de don Diègue fut le signal de grandes calamités qui vinrent fondre sur ce pays. D'abord les Portugais, qui étaient devenus très nombreux et très puissants dans le Congo, voulurent mettre sur le trône un seigneur qui leur était dévoué, mais qui n'appartenait pas à la famille royale. Une entreprise aussi hardie souleva tout le royaume contre eux; on courut aux armes, et tous les Portugais furent taillés en pièces. On ne respecta que les prêtres et les missionnaires de cette nation, par respect pour la religion.

Enfin les naturels du Congo choisirent pour souverain un prince appartenant à l'ancienne famille royale; il avait nom Henri et régnait avec sagesse et modération, lors-

qu'il fut attaqué par une nation féroce et anthropophage; il perdit contre eux la bataille et la vie. Son fils et successeur, Alvare I<sup>er</sup>, prince sage, vaillant et bon chrétien, vit son royaume ravagé par une autre peuplade de cannibales nommée les Giagas. A cette guerre succéda une horrible famine, suivie elle-même de la peste. Rien ne saurait peindre la misère et la désolation de ce malheureux peuple. Au milieu de tant de calamités, l'évêque de San-Thomé, comme un ange consolateur, avait fait la visite du Congo, et resta huit mois parmi cette portion si affligée de son troupeau. Le roi Alvare envoya jusqu'à trois ambassadeurs, tant à Madrid qu'à Rome, afin d'obtenir un nouvel évêque et des missionnaires pour réparer les pertes que la religion chrétienne avait faites pendant un si grand nombre d'années. Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal, lui accorda enfin tout ce qu'il demandait, et obtint même du pape un évêque particulier pour le Congo. Ce nouveau prélat y passa sur les vaisseaux portugais, accompagné de quelques ecclésiastiques séculiers et d'un bon nombre de missionnaires de différents ordres. A leur arrivée, ils se dispersèrent de tous côtés, et rétablirent en grande partie, par leur zèle infatigable, la religion chrétienne dans son premier état.

Le roi Alvare II eut la double consolation de voir tout à la fois les étonnants progrès de la religion chrétienne, et de jouir d'une paix profonde pendant un règne de vingt-sept ans. Après lui, c'est-à-dire depuis 1613 jusqu'à 1670, le trône fut occupé par des princes de sa race, dont quelques-uns se signalèrent par leur sagesse, leur modération, leur zèle pour la religion. Nous citerons entre autres Alvare III, qui mourut en 1622, et Alvare VI, dont le premier soin, en montant sur le trône, fut d'envoyer une magnifique ambassade d'obédience au pape Urbain VIII, et de supplier ce pontife de

faire partir pour le Congo de nouveaux missionnaires, afin de rétablir le christianisme déchu. Mais ce roi fut assassiné par son frère Garcie, qui s'empara du trône et régna en tyran. Le fils de Garcie, Antoine I<sup>er</sup>, fut un tyran plus cruel encore que son père : il se déclara ennemi de l'Église et ami des prêtres idolâtres. Antoine II et Alvare VII, qui occupèrent le trône après lui, furent des monstres d'impiété, de cruauté et de débauche. Alvare VIII, prince sage et de grande espérance, trouva le royaume déchiré par les factions. Ses efforts furent impuissants pour les apaiser ; il fut détrôné et chassé de ses États en 1670. C'est le dernier roi du Congo dont les historiens fassent mention.

Depuis cette époque on fut plus d'un siècle sans recevoir aucune nouvelle de cette Église du Congo, si florissante à la fin du xvi<sup>e</sup> et pendant la plus grande partie du xvii<sup>e</sup> siècle. Enfin, en 1773, des missionnaires français envoyés par la Propagande, ayant pénétré dans le royaume voisin du Cacongo, donnèrent des nouvelles de la situation de la religion chrétienne au Congo à cette époque. « La foi, d'après ce qu'ils racontent, s'y était conservée, quoique depuis longtemps le pays manquât de prêtres pour administrer les sacrements. Ces pauvres peuples conservent le souvenir de la plupart de nos mystères et des commandements de Dieu, qu'ils apprennent soigneusement à leurs enfants. Ils ont horreur de l'idolâtrie. N'ayant point de pasteurs qui les dirigent, ils tâchent de se conduire eux-mêmes de leur mieux : ils s'assemblent régulièrement le dimanche pour chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur du vrai Dieu. Quelquefois le chef ou l'un des plus anciens du village fait une exhortation au peuple, pour l'encourager à vivre chrétiennement et de manière à mériter que Dieu leur envoie des pasteurs et des guides éclairés dans les voies du salut. Généralement

parlant, la foi de ce bon peuple est grande, et on doit espérer de la miséricorde du souverain pasteur des âmes qu'il leur en tiendra compte. »

Une colonie d'habitants du Congo, sortie de la province de Sogno, était venue s'établir depuis quelques années dans une plaine stérile du Cacongo. Les missionnaires français, ayant appris que ces nouveaux colons désiraient avec ardeur la visite des prêtres catholiques, se rendirent à Marcguenzo, village principal de la colonie. Ils furent accueillis avec le plus grand enthousiasme et le plus profond respect par le chef et les habitants de la colonie. Ils baptisèrent un grand nombre d'enfants et tous les adultes qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement. Après quelques jours consacrés à raffermir ces peuples dans la foi, les missionnaires furent obligés de les quitter. Les regrets furent vifs de part et d'autre; mais ce qui affligeait surtout les prêtres français, c'était d'être obligés de laisser sans secours spirituels une population si heureusement disposée.

Ainsi, après avoir vu fleurir dans les solitudes de la Thébaïde cette multitude d'anachorètes qui étonnèrent le monde par leurs austérités, après avoir été fécondée par le sang de nombreux martyrs, illustrée par le génie des Cyprien et des Augustin, l'église d'Afrique avait disparu une première fois sous les conquêtes des musulmans. Du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, des missionnaires franciscains, dominicains et autres, avaient réussi à s'établir sur différents points et à fonder quelques églises; mais à la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle ces établissements avaient peu à peu disparu.

Ce fut seulement au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle que l'Afrique sembla devoir enfin sortir de ce long sommeil de mort. Depuis que Dieu en a ouvert le nord aux Français par la conquête de l'Algérie, et le midi aux Anglais, on a vu s'élever à ces

deux extrémités des évêchés catholiques. Dès 1840, le diocèse d'Alger comptait une population catholique de soixante-quatorze mille âmes. Vers la même époque, à Constantine, les mahométans eux-mêmes transportèrent la chaire de leur mosquée dans l'église catholique, et les Arabes du désert vinrent à plusieurs reprises demander un prêtre et des sœurs de Charité pour prendre soin de leurs âmes et de leurs corps. Près d'Alger, à Staouéli, où campa l'armée française lorsqu'elle débarqua pour faire la conquête de l'Afrique, les trappistes s'empresèrent de créer un monastère considérable pour apprendre aux Arabes à cultiver la terre et à mériter le ciel.

La hiérarchie catholique, plus complètement rétablie en 1866 par la création de l'archevêché d'Alger et des évêchés de Constantine et d'Oran, favorisa depuis lors le développement des institutions chrétiennes et la conversion des Arabes.

D'Alger au Cap, le long de l'océan Atlantique, la miséricorde divine n'a point non plus tout à fait abandonné les Africains. On y trouve de distance en distance, sur la côte et dans les îles voisines du continent, des évêchés catholiques.

De la Sénégalie au Congo et aux limites méridionales de la Guinée, sur une latitude de quarante degrés environ des deux côtés de l'équateur, de l'Atlantique jusqu'à trois cent milles dans l'intérieur des terres, la foi catholique avait été prêchée au xv<sup>e</sup> siècle avec une telle efficacité, qu'elle a persisté jusqu'à nos jours malgré l'éloignement des missionnaires. Le docteur Livingstone affirmait en 1864 que le roi de Congo faisait encore profession de christianisme, et que dans son royaume il n'y avait pas moins de douze églises, fruits de la mission établie autrefois à San-Salvador; les indigènes, malgré leur ignorance, s'efforçaient de conserver les cérémonies du

culte catholique. Dès 1814 le roi de ce pays suppliait vainement le gouvernement portugais de lui envoyer des prêtres. Ce ne fut que beaucoup plus tard, après la création de l'institut du Saint-Cœur de Marie par le père Libermann, juif converti, qu'il fut possible d'envoyer de nouveaux missionnaires dans ces contrées. D'après le rapport du R. P. Duparquet, de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, vice-préfet apostolique du Congo, cette mission, qui ne possédait qu'une seule station en 1875, en possédait quatre principales à la fin de l'année 1876 : Landana, Banane, Mboma et Saint-Antoine. Le nombre des missionnaires s'était élevé de cinq à huit, et les écoles ouvertes par eux étaient fréquentées par soixante-dix élèves. La prospérité de cette mission doit être attribuée surtout à l'intervention de la France, qui, au commencement d'août 1876, dut envoyer deux vaisseaux pour obtenir réparation d'un outrage fait au pavillon français. L'expédition se termina par un traité de paix qui assure tout à la fois la liberté du commerce et l'indépendance la plus complète du préfet apostolique.

Au Sénégal, colonie française, il y a des prêtres, des églises et des écoles tenues par des frères; la population indigène paraît vivement désirer l'instruction chrétienne.

Le cap de Bonne-Espérance, depuis qu'il a passé des Hollandais aux Anglais, a vu s'établir un évêque catholique avec quatre prêtres, une église, trois chapelles et une école. Il en est de même de l'île de France, actuellement île Maurice : depuis qu'elle a passé des Français aux Anglais, le chef de l'Église y a établi un évêque qui n'avait encore, en 1840, que six prêtres pour une population catholique de quatre-vingt-cinq mille âmes.

L'île Bourbon, qui reste aux Français avec une population aussi forte que celle de l'île de France, n'avait point encore d'évêque, mais seulement des prêtres au commen-

ement du XIX<sup>e</sup> siècle : un évêché y a été créé postérieurement ; de même une mission s'est établie en 1845 dans l'île de Madagascar.

En Abyssinie ou Éthiopie, nation chrétienne mais peu instruite, d'environ deux millions d'âmes, de courageux voyageurs français ont préparé les voies aux missionnaires de Saint-Vincent-de-Paul qui sont arrivés dans la capitale et ont commencé la réconciliation de cette antique chrétienté avec l'Église romaine.

Le continent africain se trouvait ainsi entouré par des missions catholiques dont, pour la plupart, l'influence ne dépassait guère des limites peu distantes du littoral. Restait encore le centre de l'Afrique, si imparfaitement connu, et sur lequel nous n'avons de renseignements à peu près certains que ceux recueillis par des explorateurs modernes, Livingstone, Baker, Cameron et Stanley. Deux congrégations religieuses récemment fondées : l'une à Vérone, par M<sup>re</sup> Comboni, sous le nom d'*Œuvre de la rédemption de la Nigritie* ; l'autre à Alger, par M<sup>re</sup> Lavigerie, sous le nom de *Société des missionnaires d'Afrique*, se proposent exclusivement d'évangéliser l'intérieur du continent africain. Ces nouveaux missionnaires, on les trouve déjà dans les hautes montagnes de la Kabylie ; ils ont été constitués gardiens de l'endroit où mourut saint Louis ; trois d'entre eux ont été massacrés alors qu'ils cherchaient à gagner Tombouctou à travers les sables du grand désert ; en 1878, par une voie différente, celle de Zanguebar, ils réussirent à pénétrer jusqu'au centre de l'Afrique équatoriale, où ils établirent deux centres religieux, l'un vers le lac Albert-Nianza, l'autre vers celui de Tanganyika : enfin une dernière mission s'étendra dans l'immense espace compris entre le 10° et le 20° degré de latitude australe.

Depuis 1872, le vicariat de l'Afrique centrale est exclu-



sivement attribué à l'institut fondé par M<sup>re</sup> Comboni, qui, placé lui-même à la tête de cette mission, nous fournit sur elle les détails les plus intéressants.

Érigé par un bref du pape Grégoire XVI en date du 3 avril 1846, le vicariat de l'Afrique centrale eut dès l'origine pour limites : au nord, le vicariat apostolique de l'Égypte et la préfecture de Tripoli; à l'est, la mer Rouge sur les côtes de la Nubie et les vicariats apostoliques de l'Abyssinie et des Gallas; au sud, la région des montagnes de la Lune; à l'ouest, le vicariat des Deux-Guinées et la préfecture du Sahara. Ce vicariat s'étend ainsi sur une superficie plus grande que celle de l'Europe entière. Il embrasse toutes les possessions du khédive d'Égypte dans le Soudan, possessions qui occupent un espace cinq fois aussi vaste que la France. Il comprend en outre quelques royaumes soumis à des princes sectateurs de l'islamisme; mais la partie la plus étendue renferme des tribus nomades et musulmanes, d'innombrables tribus de nations sauvages et fétichistes. Sa population est estimée à environ cent millions d'infidèles, d'où il résulte que ce vicariat est le plus vaste et le plus peuplé du monde.

On peut diviser l'histoire de ce vicariat de l'Afrique centrale en trois périodes. La première embrasse quinze années : elle comprend la fondation de la mission par le P. Ryllo, de la compagnie de Jésus, qui mourut à Khartoum en juin 1848, puis l'administration du P. Ignace Knoblecher, mort en avril 1858, et celle de M<sup>re</sup> Kirchner, qui céda en 1861 le vicariat à l'ordre de Saint-François. Pendant cette période, quatre stations furent établies : une à Khartoum, dans la Nubie supérieure, capitale des possessions égyptiennes au Soudan, située sur le fleuve Bleu; une autre à Gondokoro, sur le fleuve Blanc, dans la tribu des Bari; une troisième à Sainte-Croix, dans la tribu

des Kich, sur le fleuve Blanc; la dernière à Scellal, près du tropique du Cancer, dans la Nubie inférieure. Plus de quarante missionnaires furent envoyés dans cette mission de 1846 à 1861 : le plus grand nombre d'entre eux étaient Autrichiens ; presque tous succombèrent, victimes de leur charité, aux fatigues et à l'insalubrité du climat.

La seconde période s'étend de 1861 à 1872 ; pendant ce temps, le vicariat fut administré par les mineurs observantins, sous la direction du R. P. Reinhaller et des vicaires apostoliques de l'Égypte. Les stations de Gondokoro, de Sainte-Croix, et plus tard celle de Scellal, furent successivement abandonnées. L'action des missionnaires se concentra sur Khartoum. Près de cinquante franciscains y passèrent deux années. Vingt-deux religieux ayant succombé, les autres, affaiblis par les fatigues et les maladies, se retirèrent en Égypte et de là en Europe. Il ne resta que trois ou quatre pères ou frères pour prendre soin des catholiques de Khartoum.

Ce fut alors, en 1872, que le vicariat de l'Afrique centrale fut confié à l'institut des missions pour la Nigritie, fondé, en 1757, sous les auspices de M<sup>re</sup> de Canosa, et que s'ouvrit la troisième période qui dure encore.

Pendant cette troisième période, la mission de Kordofan fut créée. On fonda à El-Obeïd, la capitale, un établissement pour les missionnaires et un institut pour les sœurs. A deux lieues de cette ville, à Malbes, où l'on trouve de l'eau en quantité suffisante, on prépara l'installation d'une colonie auxiliaire, en élevant des maisons et en acquérant des terrains pour y installer les familles des nègres convertis : on espérait former ainsi, avec le temps, des villages entièrement chrétiens qui se seraient peu à peu développés. On ouvrit également une mission dans le Gebel Noubas, au sud-ouest du Kordofan, afin de se ménager un point d'appui et des moyens de communication

pour faire pénétrer la foi parmi les idolâtres du centre du vicariat. On fonda à Khartoum le grand établissement des religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille, comprenant une école, un orphelinat et les œuvres qui s'y rattachent. Enfin on inaugura la mission de Berber, placée dans le site le plus agréable, sur les rives du Nil, près du 18° de latitude nord.

Tous ces établissements sont aujourd'hui pourvus de missionnaires habitués au climat par leur séjour dans les deux instituts du Caire chargés de préparer les missionnaires pour l'Afrique centrale.

De 1872 à 1877, des prêtres de l'institut des missions de la Nigritie, quelques pères camilliens et des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont été employés dans le vicariat : durant ces cinq années, aucun de ces missionnaires ne succomba aux rigueurs du climat : tous ont joui de la meilleure santé, malgré les fatigues, les longs voyages et les privations qu'ils durent s'imposer. La mission fait espérer les plus consolants résultats; et bientôt l'Évangile aura été annoncé sur tous les points de l'Afrique.

---

## CHAPITRE III

Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. — Cruautés des Espagnols. — État malheureux des Indiens. — Soulagement qu'ils reçoivent des missionnaires. — Le père Solozzano et les religieux de la Merci. — Bernard de Buil, premier vicaire apostolique de l'Amérique. — Le frère Jean Perez de Maschena, fondateur de la première église d'Amérique. — Découverte d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. — Expédition de Pedraïvez Cabral. — Relâche au Brésil. — Prise de possession de ce pays au nom du roi de Portugal. — Compte rendu de cette cérémonie adressé au roi par l'amiral. — Cabral continue sa route pour l'Inde. — Il aborde à Calicut. — Les missionnaires sont exposés à un grand danger par suite d'un mouvement populaire suscité contre eux. — Succès des religieux dominicains dans le royaume de Colam et les contrées voisines. — Expédition de Tristan d'Acugna. — Mission de Socotora. — Le missionnaire franciscain Antoine du Laurier. — Son aventure chez le roi de Cambaya. — Haïti, Cuba et la Jamaïque, érigées en provinces par le chapitre général des franciscains. — Efforts des missionnaires pour adoucir le sort des Américains. — Appréciation de ces efforts par le protestant Robertson. — Barthélemy de Las Casas. — Détails biographiques sur ce personnage célèbre. — Sa vie entière consacrée au soulagement des Indiens : ses efforts, ses voyages, ses succès, obstacles de toute nature qu'il a à surmonter, etc. — Il publie la *Breve Relation de la destruction des Indiens*. — Il est nommé évêque de Chiapa.

Nous avons dit qu'une des conséquences désastreuses du grand schisme qui désola le monde chrétien pendant le xv<sup>e</sup> siècle, fut de mettre un obstacle à la propagation de la foi dans l'ancien continent. Mais tandis que les catholiques européens voyaient avec douleur et effroi cette

marche rétrograde, qui semblait en contradiction avec les paroles mêmes du Sauveur, la Providence, dont les desseins sont impénétrables, dirigeait le génie d'un hardi navigateur vers des terres inconnues, et donnait au zèle des apôtres un nouveau monde tout entier à convertir.

Le 21 octobre de l'an 1494, Christophe Colomb découvrait cette terre nouvelle, et abordait dans l'île de Guahani, l'une des Lucayes, à laquelle il donnait le nom de Saint-Sauveur. En mettant pied à terre, son premier acte fut de se prosterner et d'entonner le *Te Deum*, que ses compagnons répétèrent avec enthousiasme. De ce jour on marcha de découverte en découverte, et l'on put bientôt annoncer à l'Europe qu'il existait au sein de l'Océan un vaste continent et un grand nombre d'îles jusqu'alors inconnus. Mais en l'absence de Christophe Colomb, ces vastes pays devinrent le théâtre de crimes affreux de la part des Espagnols; une cupidité insatiable pour l'or qu'ils trouvaient en abondance dans ces contrées, une débauche inouïe, une férocité digne des peuples les plus sauvages : voilà ce que les indigènes virent d'abord dans ces étrangers nouvellement débarqués. C'était là, il faut l'avouer, une singulière manière de témoigner sa reconnaissance à un peuple qui leur avait fait un si loyal accueil; et c'était aussi donner à ces peuplades sauvages un singulier exemple de la civilisation qu'ils leur apportaient.

Tant de cruauté put être toléré pour un temps; mais le jour de la vengeance ne tarda pas à se lever, et ce jour fut terrible pour les Espagnols, mais plus fatal encore aux indigènes. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, et de ne plus planter ni manioc ni maïs, espérant qu'au milieu des bois et des montagnes où ils se retiraient, la chasse et les fruits sauvages leur fourniraient amplement de quoi subsister, tandis que leurs ennemis seraient forcés par la disette d'abandonner le

pays. Ils se trompèrent; les Castellans se soutinrent par les ressources qu'ils tirèrent d'Europe, et ne furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyaient être inaccessibles. Sans cesse harcelés, ces malheureux fuyaient de montagnes en montagnes. La misère, la famine, en firent peut-être plus périr que le glaive. Ceux qui échappèrent à ces fléaux furent forcés de se livrer aux vainqueurs, qui les réduisirent à l'esclavage et se les partagèrent comme des bêtes de somme; dans cette nouvelle condition, ils éprouvèrent de si odieux traitements, que leur sort était en quelque sorte plus déplorable que quand ils étaient réduits à mourir de faim.

La religion seule et la présence des ministres de Jésus-Christ pouvaient réhabiliter la civilisation européenne aux yeux des Américains opprimés. Le père Solozzano, religieux de la Merci, avait été donné à Christophe Colomb comme confesseur et aumônier; il s'acquitta avec tant de zèle et de succès de ses importantes fonctions, qu'il fut le premier apôtre du nouveau monde. Son ordre en fut récompensé par les grands établissements qu'il créa dans l'Amérique, où il posséda huit vastes provinces, et où ses religieux firent d'admirables conversions; mais ce ne furent là encore que les prémices de l'apostolat chrétien sur le nouveau continent.

Au second voyage de Christophe Colomb, en 1493, il avait été accompagné par Bernard de Buil, bénédictin catalan, revêtu par le souverain pontife de la dignité de vicaire apostolique pour l'Amérique. Douze prêtres, en partie religieux de divers ordres et en partie séculiers, faisaient partie de cette expédition. Bernard, ayant eu quelques démêlés avec Colomb, retourna en Espagne, ramenant avec lui une partie des ecclésiastiques qui l'avaient accompagné. L'un de ceux qui étaient restés,

nommé frère Jean Perez de Maschena, gardien des observantins de l'Arabida, s'établit à Isabelle, première ville construite par les Européens à Haiti, appelée plus tard Saint-Domingue. Il obtint la concession d'une humble chaumière, dans laquelle il célébra les saints mystères, et où il conservait l'eucharistie. Telle fut la première église que les Espagnols possédèrent en Amérique. Lorsque Barthélemi Colomb, frère de l'amiral, eut fondé la ville de San-Domingo, frère Jean y fit bâtir la seconde église, sous le vocable de Saint-François-d'Assise, avec une demeure pour les religieux de l'observance. Un autre Jean, franciscain aussi et surnommé de Bourgogne, évangélisa spécialement le royaume de la Magna; il opéra de nombreuses conversions; mais les Espagnols ayant maltraité le roi Guarionax, les missionnaires furent chassés et dépouillés par les indigènes.

Quelque temps après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les Portugais s'étaient ouvert un passage aux Indes en doublant le sud de l'Afrique, et franchissant ce cap fameux qu'ils appelèrent d'abord le cap des Tempêtes, et que le roi de Portugal nomma le cap de Bonne-Espérance. A peine ce nouveau chemin fut-il ouvert, que les missionnaires catholiques s'élancèrent à la suite des navigateurs pour aller porter la foi dans ces régions nouvelles, habitées par des peuples plus nombreux et plus civilisés que ceux de l'Amérique.

Après Vasco de Gama, qui le premier avait abordé sur la côte de Malabar en suivant la route nouvellement découverte, Pedro Alvarez (ou par contraction Pedralvez) Cabral fut envoyé avec une flotte pour fonder un établissement dans les Indes. Le frère Henri de Coïmbre s'embarqua sur cette flotte avec sept franciscains et quelques prêtres séculiers. On mit à la voile de Lisbonne le 9 mars 1500; le 14 on passa devant les Canaries, et le 22 on

rangea les îles du Cap-Vert. Des vents contraires firent dévier la flotte portugaise de sa route, et le 24 elle se trouva en vue d'une terre inconnue. Cette terre faisait partie du continent de l'Amérique méridionale. Les Portugais y abordèrent pour reconnaître le pays, qu'ils nommèrent d'abord *Vera Cruz*, nom qu'il ne garda que quelques années, pour prendre celui de *Brésil*, qui lui est resté. Après s'être mis en rapport avec les indigènes, dont ils reçurent un accueil affectueux, ils s'occupèrent de la prise de possession du pays au nom du roi de Portugal. Voici comment l'amiral rend compte au roi de cette cérémonie dans une lettre qui a été conservée :

« Aujourd'hui vendredi, 1<sup>er</sup> mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie du sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix; nous l'avons trouvée environnée de religieux et de prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante à quatre-vingts Indiens rassemblés; et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligé, de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents. La croix a été placée avec les armes et la devise de Votre Altesse; on a élevé au pied un autel, et le père Henri y a célébré la messe assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce qu'on faisait; et lorsqu'on vint à dire l'évangile et que nous nous levâmes tous, ils nous imitèrent, et attendirent, pour se mettre à genoux, que



nous eussions repris cette position. Je puis assurer à Votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés... » Plus loin il ajoute : « Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre... » Sans doute cela était facile si l'on eût laissé agir seuls les missionnaires ; malheureusement, là comme ailleurs, le résultat de leurs travaux fut souvent compromis par les Européens eux-mêmes, qui ne venaient dans ces contrées que pour chercher de l'or et se livrer sans contrainte aux plus honteuses passions. Tel fut l'événement, en apparence si peu remarquable, qui donna au Portugal la plus riche et la plus vaste de ses colonies, devenue aujourd'hui le plus grand empire catholique du monde.

Dès le lendemain de cette cérémonie, la flotte mit à la voile et reprit la route des Indes. Après une pénible navigation, elle arriva à Calicut, où Cabral conclut un traité de commerce avec le samorin ou roi du pays. A la faveur des relations établies, frère Henri et ses compagnons annonçaient l'Évangile, lorsque la jalousie des marchands égyptiens et musulmans, dont la concurrence portugaise détruisait le monopole, suscita contre eux-ci un mouvement populaire. Frère Henri et quatre autres missionnaires, couverts de blessures, réussirent avec grand'peine à gagner la flotte. Trois autres missionnaires périrent sous les coups des musulmans et des Malabares. Après avoir tiré vengeance de cette trahison et de ce massacre, Cabral alla traiter avec le roi de Cochin, par l'entremise d'un Indien que les missionnaires avaient converti, et à qui le Portugal dut l'établissement de ses premiers comptoirs dans l'Inde.

L'ordre des Dominicains, émule de la famille de Saint-François, fournit également à l'Inde son tribut ; en 1503, douze missionnaires de l'ordre furent désignés par frère

Jean, leur provincial, pour aller porter un concours efficace aux autres apôtres. Ce fut même à la prière du roi de Portugal, qui désirait qu'il y eût aux Indes un évêque pour exercer les fonctions pontificales et élever des sujets aux ordres sacrés, que le père Édouard Nunius, évêque de Laodicée et prédicateur illustre, reçut cette destination du souverain pontife. Le zélé prélat évangélisa surtout, avec les autres dominicains, le royaume de Colam et les contrées voisines, où plusieurs idolâtres reçurent la foi de l'Évangile. Le vicaire général, Dominique de Souza, ayant réclamé, trois ans après, des auxiliaires de son ordre, Jules II, informé du progrès de la religion dans les Indes, voulut qu'on y envoyât d'autres frères prêcheurs.

En 1505, le roi de Portugal dirigea vers les Indes une forte escadre commandée par Tristan d'Acugna; de nombreux missionnaires franciscains et prêtres séculiers étaient embarqués sur cette flotte. Ils abordèrent à l'île de Socotora, où ils trouvèrent des chrétiens qui s'y étaient perpétués depuis que l'apôtre saint Thomas avait porté la foi dans ces contrées. Mais les erreurs des jacobites altéraient la pureté de l'Évangile, et de plus les chrétiens gémissaient sous le joug des mahométans d'Asie, qui avaient envahi cette île. Tristan d'Acugna chassa les musulmans de Socotora et changea leur mosquée en église. Le franciscain Antoine du Laurier, Français d'origine, fut chargé du soin de ce nouveau temple, et il s'appliqua pendant plusieurs années à purifier la foi de ce peuple non moins que les mœurs, qui sont l'expression des croyances.

Ce zélé religieux se rendait en 1509 de l'île de Socotora à celle de Goa, alors au pouvoir des Portugais, quand une tempête vint le jeter sur la côte de Cambaye. Il fut conduit captif au roi, avec tous ceux qui venaient comme lui d'échapper à la mer. Après quelques mois de capti-

vité, il fut envoyé par ses compagnons pour aller solliciter leur rançon auprès des Portugais; le roi était tellement frappé de la vertu du frère Antoine, qu'il lui permit de faire ce voyage, à condition que si le religieux n'obtenait pas la rançon convenue du gouvernement de Goa dans le délai fixé, il reviendrait se constituer prisonnier. Antoine du Laurier laissa la corde qui lui servait de ceinture au roi idolâtre, comme gage de sa parole, et partit.

Le gouverneur était absent de Goa quand le missionnaire y arriva; il ne put donc traiter de sa délivrance ni de celle de ses compagnons de captivité. Alors, fidèle à sa parole, il reprit la route de l'exil. Cette conduite eausa une telle admiration au roi de Cambaye, qu'il eut dès lors une haute estime de la parole et de la probité des chrétiens, confiance que partagèrent les autres nations de l'Inde, chez lesquelles ce trait remarquable ne tarda pas à être connu.

Le roi de Cambaye ne se borna pas à une admiration stérile : il mit en liberté le religieux et tous ses compagnons, les traita avec distinction et les combla de présents. Le missionnaire recommença aussitôt avec eux ses travaux apostoliques, et il obtint des fruits merveilleux dans ces diverses contrées.

Tandis que le Portugal propageait la foi dans les Indes orientales, l'Espagne ne montrait pas moins d'ardeur à répandre le christianisme avec ses conquêtes dans les Indes occidentales, nom qu'on donnait alors à l'Amérique. En 1505, les franciscains de l'observance, ou observantins, possédaient déjà assez de résidences à Haiti, à Cuba, à la Jamaïque, pour que le chapitre général, célébré à Laval, en France, eût cru devoir les ériger en province, à laquelle on donna le nom de Sainte-Croix. Leurs maisons étaient donc déjà nombreuses dans ces contrées

et c'était un bonheur pour les indigènes; car de ces asiles s'élevaient des voix courageuses qui rappelaient aux dominateurs de l'Amérique les devoirs sévères de la morale et de l'humanité, qu'ils transgressaient avec une audace effrénée.

Nous avons dit que les Espagnols avaient réduit en esclavage les malheureux Indiens forcés de se soumettre. Les vainqueurs s'étaient partagé entre eux ces créatures humaines comme on se partage de vils troupeaux; cela se nommait *répartition*. Les missionnaires voulurent en vain s'opposer à ces violences, qui tendaient à rendre leur ministère auprès des Indiens entièrement infructueux. Voilà à ce sujet comment s'exprime le protestant Robertson :

« Les missionnaires envoyés dans l'Amérique, se conformant à l'esprit de la religion qu'ils étaient chargés de prêcher, blâmèrent hautement les maximes de leurs compatriotes au sujet des Américains, et condamnèrent les répartitions des Indiens en qualité d'esclaves, comme contraires à la justice naturelle, aux préceptes du christianisme et à la véritable politique. Les dominicains, auxquels on avait d'abord confié l'instruction des Indiens, furent ceux qui s'opposèrent le plus à ces partages. L'an 1515, le père Monterino, un de leurs plus fameux prédicateurs, invectiva contre cette coutume dans la grande église de Saint-Domingue, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Les gouverneurs, les principaux officiers de la colonie et tous les laïques qui avaient assisté à son sermon, s'en plaignirent à ses supérieurs, lesquels, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme pieuse et convenable aux circonstances actuelles. »

Ce fut à cette occasion que les Indiens trouvèrent un de leurs plus zélés défenseurs dans Barthélemy de Las Casas, la plus brillante personnification de la charité chrétienne à

cette époque. Le rôle remarquable qu'il joua alors, et la part immense qu'il eut à la conversion des peuples de l'Amérique, nous engageant à entrer dans quelques détails sur la vie d'un homme dont le nom est resté populaire et béni dans le nouveau monde.

Barthélemi de Las Casas naquit à Séville en 1474. Sa famille était originaire de France, et il en existe encore une branche d'où descendait le comte de Las Cases, compagnon et historien de l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène. Barthélemi n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il suivit son père, qui accompagna Christophe Colomb à son second voyage en Amérique. Témoin des excès de ses compatriotes, le jeune Las Casas conçut le projet de les réprimer. De retour en Espagne, il entra dans les ordres sacrés, et revint en Amérique protéger les Indiens de son saint caractère.

Après plusieurs années passées au milieu de périls et de fatigues de tous genres, Las Casas, qui avait tenté vainement d'adoucir la férocité des Espagnols et d'arrêter leurs injustices, prit le parti de les attaquer ouvertement. Il leur reprocha avec énergie le crime dont ils se rendaient coupables devant les hommes et devant Dieu; puis il déclara libres publiquement un certain nombre d'Indiens qui lui avaient été attribués dans le *repartimiento*. Cet exemple, loin de trouver des imitateurs, ne fit qu'enflammer les haines contre lui : sa vie fut menacée; mais il n'en continua pas moins de consoler les opprimés, de les secourir, de réclamer pour eux l'exécution des règlements, et de braver la colère des vainqueurs. Il fatiguait la cour de Madrid de ses réclamations et de ses suppliques. Les malheureux Indiens, qui n'avaient d'espérance qu'en lui, le respectaient comme un être au-dessus de l'humanité; son nom fut bientôt connu dans toutes les îles et sur le continent. Mais, voyant qu'il n'était point écouté des chefs

qui représentaient en Amérique l'autorité royale, il se rendit en Espagne, dans l'espoir d'ouvrir les yeux et de fléchir le cœur de Ferdinand par le tableau frappant qu'il lui ferait de l'oppression sous laquelle gémissaient ses nouveaux sujets.

Il obtint d'autant plus aisément audience du roi, que la santé de ce monarque dépérissait de jour en jour. Le zélé missionnaire lui représenta avec autant de franchise que d'éloquence les funestes effets des répartitions dans le nouveau monde. Il lui fit un crime d'avoir autorisé par un décret un usage impie, qui avait fait périr une multitude d'hommes innocents placés par la Providence sous sa protection. Ferdinand, affaibli par la maladie, fut alarmé de ce reproche d'impiété, qu'il eût peut-être méprisé dans un autre temps. Il écouta avec beaucoup de componction le discours de Las Casas, et lui promit de remédier aux maux dont il se plaignait; mais la mort l'empêcha d'exécuter sa résolution. Charles d'Autriche, son successeur (connu plus tard sous le nom de Charles-Quint), résidait alors en Flandre, le domaine de ses pères. Las Casas, avec son ardeur ordinaire, résolut d'y aller pour instruire ce jeune monarque de ce qui se passait dans les Indes; mais le cardinal Ximènes, qui venait d'être nommé régent du royaume, lui ordonna de n'en rien faire, lui promettant de lui donner une audience particulière.

Le cardinal, touché de l'éloquence du missionnaire, examina cette affaire avec toute l'attention qu'elle méritait. Après mûre réflexion, il résolut d'envoyer trois personnes en Amérique pour veiller sur les colonies en qualité de surintendants, avec pouvoir, après qu'ils auraient examiné les choses sur les lieux, de décider définitivement le point en question. Il choisit, d'accord avec Las Casas, pour remplir cette commission trois religieux hiéronymites, dont l'ordre était peu nombreux, mais très

respecté en Espagne. Il leur adjoignit Zuazo, jurisconsulte d'une probité éprouvée, auquel il donna le pouvoir illimité de juger tous les procès qui surviendraient dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre officiellement reconnu de *protecteur des Indiens*.

A leur arrivée, les commissaires débutèrent par rendre à la liberté les naturels qui avaient été arbitrairement attribués à des hommes puissants; mais, après un long examen, ils reconnurent qu'il était impossible, vu l'état de la colonie, d'adopter en entier le plan proposé par Las Casas et recommandé par le cardinal. Ils jugèrent qu'il fallait tolérer les répartitions, en faisant toutefois des règlements sévères pour prévenir les mauvais effets de cet établissement, et pour assurer aux Indiens le meilleur traitement possible dans leur état de servitude.

Las Casas se plaignit tout haut d'une pareille décision, qu'il taxait de pusillanimité. Malgré des menaces de mort et la nécessité de se réfugier chaque soir dans le couvent des dominicains, dont il avait embrassé la règle, l'infatigable missionnaire ne se découragea point, et il se décida à revenir en Europe pour faire une nouvelle tentative.

Il se présenta devant Charles-Quint, qui venait de prendre en Espagne les rênes du gouvernement. Il proposa un plan de colonisation au moyen duquel il se faisait fort de réunir les Indiens en villages et de les convertir. C'était à peu près le même plan que les jésuites suivirent plus tard dans le Paraguay.

Ce projet, visiblement avantageux, ne fut point repoussé; mais on l'ajourna sans cesse. L'ordre des Dominicains finit par s'émouvoir de ces lenteurs. Les huit prédicateurs du roi se présentèrent ensemble, et sommèrent le conseil des Indes d'en finir. Sur ces entrefaites arriva d'Amérique

l'évêque de Darien, envoyé par les partisans des répartitions pour soutenir la justice de l'esclavage des Indiens. La cause fut appelée en audience solennelle du conseil, présidé par le roi. L'évêque prononça un long discours pour prouver que les Espagnols avaient eu raison d'agir comme ils l'avaient fait à l'égard des Indiens, qui ne pourraient jamais être civilisés, *parce qu'ils étaient esclaves de la nature*. Las Casas lui répondit par un discours que terminaient ces nobles paroles : « Notre religion chrétienne est universelle ; elle se communique à tous les peuples du monde, elle les reçoit tous également et elle n'ôte à aucun sa liberté ou ses seigneurs, ni ne met les personnes en servitude, sous prétexte *qu'elles sont esclaves de la nature*. »

On se rendit enfin et l'on concéda à Las Casas un territoire de trois cents milles, compris entre Paria et Sainte-Marthe, et connu sous le nom de province de Cumana.

Mais, pendant que tout ceci se passait en Europe, la guerre était déjà commencée entre les Indiens et les Espagnols sur le territoire même qui venait d'être concédé à Las Casas. Il trouva le pays en feu. Les Indiens, aigris par des vexations de tout genre, corrompus par l'usage des liqueurs fortes qu'ils devaient aux Espagnols, profitèrent d'une absence de Las Casas pour massacrer les gens qu'il avait laissés parmi eux : c'était le dernier coup porté à l'autorité du missionnaire ; il comprit que désormais tous ses efforts seraient inutiles, et il se retira au couvent d'Hispaniola, où il prit l'habit de dominicain (1521).

Cependant les colons de cette île eurent besoin de son intervention dans une circonstance difficile. La guerre allumée entre eux et les Indiens durait depuis quatorze ans ; on conjura Las Casas de s'entretenir et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de



Baoraco, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprirent et les massacrèrent.

Cette dernière trahison ranima l'ardeur du saint missionnaire; il repassa en Espagne pour demander justice; mais les difficultés recommencèrent. On n'était pas bien persuadé que les Indiens eussent le droit de vivre à leur guise et de conserver leur liberté. Ce fut alors que Las Casas se décida à écrire sa *Brève Relation de la destruction des Indiens*, un des livres les plus curieux qui aient été publiés sur le nouveau monde. L'édition fut saisie; mais deux ou trois exemplaires de l'ouvrage avaient échappé; on le réimprima en Hollande, et il fut bientôt traduit dans toutes les langues.

L'auteur termine le terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuplades de l'Amérique par cette touchante péroraison :

« Moi, frère Barthélemy de Las Casas, religieux de Saint-Dominique, venu par la miséricorde de Dieu dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie, qui est Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

« Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le verront, les sourds l'ouïront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

« Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps, j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies et les ordres des anges, et tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet éloquent plaidoyer n'eut aucun résultat; on se contenta de nommer Las Casas évêque de Chiapa au Mexique. Il partit pour son évêché, où il continua à protéger les malheureux auxquels il avait voué toute sa vie, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE IV

Découverte du détroit de Magellan et des îles Philippines. — Introduction du christianisme dans ces îles, et notamment à Zébu. — Découverte et conquête du Mexique par Fernand Cortez. — Barthélemy d'Olmedo, premier apôtre du Mexique. — Zèle éclairé de ce missionnaire. — Cortez appelle de nouveaux missionnaires au Mexique. — Moyen employé par eux pour suppléer à l'ignorance de la langue. — Établissement des franciscains dans l'Yucatan. — Organisation des sièges épiscopaux. — Soins donnés à l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe. — Conquête du Pérou par Pizarre. — Trente missionnaires suivent l'expédition. — Difficultés qu'ils rencontrèrent. — Cruauté des conquérants espagnols. — Las Casas fait le voyage d'Europe pour réclamer l'exécution des lois en faveur des Péruviens. — L'évêque de Cuzco. — Son zèle, son dévouement, sa mort. — Détails sur les provinces de Sainte-Marthe, de Carthagène et de Venezuela. — Thomas Ortiz, premier évêque de Sainte-Marthe. — Thomas de Thoro, premier évêque de Carthagène. — Gonzalo Ximenès et ses compagnons prêchent l'Évangile sur le plateau de Cundinamarca. — Six religieux franciscains vont annoncer la foi sur les bords du Rio de la Plata. — Relation du frère Bernard, l'un d'entre eux. — Antonio Mendoza, gouverneur du Mexique. — Nombre prodigieux de néophytes. — Manière de leur administrer le baptême, à cause de leur grand nombre. — Question soulevée par les Espagnols, si les Indiens ont une âme raisonnable et intelligente. — Indignation des missionnaires, et surtout de Las Casas. — De concert avec d'autres missionnaires, il adresse un mémoire au pape. — Décret du souverain pontife. — Las Casas va évangéliser la province de Nicaragua. — Il s'oppose à l'envoi d'une armée dans ce pays. — Nouveau voyage de Las Casas en Europe. — François Marzoquin, évêque de Guatemala. — Activité et travaux de cet évêque. — Conversion des habitants de la terre de Gueraes. — Ingénieux moyens employés par les missionnaires. — Leur succès. — Le nom du pays changé en celui de *Vera-Paz*. — Le père Caruer est massacré par les Floridiens. — Dernières années et mort de Las Casas.

La rapidité des découvertes et des conquêtes des Espagnols dans le nouveau monde pendant la première moitié du *xvi<sup>e</sup>* siècle tient du prodige ; mais toujours et partout,

à côté des guerriers farouches qui portaient avec eux la ruine et la désolation, on rencontre les missionnaires, véritables messagers de consolation et de paix. Nous n'avons pas à nous occuper ici des expéditions brillantes, mais souvent trop ensanglantées, des premiers; nous n'avons à parler que des travaux des seconds, et encore l'espace ne nous permet de le faire que d'une manière succincte, nous réservant seulement d'entrer dans quelques détails, comme nous l'avons déjà fait, sur les événements les plus importants, et sur ceux de ces hommes apostoliques qui se sont le plus signalés par leur zèle et leurs vertus. Quant aux faits politiques et militaires, nous ne ferons que les indiquer sommairement, et en tant seulement qu'ils se rattacheront à notre sujet.

Dans les derniers mois de l'année 1520, Ferdinand Magellan, Portugais au service d'Espagne, découvrit un passage pour pénétrer dans la mer Pacifique ou grand Océan par l'extrémité méridionale de l'Amérique. Sorti du détroit qui porte son nom le 28 novembre 1520, il entra dans l'océan Pacifique, où, après trois mois d'une pénible traversée, il arriva au milieu d'un archipel qu'il nomma Saint-Lazare, et qui reçut plus tard le nom d'îles Philippines, du nom de Philippe II, fils de Charles-Quint. Les peuples de ces îles, et notamment ceux de l'île de Zébu, se montrèrent disposés à embrasser le christianisme. Le 14 avril 1521, le roi de cette île se fit baptiser, et bientôt tous ses sujets l'imitèrent. Le christianisme n'a cessé dès lors d'être florissant dans les îles Philippines.

Pendant ce temps on apprenait qu'il existait sur le continent américain un vaste empire dont la civilisation, sans être aussi avancée que celle des Européens, annonçait toutefois des progrès remarquables dans les arts, les sciences et diverses connaissances, et par conséquent différait complètement de ce qu'on avait jusque-là rencontré

dans les peuples du nouveau monde. Cet empire était le Mexique. En 1518, Velasquez, gouverneur de Cuba, chargea Fernand Cortez de soumettre ce pays à l'Espagne. Il lui donna pour missionnaire de l'expédition Barthélemi d'Olmedo, religieux de la Merci, qui, avec un de ses confrères, Jean de Zambrana, annonçait depuis quelque temps, et avec grand succès, la religion catholique aux insulaires de Cuba et des îles voisines.

Le zèle de Barthélemi d'Olmedo s'accrut avec la grandeur de l'entreprise, et ses succès égalèrent son zèle. Le chef espagnol arriva bientôt sur les côtes du Mexique, et s'empara aussitôt de la ville de Tebasco. La fille du grand cacique de cette ville fut baptisée par Olmedo et reçut le nom de Maline; elle fut dès lors l'instrument dont Dieu se servit pour la conversion d'une infinité de ses compatriotes. La jeune chrétienne découvrit au père Barthélemi d'Olmedo le lieu écarté où les Indiens adoraient leurs idoles. Ce père, les ayant enlevées, dressa un autel au vrai Dieu dans le même endroit. Il y éleva une croix, il y prêcha Jésus-Christ crucifié, et, après avoir célébré la messe, il y reçut le serment de fidélité que les Indiens firent entre ses mains aux rois catholiques.

Olmedo est le premier apôtre de la Nouvelle-Espagne, mais un apôtre bienveillant et éclairé, qui savait au besoin retenir le zèle souvent trop ardent mais aveugle du chef de l'expédition. Ainsi lorsque, par un religieux empressément, Cortez eut détruit les idoles du principal temple de Zempoalla et les eut remplacées par l'image de la Mère de Dieu, cette démarche faillit jeter la division entre les naturels et les Espagnols. Heureusement le père Barthélemi d'Olmedo vint rétablir la paix. Cortez voulait triompher par la force des armes de la résistance que les indigènes mettaient à embrasser le christianisme; mais le missionnaire, s'élevant bien au-dessus des idées

de son siècle, parce que son zèle était éclairé et dirigé par la foi, s'opposa de toutes ses forces à ce projet barbare, et soutint avec une sainte fermeté que la foi n'entre pas dans les âmes à l'aide de l'épée, mais de la parole et de la conviction.

Un jour cependant Cortez trompa la vigilance de Barthélemi ; ayant eu un entretien avec le roi Montezuma, il voulut le forcer à embrasser la religion chrétienne ; quelque complaisance que montrât Montezuma pour tout ce que Cortez demandait de lui, il fut inflexible à l'endroit de la religion ; alors Cortez fut si irrité de son obstination, que, dans le transport de sa colère, il se mit à la tête des Espagnols pour aller renverser les idoles dans le grand Téocali. Mais, voyant les prêtres de ce temple prendre les armes et le peuple accourir en foule pour défendre leurs autels, le chef espagnol modéra son ardeur, et abandonna une entreprise aussi téméraire, qui eût fini par faire couler des flots de sang. Toutefois il y eut dès ce moment entre les Mexicains et les Espagnols une haine implacable.

Malgré ces écarts de zèle, Cortez n'en était pas moins un homme désireux d'étendre l'empire de Jésus-Christ. Il avait toujours près de lui des frères mineurs, et des lettres écrites l'an 1520 pour solliciter un plus grand nombre d'apôtres témoignent combien il s'applaudissait de leur concours. Bientôt il reçut en réponse à ses lettres douze missionnaires, sous la conduite de Martin de Valence. Averti de leur arrivée, Cortez envoya des messagers pour les féliciter de leur heureux voyage et pour les escorter jusqu'à Mexico, capitale de l'empire.

Une difficulté assez grave se présenta d'abord aux nouveaux missionnaires ; c'était leur ignorance des idiomes du pays. Voici ce qu'ils imaginèrent pour y suppléer. Après avoir annoncé aux indigènes que leur présence

n'avait d'autre but que le bien de leurs âmes, ils demandèrent et obtinrent des écoles pour les enfants, dont la mémoire plus facile pouvait plus aisément ainsi apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, pour les propager ensuite au sein de leurs familles. Le nombre fut si grand dès le principe, que chaque maison en renferma plus de huit cents. Ce moyen réussit; les talents naturels aux enfants de ce pays les mirent à même d'apprendre et de pouvoir enseigner en peu de temps tout ce qui est nécessaire pour recevoir le baptême. Le progrès fut si rapide, qu'en peu d'années sept millions d'indigènes avaient été baptisés.

Un tel succès demandait de nouveaux renforts, et ce désir fut promptement satisfait. On ne se borna pas seulement à faire de nombreux envois d'apôtres, mais, par ordre de Charles-Quint, il fut réglé, en 1526, que toutes les flottes espagnoles qui passeraient en Amérique pour y découvrir de nouvelles terres, y porteraient aussi des religieux approuvés par leurs supérieurs, pour y planter la foi en même temps que le drapeau de la domination espagnole.

C'est vers cette époque que les frères mineurs prirent possession de la presqu'île de Yucatan et fondèrent un couvent dans la Nouvelle-Valladolid. Tout en travaillant à la conversion des idolâtres, ils devaient veiller à ce que le gouverneur François de Monlejo respectât leurs libertés et leurs biens; c'était le mandat qu'ils avaient reçu de l'Empereur; mais la force morale fut impuissante à modérer la soif dévorante qu'excitait chez le gouverneur l'or des habitants; il continua donc à s'enrichir de leurs dépouilles et à faire dévorer leurs enfants par des chiens dressés à cette abominable chasse de créatures humaines.

Après les premiers travaux des missionnaires vinrent les organisations des sièges épiscopaux. Le pape créa des

centres d'action permanente, et fit ainsi prendre à l'Église catholique des racines très profondes au milieu des colonies espagnoles. Aussi les premiers pasteurs qui montèrent sur ces nouveaux sièges n'eurent qu'à continuer l'œuvre des missionnaires, et à en hâter le développement par tous les moyens en leur pouvoir. Or un des moyens les plus efficaces fut celui des établissements pour l'enseignement de la jeunesse. En donnant un soin extraordinaire aux jeunes garçons, on ne négligeait pas l'éducation des filles. Des monastères de clarisses furent fondés en divers endroits. Les pensionnats étaient divisés en cinq classes, dans lesquelles les Américains apprirent les éléments de la foi, et en outre la lecture, l'écriture, et les autres travaux ordinaires aux enfants de leur sexe. Quand elles étaient instruites et d'âge à choisir un état, les unes entraient en religion, les autres se mariaient et enseignaient à leur famille ce qu'elles avaient appris.

Tandis que Cortez soumettait l'empire du Mexique, Pizarre marchait à la conquête du Pérou. Vingt-quatre pères de la Merci et six dominicains se mirent à la suite des conquérants de ce pays. Tous ces missionnaires, aussitôt après leur arrivée dans les nouvelles contrées, s'étaient répandus sur divers points pour y semer la doctrine évangélique. Mais Pizarre était altéré d'or et de sang. Les Espagnols, imitant ce déplorable exemple, donnèrent aux Péruviens une idée si défavorable des mœurs des chrétiens, que le succès des prédicateurs fut bien amoindri par de tels antécédents. Cependant le zèle des apôtres, fécondé par la grâce de Jésus-Christ et quelquefois par leur sang, ne fut pas tout à fait stérile dans les premiers âges des missions péruviennes. Si Pizarre détruisait par la cruauté ce que les missionnaires édifiaient par la douceur, la protection constante dont il les environna servit utilement leurs desseins. D'ailleurs



il aimait à ériger de nombreuses églises sur les terres soumises, comme des monuments de son passage et des preuves de son désir de convertir les peuples ; Lima, fondé par ce conquérant, vit tout d'abord s'élever de somptueuses églises parmi les premiers édifices construits dans son enceinte.

Pendant que les franciscains, appliqués à instruire les indigènes, s'efforçaient de les protéger contre la violence des vainqueurs, la triste nouvelle des abus commis au Pérou parvint à Las Casas. Il ne perd pas un instant, court en Espagne, où il réclame pour ce pays, désolé par tant de carnage, l'exécution des lois protectrices de la liberté des Américains, puis vole au Pérou, joint Pizarre auprès de Quito et lui remet ses dépêches. Malheureusement pour les Péruviens, il ne put rester que peu de jours dans cette contrée, et il fut forcé de retourner au Mexique et dans son diocèse de Chiapa.

L'évêque de Cuzco, aidé par plusieurs dominicains qu'il avait amenés d'Espagne, travailla dans son diocèse avec beaucoup de zèle et quelque fruit. Ses vives exhortations finirent par ramener plusieurs Espagnols à une modération plus chrétienne vis-à-vis des indigènes. Ceux-ci, de leur côté, qui s'étaient enfuis dans les montagnes, où ils avaient moins à redouter les bêtes féroces que leurs vainqueurs, revinrent, à sa voix, dans leurs anciennes habitations. Mais son zèle l'emportant un jour au milieu d'une population plus que barbare, il fut massacré par ces sauvages, et reçut ainsi la couronne du martyre, récompense à laquelle aspire tout missionnaire.

Les provinces de Carthagène, de Sainte-Marthe et de Venezuela, situées à l'est de l'isthme de Darien, furent, ainsi que le Pérou, le théâtre de la violence des Espagnols d'une part, et de la charité des missionnaires de l'autre.

La province de Sainte-Marthe a une étendue de plus de seize cents kilomètres. Le dominicain Thomas Ortiz en fut le premier évêque. Les indigènes l'aiderent de toutes leurs ressources à élever une cathédrale, dont les principaux ornements étaient les vertus édifiantes des prêtres, occupés jour et nuit à chanter l'office divin ou à instruire les néophytes. De la ville épiscopale brilla ce rayon de la foi qui opéra en peu de temps un bien immense au milieu des tribus les plus hostiles aux missionnaires.

Carthagène reçut la foi presque le même jour où elle fut bâtie ; car les Espagnols, qui en jetèrent les fondements, arrivèrent accompagnés de plusieurs missionnaires. Ce fut encore un dominicain qui en fut le premier évêque, Thomas de Toro, religieux du couvent de Salamanque. Il s'entoura, dans son vaste diocèse, de nombreux religieux de son ordre, dont les conseils et l'expérience ne lui servirent pas moins que le zèle et l'ardeur de l'apostolat. Par ses soins on vit bientôt s'élever de nombreuses paroisses, et les idoles des faux dieux disparaître du pays. Il fit plus, il se mit à la recherche des prêtres des idoles, les réunit, et, dans une allocution pleine de charité, les engagea à se laisser instruire de la religion chrétienne. Sa charité fut récompensée par de nombreuses conversions. Mais un fléau terrible vint visiter sa florissante mission : ce fut l'arrivée de plusieurs vaisseaux amenant à Carthagène des multitudes d'Espagnols attirés par l'appât de l'or et des richesses que renfermait cette province. Sans respect pour les ordres du roi, sans distinguer les chrétiens d'avec les idolâtres, ils se ruèrent avec fureur contre les indigènes, les réduisirent en esclavage et les forcèrent d'aller travailler aux mines. L'évêque supplia et gémit ; mais, voyant ses efforts inutiles, il dénonça à Charles-Quint les oppresseurs de

son troupeau. Malheureusement, avant d'avoir reçu la réponse à sa supplique, le saint prélat, épuisé par les mortifications et les fatigues, succomba, après avoir recommandé à ses coopérateurs de ne jamais craindre la colère des hommes, et d'attendre avec confiance le secours de Dieu, dont ils sont les envoyés.

La province de Venezuela avait été concédée par Charles-Quint à des habitants d'Augsbourg. Appartenant à la nouvelle religion prétendue réformée, ils ne vinrent pas en ce pays dans des vues de prosélytisme religieux. La cupidité seule les y attirait, et leurs violences à l'égard des indigènes furent telles, que les Espagnols semblaient humains, comparés à ces nouveaux chercheurs d'or. Du reste, ils n'y firent pas un long séjour ; quand ils furent gorgés d'or, ils retournèrent en Allemagne, ne laissant d'autre souvenir que celui de leur cruauté et de leur rapacité.

Cependant l'Évangile, prêché dans les gouvernements de Carthagène et de Sainte-Marthe, venait d'être porté sur le plateau de Cundinamarca, troisième centre de civilisation de l'Amérique. Comme dans beaucoup d'autres provinces, on y trouva un certain degré de civilisation, mais flétri par d'abominables souillures que les siècles avaient comme enracinées dans les entrailles de ce peuple plus qu'à demi barbare ; il appartenait au christianisme seul de le purifier de ces taches et de le faire renaitre à une vie nouvelle.

Le 5 avril 1536, Gonzalo Ximenes partit de Sainte-Marthe, accompagné de plusieurs missionnaires, la plupart religieux, et, après huit mois de fatigues et de combats, on arriva sur une hauteur d'où l'on découvrit un peuple riche et nombreux dont l'abord ne parut pas hostile aux Espagnols. Au mois de janvier on rencontra un autre peuple nommé Chipata, dont les dispositions

vis-à-vis des chrétiens ne furent pas moins favorables. Dominique de Las Casas éleva une croix au milieu de ce peuple en signe de salut, et, dressant un autel, il célébra la première messe qui ait été dite chez cette nation. L'autel s'élevait sur le lieu qui servit plus tard d'emplacement à la ville de Velez, que bâtirent les Espagnols.

Sur un autre point de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire sur les bords du Rio-de-la-Plata, les franciscains combattaient déjà l'idolâtrie avec les lumières de la foi. Six religieux de l'ordre de Saint-François y arrivèrent sur les vaisseaux mêmes que Charles-Quint y envoyait pour en faire la conquête. Le frère Bernard, qui en était le supérieur, nous fait connaître, dans une lettre assez curieuse, quel était ce peuple et ses dispositions pour embrasser la religion chrétienne. « Nous sommes arrivés heureusement, dit-il, à l'embouchure du fleuve d'Argent (c'est ce que signifie Rio-de-la-Plata) ; nous avons essayé trois fois d'y entrer pour passer outre, mais la force du vent nous a toujours repoussés, et nous avons été forcés de nous arrêter au port de Saint-François, qu'on nommait auparavant le port Dom-Rodriguez. Nous y avons trouvé trois chrétiens qui peuvent nous servir d'interprètes, parce qu'ils entendent très bien la langue du pays. Ils nous ont dit qu'il y avait quatre ans qu'un Indien nommé Étiguara avait parcouru l'espace de plus de deux cents lieues pour annoncer aux indigènes qu'ils verraient bientôt de véritables chrétiens, frères de l'apôtre saint Thomas, qui leur administreraient le baptême ; aussi leur ordonnait-il de faire bon accueil à ces saints hommes. Le peuple fut tellement touché des paroles de ce prophète, que nos frères en ont été très bien reçus. » Nous allons maintenant reporter nos regards vers le Mexique ou Nouvelle-Espagne, comme on l'appelait alors.

En 1535, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne fut

confiée à Antonio de Mendoza, dont le zèle éclairé fut d'un grand secours aux missionnaires. Le nombre de ceux qui se firent chrétiens parmi les indigènes s'éleva à sept millions dans l'espace de quinze ans, de 1524 à 1539. Or, vu le petit nombre d'ouvriers évangéliques, il était impossible de leur administrer le baptême selon le rituel romain. On adopta donc un nouveau mode pour conférer ce sacrement aux nouveaux convertis. On réunissait les néophytes sur une grande place, et on les divisait en trois classes, l'une des enfants, la seconde des femmes, la troisième des hommes. En commençant par les enfants, on en baptisait trois ou quatre avec toutes les cérémonies en usage dans l'Église ; pour les autres, on se bornait à ce qui est rigoureusement essentiel au baptême. On agissait ainsi à l'égard des hommes et des femmes, et le même nom était attribué à tous les individus de chaque sexe qui se présentaient le même jour. Quoiqu'on abrégât beaucoup cette cérémonie, elle absorbait souvent le jour entier, et les ministres du sacrement étaient si fatigués, qu'ils étaient obligés de se servir tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, jusqu'à ce que la faiblesse les empêchât de lever les mains. Mais cette manière de conférer le baptême souleva bien des difficultés dans les écoles de théologie. Alors une bulle intervint, qui, tout en validant ces baptêmes, parce que l'essentiel s'y trouvait et que les circonstances motivaient cette conduite, prescrivait que désormais on ne pourrait administrer le baptême, hors le cas de nécessité, sans employer les cérémonies ordinaires.

Une autre question, d'une nature assez singulière, vint à cette époque agiter les esprits. Des Espagnols, pour tâcher de voiler aux yeux du monde l'injustice et la férocité de leur conduite envers les Indiens, s'avisèrent de soutenir que ces créatures n'étaient pas des hommes, mais des

êtres privés d'une âme raisonnable et intelligente; qu'en un mot ils étaient en tout semblables aux brutes, et qu'il était licite de les traiter comme tels. A cette odieuse interprétation, un cri d'indignation s'éleva de toutes parts parmi les missionnaires; mais nul ne le fit entendre avec plus de force et d'énergie que cet apôtre de la charité dont nous avons déjà eu plus d'une fois occasion de parler, Las Casas, qu'on pourrait appeler à juste titre le saint Vincent de Paul des Américains. Cet homme de Dieu s'était lié avec Antonio de Mendoza, qu'il trouva toujours animé de douceur pour la conversion des indigènes. Les conseils de l'évêque de Chiapa eurent une heureuse influence sur la conduite du vice-roi envers eux, et, de concert avec deux autres évêques, ils rédigèrent un long mémoire adressé au pape, pour lui faire connaître les mœurs, la langue, la religion des Américains. Ils y prouvaient que ces peuples étaient en état de comprendre les vérités du christianisme; ils y attestaient même que ces Indiens avaient plus de talent, de docilité et de vertu que les Espagnols. Un religieux dominicain, le père Bernardin de Minaya, fut chargé de porter ce mémoire; il devait compléter de vive voix ce qui pouvait manquer dans l'exposé historique, et achever de prouver devant le pape que les Américains étaient des êtres doués de raison et capables de recevoir le baptême. Le souverain pontife accueillit avec faveur l'envoyé de Las Casas; il approuva en tout point les conclusions du mémoire, et, par un décret du 2 juin 1537, il déclara que non seulement les indigènes de l'Amérique étaient aptes à recevoir la foi chrétienne et tous les sacrements de l'Eglise, mais qu'on ne pouvait, sans violer les lois divines et humaines, les priver de leur liberté et de leurs biens.

De Mexico, Las Casas était allé, en 1536, évangéliser la province de Nicaragua et les pays voisins. Comme le

gouverneur se disposait à y envoyer une armée, le saint missionnaire s'y opposa avec succès, se fondant sur ce que le roi d'Espagne n'avait chargé que lui de découvrir l'intérieur de ces terres et d'y prêcher la foi. Envoyer une armée dans ces contrées, c'était y porter le plus terrible des fléaux : la ruine et le pillage. Au lieu d'hommes armés, Las Casas fit partir pour cette contrée six religieux franciscains sous la conduite du frère Antonio Ciudad-Rodrigo, ministre de la province franciscaine. Ces religieux, en explorant les contrées du Nord, recueillirent en deux ans beaucoup de fruits de conversion.

L'accord qui régnait entre les vues de Mendoza et celles de Las Casas assura le succès de plusieurs incursions pacifiques que ce dernier fit en différentes provinces d'Andradas, aidé de trois autres dominicains. Mais il retourna bientôt en Espagne, à la prière de l'évêque de Guatemala, vivement affligé de ce qu'un chef particulier avait songé à une expédition militaire pour cette contrée. Las Casas était en outre chargé non seulement de demander un grand nombre de missionnaires, mais encore d'agir efficacement pour faire renouveler les anciennes ordonnances relatives aux indigènes, spécialement celles qui défendaient de procéder à de nouvelles conquêtes sans l'avis des prêtres, et qui voulaient qu'ils fussent chargés d'explorer les lieux et les peuples avant d'entrer chez eux avec la force armée. Ce voyage fut couronné de succès, et Las Casas revint bientôt en Amérique avec de nouveaux coopérateurs, et les décisions royales qu'il avait provoquées, décisions toutefois qu'il était plus facile d'obtenir que de faire exécuter.

Cet évêque de Guatemala, dont nous venons de parler, était le premier qui occupait ce siège après son érection par Paul III. Il se nommait François Marzoquin. Aussitôt après son installation, on vit sa ville épiscopale se

couvrir de monuments pieux et utiles : des écoles, des collèges, des hôpitaux, des maisons de retraite pour les deux sexes s'élevèrent à sa voix, et ce spectacle d'une sainte activité pour servir l'humanité et la religion se montrait de toutes parts sur le sol américain que la foi avait sanctifié.

François Marzoquin eut pour auxiliaires, dans les travaux de son ministère, de saints et savants prélats, comme Las Casas, pris dans les divers ordres religieux ou appartenant au clergé séculier. Parmi ces missionnaires, nous citerons Pierre de Angulo et Louis Caruer, qui se signalèrent dans les circonstances que nous allons rapporter.

Au nord de Guatemala se trouvait un peuple belliqueux qui avait toujours repoussé les Espagnols; mais là où le soldat ne put pénétrer avec son épée, le missionnaire y aborda avec l'Évangile sous le bras. Voici comment cet événement eut lieu : les missionnaires firent apprendre quelques cantiques à des colporteurs accoutumés à pénétrer dans la *Terre de Guerre* (c'était le nom que les Espagnols avaient donné au pays habité par ce peuple indomptable); ils recommandèrent à ces marchands ambulants de chanter des cantiques au milieu des peuplades qu'ils visiteraient, et ils leur donnèrent des instructions à ce sujet. Les colporteurs s'acquittèrent de cette mission avec intelligence, et même avec plaisir; car le chant de ces cantiques réunissait autour d'eux la foule, et ils en profitaient pour débiter les objets de commerce qu'ils importaient dans ce pays. Un cacique surtout fut frappé de ces chants; il ne se lassait pas d'interroger les marchands sur les mystères qu'ils contenaient. Ceux-ci répondirent de leur mieux aux questions qui leur étaient adressées, ajoutant que pour avoir de plus amples explications il fallait s'adresser aux savants dans cette religion qui étaient à



Guatemala. Le cacique résolut alors d'envoyer des députés aux missionnaires, pour les engager à venir dans son pays.

Les dominicains furent fort agréablement surpris à l'arrivée de cette députation. Pierre de Angulo et Louis Caruer furent chargés d'aller chez ce peuple guerrier lui annoncer la parole de Dieu. Les indigènes écoutèrent avidement les vérités que ces deux religieux leur proposaient, et les réponses faites à leurs doutes. En même temps ils observaient d'un œil inquiet les nouveaux venus, ne leur accordant de confiance qu'après avoir vu la douceur de leurs mœurs, la simplicité de leur vie, leur application au travail et leur désintéressement. Le cacique fut un des premiers à demander le baptême, et il contribua depuis à la conversion de la peuplade. Il fit bâtir une chapelle et un autel où l'on commença à dire la messe. Les principaux d'entre eux y assistaient dans l'intérieur de cette chapelle, les autres rangés autour, mais tous dans une attitude qui révélait le respect dont ils étaient pénétrés pour cette sainte cérémonie.

Les ministres de l'Évangile, contents de leurs conquêtes, voulurent en tenter d'autres en s'avancant dans le pays. Le cacique eût bien désiré les retenir près de lui ; mais il n'osa pas s'opposer au dessein qu'ils avaient manifesté de porter ailleurs le bienfait que lui-même avait reçu. Seulement il pria les missionnaires de vouloir bien accepter une escorte ; l'expérience prouva qu'elle n'était pas nécessaire : Dieu veillait sur ses apôtres, que les indigènes reçurent partout avec les mêmes témoignages d'affection, et dans la bouche desquels la parole de Dieu fut également féconde.

Le cacique de cette autre peuplade ne seconda pas moins que le premier les efforts des dominicains, qui, apportant ici l'œuvre de la civilisation, tirèrent de la barbarie

ces peuples à demi sauvages pour les réunir en bourgades, où des liens civils se formèrent en même temps que la société spirituelle s'affermir. Les progrès furent si heureux, que François Marzouquin, évêque de Guatemala, voulut visiter lui-même ce point naguère si redouté de son diocèse. Les difficultés de ce voyage ne rebutèrent point son zèle paternel; et quand, parvenu dans cette terre bénie, il se vit entouré de ces loups transformés en agneaux, le prélat ne put contenir la joie de son âme; il rendit de grandes actions de grâces à Dieu, toujours admirable dans ses œuvres. Alors la *Terre de Guerre* perdit son nom pour prendre celui de la *Véritable Paix*, *Vera Paz*, qui devait perpétuer le souvenir de son heureuse transformation. On y bâtit une ville destinée à en devenir la capitale. Pierre de Angulo en fut nommé le premier évêque; mais avant d'avoir été revêtu du caractère épiscopal, il rendit son âme à Dieu, le 1<sup>er</sup> avril 1562.

Le père Louis Caruer, qui avait tant contribué avec Pierre de Angulo à transformer la *Terre de Guerre* en *Terre de Paix*, voyant l'heureux succès qui avait couronné ses travaux, voulut aller chez d'autres nations porter les lumières de l'Évangile. Il se dirigea vers la Floride; mais le peuple qui l'habitait, indigné des cruautés commises par les Espagnols, prit le religieux pour un de ces hommes féroces, et, victime d'une cruelle méprise, le missionnaire périt égorgé; son corps, divisé en morceaux et rôti, fut ensuite dévoré.

Cette fin déplorable du père Caruer est racontée par le vénérable Las Casas dans un des nombreux ouvrages qu'il composa dans sa retraite. C'est ici le lieu de faire connaître les dernières années de cet illustre apôtre de l'Amérique.

Après avoir passé soixante-six ans dans les travaux de l'apostolat, Las Casas donna sa démission d'évêque de

Chiapa, et se retira en Espagne, où il vécut dans la retraite, sans abandonner la cause des Américains, en faveur desquels il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Il mourut à Madrid en 1566, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Ses labeurs ne furent pas sans fruit : avant sa mort il eut la consolation de voir l'Américain et l'Espagnol égaux devant la loi, et près de l'être en toutes choses, si quelque âme généreuse voulait marcher sur ses traces. Les missionnaires le voulurent tous. Aussi avec le temps l'esclavage des indigènes fut aboli ; il est vrai qu'il fut remplacé par celui des nègres, que l'on transporta des côtes d'Afrique dans les colonies du nouveau monde, et les ennemis de Las Casas l'ont accusé d'avoir imaginé la traite des noirs pour sauver les Indiens de l'esclavage. Ce reproche, élevé par Herrera et accueilli trop légèrement par Robertson, tombe de soi-même quand on connaît le caractère et les écrits de Las Casas. D'abord on ne peut l'accuser d'avoir imaginé la traite ; car ce commerce était exploité par les Portugais longtemps avant la première expédition de Christophe Colomb, et les Espagnols eux-mêmes amenèrent des nègres à Hispaniola et à Cuba avant que Las Casas fût en âge d'exercer le saint ministère. Non seulement il ne recommande pas la traite dans ses ouvrages, mais il y parle des nègres pour plaindre leur sort, qu'il voudrait pouvoir adoucir. Enfin, si l'on considère que Las Casas traversa quatorze fois les mers qui séparent les deux continents ; qu'il parcourut plus souvent encore les vastes régions du nouveau monde dans toutes les directions ; qu'il ne cessa d'exercer en Amérique les fonctions de missionnaire et de pacificateur ; qu'il courut les dangers les plus imminents, fut en butte aux persécutions des hommes puissants dont il dénonçait les crimes, on ne pourra s'empêcher de reconnaître dans Las Casas

une de ces âmes sublimes dévorées par l'amour de Dieu et du prochain, et que le Ciel envoie de temps en temps à la terre pour remplir quelque grande et importante mission ; et certes il ne doit venir à la pensée de personne que cet amour de l'humanité ait pu se fractionner en quelque sorte pour se porter sur une seule race d'hommes, à l'exclusion d'une autre race non moins malheureuse et non moins digne de pitié.

Pendant que les lumières de la foi pénétraient en Amérique à l'aide des saints missionnaires dont nous venons d'esquisser rapidement les travaux, d'autres contrées, situées à l'extrême Orient, entendaient aussi la parole de Dieu, annoncée par les membres d'un nouvel ordre religieux qui devait procurer aux missions catholiques d'immenses et rapides conquêtes.

---

## CHAPITRE V

Origine de la compagnie de Jésus. — But que se proposait son fondateur, saint Ignace. — Saint François Xavier un de ses premiers disciples. — Son départ pour l'Orient. — Ses travaux pendant la traversée. — Son arrivée à Goa. — État de la religion dans cette contrée. — Ses prédications au cap Comorin et sur la côte de la Pêcherie. — Moyen qu'il emploie pour se faire entendre des habitants. — Ses succès dans ce pays. — Son retour à Goa. — Chargé du séminaire, il le remet aux jésuites. — Son retour sur la côte de la Pêcherie. — Son excursion dans le royaume de Travancor. — Sa réputation répandue dans les Indes. — Conversion des Manarais. — Voyage de Xavier à Cochîn. — Il va prêcher à Malacca. — Il convertit un roi de l'île de Ceylan. — De retour à Goa, il achève l'instruction du Japonais qu'il a amené de Malacca. — Celui-ci est baptisé par l'évêque et reçoit le nom de Paul de Sainte-Foi. — Xavier prend la résolution d'aller prêcher l'Évangile au Japon. — Son arrivée à Cangoxima. — Il apprend la langue japonaise et commence aussitôt à prêcher. — Ses premiers succès. — Il se rend à Firando. — Conversion d'un prince nommé Ekandono. — Succès extraordinaires qu'il obtient à Firando. — Voyage à Méaco; prédication à Amanguchi. — Fatigues que le saint missionnaire eut à endurer pendant ce voyage. — Arrivée à Méaco. — Importance de cette ville, l'une des deux capitales de l'empire. — Retour à Amanguchi. — Sa présentation au roi. — Il se rend à Fuchéo, et est reçu par le roi de Bungo. — Conversion de quelques bonzes. — Xavier retourne aux Indes. — Il se propose d'aller évangéliser la Chine. — Il surmonte toutes les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet. — Il tombe malade dans l'île de Sancian. — Sa mort. — Éloge de ce saint par les écrivains protestants. — Coup d'œil sur les événements qui suivirent la mission de saint François Xavier au Japon. — Révolution dans cette contrée. — Persécution contre la religion chrétienne. — Dernières nouvelles de cet empire.

« Le Seigneur, qui veille sur son Église pour lui donner les secours dont elle a besoin, fit naître dans le xvi<sup>e</sup> siècle saint Ignace, et avec lui une nouvelle compagnie d'hom-

mes que nous verrons souvent concourir avec un zèle mêlé de bonheur à l'œuvre des missions. La compagnie de Jésus a eu ses gloires dans l'histoire des missions étrangères, comme dans les sciences et les lettres; il faudrait plusieurs volumes pour dire les noms et les faits principaux de ceux qui, sortis de son sein, sont allés porter le nom de Jésus-Christ chez les nations idolâtres; il nous suffira d'indiquer les traits les plus saillants, et nous reverrons les lecteurs, pour les détails circonstanciés, aux ouvrages spéciaux.

« Saint Ignace, en jetant les fondements d'un nouveau corps religieux, avait surtout en vue la conversion des idolâtres, dont le malheureux état excitait toutes ses sympathies. Plus d'une fois il exprima le désir qui l'animait d'aller lui-même porter la foi chez les musulmans et de la cimenter par le martyre. Et quand il eut réuni autour de lui ses premiers disciples en société, le vœu qu'il leur fit faire dans les cryptes de l'église de Montmartre<sup>1</sup> fut celui d'aller en Palestine pour prêcher Jésus-Christ.

« Parmi ces premiers disciples de saint Ignace se trouvait un jeune Espagnol plein d'ardeur et d'ambition, mais d'une ambition toute pure et toute sainte, depuis qu'Ignace lui avait fait entendre ce mot comme un remords au milieu de ses projets d'avenir : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Les passions sont d'incalculables bienfaits du Ciel quand elles sont bien dirigées; elles deviennent des leviers puissants dont Dieu se sert pour faire le bien. Saint François Xavier n'a été un apôtre étonnant le monde par la rapidité de ses conquêtes, que parce qu'il avait dans son cœur une ambition

<sup>1</sup> C'était une profonde et obscure carrière où saint Ignace se retirait quelquefois pendant qu'il habitait Paris, et qui lui rappelait la caverne de Manresa, près du mont Serrat, en Espagne, où il avait passé les premières années de sa conversion.

immense. Une fois lancé dans la carrière évangélique, son zèle n'eut plus de bornes; il traversait des royaumes et convertissait des nations entières<sup>1</sup>. »

Xavier quitta Rome avec l'ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1538. Passant près du lieu de sa naissance, il ne voulut point rendre une dernière visite à ses parents, peut-être dans la crainte de trop affliger leur tendresse.

A Lisbonne, il reçut plusieurs lettres de son oncle Martin d'Azpilena, professeur de théologie à Coïmbre, qui le pressait de se rendre auprès de lui. Xavier refusa constamment. Le docteur lui ayant témoigné de l'inquiétude sur son genre de vie, il lui répondit qu'il ne devait point s'arrêter à ce qu'on disait du nouvel institut; qu'il importait peu d'être jugé par les hommes, par ceux surtout qui jugent sans connaissance de cause.

Quand le temps du départ fut arrivé, le roi de Portugal lui remit quatre brefs du pape Paul III. Dans les deux premiers, le souverain pontife l'établissait nonce apostolique et lui donnait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Éthiopie; et dans le quatrième, aux autres princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter aucune provision. Il ne prit que quelques livres de piété, destinés à l'usage des nouveaux convertis.

La flotte mit à la voile sous le commandement d'Alphonse de Sousa, nommé vice-roi des Indes, lequel voulut avoir Xavier sur son navire. Il s'y trouvait bien mille personnes; Xavier les regarda comme un troupeau confié à ses soins. Il catéchisait les matelots et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Les froids insupportables du cap Vert, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et des viandes sous la ligne

<sup>1</sup> *Encyclopédie catholique*, art. *Missions*, par M. l'abbé J. de la Coste.

ayant produit des maladies fâcheuses, il donna les plus grandes preuves de charité pour les besoins spirituels et corporels de l'équipage; ce qui le fit surnommer dès lors le saint Père; et ce nom lui demeura le reste de ses jours, même parmi les mahométans et les idolâtres.

Après cinq mois de navigation, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance et aborda vers la fin d'août à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, où elle fut obligée de passer l'hiver. Elle ne quitta ce port que le 13 mars 1542, et arriva à Goa le 6 mai suivant, treize mois après son départ de Lisbonne. Xavier n'eut pas plus tôt pris terre qu'il se rendit à l'hôpital, où il choisit son logement; mais il ne voulut exercer aucune fonction sans avoir vu l'évêque de Goa et sans avoir obtenu le consentement de ce prélat.

L'état où se trouvait la religion dans le pays qu'il devait évangéliser fit couler ses larmes et enflamma son courage. Les Portugais lui parurent privés de tout sentiment religieux, tant il voyait en eux un oubli profond de la morale et de l'humanité. L'évêque de Goa et ses collaborateurs essayaient vainement de les ramener à une conduite moins scandaleuse, leur montrant la triste influence de leur conduite sur les indigènes : tout était inutile, il n'y avait pas de digue qu'on pût opposer à ce torrent. Xavier n'en résolut pas moins de travailler à leur conversion : plus l'obstacle paraissait difficile à franchir, plus son zèle augmenta de vivacité, et bientôt, avec le secours de la grâce, il obtint des fruits précieux de ses travaux.

Xavier, apprenant qu'à l'orient de la presqu'île, sur la côte de la Pêcherie, il y avait un peuple connu sous le nom de *Paravas* ou Pêcheurs, résolut d'y aller établir sa mission. Ce qui le détermina surtout, c'est que ces peuples parlaient la langue malabare, dont il avait déjà quelque connaissance. Il s'embarqua donc pour ce pays,



et prit terre au cap Comerin. Il commença l'exercice de son apostolat dans un village rempli d'idolâtres. Mais à tout ce que le missionnaire leur disait en fait de religion, ils répondaient qu'ils ne pouvaient changer la leur qu'après en avoir obtenu permission du seigneur du pays. Cependant la vue des miracles dont le saint accompagnait ses prédications en toucha un grand nombre, qui n'attendirent la permission de personne pour se faire instruire et baptiser. Encouragé par ce premier succès, il gagna la côte de la Pêcherie. Après avoir mieux étudié la langue malabare, il traduisit dans cet idiome les principales prières du chrétien, le signe de la croix, le symbole, le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*, et enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur ce qu'il put de sa traduction, et se mit à parcourir les villages une sonnette à la main, rassemblant ainsi autour de lui un grand nombre d'enfants et quelques adultes auxquels il enseignait la doctrine chrétienne. Les enfants étaient surtout dociles à ses leçons, et apprenaient facilement par cœur ce qu'il leur disait ; quand il les voyait suffisamment instruits, il les chargeait de répéter à leurs parents, à leurs domestiques et à leurs voisins tout ce qu'ils avaient retenu de ses leçons.

Le dimanche, il assemblait dans une chapelle les hommes, les femmes, les garçons et les filles. Il leur faisait des instructions simples et familières pour mettre à la portée de leur intelligence les sublimes vérités de la religion, puis il leur apprenait et leur faisait répéter les formules des prières du chrétien.

Le saint homme forma des catéchistes<sup>1</sup> qui lui furent d'un grand secours pour achever les conversions que ses

<sup>1</sup> On donne ce nom à ceux qui sont chargés d'initier aux préceptes de la religion chrétienne les enfants ou les idolâtres, et de les préparer à recevoir les sacrements.

discours avaient commencées. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable. La multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande, qu'à force de baptiser continuellement il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait souvent en redisant tant de fois les prières usitées pour la célébration de ce sacrement.

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas. La moisson était si abondante, qu'il crut devoir partir pour Goa, sur la fin de 1543, pour se procurer des coopérateurs. On lui confia le soin du séminaire dit de Sainte-Foi, lequel avait été fondé pour l'éducation des jeunes indiens. Son zèle l'appelant ailleurs, il remit le gouvernement de cette mission entre les mains des membres de la compagnie de Jésus qu'on avait envoyés aux Indes. Il agrandit le séminaire et dressa les règlements qu'on y devait suivre pour former les jeunes gens aux lettres et à la piété. Ce séminaire prit alors le nom de Saint-Paul, de son église, qui était dédiée sous le vocable de cet apôtre. Par la même raison, les disciples de saint Ignace attachés à cet établissement furent appelés pères de Saint-Paul ou paulistes.

L'année suivante, Xavier retourna chez les Paravas avec quelques ouvriers évangéliques, tant Indiens qu'Européens, qu'il distribua dans différents villages. Il en emmena quelques-uns avec lui dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. Il vit quelquefois un village entier recevoir le baptême en un jour. Le saint s'avança dans les terres; mais, comme il ne savait pas la langue du pays, il se contentait de baptiser les enfants et de servir les malades qui faisaient suffisamment connaître leur état par signes. Mais bientôt il sut se faire comprendre, et souvent il pré-

chait dans la plaine devant cinq à six mille personnes rassemblées. Ses prédications, et les miracles éclatants qui les accompagnaient, touchèrent tellement ce peuple, que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois.

La réputation du saint missionnaire se répandit dans toutes les Indes ; les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser. Il lui vint entre autres des députés des Manarais, qui demandaient le baptême avec instance. Comme il ne pouvait encore quitter le royaume de Travancor, parce qu'il fallait affermir la chrétienté qu'il avait établie, il leur envoya un missionnaire dont il connaissait le zèle. Il y en eut un très grand nombre qui se convertirent et reçurent le baptême. L'île de Manar, située vers la pointe la plus septentrionale de Ceylan, était alors sous la domination du roi de cette partie de l'île qu'on nomme le Jafanapatan. Ce prince, qui haïssait la religion chrétienne, voulut en arrêter les progrès dans l'île de Manar. Il fit périr six à sept cents chrétiens manarais, qui tous confessèrent la foi et aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie que de la conserver en retournant à l'idolâtrie. Depuis, ce roi fut tué par les Portugais quand ils firent la conquête de l'île de Ceylan.

Xavier fit un voyage à Cochin pour conférer avec le vicaire général des Indes sur les moyens de remédier aux désordres des Portugais, qui étaient un grand obstacle à la conversion des idolâtres. Il l'engagea même à retourner en Portugal pour instruire le roi de ce qui se passait, et il lui remit une lettre pour ce prince, dans laquelle il le conjurait, par les motifs les plus pressants, de faire servir sa puissance à procurer la gloire de Dieu, et d'employer les moyens propres à réprimer les scandales.

Il résolut alors d'exécuter le projet qu'il méditait d'aller prêcher l'Évangile dans l'île de Manassar. Il s'embar-

qua pour Malacca, ville fameuse de la presqu'île du Gange. Le commerce y attirait, outre les Indiens, les Arabes, les Perses, les Chinois et les Japonais. Les Sarrasins l'enlevèrent au roi de Siam et y établirent le mahométisme. Mais Albuquerque s'en empara en 1511, et elle appartenait aux Portugais dans les temps dont nous parlons. Le saint y arriva le 25 septembre 1545. Par ses instructions, appuyées de divers miracles, il retira du vice de mauvais chrétiens, et convertit un grand nombre de mahométans et d'idolâtres. Parmi ces derniers, nous citerons un Japonais nommé Auger, qui, sur la renommée de Xavier, vint le trouver à Malacca, écouta ses instructions avec ferveur, et accepta la proposition que lui fit le saint missionnaire de l'accompagner à Goa avec ses domestiques.

Le vaisseau qu'ils montèrent était en destination de Cochin. Ils y abordèrent après une violente tempête qui mit le navire en péril, et qui ne fut apaisée que par les prières du saint. De Cochin, Xavier alla visiter les villages de la côte de la Pêcherie. Il fut singulièrement édifié de la ferveur de la nouvelle chrétienté qu'il y avait établie. Il demeura quelque temps à Manassar, près du cap Comorin, et retourna dans l'île de Ceylan, où il convertit le roi de Candy.

Enfin il partit pour Goa, et y arriva le 20 mars 1548. Étant dans cette ville, il acheva d'instruire Auger et ses deux domestiques. Ils furent baptisés solennellement par l'évêque de Goa. Auger voulut porter le nom de Paul de Sainte-Foi ; un de ses domestiques reçut le nom de Jean, l'autre celui d'Antoine.

Ce fut alors que le saint missionnaire prit la résolution d'aller prêcher l'Évangile dans le Japon. En attendant que la navigation devint libre, il se prépara par la prière à cette importante mission ; puis il partit pour Malacca, dans la vue de passer de là au Japon. Il surmonta toutes

les difficultés qu'on lui opposa pour empêcher ce voyage. Après être resté quelque temps à Malacca, il s'embarqua pour sa destination sur un vaisseau chinois, emmenant avec lui Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques baptisés à Goa. Ils arrivèrent le 15 août 1549 à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma, au Japon. La langue japonaise est difficile ; mais Xavier s'y appliqua avec un travail si assidu, qu'après en avoir appris les éléments de Paul de Sainte-Foi pendant le voyage, il se trouva presque dès le moment de son arrivée en état de traduire en cet idiome le Symbole des apôtres avec les explications qu'il en avait déjà faites autrefois. Il apprit ensuite cette traduction par cœur, et commença aussitôt à prêcher.

Paul de Sainte-Foi, qui était de la ville de Cangoxima, seconda de tout son pouvoir le zèle de l'apôtre, et usa de son influence sur sa famille et sur ses amis pour les engager à écouter les paroles de l'apôtre. Il fit plus encore : il alla trouver le roi de Saxuma, qui faisait sa résidence à six lieues de Cangoxima ; il lui parla des vertus et des miracles de Xavier, et lui inspira le désir de le connaître. Il présenta le saint missionnaire au prince, qui lui fit l'accueil le plus bienveillant, et lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Dès lors il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux apostoliques, n'ayant d'autre obstacle à surmonter que l'opiniâtreté des bonzes (prêtres des idoles), qui firent tous leurs efforts pour arrêter les progrès de son apostolat.

La connaissance que Xavier avait de la langue du pays, quoique peu développée encore, fut néanmoins pour lui une source de succès dans ses travaux évangéliques. Il répandit partout la traduction qu'il avait faite du Symbole avec ses commentaires, et cette exposition du dogme catholique entretint les conversions qu'il avait opérées, et en détermina de nouvelles.

Après un an de séjour à Cangoxima, Xavier en partit pour aller à Firando, capitale d'un autre petit royaume. Il ne pouvait plus exercer son ministère à Cangoxima : le roi de Saxuma, irrité de ce que les Portugais abandonnaient les côtes de son royaume pour transporter leur commerce à Firando, lui avait retiré la permission d'instruire ses sujets ; il donna même le premier signal de cette persécution contre le christianisme qui devait plus tard en détruire tous les vestiges, au moment où le zèle de ses pieux missionnaires rappelait les vertus et l'héroïsme des premiers âges de l'Église. Mais ceux de ses sujets qui avaient embrassé l'Évangile furent fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, et déclarèrent qu'ils souffriraient plutôt l'exil et la mort que de renoncer à la foi.

En allant à Firando, il prêcha dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono et vassal du roi de Saxuma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ. De ce nombre fut l'intendant du prince. C'était un homme âgé, qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion qu'il avait embrassée. Xavier, en partant, lui recommanda d'avoir soin des autres chrétiens ; il les rassemblait tous les jours dans sa maison pour réciter avec eux différentes prières. Il leur lisait, le dimanche, l'explication de la doctrine chrétienne. La conduite de ces fidèles était si édifiante, qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le roi de Saxuma lui-même redevint favorable au christianisme et s'en déclara le protecteur.

Enfin le saint missionnaire arriva à Firando. Il fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses États. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire ; il baptisa plus d'idolâtres à Firando en vingt jours qu'il n'avait fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté florissante sous la conduite d'un des deux jésuites qui l'accompagnaient, et il

partit pour Méaco avec l'autre et deux chrétiens japonais. Ils allèrent par mer à Fataia, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale du royaume de Naugato, renommé pour ses mines d'argent, les plus abondantes du Japon. Il régnait dans cette ville une effroyable corruption de mœurs. Le saint y prêcha en public, devant le roi et sa cour ; mais ses prédications y produisirent peu de fruits, ou plutôt il n'en retira guère que des insultes et des affronts. Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Méaco avec ses trois compagnons. On était alors à la fin de décembre 1550. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables ; la terre était couverte de neige, et le froid était très piquant. On rencontrait de toutes parts des torrents impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire la route nu-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier y prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mots convenables pour exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc que, n'ayant jamais connu ce Dieu, il n'était pas surprenant qu'ils ne pussent exprimer son nom, mais que les Portugais l'appelaient *Deos*. Il répétait souvent ce mot ; et il le prononçait avec une onction et un ton de voix qui inspiraient aux païens mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il parla dans deux bourgs avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à échapper au danger qui le menaçait. Enfin il arriva à Méaco au mois de février de l'année 1551.

Méaco est l'ancienne capitale du Japon, Jeddo la nouvelle. En 1551, le dairi, le cubosama et le saço tenaient

leur cour à Méaco. Le dairi est le chef souverain religieux du Japon ; le cubosama, le chef laïque ou l'empereur, et le saço est le grand prêtre. Les dairis étaient autrefois pour les Japonais à peu près ce qu'étaient les califes pour les mahométans. Dans l'origine, ils réunissaient tous les pouvoirs, spirituel et temporel : les cubos n'étaient que leurs généraux ou lieutenants, comme les sultans l'étaient des califes. Avec le temps, les cubos, comme les sultans, se rendirent maîtres absolus, mais en gardant toujours une apparence de soumission envers le souverain ecclésiastique, duquel ils recevaient leur investiture. Les divers rois, et il y en avait un grand nombre, étaient vassaux de l'un et de l'autre.

La ville de Méaco, située dans l'île de Nippon, la principale du groupe qui compose l'empire du Japon, est célèbre par ses manufactures de toiles peintes, par ses vernis, ses peintures, ses ouvrages en or, en cuivre, en acier, etc. La population, à la fin du *xvii<sup>e</sup>* siècle, s'élevait à environ six cent mille âmes. Jeddo, située dans la même île, est présentement la plus grande ville de l'empire. C'est là que le cubo ou cubosama (l'empereur séculier) fait sa résidence.

Saint François Xavier, arrivé à Méaco, fit d'inutiles efforts pour obtenir une audience du dairi, du cubosama ou du saço. Les troubles occasionnés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât, et il vit que les esprits n'étaient pas encore disposés à ouvrir les yeux à la vérité. Il sortit de Méaco au bout de quinze jours pour retourner à Amanguchi. La pauvreté de son extérieur l'empêchant d'être reçu à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays. Il se présenta donc avec un appareil et un cortège capables d'imposer, et fit quelques présents au roi. Il lui donna entre autres choses une horloge sonnante. Par là il obtint la protec-



tion du prince avec la permission de prêcher l'Évangile. Il baptisa trois mille païens dans la ville d'Amanguchi.

Xavier, après avoir recommandé les nouveaux chrétiens aux deux jésuites qu'il laissait à Amanguchi, partit de cette ville vers la mi-septembre 1551. Suivi de deux chrétiens japonais qui avaient sacrifié tous leurs biens pour embrasser l'Évangile, il se rendit à pied à Fucheo : c'était là que le roi de Bungo faisait sa résidence. Il avait entendu parler du père François Xavier, et il désirait ardemment le voir : aussi le reçut-il de la manière la plus honorable. Quelques bonzes furent touchés de ses paroles et se convertirent ; mais le plus grand nombre ne cherchait qu'à lui nuire. Ses prédications et ses entretiens particuliers eurent beaucoup d'efficacité sur le peuple, qui venait en foule lui demander le baptême. Le roi lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme ; mais, n'ayant pas la force de résister à ses passions, il ajourna sa conversion. Toutefois les instructions de Xavier ne furent pas perdues : il se les rappela plus tard, quitta le désordre dans lequel il vivait, et reçut le baptême. Le saint missionnaire, après avoir pris congé du roi, s'embarqua pour retourner dans l'Inde le 20 novembre 1551. Il était resté au Japon deux ans et quatre mois. Comme il fallait veiller à la conservation de cette chrétienté naissante, il y envoya trois jésuites, qu'un grand nombre d'autres suivirent bientôt après.

En quittant le Japon, une pensée dominante occupait l'esprit de Xavier : il voulait aller annoncer l'Évangile dans l'empire de la Chine. Ce qui l'avait porté à cette résolution, c'était d'avoir souvent entendu les Japonais de la classe élevée lui objecter, lorsqu'il les pressait de se convertir, que les sages et les savants de la Chine n'avaient point embrassé la foi. Les difficultés de toute nature qui s'opposaient à l'exécution de son dessein ne purent l'ar-

rêter ni même le faire hésiter un instant. Il avait surmonté tous les obstacles, et déjà il touchait au but tant désiré, quand il tomba malade dans l'île de Sancian, à vingt-cinq lieues des côtes de la Chine, vis-à-vis de Canton. Le mal fit des progrès rapides, et le 2 décembre 1552 le saint rendit son âme à Dieu en prononçant ces paroles : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* : « Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu. » Il était seulement âgé de quarante-quatre ans, dont il avait passé dix et demi dans ses laborieuses missions.

Le cadre resserré de cet ouvrage ne nous a pas permis d'entrer dans tous les détails si intéressants de la vie du saint apôtre des Indes ; nous engageons nos jeunes lecteurs à consulter les historiens qui se sont spécialement occupés d'écrire une vie si courte et cependant si bien remplie. L'histoire du père Bouhours est la plus complète qui existe sur ce sujet. On y verra les nombreux et éclatants miracles qu'il fit dans le cours de ses missions, et qui durent contribuer beaucoup à leur succès<sup>1</sup>. Cependant nous ne pouvons résister au désir de citer l'éloge de ce saint fait par deux écrivains qu'on ne pourra soupçonner de partialité ; car ils sont l'un et l'autre protestants : l'un est Richard Haklvit, ministre anglican. Voici comment il s'exprime à l'égard de Xavier :

« Sancian est une île dans les confins de la Chine, et proche du port de Canton, fameuse par la mort de François Xavier, ce digne ouvrier évangélique, et ce divin maître des Indiens en ce qui concerne la religion ; qui, après de grands travaux, après plusieurs injures et des

<sup>1</sup> Un des plus remarquables de ses miracles, la résurrection d'une jeune fille opérée au Japon, a été le sujet d'un tableau capital, fait par le Poussin, pour le noviciat des jésuites de Paris, et qui est aujourd'hui au musée du Louvre, dans la grande galerie.

croix infinies souffertes avec beaucoup de patience et de joie, mourut dans une cabane sur une montagne déserte, le 2 décembre de l'année 1552, dépourvu de toutes les commodités de ce monde, mais comblé de toutes sortes de bénédictions spirituelles, ayant fait connaître auparavant Jésus-Christ à plusieurs milliers de ces Orientaux. Les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres miraculeuses de ce saint homme<sup>1</sup>. »

Le voyageur protestant Tavernier parle également de ce saint comme pourrait le faire un catholique. « Saint François Xavier, dit-il, finit en ce lieu (à Sancian) sa mission avec sa vie, après avoir établi la foi chrétienne avec des progrès admirables dans tous les lieux où il avait passé, non seulement par son zèle, mais aussi par son exemple et par la sainteté de ses mœurs. Il n'a jamais été dans la Chine; néanmoins il y a beaucoup d'apparence que le christianisme, qu'il avait établi dans l'île de Nippon, s'étendit dans les pays voisins et se multiplia par les soins de ce saint homme, qu'on peut nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes<sup>2</sup>. »

Nous terminerons ce chapitre en jetant un coup d'œil rapide sur les événements qui suivirent au Japon le départ de saint François Xavier. La semence de l'Évangile qu'il avait jetée dans cette contrée fructifia à tel point, que, quand la persécution s'y alluma, on comptait dans cet empire quatre cent mille chrétiens. Paul de Sainte-Foi, le père de cette Église, mourut dans de grands sentiments de piété, en 1557. Le prince d'Omura reçut le baptême en 1562. Ce prince et les rois de Bungo et d'Arima, qui

<sup>1</sup> *Les Principales Navigations de la nation anglaise*, t. II, part. II, par le R. Richard Haklvit.

<sup>2</sup> Recueil de plusieurs relations, etc.

avaient été également baptisés, envoyèrent au pape Grégoire XIII, en 1582, des ambassadeurs choisis parmi leurs proches parents. Ce fut le père Valegnani, jésuite, qui les accompagna dans ce voyage. On les reçut d'une manière fort honorable en Portugal, en Espagne, en Italie, partout où ils passèrent ; mais la réception fut plus brillante encore à Rome. (Voir à ce sujet notre Histoire du pape Sixte V.)

La foi devenait de jour en jour plus florissante au Japon. Il y avait en 1586 deux cent cinquante églises, trois séminaires, un noviciat de jésuites et plusieurs religieux de Saint-François. Le cubo ou empereur Nabunanga, rempli de haine contre les bonzes, était très favorable aux missionnaires, et Vatadono, son premier ministre, se déclarait hautement le protecteur de la religion chrétienne. On se flattait enfin de l'espérance de convertir en entier le Japon ; mais une révolution inattendue vint tout à coup changer la face des choses.

Nabunanga ayant péri de mort violente, Fide-Jos, vingt-neuvième cubosama ou général des troupes qui résidaient à Jeddo, se fit donner par le dairi le titre de combacu et celui de talcosama, s'empara de la régence, puis de l'empire, après avoir fait mettre à mort l'héritier de la couronne impériale. Il soumit tout le Japon, soit par politique, soit par la force des armes ; il supprima tous les petits rois ou jacotas, vassaux de l'empire, et son autorité s'étendit directement et sans intermédiaire sur tous les Japonais. Il fut quelque temps favorable aux chrétiens ; mais on les lui rendit depuis suspects à cause de leur nombre et des progrès que faisait leur religion. En 1586, il publia un édit pour défendre à tous les Japonais d'embrasser la foi. Peu de temps après, il fit crucifier plusieurs chrétiens. Vingt mille moururent pour Jésus-Christ en 1590. Dès lors la religion fut aux prises avec la

persécution, qui ne cessa que lorsqu'on la vit anéantie dans l'empire japonais<sup>1</sup>.

Le sang de tant de martyrs ne pouvait avoir été répandu en vain. Dès 1842, le Japon, qui ne voulait vivre que dans l'isolement, et chez lequel les lois défendaient l'accès aux étrangers, commença à ressentir le contre-coup de la guerre déclarée par l'Angleterre à la Chine pour obtenir l'ouverture de plusieurs ports de commerce. Il était facile de prévoir que, dans un temps plus ou moins rapproché, les mêmes garanties commerciales allaient être exigées du Japon. Il se forma dès lors deux partis dans le conseil, le parti des patriotes, et le parti des étrangers. Ce dernier devait finir par l'emporter. Les États-Unis furent les premiers à demander et à obtenir, de 1854 à 1858, l'entrée de plusieurs ports, non sans quelque résistance du parti patriote. L'Amérique avait ouvert la voie : en 1858, la France, l'Angleterre et la Russie envoyèrent à la cour de Yeddo des plénipotentiaires chargés de signer les mêmes traités. Le taikoun nous ouvrit trois ports de son domaine particulier : Yokohama, Nangasaki et Hakodadé, et promit de nous ouvrir en 1863 Hiogo, Osaka, Yeddo et Nigata. L'irritation du parti national ne fit que s'accroître, les assassinats continuèrent pendant quelque temps ; mais, vaincu, ce parti dut bientôt céder. Une nouvelle révolution allait du reste succéder à cette première. Le pouvoir des taikouns, qui gouvernaient au nom du mikado, fut définitivement renversé en 1868, et le mikado reprit le pouvoir effectif.

Dès lors le mikado nous fit meilleur accueil. Pris d'un bel enthousiasme pour les usages et la constitution fran-

<sup>1</sup> Voir, pour les détails de la persécution de l'Eglise du Japon, la grande Histoire de Charlevoix, ou l'abrégé de cet ouvrage, publié par Alfred Mame et fils.

çaise, il a fait demander en France des jurisconsultes pour introduire à forte dose dans les lois japonaises le *code Napoléon*. Il ne s'agit de rien moins aujourd'hui que de fonder le parlementarisme, avec un corps législatif, d'établir des chemins de fer et d'inaugurer le suffrage universel dans l'empire du soleil levant.

A peine les premiers ports du Japon étaient-ils ouverts au commerce, que les missionnaires profitaient de la liberté accordée. Toutefois c'est dans ces ports seulement que les missionnaires, comme tous les autres Européens, peuvent résider sans autorisation spéciale; et même le droit de résidence n'existe que sur les terrains de la concession européenne. Cette restriction limite considérablement l'action du missionnaire auprès des Japonais. Sans doute il existe quelques exceptions : deux missionnaires ont obtenu, en qualité de professeurs dans les écoles, la permission d'habiter l'un dans la capitale même, l'autre dans une province de l'intérieur. Mais ces permissions sont elles-mêmes fort limitées quant à la durée du séjour et quant à la faculté de se mouvoir, et elles ne constituent que de pures exceptions.

Malgré ces entraves, le nombre des chrétiens s'accroît peu à peu. Le Japon est aujourd'hui divisé en deux vicariats apostoliques confiés aux soins de la congrégation des Missions étrangères de Paris : le Japon septentrional placé sous la direction de M<sup>re</sup> Osouf, et le Japon méridional placé sous la direction de M<sup>re</sup> Petitjean.

---

## CHAPITRE VI

Jugement porté par le protestant Robertson sur les missionnaires catholiques de l'Amérique. — Réflexions d'un écrivain catholique sur le même sujet. — Conversion du Chili. — Érection de l'église de Santa-Fé-de-Bogota en cathédrale par l'évêque de Sainte-Marthe. — Saint Louis Bertrand prêche dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans la province de Carthagène, etc. — Ses succès sur les montagnes de Sainte-Marthe. — Travaux apostoliques des jésuites dans le Brésil. — Difficultés et succès de leur mission. — Le révérend père Joseph Anchieta. — Établissement des jésuites au Brésil. — Quarante missionnaires de cet ordre se rendant au Brésil sont pris sur un vaisseau portugais par les hérétiques, qui les massacrent tous à l'exception d'un seul.

Avant de continuer l'histoire des missions catholiques en Amérique, nous croyons utile de faire connaître ici le jugement porté sur ces apôtres de l'Évangile par le protestant Robertson, dans son Histoire de l'Amérique. Après avoir montré que la dépopulation de cette contrée ne devait pas être attribuée à une politique calculée de la cour d'Espagne, il ajoute :

« C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amé-

rique, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux. Ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçaient de le noircir les conquérants, qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marqués du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires espagnols pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer de la main de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les établissements espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont souvent exposés <sup>1</sup>. »

Ajoutons à cette appréciation faite par un protestant ces réflexions d'un écrivain catholique qui nous a souvent servi de guide dans cet ouvrage. Voici comme il rend raison de la confiance sans bornes qu'inspiraient les missionnaires aux indigènes :

« Tous les missionnaires qui se sont dévoués aux durs travaux de l'apostolat dans le nouveau monde vécurent pauvres, humbles et pénitents. Tous chargés de la croix de Jésus-Christ, ils ne songèrent qu'à la rendre chère aux peuples que la Providence leur destinait. Ils s'oublièrent eux-mêmes, mortifièrent leur chair, subjuguèrent leurs

<sup>1</sup> Robertson, *Histoire d'Amérique*, liv. VIII.



passions; tous respiraient une sainte ambition pour travailler plus efficacement à éclairer les âmes et leur faire connaître et aimer le nom de Jésus-Christ. Dieu permit ce désintéressement d'une part, et cette ardeur de l'apostolat de l'autre, pour confondre la cupidité dévorante des Européens qui traversaient les mers pour aller recueillir un peu d'or dans le carnage, et pour leur montrer que la foi a des vues bien différentes de celles de l'orgueil et de l'ambition.

« Cette vie des conquérants chrétiens scandalisait les indigènes, les prévenait contre les maximes du christianisme et les portait à juger de la religion par la conduite de ceux qui la pratiquaient; il fallait donc, pour ôter le scandale et lever le plus grand obstacle à leur conversion, opposer chrétien à chrétien et faire contraster toutes les vertus avec tous les crimes. Les naturels, éclairés par les exemples de ces hommes de foi, comprirent la différence qu'il convenait d'établir entre ceux qui croyaient bien, quoiqu'ils vécussent mal, et ceux qui honoraient une religion toute divine par la sainteté de leurs mœurs et par la régularité de leur conduite. Ils finirent par donner toute leur confiance aux missionnaires, qu'on peut appeler les anges gardiens de leur liberté et de leur fortune; ils écoutèrent avec docilité ces voix qui leur annonçaient de nouvelles croyances et de nouvelles vertus, après avoir défendu leurs intérêts et plaidé leur cause; ils se rendirent à leurs instructions, ils aimèrent la doctrine de ceux qui ne cherchaient que leur bonheur. Ainsi, par une intention particulière de la Providence, le bien se trouva à côté du mal, et le mal fut heureusement vaincu <sup>1</sup>. »

Nous avons vu les progrès rapides qu'avait faits la religion au Pérou et en quelques contrées limitrophes dans les

<sup>1</sup> *Encyclopédie catholique*, art. *Missions*, par M. l'abbé J. de la Coste,

temps qui suivirent la conquête de Pizarre. Au midi du Pérou, des missionnaires s'appliquèrent à convertir les habitants du Chili, dont Valdivia poursuivait la conquête, abandonnée par Almagro. Fontana attribue d'heureux succès aux frères prêcheurs, et Jean de Luca ajoute qu'en 1553 cinq religieux de l'observance de Saint-François fondèrent un couvent près de la ville de Santiago. Charles-Quint, déterminé par l'importance et l'étendue des régions qui formaient le nouveau royaume de Grenade, donna tous ses soins aux progrès de la foi dans ce pays. A cause de son étendue, il songea à le détacher de l'audience de San-Domingo; et une autre fut établie le 7 avril 1550 dans la ville de Santa-Fé-de-Bogota, déclarée capitale de la Nouvelle-Grenade, mais toujours soumise à la juridiction de l'évêque de Sainte-Marthe. Ce prélat, de concert avec l'audience royale, s'occupa de multiplier les maisons religieuses dans toutes les parties du nouveau royaume, et de former des monastères destinés à devenir des maisons d'instruction et des maisons de retraite.

Vers l'an 1563, l'évêque de Sainte-Marthe avait été chargé d'ériger l'église provinciale de Santa-Fé-de-Bogota en cathédrale. Mais les fondements de l'église étaient si peu solides, que pendant la nuit qui précéda le jour choisi pour cette cérémonie l'église s'écroula. Alors on vit un spectacle admirable : l'évêque, sans inviter son clergé et son peuple à lui prêter secours, s'en va à la carrière la plus voisine, et chargeant une pierre sur son épaule, il l'apporte pour commencer la reconstruction de son église. Cet exemple fut bientôt suivi par le clergé et les fidèles, et l'édifice ne tarda pas à sortir de ses ruines.

Mais une consolation plus douce encore était réservée à l'évêque de Sainte-Marthe comme à l'évêque de Carthagène : ce fut l'arrivée de saint Louis Bertrand, religieux dominicain, un des hommes apostoliques qui contribuèrent

le plus à la conversion des peuples de l'Amérique. Il était né à Valence en Espagne, le 1<sup>er</sup> janvier 1526. Il était parent de saint Vincent Ferrier, et dès qu'il eut atteint l'âge de raison, Louis se proposa Vincent pour modèle. Il entra jeune encore, et malgré les représentations de sa famille, dans l'ordre des Dominicains. Il fut ordonné prêtre en 1547. Après une peste qui désola le royaume de Valence en 1557, Louis Bertrand, pour rendre grâce à Dieu, qui lui avait conservé la vie, demanda à ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique.

Il s'embarqua à Séville, en 1562, avec un religieux de son ordre. Durant le voyage, il faisait des instructions aux personnes qui étaient dans le vaisseau, pour les exhorter à conformer leur vie aux maximes de l'Évangile. Étant arrivé dans la partie de l'Amérique méridionale que les Espagnols appelaient Castille-d'Or, Louis se retira au couvent de Saint-Joseph, où il se prépara à son ministère par la pratique d'héroïques vertus, qui lui obtinrent d'admirables succès dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans toute la province de Carthagène et dans tous les autres pays où il fut envoyé par ses supérieurs. On raconte de lui de nombreux miracles, que l'espace ne nous permet pas de reproduire.

Louis, après avoir jeté la semence de l'Évangile dans les contrées environnant Paluata, et chez les peuples nommés Callinago, Caraïbes qui poussaient la superstition aussi loin que la férocité, travailla avec un succès plus sensible sur les montagnes appelées Sainte-Marthe. Les indigènes reçurent l'apôtre comme un ange descendu du ciel pour leur en montrer le chemin; ils s'empressèrent de l'entendre et de mettre ses instructions à profit. Leur exemple stimula les peuplades voisines, et l'on vit en peu de temps un changement heureux dans tous ces pays. A Carthagène, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer,

de ses travaux apostoliques ou de ses miracles. Les habitants de la Nouvelle-Grenade ont toujours conservé un souvenir reconnaissant pour ce grand serviteur de Dieu, que Clément X a mis au nombre des saints. Malheureusement son apostolat en Amérique fut de trop courte durée; ses supérieurs le rappelèrent en Europe en 1569. Le reste de sa vie fut un modèle de perfection chrétienne; mais comme elle n'a plus trait aux missions étrangères, elle n'appartient pas à notre sujet.

Maintenant jetons un regard rapide sur les travaux des jésuites dans le Brésil. Cette contrée immense avait déjà été arrosée des sueurs des franciscains; mais le succès avait été peu rapide jusque-là, à cause des guerres nombreuses qui surgirent lors de l'occupation.

Le premier gouverneur général envoyé au Brésil fut Thomas de Souza; il emmena avec lui six jésuites. Aussitôt après leur arrivée, les révérends pères mirent la main à l'œuvre pour se construire une église et un abri, faisant eux-mêmes pour ces constructions les fonctions de maçons et de manœuvres. Dès que les travaux furent achevés, ces zélés missionnaires se livrèrent à toute leur ardeur pour la conversion des indigènes. A l'exemple de saint François Xavier, ils traduisirent dans la langue du pays les principaux dogmes de la foi, et, les ayant appris par cœur, ils parcoururent le pays pour prêcher et baptiser les Indiens. Ceux-ci trouvaient ces instructions attrayantes, et venaient avec plaisir les entendre; mais ils faisaient mieux encore, ils embrassaient la pratique de cette doctrine, après avoir accepté le symbole de notre foi par le baptême.

Quelquefois cependant les missionnaires avaient affaire à des barbares ne vivant guère que de chair humaine; alors les difficultés étaient bien plus grandes. Les jésuites, après avoir soustrait, à leurs risques et périls, le cadavre

d'un prisonnier de guerre que les Tupinambas voulaient dévorer, l'enterrèrent et se retirèrent dans Baliva pour se mettre à couvert de leurs coups. La colère des indigènes s'apaisa; alors les révérends pères recommencèrent leur ministère de charité au milieu des cannibales; mais ils ne se servirent désormais que de la persuasion pour les détourner des repas de chair humaine. Ils firent renoncer les uns à cette abominable nourriture; moins heureux envers les autres, tout ce qu'ils purent obtenir fut de pouvoir converser avec ceux qu'on engraisait pour servir de pâture : ne pouvant sauver leurs corps, ils s'attachaient à sauver leurs âmes, en les préparant au saint baptême avant que le coup de massue vînt les frapper. Bientôt cette permission ne leur fut pas même laissée. Les anthropophages se persuadèrent que l'eau répandue sur la tête des victimes rendait leur chair moins succulente, ils ne permirent plus qu'on les baptisât. Les révérends pères ne purent alors administrer le baptême qu'avec des précautions qui protégeaient leur propre existence.

Cependant la compagnie de Jésus, prenant dès sa naissance en Europe des proportions grandioses, et par le recrutement des intelligences les plus distinguées, et par la position sociale de ceux qu'elle recevait dans son sein, et enfin par le nombre même de ses membres, se trouva en état d'envoyer au Brésil de nombreux renforts de missionnaires. Parmi ceux qui arrivèrent vers ce temps, on peut citer le nom de Joseph Anchieta, dont les travaux et les vertus servirent efficacement à la conversion des Brésiliens.

La compagnie de Jésus avait au Brésil des maisons organisées dans les villes et les bourgades, des écoles dans les localités de moindre importance, avec leurs églises et des logements destinés à abriter les missionnaires à certaines époques. De ces résidences principales, les révé-

rends pères entreprenaient deux sortes de voyages pour instruire les indigènes : tantôt ils allaient au milieu des chrétiens convertis pour les maintenir dans le bien, tantôt ils pénétraient à quatre cents kilomètres de distance parmi les peuplades encore idolâtres. Cette dernière manière de travailler au salut des Brésiliens n'était pas la plus comode; mais elle était la plus féconde en bons résultats.

La moisson croissant de jour en jour, il fallut aussi multiplier les moissonneurs. Le père Azevedo, provincial au Brésil, passa en Europe pour y venir chercher de nouveaux missionnaires. Le révérend père François de Borgia, alors général, accueillit fort bien une telle demande, et lui permit même de recruter dans les diverses maisons de la compagnie en Europe tous les sujets qu'il jugerait propres à cette mission. Alors le provincial brésilien parvint à réunir soixante-neuf religieux, tous prêtres ou près de le devenir. Avec ce renfort, il part pour sa mission, ayant avec lui sur le même vaisseau quarante-quatre compagnons. Après avoir laissé en route quatre de ces religieux, il fit voile pour Palma. Mais le vaisseau qu'il montait se trouva bientôt en face d'une flotte française conduite par Jacques Soulie, natif de Dieppe, vice-amiral de la reine de Navarre et zélé calviniste. Le vaisseau portugais, après s'être courageusement défendu, tomba au pouvoir des hérétiques, dont la fureur s'acharna sur les quarante missionnaires jésuites avec une rage inouïe. Tous périrent à l'exception d'un seul, Jean Sanchez, cuisinier, à qui Dieu permit de survivre pour attester le martyre héroïque de ses trente-neuf compagnons. Cet événement ne ralentit point le zèle des missionnaires; d'autres remplacèrent ceux qui avaient péri, et l'œuvre apostolique se poursuivit avec un nouveau zèle et de nouveaux succès.

---

## CHAPITRE VII

Établissement des missions du Paraguay. — Détails sur leur origine, leur formation, leur constitution, leur administration intérieure, leur durée, etc. — État de ces missions en 1767, au moment de l'expulsion des jésuites. — État du christianisme, au *xix<sup>e</sup>* siècle, dans l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale.

Un des plus merveilleux résultats des missions dans l'Amérique du Sud est sans contredit la transformation de nombreuses peuplades indiennes en un peuple de chrétiens et de frères. Voici comment Chateaubriand résume ce fait historique et religieux, un des plus remarquables qu'aient offerts non seulement les annales des missions, mais les annales de l'humanité.

« Malgré les réclamations des missionnaires et du clergé, malgré les lois existantes et les ordres formels des rois catholiques, partout où les Espagnols pénétraient, ils commençaient par réduire en esclavage les peuples indigènes qu'ils soumettaient. Il restait encore au pied des Cordillères, vers le côté qui regarde l'Atlantique, un pays rempli de sauvages, où les Espagnols n'avaient point porté la dévastation. Ce fut dans ces forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner, du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avaient pu procurer à tous. Ils commencè-

rent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté des sauvages qu'ils parviendraient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les déserts du nouveau monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaines, méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio-de-la-Plata*.

« C'est dans ce fleuve que vient se perdre l'autre fleuve qui a donné son nom au pays et aux missions dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des sauvages, signifie *fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir *Rio-de-la-Plata*, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uruguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des régions que le Paraguay y arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues sur la verdure des arbres. Un missionnaire français qui s'était égaré dans ces solitudes en fait la peinture suivante :

« Je continuai ma route sans savoir à quel terme elle  
« devait aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me  
« l'enseigner. Je trouvais quelquefois au milieu des bois  
« des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'indus-  
« trie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu  
« agréable n'approche point de ce que la simple nature y



« avait ressemblé de beautés. Ces lieux charmants me  
« rappelaient les idées que j'avais eues autrefois en lisant  
« les Vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint  
« en pensée de passer le reste de mes jours dans ces fo-  
« rêts, où la Providence m'avait conduit, pour y vaquer  
« uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout com-  
« merce avec les hommes; mais comme je n'étais pas  
« maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur  
« m'étaient certainement marqués par ceux de mes supé-  
« rieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion<sup>1</sup>. »

« Les Indiens que l'on rencontrait dans ces retraites ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve davantage la dégénération de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert.

« Arrivés à Buenos-Ayres, les missionnaires remon-  
tèrent Rio-de-la-Plata, et, entrant dans les eaux du Pa-  
raguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes rela-  
tions nous les représentent avec un bréviaire sous le bras  
gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre  
provision que la confiance en Dieu. Elles nous les peignent  
se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les  
terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la  
ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans  
tous les antres et les précipices, au risque d'y trouver des  
serpents et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y  
cherchaient. Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et  
de fatigue; d'autres furent massacrés et dévorés par les  
sauvages. Le père Lizardi fut trouvé percé de flèches sur  
un rocher; son corps était à demi déchiré par les oiseaux  
de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à

<sup>1</sup> *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 381.

l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres, et, plein d'une grande joie, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

« De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes des barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient auprès du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel, que l'apôtre leur montrait; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : la religion les suivait en leur tendant la main au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude : un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

« Quand les jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux chantant pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle en-

chantée. L'arc et la flèche échappaient de la main du sauvage; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait un torrent de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la Fable raconte des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires : tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité en ayant l'air de raconter une fiction !

« Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des jésuites furent les *Guaranis*, peuples répandus sur les bords du Paraguay, du Pirapé et de l'Uruguay. Ils se composèrent une bourgade sous la direction des pères Maceta et Cataldino, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée Lorette; et dans la suite, à mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent comprises sous le nom général de *réduction*. On en compta jusqu'à trente dans peu d'années; elles formèrent entre elles cette *république chrétienne* qui semblait un reste de l'antiquité découverte au nouveau monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes et qu'on fonde les empires.

« Chaque bourgade était gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeaient les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours; et, pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il était défendu d'apprendre à parler la langue

espagnole; mais les néophytes savaient la lire et l'écrire correctement. Dans chaque réduction il y avait deux écoles, l'une pour les premiers éléments des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servait aussi de fondement aux anciennes républiques, était particulièrement cultivé par les Guaranis. Ils savaient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares et nos instruments guerriers.

« Dès qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudiaient son caractère. S'il paraissait propre aux emplois mécaniques, on le fixait dans un des ateliers de la réduction, et dans celui-là même où son inclination le portait. Il devenait orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avaient pour instituteurs les jésuites eux-mêmes. Ces pères avaient appris exprès les arts utiles pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers. Les jeunes gens qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenaient quelque humeur vagabonde de leur première vie erraient avec les troupeaux. Les femmes travaillaient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine ou de coton, qu'elles devaient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre; elles s'employaient enfin à des soins champêtres, qui occupaient leurs loisirs sans surpasser leurs forces.

« Il n'y avait point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes on donnait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvaient dans chaque cabane. Les travaux commençaient et cessaient au son de la cloche.

Elle se faisait entendre aux premiers rayons de l'aurore. Aussitôt les enfants s'assemblaient à l'église, où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la messe, d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir à deux parties et en grande musique.

« La terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait en outre un champ public appelé la *Possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communales étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes. Ils servaient encore de fonds pour la guerre. S'il restait quelque chose du trésor public au bout de l'année, on appliquait ce superflu aux dépenses du culte et à la décharge du tribut de l'écu d'or que chaque famille payait au roi d'Espagne.

« Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, des *regidores* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formaient le corps militaire civil et politique des réductions. Ces magistrats étaient nommés par l'assemblée générale des citoyens, mais il paraît qu'on ne pouvait choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires : c'était une loi empruntée du sénat et du peuple romains. Il y avait en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public élu par les vieillards. Il tenait un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *teniente* veillait sur les enfants ; il les conduisait à l'église et les accompagnait aux écoles en tenant une longue baguette à la main : il rendait compte aux missionnaires des observations qu'il avait faites sur les mœurs, le caractère, les qualités et les défauts de ses élèves.

« Enfin la bourgade était divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avait un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolents et sans prévoyance, un chef d'agriculture était chargé de visiter les charrués et d'obliger les chefs de famille à ensemercer leurs terres.

« En cas d'infractions aux lois, la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires, la seconde par une peine publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles, la troisième par la peine du fouet. Mais pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfants, dit le père Charlevoix; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. » Les paresseux étaient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun; mais une sage économie avait fait tourner les défauts mêmes de ces hommes innocents au profit de la prospérité publique.

« On avait soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes qui n'avaient pas d'enfants se retiraient, pendant l'absence de leurs maris, dans une chambre particulière appelée *maison de refuge*. Les deux sexes étaient à peu près séparés, comme dans les républiques grecques; ils avaient des bancs distincts à l'église et des portes différentes par où ils sortaient sans se confondre. Tout était réglé, jusqu'à l'habillement, qui convenait à la modestie sans nuire aux grâces. Les femmes portaient une tunique blanche rattachée par une ceinture; leurs bras et leurs jambes étaient nus; elles laissaient flotter leurs cheveux, qui leur servaient de voile. Les hommes étaient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils allaient au travail, ils couvraient ce noble habit

d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étaient distingués par des traits de courage ou de vertu portaient un sarrau couleur de pourpre.

« Les Espagnols, et surtout les Portugais du Brésil, faisaient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevaient souvent des malheureux qu'ils réduisaient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canons, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne voulait pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique. Il y avait des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculait jamais, et qu'elle se ralliait sans confusion sous le feu de l'ennemi. Elle avait même une telle ardeur, qu'elle s'emportait dans ses exercices militaires, et l'on était souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

« On voyait ainsi au Paraguay un État qui n'avait ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvénients d'une société toute pacifique, comme la fraternité des quakers. Le problème politique était résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvaient réunies. Les Guaranis étaient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces : immenses et sublimes avantages, qu'ils devaient à la religion chrétienne, ce dont n'avaient pu jouir sous le polythéisme ni les Grecs ni les Romains.

« Ce sage milieu était partout observé : la *république chrétienne* n'était point absolument agricole, ni tout à fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce ; elle avait un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'était ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes ; le citoyen n'était ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avaient su distinguer dans le troupeau les enfants que la nature avait marqués pour de plus hautes destinées. Ils avaient, ainsi que le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçaient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfants choisis s'appelaient la *congrégation* ; ils étaient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnait entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes jetait un élève dans le désespoir. C'était de cette troupe excellente que devaient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

« Les bourgades des réductions occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Les maisons étaient uniformes, à un seul étage, et bâties en pierres ; les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvaient la place publique formée par l'église, la maison des pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étaient fort belles et fort ornées ; les tableaux, séparés par des festons de verdure naturelle, couvraient les murs. Les jours de fête, on répandait des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire était jonché de fleurs et de lianes effeuillées.



« Le cimetière, placé derrière le temple, formait un carré long environné de murs à hauteur d'appui ; une allée de palmiers et de cyprès régnait tout autour, et il était coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers : celle du milieu conduisait à une chapelle où l'on célébrait tous les lundis une messe pour les morts. Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres partaient de l'extrémité des rues du hameau et allaient aboutir à d'autres chapelles bâties dans la campagne, et que l'on voyait en perspective. Ces monuments religieux servaient de termes aux processions les jours de grande solennité. Le dimanche, après la messe, on faisait les fiançailles et les mariages, et le soir on baptisait les catéchumènes et les enfants. Ces baptêmes se faisaient, comme dans la primitive Église, par trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

« Les principales fêtes de la religion s'annonçaient par une pompe extraordinaire. La veille, on allumait des feux de joie, les rues étaient illuminées, et les enfants dansaient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paraissait en armes. Le cacique de guerre, qui la précédait, était monté sur un cheval superbe, et marchait sous un dais que deux cavaliers portaient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisait un festin aux étrangers, s'il s'en trouvait quelques-uns dans la république, et l'on avait permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avait des courses de bagues, où les deux pères assistaient pour distribuer les prix aux vainqueurs. A l'entrée de la nuit, ils donnaient le signal de la retraite, et les familles, heureuses et paisibles, allaient goûter les douceurs du sommeil.

« Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du saint Sacrement présentait surtout un spectacle extraordinaire. Les jésuites y avaient

introduit les danses à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avait rien à craindre pour les mœurs chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyait rien de précieux à cette fête; toutes les beautés de la simple nature sont ménagées avec une variété qui la représente dans son lustre; elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante, car sur les fleurs et les branches des arbres qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le saint Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les couleurs qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement aux chants des musiciens et de tout le peuple, et bénir à leur manière Celui dont la providence ne leur manque jamais... D'espace en espace on voit des tigres et des lions bien enchaînés afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau; en un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent comme par députation, pour rendre hommage à l'Homme-Dieu dans son auguste Sacrement.

« On fait entrer aussi dans cette décoration toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit semer afin qu'il donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait entendre sans confusion, et forme un concert unique. Dès que le saint Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage. Ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur : le reste est partagé à tous les habitants de la bourgade. Le soir, on tire un feu d'ar-

tifice, ce qui se pratique dans toutes les grandes solennités et au jour des réjouissances publiques.

« Avec un gouvernement si poétique et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nombreux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la vue du nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque des Buenos-Ayres : « Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

« Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyait ni procès ni querelles : le *tien* et le *mien* n'y étaient pas même connus ; car, ainsi que l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie ; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et qu'ils regardaient à juste titre comme des espèces de divinités ; jouissant dans leurs familles et dans leur patrie des plus doux sentiments de la nature ; connaissant les avantages de la vie civile sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société sans avoir perdu ceux de la solitude, ces Indiens se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découlaient naturellement de leur cœur à la parole de la religion, comme les oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chré-

tienne, en intitulant la description qu'il en a faite : *Le Christianisme heureux*<sup>1</sup>. »

Muratori et Chateaubriand ne sont pas les seuls à faire l'éloge des missions en général et de celles du Paraguay en particulier. Voici comment s'exprime Buffon à ce sujet : « Les missions ont formé plus d'hommes dans les nations barbares que n'en ont détruit les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. La douceur, la charité, le bon exemple, l'exercice de la vertu, constamment pratiqués chez les jésuites, ont touché les sauvages et vaincu leur défiance et leur férocité; ils sont venus d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits : ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien n'a fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations et jeté les fondements d'un empire sans autres armes que celles de la vertu<sup>2</sup>. » Enfin le protestant Robertson, dans son *Histoire de Charles-Quint*,<sup>3</sup> parle ainsi des missionnaires jésuites : « C'est dans le nouveau monde que les jésuites ont exercé leurs talents avec le plus d'éclat et de la manière la plus utile au bonheur de l'espèce humaine. Les conquérants de cette malheureuse partie du globe n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer ses habitants; les jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. »

A cette époque, en effet, c'est-à-dire vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le catholicisme était florissant dans toutes les régions de l'Amérique méridionale, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio de la Plata et la Patagonie. Dans les villes du littoral, les églises, couvents et établissements religieux de toute espèce, étaient aussi riches, aussi nombreux et aussi suivis qu'en aucun lieu du monde. A l'intérieur des terres, surtout dans les grandes provinces de

<sup>1</sup> Chateaubriand, *Génie du christianisme*, *Mission du Paraguay*.

<sup>2</sup> Buffon, *Histoire naturelle de l'homme*.

Bahia et de Pernambuco, la foi avait jeté de si profondes racines, que, même après plus d'un siècle d'abandon, quelques peuplades éparses de ces vastes déserts sont mieux instruites encore et plus morales que certaines populations de l'Europe.

On comptait alors, dans l'intérieur du Brésil, environ cent soixante-dix tribus indigènes, de mœurs et de langues différentes, mais issues de deux souches principales, la race Guarani et la race Tupinamba : celle-ci habitant les contrées du littoral, celle-là, plus à l'occident, les vastes forêts qui bordent les fleuves Parana et Paraguay.

Il est difficile d'établir d'une manière certaine le nombre d'Indiens de ces différentes races que les franciscains et surtout les jésuites avaient conquis au christianisme et à la civilisation. Les fameuses réductions du Paraguay et de l'Uruguay étaient, en 1767, au nombre de trente et contenaient quatre-vingt-neuf mille Indiens convertis, presque tous Guaranis. Il y avait, de plus, quinze réductions et quatre mille chrétiens dans les régions du Grand-Chaco, aujourd'hui retombé à l'état sauvage, et aussi parmi les Irontones, les Chalcaquis et les Chiquitos; ces derniers comprenaient dix réductions et vingt-quatre mille chrétiens. Ces réductions, situées à l'orient des Andes, reliaient les établissements du Paraguay aux missions du Chili et du Pérou. On peut supposer qu'à l'orient de la grande Cordillère jusqu'aux frontières du Brésil, il y avait cent quarante mille Indiens catholiques et le même nombre au moins dans le Brésil. Nous aurions donc trois cent mille indigènes convertis avant l'année 1767, époque de l'exil des jésuites. En comprenant les peuples convertis à l'occident des Andes, au Chili, au Pérou, et dans les contrées au nord du fleuve des Amazones, l'Orénoque, la Nouvelle-Grenade et autres, on aurait eu en tout environ trois millions d'Indiens christianisés.

En se fondant sur ce qui reste encore d'idées religieuses et sur les ruines des anciens monuments dans les régions baignées par les fleuves de la Plata, Parama, Paraguay, Uruguay, Lacuchi, Tacuary, on peut affirmer que nulle part la religion n'était plus florissante ni plus solidement assise. Outre le clergé paroissial établi dans les villes telles que Buenos-Ayres, l'Assomption et quelques autres, quinze à dix-huit cents missionnaires étaient répandus dans ces régions sans limites, et y entretenaient la foi, la piété et les bonnes mœurs.

Tel était l'état du christianisme dans ces contrées lorsque l'expulsion des jésuites de toutes les possessions espagnoles et portugaises vint ruiner complètement tous ces établissements et ramener la barbarie. Si les jésuites avaient continué en paix leurs travaux civilisateurs, il n'y aurait peut-être plus aujourd'hui dans ce vaste continent un seul Indien sauvage ou idolâtre.

L'Espagne et le Portugal portèrent bientôt la peine de la faute qu'ils avaient commise. Le Brésil se sépara du Portugal pour former un empire à part; le Pérou, les provinces du Paraguay, du Chili et autres se détachèrent de l'Espagne et se transformèrent en républiques. En 1817, les colonies espagnoles, voulant justifier leur séparation, reprochaient à la mère patrie de les avoir arbitrairement privées des jésuites, à qui elles devaient leur état social, leur civilisation et toutes leurs connaissances. En 1834, la république Argentine les rappelait; en 1842, la Colombie sollicitait leur retour; en 1843 ils étaient rétablis à Mexico, un peu plus tard au Chili. Déjà le saint-siège avait rétabli et régularisé le gouvernement ecclésiastique dans les nouveaux États de l'Amérique méridionale, et les missions s'organisaient de nouveau sur divers points, dans la Guyane anglaise, la Guyane française, le Brésil, le Chili, la Plata.

Malgré l'abaissement des caractères et l'état d'abandon où sont restés les Indiens pendant près d'un siècle, les populations de l'Amérique du Sud ont conservé une foi inébranlable. Grâce au catholicisme, la fusion entre les deux races espagnole et indigène s'est établie, et la statistique accusait encore en 1864 vingt-deux millions huit cent mille catholiques dans l'Amérique méridionale, en y comprenant ceux des États du centre.

Si nous tournons maintenant nos regards vers l'Amérique du Nord, nous y voyons également les transformations politiques se succéder, et bouleverser complètement la constitution des colonies anglaises et françaises.

La renonciation faite par la France, en 1763, à toute possession dans l'Amérique septentrionale paraissait devoir assurer à l'Angleterre la jouissance paisible de ses colonies dans cette partie du monde, et cependant la discorde ne tardait pas à éclater. En 1775, la guerre était déclarée, et l'indépendance des États-Unis, proclamée le 4 juillet 1776, était universellement reconnue le 20 janvier 1783. La constitution américaine ayant proclamé le droit pour chacun de vivre selon sa conscience et de suivre librement et publiquement sa religion, les catholiques, opprimés jusque-là par les anglicans et les presbytériens, qui formaient la majeure partie des colons, se montrèrent dès lors à découvert.

Jusqu'à cette époque ces pays avaient été administrés par un vicaire apostolique qui était toujours anglais. Après la paix de 1783 on crut que le nouvel état de choses réclamait de nouvelles mesures; le nombre des catholiques était assez considérable pour motiver l'érection d'un évêché : le clergé des États-Unis en fit la demande au pape Pie VII, qui, le 6 novembre 1789, érigea à Baltimore un siège épiscopal dont l'autorité s'étendit sur tout le territoire. Bientôt de nouveaux évêchés vinrent se grouper au-

tour de Baltimore devenu archevêché; et la hiérarchie catholique ainsi réorganisée allait puissamment contribuer à transformer en une nation nouvelle les éléments si divers d'origine, d'intérêt, de religion, dont se composait la population de l'Amérique septentrionale. Une Église pleine de vie et d'activité était formée qui, seule dans l'univers, tient régulièrement ses conciles dans sa métropole de Baltimore. En 1808, elle ne comptait encore que cinq diocèses; ce nombre s'élevait à seize en 1840, et à soixante-huit en 1878. On se fera une idée des progrès que le christianisme a réalisés en jetant les yeux sur la principale ville des États-Unis. New-York comptait, en 1878, quatre-vingt-seize églises, plus de trente-deux chapelles, et on évaluait le nombre des catholiques à quatre cent mille sur une population totale d'un million cinquante mille habitants.

Quant à la population indigène, elle diminue de jour en jour dans cette partie du continent américain. On y comptait cependant encore plus de quatre millions de sauvages il y a quelques années, parmi lesquels un certain nombre de catholiques, tels que les Iroquois, qui donnèrent un exemple de persévérance chrétienne qu'on ne saurait trop admirer. Convertis autrefois par les jésuites, ils n'ont cessé, autant qu'il dépendait d'eux, de pratiquer la religion qui leur avait été enseignée et de la transmettre à leurs enfants. Encouragés par ces excellentes dispositions, les jésuites ont envoyé des missionnaires et fondé des établissements sur différents points de l'Amérique septentrionale. On les trouve au Canada, dans les principales villes du Maryland, de la Virginie, de la Pensylvanie, du Missouri, de la Louisiane, de la Californie, etc. etc., tandis que leurs missionnaires pénètrent dans les vastes régions de l'Orégon, vers l'océan Pacifique. Les oblats de Marie sont également établis



au Canada, prêts à s'étendre jusque dans les montagnes Rocheuses et au delà. Les lazaristes sont chargés de l'évêché du Texas, dont le siège est à Galveston, pour de là se répandre dans toutes les directions. Ainsi aucune des parties de ce vaste continent américain n'échappe à la sollicitude du chef de l'Eglise et au zèle des missionnaires.

---

## CHAPITRE VIII

Le christianisme en Chine. — Le père Ricci. — Ses travaux, ses succès. — Il parvient, après de grandes difficultés, à être introduit à la cour. — Conversions éclatantes. — La religion se répand dans le peuple. — Prédications de Paul Sin, néophyte chinois. — Mécontentement des mandarins. — Sa cause. — Le père Ricci parvient à l'apaiser. — Établissement d'un noviciat à Péking. — Immenses travaux du père Ricci. — Sa mort. — Révolutions de Chine et interruption des missions. — Le père Adam Schall, nommé président du tribunal des mathématiques. — Persécutions contre la religion pendant la minorité de l'empereur Khang-Hi. — Le père Verbiest, jésuite français, succède au père Ricci. — Approbation de la religion chrétienne par le tribunal des rites. — Savants jésuites français en Chine. — Tableau de leur mission par Chateaubriand. — Progrès de la religion chrétienne en Chine. — L'exercice public de la religion autorisé par l'empereur Khang-Hi. — Son fils, Yong-Tching, persécute les chrétiens. — Exception en faveur du père Parennin. — Travaux de ce missionnaire. — Division ecclésiastique de l'empire chinois.

Nous avons vu saint François Xavier mourir en vue des côtes de la Chine, où il aspirait à aller prêcher l'Évangile. Plusieurs fois déjà le christianisme avait tenté de pénétrer dans ce vaste empire par l'intérieur de l'Asie et la route de terre. Ce ne fut qu'à la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle qu'il s'y introduisit par la voie de mer et la route des Indes, qu'avaient découverte les Portugais.

Le premier missionnaire qui réussit dans cette entreprise fut le père Matthieu Ricci, de la compagnie de Jésus. Après plusieurs tentatives infructueuses, il obtint en 1583, du vice-roi de Canton, la permission de s'établir à Tchao-King-Fou avec deux de ses collègues. Ricci étudia d'abord le génie de la nation qu'il voulait convertir ; il comprit que le meilleur moyen de s'assurer l'estime des Chinois était de montrer dans les prédicateurs de l'Évangile des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences, et bien différents en cela des *bonzes*, avec lesquels ces peuples ont toujours été disposés à les confondre... Ce fut dès ce temps que le père Ricci, qui avait appris la géographie à Rome sous le célèbre Clavius, fit pour les Chinois une mappemonde, dans laquelle, se conformant aux habitudes de ces peuples, il plaça la Chine dans le centre de la carte, et disposa les autres pays autour du *royaume du milieu*. Il composa aussi un petit catéchisme en langue chinoise, lequel fut, dit-on, reçu avec de grands applaudissements par les gens du pays.

Depuis 1589, le père Ricci était seul chargé de la mission de Tchao-King, ses compagnons ayant été conduits ailleurs par le désir de multiplier les moyens de convertir les Chinois au christianisme. Il eut souvent à souffrir des difficultés que lui suscitaient les gouverneurs de la province ; il se vit même forcé de quitter l'établissement qu'il avait formé à grand'peine dans la ville de Tchao-King, et de venir résider à Tchao-Tcheou. Dans ce dernier lieu, un Chinois nommé Thin-Taï-So pria le père Ricci de lui apprendre la chimie et les mathématiques. Le missionnaire se prêta avec plaisir à ce désir, et son disciple devint par la suite un de ses premiers catéchumènes.

Le père Ricci avait formé depuis longtemps le projet de se rendre à la cour, persuadé que les moindres succès qu'il pourrait obtenir serviraient plus efficacement la cause

qu'il avait embrassée, que tous les efforts qu'on voudrait tenter dans les provinces. Il résolut d'exécuter son dessein l'an 1595, et il partit effectivement à la suite d'un magistrat qui allait à Péking. Mais diverses circonstances le contraignirent à s'arrêter à Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si. Ce fut là qu'il composa un traité de la mémoire artificielle, et un dialogue sur l'amitié, à l'imitation du traité de Cicéron; on assure que ce livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser. A cette époque, le bruit s'était répandu à la Chine que Talkosama, empereur du Japon, projetait une irruption en Corée et jusque dans l'empire. La crainte qu'il inspirait avait encore augmenté la défiance que les Chinois ont naturellement pour les étrangers. Ricci et quelques-uns de ses néophytes, s'étant rendus successivement à Nanking et à Péking, y furent pris pour des Japonais, et personne ne consentit à se charger de les présenter à la cour. Ils se virent donc obligés de revenir sur leurs pas. Le missionnaire fit ensuite quelque séjour à Nanking, où sa réputation d'homme savant s'accrut considérablement.

Les Portugais lui ayant fait passer des présents destinés à l'empereur, il obtint des magistrats la permission de venir à la cour pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Il se mit en chemin au mois de mai 1600, accompagné du père Pantoja, Espagnol, et de deux jeunes catéchumènes. Malgré quelques traverses qu'il rencontra dans son voyage, il parvint à être admis dans le palais de l'empereur Chin-Tsong, ou Van-Lié, qui lui fit faire un bon accueil, et vit avec curiosité plusieurs de ses présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux à la Chine en ce temps-là. La faveur impériale une fois déclarée, le père Ricci n'eut plus qu'à s'occuper des soins qu'exigeaient les intérêts de la

mission. Plusieurs conversions éclatantes furent le fruit de ses soins. Dans le nombre on cite Lig-*Osun*, *Fumochan*, et *Li*, le plus célèbre mandarin de ce siècle. Ils n'embrassèrent pas seulement le christianisme ; ils en pratiquaient les préceptes avec une si parfaite docilité, que ce changement de croyance et de mœurs produisit la plus vive impression sur le peuple. Le peuple voulut donc à son tour connaître une religion que ses mandarins se faisaient une gloire de professer, et qui était si puissante sur leurs cœurs, qu'elle les forçait à devenir chastes. Un des principaux dignitaires de l'État se chargea de prêcher lui-même la foi qu'il avait reçue : c'était *Paul Sin*, dont le nom est aussi illustre dans les annales de l'empire que dans celles de l'Église. *Sin* se fit missionnaire à *Nanking*, et, forts de l'appui que le père *Ricci* trouvait auprès de *Van-Lié*, ses compagnons, répandus dans les provinces, virent peu à peu fructifier leur apostolat. Les pères *Catani*, *Pantoja*, *François Martinez*, *Emmanuel Diaz* et le savant *Longobardi* jetèrent à *Canton* et dans d'autres cités les semences de la foi. La multitude se pressait à leurs discours, et elle s'y montrait attentive. Les mandarins virent d'un œil jaloux cette égalité devant Dieu ; par un bizarre caprice de l'orgueil, ils accusèrent les jésuites de prêcher au peuple une loi que le Seigneur du ciel n'avait réservée qu'aux lettrés et aux chefs du royaume. Les magistrats, se rangeant à l'avis des doctes, prirent parti contre les classes inférieures, qu'il importait, selon eux, de tenir dans une dépendance absolue. Le christianisme tendait à les émanciper, la politique conseillait de ne jamais les initier à de pareils préceptes. Les jésuites reçurent ordre d'abandonner le peuple à ses passions et à sa superstitieuse ignorance. Le père *Ricci*, pour qui le salut d'un enfant du peuple était aussi précieux que celui d'un mandarin, tenta d'apaiser l'irritation. Il réussit, et

put ainsi continuer à distribuer à tous la parole de vie et de liberté.

D'autres troubles s'élevèrent encore, et furent aussi calmés par l'esprit conciliateur du père Ricci. Son nom avait acquis dans la capitale et au fond des provinces une telle célébrité, que les Chinois le comparaient à leur Confucius. Mais cette vaine renommée n'était pas ce qu'ambitionnait le saint missionnaire; ce qu'il désirait avant tout, c'était la gloire de Dieu et l'affermissement de l'œuvre si péniblement ébauchée. Il établit à Péking un noviciat où il reçut de jeunes Chinois qu'il forma à la pratique des vertus, à la connaissance des lettres, à l'étude des mathématiques; puis, comme si tant de travaux n'étaient qu'un jeu pour sa vieillesse, il écrivait la relation des événements qui se passaient sous ses yeux; il ne cessait de recevoir les mandarins et les grands que la curiosité ou l'amour de la science conduisait vers lui. En dehors de ses occupations si diverses, Ricci composait en langue chinoise des ouvrages de morale religieuse, des traités de géométrie; il expliquait la doctrine de Dieu et les six premiers livres d'Euclide. La mort le surprit au milieu de ces travaux; ce père expira le 11 mai 1610, à l'âge de cinquante-huit ans, laissant aux Chinois le souvenir d'un homme qu'ils respectent encore, et aux jésuites un modèle de fermeté et de sagesse<sup>1</sup>.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent en Chine<sup>2</sup>. Mais

<sup>1</sup> Le père Ricci (Matthieu) est désigné dans les annales de l'empire sous le nom de Li-Ma-Teou. *Li* est la première syllabe du nom de Ricci (les Chinois, n'ayant pas d'r, remplacent cette lettre par l); *Ma-Teou*, pour Matthieu.

<sup>2</sup> Ces révolutions amenèrent la chute de la dynastie des *Ming* et élevèrent sur le trône la dynastie des *Tsing*, famille de princes de la nation des Tartares Mandchoux, qui règne encore aujourd'hui sur la Chine, mais qu'une révolte qui dura plusieurs années tendit à en expulser dans

lorsque l'empereur tartare Cun-Chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall, jésuite, président du tribunal des mathématiques. Cun-Chi mourut, et pendant la minorité de son fils Khang-Hi la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions. Khang-Hi, devenu majeur, s'attacha au père Verbiest, jésuite français, successeur du père Schall, mort en 1666. Le jeune empereur fit examiner le christianisme par le tribunal des rites de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la religion chrétienne était bonne, qu'elle ne contenait rien de contraire à la pureté des mœurs et à la prospérité des empires. « Il était digne des disciples de Confucius, observe Chateaubriand, de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jésus-Christ. » Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savants jésuites qui ont porté l'honneur du nom français jusqu'au centre de l'Asie.

« Le jésuite qui partait pour la Chine, dit Chateaubriand, s'armait du télescope et du compas. Il paraissait à la cour de Péking avec l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortège des sciences et des arts. Déroulant des cartes, tournant des globes, traçant des sphères, il apprenait aux mandarins étonnés et le véritable cours des astres et le véritable nom de Celui qui les dirige dans leurs orbites. Il ne dissipait les erreurs de la physique que pour attaquer celles de la morale; il remplaçait dans le cœur, comme dans son véritable siège, la simplicité qu'il bannissait de l'esprit : inspirant à la fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

ces derniers temps, prétendant rétablir la dynastie des Ming. Les Tsing ou Tai-Tsing règnent depuis 1647.

« Il était beau pour la France de voir ces simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposait des questions de Péking à Paris; la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle fournissaient des sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres chinois étaient traduits en français, les français en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivait à l'Académie des sciences : « Messieurs, vous serez peut-être surpris que je vous envoie de si loin un traité d'anatomie, un cours de médecine, et des questions de physique écrites en une langue qui vous est inconnue; mais votre surprise cessera quand vous verrez que ce sont vos propres ouvrages habillés à la tartare. » (*Lettres édifiantes*, t. XIX.) « Il faut, ajoute Chateaubriand, lire d'un bout à l'autre cette lettre où respirent ce ton de politesse et ce style des honnêtes gens presque oubliés de nos jours. »

« En 1671, l'empereur de la Chine donna aux jésuites trois inscriptions, qu'il avait composées lui-même pour une église qu'il faisait élever à Péking. Celle du frontispice portait : AU PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. Sur l'une des deux colonnes du péristyle on lisait : IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE; IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT, IL RÉGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE. La dernière colonne était couverte de ces mots : IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT, IL N'AURA POINT DE FIN : IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT; C'EST LUI QUI LES GOUVERNE ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR. — Quiconque s'intéresse à la gloire de son pays, remarque Chateaubriand, ne peut s'empêcher d'être vivement ému en voyant de pauvres missionnaires français donner de pareilles idées de Dieu au chef de plusieurs millions d'hommes : quel noble usage de la religion ! »

Le peuple, les mandarins, les lettrés embrassaient en



foule la nouvelle doctrine : les cérémonies du culte avaient surtout un succès prodigieux. « Avant la communion, dit le père Premare, cité par le père Fouquet, je prononçai tout haut les actes qu'on peut faire en approchant de ce divin sacrement. Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affections du cœur, cela eut beaucoup de succès... Je remarquai sur le visage de ces bons chrétiens une dévotion que je n'avais pas encore vue<sup>1</sup>.

« Lou-Kang, ajoute le même missionnaire, m'avait donné du goût pour les missions de la campagne. Je sortis de la bourgade, et je trouvai tous ces pauvres gens qui travaillaient de côté et d'autre ; j'en abordai un d'entre eux qui me parut avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai de Dieu. Il me parut content de ce que je lui disais, et m'invita par honneur à aller dans la Salle-des-Ancêtres. C'est la plus belle maison de la bourgade ; elle est commune à tous les habitants, parce que, s'étant fait depuis longtemps une coutume de ne point s'allier hors de leur pays, ils sont tous parents aujourd'hui et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, quittant leur travail, accoururent pour entendre la saine doctrine. » N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée ou plutôt de la Bible ?

« Un empire dont les mœurs inaltérables usaient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes, cet empire change à la voix d'un moine chrétien parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe et s'évanouit au seul nom du Dieu de l'Évangile. Au moment même où nous écrivons, dit Chateaubriand, sur le déclin de la révolution française, au moment où le christianisme est persécuté

<sup>1</sup> *Lettres édifiantes*, t. XVII, p. 145.

en Europe, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avait cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persécutions. Lorsqu'on massacrait le clergé en France et qu'on le dépouillait de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étaient sans nombre ; les évêques pros-crits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui voulaient voler au martyre. Cela prouve pour la millième fois combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme en allumant des bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire des choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourments, la véritable religion s'accroît dans l'adversité : Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu <sup>1</sup>. »

En 1685, six missionnaires jésuites partirent de Paris pour la Chine, en la compagnie de l'ambassadeur français à Siam : c'étaient les pères Bouvet, Gerbillon, Visdelou, Fontaney, Lecomte et Tachard. Ce dernier resta dans le royaume de Siam, y amena de nouveaux missionnaires, et accompagna, l'an 1688, les ambassadeurs que le roi de Siam envoya au pape Innocent XI et au roi Louis XIV. Les cinq autres, arrivés en Chine le 23 juillet 1687, furent appelés à Péking, d'où ils eurent la liberté de se retirer dans les provinces, à l'exception des pères Bouvet et Gerbillon, que l'empereur retint auprès de sa personne. Après qu'ils eurent appris par son ordre la langue tartare, l'empereur chargea le second, avec Pereyra, autre jésuite, de suivre, en qualité d'interprète, les ambassadeurs qu'il envoyait à Niptchou ou Nerzinsk, pour régler avec les Russes, sous Pierre I<sup>er</sup>, les limites des deux empires. Khang-Hi crut devoir récompenser Gerbillon en le choisissant avec Bouvet pour ses maîtres de mathématiques. Ce prince vivait avec eux si familièrement, qu'il leur

<sup>1</sup> Chateaubriand, *Génie du christianisme*, liv. IV.

faisait prendre place à côté de lui sur le même siège. Ils traduisirent et composèrent plusieurs livres pour son usage. Gerbillon, qui ne quittait presque plus l'empereur, et qui en obtenait tous les jours de nouvelles grâces, demanda l'exercice public de la religion chrétienne, ce qui lui fut accordé par un édit du 22 mars 1692.

La mort de Khang-Hi, en 1722, devint le signal d'une persécution contre les Chinois qui avaient embrassé le christianisme. Le nouvel empereur, Khong-Tching, chassa de la cour les missionnaires, en les reléguant à Macao. Le père Parennin fut cependant excepté de cette mesure, avec quelques-uns de ses confrères, à qui de grands talents avaient acquis l'estime des lettrés. La facilité avec laquelle il parlait l'italien et l'espagnol continua de le rendre l'interprète de presque tous les Européens, et il trouva encore l'occasion de leur être utile, entre autres à l'ambassadeur portugais envoyé à la Chine en 1727. L'avènement de Kian-Loung au trône, en 1735, adoucit la condition des chrétiens. Le père Parennin consacra ses dernières années à l'instruction des néophytes qui accouraient se ranger sous sa conduite et s'édifier de ses exemples. Une maladie longue et douloureuse, qu'il supporta avec une pieuse résignation, termina ses jours à Péking, le 27 septembre 1741.

Le père Parennin était né dans les environs de Pontarlier, en Franche-Comté. Ses connaissances étaient aussi étendues que variées. La géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, etc., étaient de son ressort. Indépendamment de la traduction en mandchou d'un choix de *Mémoires* de l'Académie des sciences, dont il adressa huit volumes à l'Académie en 1722, on a de lui une traduction de l'*Anatomie* de Dionis, et seize lettres dans le recueil des *Lettres édifiantes*.

Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, la mission de la

Chine était une des plus considérables et des plus florissantes. Plusieurs y avaient successivement pénétré à la suite du père Ricci, dans le cours du siècle précédent. Les dominicains en furent chassés à plusieurs reprises. Les jésuites, plus heureux, s'y maintinrent constamment. Depuis 1680 surtout, on y en envoya d'Europe en assez grand nombre. Ils n'avaient eu jusqu'alors que deux maisons, l'une à Péking, l'autre à Canton. Ils élevèrent à cette époque d'autres établissements en différentes provinces, et bâtirent des églises. On comptait plus de cent églises dans la seule province de Nanking, et au moins cent mille chrétiens. La faveur des jésuites français auprès de l'empereur Khang-Hi multiplia les missions. Dans le même temps, d'autres missionnaires français arrivaient en Chine. Le séminaire des Missions-Étrangères, dont nous allons parler dans le chapitre suivant, venait d'être formé, et commençait à fournir des sujets pour l'Orient. Pour régler les travaux de tous ces ouvriers évangéliques, le pape partagea entre eux les différentes provinces de l'empire. Les jésuites, les dominicains, les franciscains, les prêtres du séminaire des Missions-Étrangères eurent chacun leur territoire assigné.

Jusqu'en 1690, toute la Chine était du diocèse portugais de Macao. Par une bulle du 10 avril de cette année, le pape Alexandre VIII l'en détacha, et y érigea deux évêchés en titre, celui de Péking et celui de Nanking, sous la métropole portugaise de Goa et le patronage du roi de Portugal. Toutes les provinces de la Chine furent partagées entre ces deux évêchés. Le pape Innocent XII, par une constitution du 15 octobre 1696, laissant à l'évêché de Péking trois provinces et deux à celui de Nanking, érigea les autres en vicariats apostoliques, avec juridiction épiscopale pour les vicaires, et avec mandement, du 22 octobre, à l'archevêque de Goa et aux évêques de Ma-

cao et de Malacca, de faire observer la constitution de Clément X concernant cette juridiction. Par une autre bulle, du 23, il détacha du diocèse de Macao le royaume de Tong-King. Il y avait neuf évêques à la Chine sur la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xviii<sup>e</sup>.

---

## CHAPITRE IX

Le père de Rhodes, premier apôtre du Tong-King et de la Cochinchine. — Son retour en Europe; objet de ce voyage. — Origine et fondation du séminaire des Missions-Étrangères. — MM. Pallu et de la Mothe-Lambert sont nommés vicaires apostoliques du Tong-King et de la Cochinchine. — Établissement du séminaire des Missions-Étrangères dans la rue du Bac, à Paris. — Sa composition. — Séjour à Siam de MM. Pallu, évêque d'Héliopolis, et de la Mothe, évêque de Bérithé. — Conversion des Siamois. — Fondation d'un séminaire à Siam. — Voyage de M<sup>sr</sup> d'Héliopolis en France. — Impression qu'il produit. — Passage d'un discours de Fénelon à ce sujet. — Mort de M<sup>sr</sup> Pallu. — M<sup>sr</sup> Maigrot lui succède. — Situation du catholicisme en Chine jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. — État de la religion dans le Tong-King et la Cochinchine, ou empire d'Annam. — Révolution de cet empire en 1770. — L'évêque français de la congrégation des Missions parvient à faire remonter sur le trône le souverain légitime. — En reconnaissance, celui-ci permet aux chrétiens le libre exercice de leur religion. — Introduction du christianisme dans le royaume de Corée, en 1784. — État de la religion dans ce pays à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Vers l'an 1650, le père de Rhodes, jésuite, qui avait le premier prêché la foi dans le Tonquin (ou plutôt Tong-King) et la Cochinchine, et y avait converti un grand nombre d'infidèles, revint à Rome pour les affaires de ces églises naissantes, après environ vingt-cinq ans. Affligé de l'état déplorable où le défaut de ministres formés dans le pays même avait réduit celle du Japon, et craignant le

même sort pour celle qu'il venait d'établir, il proposa au saint-siège de travailler à former dans l'Orient un clergé indigène. Les souverains pontifes, de leur côté, en avaient déjà conçu la pensée et exprimé le désir. Le pape Innocent X applaudit à la proposition du père de Rhodes, et voulut le sacrer lui-même pour premier évêque du Tong-King ; mais cet humble religieux refusa constamment cette dignité, et l'on ne put jamais vaincre sa résistance à cet égard. Chargé par le souverain pontife de chercher des sujets d'un mérite distingué qui fussent dignes de l'épiscopat, capables de former un clergé indigène dans les contrées d'Orient, et remplis du courage et du dévouement nécessaires pour une telle entreprise, il tourna les regards vers la France, fille aînée de l'Église. Voici comment il exprime lui-même le consolant espoir qui l'animait en pensant à ce royaume : « Après avoir avancé autant qu'il m'étoit possible, dit-il, toutes les affaires qui m'avoient ramené du pays le plus éloigné de toute la terre, j'ai recommencé pour la troisième fois le mesme voyage ; mais je n'ai eu garde d'y retourner seul, maintenant que je suis vieux et quasi sur le point d'aller au tombeau. J'ay cru que la France, estant le plus pieux royaume du monde, me fourniroit plusieurs soldats qui aillent à la conquête de tout l'Orient pour l'assujettir à Jésus-Christ, et particulièrement que j'y trouverois moyen d'avoir des évêques qui fussent nos pères et nos ministres en ces Églises. Je suis sorti de Rome à ce dessein, le onzième décembre de l'année 1652, après avoir baisé les pieds du pape<sup>1</sup>. » Son espérance ne fut pas trompée. Douze jeunes étudiants, les uns initiés, les autres aspirant à l'état ecclésiastique, s'exerçaient, sous la direction

<sup>1</sup> *Voyages et Missions du père Alexandre de Rhodes*, III<sup>e</sup> partie, page 78.

du père Bagot, jésuite, à la pratique de toutes les vertus. Ils s'étaient dévoués à travailler au salut des âmes. A peine eurent-ils connaissance de l'œuvre pour laquelle le père de Rhodes cherchait des ouvriers, que tous s'offrirent pour aller prêcher la foi partout où il plairait au vicaire de Jésus-Christ de les envoyer. Ce fut le noyau du célèbre séminaire des Missions-Étrangères de Paris, séminaire qui, jusqu'à présent, n'a cessé d'envoyer des apôtres et des martyrs à l'Orient, et de mériter ainsi l'amour et la vénération de toute l'Église catholique.

Le père de Rhodes, en estimant la rencontre providentielle, n'hésita point à la faire concourir à la réalisation de son projet. Il proposa à la sacrée congrégation de la Propagande plusieurs membres de cette nouvelle société qu'il jugea fort capables d'être élevés à l'épiscopat. De ce premier choix sortit M. Nicolas Pallu<sup>1</sup>, que l'on peut regarder comme le véritable fondateur de cette congrégation. Il fut nommé par Alexandre VIII, alors souverain pontife, évêque *in partibus* d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Tong-King. En même temps M. de Lamothe-Lambert, de la même société, ancien conseiller au parlement de Rouen, fut nommé évêque de Bérithé et vicaire apostolique de Cochinchine.

M<sup>re</sup> l'évêque de Bérithé partit en 1660, et M<sup>re</sup> l'évêque d'Héliopolis en 1662, l'un et l'autre accompagnés de quelques missionnaires de leur société. En quittant Paris, ils y laissèrent quelques-uns de leurs confrères chargés du soin de gérer leurs affaires, et surtout de travailler à l'établissement définitif d'un séminaire uniquement destiné à fournir des sujets pour les missions étrangères.

Ce séminaire fut fondé l'année qui suivit le départ de

<sup>1</sup> Ce vénérable prélat était né à Tours, d'une famille honorable qui subsiste encore dans cette ville.



M. Pallu, en 1663. Dom Bernard de Sainte-Thérèse, carme déchaussé, évêque titulaire de Babylone ou de Bagdad, et vicaire apostolique de Perse, se trouvait alors à Paris, où des affaires importantes l'avaient appelé. Possesseur de plusieurs maisons rue du Bac, au coin de la rue qui a pris de lui le nom de *Babylone*, il les céda à MM. Gazil et Poitevin, premiers directeurs du séminaire des Missions-Étrangères. Louis XIV autorisa la formation du séminaire et l'acquisition des maisons : ce prince joignit quinze mille livres de rente aux fonds laissés pour le même objet par MM. les évêques de Bérithé et d'Héliopolis. Le cardinal Chigi, légat en France, et M<sup>re</sup> l'archevêque de Paris, confirmèrent cet établissement par leur approbation. Ce séminaire est composé d'un supérieur et de plusieurs directeurs, chargés de recevoir, instruire et préparer à leurs saintes fonctions les jeunes ecclésiastiques qui se destinent aux missions de l'Orient.

Il ne nous serait pas possible de suivre pas à pas les travaux des prêtres des Missions-Étrangères; même un résumé succinct dépasserait les bornes assignées à ce livre : nous ne pourrions que jeter un coup d'œil bien rapide sur l'histoire de leur apostolat, et sur l'état actuel de leurs établissements en Orient. Ceux qui voudraient des détails plus circonstanciés les trouveront dans les *Nouvelles Lettres édifiantes* et dans les *Annales de la propagation de la foi*.

M<sup>re</sup> de Bérithé s'était d'abord rendu à Siam, d'où il espérait pénétrer dans la Cochinchine. Il fut rejoint deux ans après par M<sup>re</sup> d'Héliopolis, et tous deux, retardés dans la poursuite de leur voyage, s'occupèrent avec ardeur de la conversion des Siamois, en attendant qu'ils pussent aller, l'un au Tong-King, l'autre à la Cochinchine. Leurs efforts furent couronnés de succès, et bientôt ils parvinrent à former une chrétienté florissante, composée non seulement

de Siamois, mais de Cochinchinois et d'autres étrangers qui se trouvaient dans le royaume de Siam. Toujours pénétrés de la grande pensée du père de Rhodes, ils fondèrent un séminaire à Siam pour former un clergé indigène.

Après plusieurs années de travaux, jugeant qu'un voyage en Europe serait nécessaire pour faire disparaître les difficultés qui s'opposaient à l'extension de leurs relations, M<sup>re</sup> d'Héliopolis se rendit à Rome vers l'année 1679, afin d'exposer au souverain pontife le véritable état des choses et les moyens d'amélioration que l'expérience lui avait suggérés. De Rome, M<sup>re</sup> d'Héliopolis vint à Paris, muni d'un bref du pape à Louis XIV pour lui demander sa protection pour les Églises d'Orient. Louis XIV n'eut pas de peine à souscrire au désir du souverain pontife; car depuis longtemps il avait regardé les missions, au point de vue purement politique, comme une œuvre digne de toute sollicitude, puisque le missionnaire, en portant la foi chez les peuples étrangers, y portait en même temps la connaissance et l'influence du nom français.

Lorsque M<sup>re</sup> Pallu parut en France, il y produisit une impression profonde dont on retrouve les traces dans le magnifique discours de Fénelon sur l'Épiphanie : « Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire à tous, au milieu desquels il passait ravi, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire : « Maintenant me voilà; je sais que vous ne verrez plus ma face. » Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand

que le monde, était encore dans ces contrées si éloignées. L'esprit l'appelait à la Chine, et l'Évangile qu'il devait à ce vaste empire était, au milieu de ses entrailles, comme un feu dévorant qu'il ne pouvait plus retenir. Allez donc, saint vieillard ! Traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis ; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise ; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! ô vie précieuse qui devrait durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous. » La mort attendait, en effet, M<sup>re</sup> Pallu à son retour en Chine. Il expira, victime de son zèle, en 1685, n'ayant eu que le temps de léguer à M<sup>re</sup> Maigrot ses pouvoirs d'administrateur apostolique et ses nouveaux plans d'organisation.

Charles Maigrot, né à Paris en 1652, docteur en Sorbonne, prêtre des Missions-Étrangères, partit en mars 1681 avec dix-neuf autres missionnaires. Il passa quelque temps à Siam, où son zèle ne fut pas oisif, et il s'embarqua l'an 1683 avec M<sup>re</sup> Pallu. Le bâtiment qui les portait fut forcé par la tempête de relâcher à l'île Formose, où ils séjournèrent cinq mois, et ils n'entrèrent dans la Chine qu'au commencement de 1684. M<sup>re</sup> Pallu le nomma vice-administrateur de toute la Chine et vicaire apostolique de quatre provinces. En 1688, le pape Alexandre VIII le nomma vicaire apostolique du Fo-Kien. Dix ans après, il fut nommé évêque de Conon par Innocent XII, et confirmé dans sa qualité de vicaire apostolique.

Dans le chapitre précédent nous avons parlé de la persécution qui s'éleva en Chine contre les chrétiens ; elle frappa les prêtres des Missions-Étrangères comme ceux

des autres ordres religieux ; mais ils surent triompher de la persécution même, et leur zèle n'en devint que plus ardent et plus actif. Un apostat de Fo-Kien fut la première cause du soulèvement excité, en 1723, contre le christianisme, que le tribunal des rites proscrivit en vertu d'un arrêt confirmé par l'autorité impériale. Par cette sentence on reconnaissait l'utilité des seuls missionnaires employés comme savants dans la capitale. On ordonnait en conséquence que tous ceux des provinces seraient conduits ou à la cour ou à Macao, selon qu'ils pouvaient être employés ou non aux travaux scientifiques auxquels on les destinait.

Cet édit devint le signal des plus grandes vexations contre les chrétiens ; on les maltraita sous divers prétextes, et l'on abattit ou l'on convertit à des usages profanes toutes les églises élevées pendant la paix. La mort de l'empereur persécuteur ne mit pas fin pour longtemps à la violence ; car, deux ans après, les missionnaires étaient bannis de l'empire par Kien-Long.

Ainsi continuait à s'accomplir la destinée laborieuse de cette Église affligée, où l'on vit sans cesse le missionnaire catholique sous le poids des arrêts de mort portés contre les propagateurs de la foi évangélique. Le nombre des victimes, l'héroïsme de leur martyr rappelèrent un moment les jours de Dioclétien et des autres persécuteurs des premiers âges du christianisme. Mais Tertullien a dit que le sang est une semence féconde qui donne de nouveaux enfants à l'Église de Dieu. Si la Chine perdait un grand nombre de chrétiens au milieu du feu des persécutions, elle compensait ses pertes par des vertus plus pures dans ceux qui avaient embrassé la foi, et par un zèle plus ardent, plus intrépide dans ceux que Dieu lui donnait pour lui faire connaître la vérité. Telle a été la situation de la Chine pendant tout le reste du xviii<sup>e</sup> siècle : les chrétiens y furent exposés à des persécutions tantôt générales,

tantôt locales. Cependant la persécution se ralentit sur la fin du règne de Kien-Long, qui abdiqua en 1726, et mourut en 1799. Depuis 1787, les missionnaires avaient pu reprendre, avec certaines précautions, l'exercice de leurs fonctions.

Un autre empire voisin de la Chine, l'empire d'Annam, qui contient le Tong-King et la Cochinchine, fut aussi le théâtre du triomphe de la foi et de la constance des chrétiens dans les persécutions. L'Évangile y avait été annoncé dès 1627, et à travers une alternative de persécutions et de paix, la religion chrétienne n'avait pas laissé d'y faire de grands progrès. On y comptait, dit-on, jusqu'à deux cent mille chrétiens, conduits par différents ecclésiastiques et religieux, lorsqu'en 1696, et ensuite en 1712, deux édits arrêtaient un peu ces progrès et obligèrent les missionnaires à se cacher, ou même à sortir du pays. En 1721, la persécution recommença avec plus de force. On poursuivit les prêtres. Deux jésuites, les pères Messari et Buccharelli, furent arrêtés. Le premier mourut dans sa prison; le second eut la tête tranchée, le 11 octobre 1723, avec neuf Tongkinois chrétiens qui lui servaient de catéchistes. Plus de cent cinquante autres fidèles furent condamnés à une espèce d'esclavage. Cependant il paraît que le reste des chrétiens n'en fut point ébranlé, et qu'ils conservèrent la foi au milieu des dangers et des mauvais traitements.

Ils sentaient toutefois le besoin d'ouvriers évangéliques, quand six jésuites tentèrent d'y aborder en 1736; mais quatre de ces religieux furent pris, interrogés et emprisonnés. Après neuf mois de prison ils furent condamnés à être décapités, et ils subirent leur supplice avec la plus parfaite résignation. Leurs noms étaient Barthélemi Alvarez, Emmanuel de Abreu, Vincent d'Acuna et Jean Gaspard Gratz, les trois premiers Portugais, et le dernier

Allemand. La persécution dura longtemps dans ce royaume; mais on assure que la foi du plus grand nombre se soutint au milieu de ces épreuves<sup>1</sup>. La persécution n'était pas encore apaisée en 1745. Deux dominicains furent arrêtés, et eurent la tête tranchée le 12 janvier de cette année. Deux autres religieux du même ordre, l'un Espagnol, et l'autre Tongkinois, furent encore décapités en 1773.

Cependant, vers l'an 1770, il y eut une révolution dans l'empire d'Annam. Le souverain légitime fut mis à mort par les rebelles avec un de ses neveux. Un autre de ses neveux, Gia-Long, parvint à s'échapper de leurs mains et se réfugia auprès du chef des missionnaires catholiques, M<sup>re</sup> Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, et resta caché pendant un mois. L'évêque, qui était Français, de la congrégation des Missions-Étrangères, lui procura la protection de Louis XVI, et lui amena des militaires français de l'Inde, qui lui formèrent le noyau d'une armée; il l'aida surtout de ses conseils et l'encouragea de son exemple. Enfin, l'an 1798, il lui fit assiéger et prendre une des principales villes, ce qui bientôt le rendit maître de tout l'empire. L'évêque mourut vers la fin de la même année. Ce fut un deuil général. Après les funérailles les plus magnifiques, le roi Gia-Long éleva un monument sur son tombeau et y établit à perpétuité une garde de cinquante hommes. En 1801, il permit aux chrétiens le libre exercice de leur religion dans tout son empire. En 1828, sur son lit de mort, il défendit strictement à Minh-Menh, son fils et son successeur, de jamais persécuter la religion chrétienne.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, comment ce fils s'est montré obéissant envers son père, et reconnaissant envers les chrétiens à qui il devait son empire.

<sup>1</sup> Picot, *Mémoires de 1723 à 1737*.

Entre la Chine et le Japon existe une immense presqu'île, formant un état indépendant, quoique tributaire de la Chine et du Japon. C'est le royaume de Corée, séparé de l'empire chinois par de hautes montagnes, et des îles du Japon par un détroit de huit myriamètres de large. Pendant cent soixante ans, le christianisme, qui avait commencé à s'introduire dans ce pays, y demeura inconnu. Une circonstance en apparence fortuite vint l'y rallumer après un si long temps. En 1784, un jeune seigneur coréen nommé *Li*, se trouvant à Péking avec son père, qui était ambassadeur, désira ardemment d'étudier les mathématiques; il s'adressa aux missionnaires européens, et leur demanda des livres qui traitassent de cette science. Ceux-ci profitèrent de l'occasion pour lui faire tenir des livres de religion. Le jeune homme fut frappé de la sublimité des dogmes et de la pureté de la morale du christianisme. L'ayant étudié à fond, il devint chrétien, et de chrétien apôtre. De retour en Corée, il prêcha la religion chrétienne; ses parents et ses amis furent ses premiers disciples. Ceux-ci devinrent prédicateurs à leur tour; les femmes montrèrent pour le moins autant de zèle que les hommes, et au bout de cinq ans à peine on comptait à la ville royale et à la campagne quatre mille chrétiens. En 1788, un des prédicateurs les plus zélés, Thomas Kin, fut arrêté, puis condamné à l'exil, où il mourut la même année. Les chrétiens, loin d'être intimidés par ce commencement de persécution, n'en devinrent que plus intrépides; leur nombre s'augmentait de jour en jour.

Cependant cette merveilleuse chrétienté n'avait pas un seul prêtre. Comme il s'éleva des doutes qu'ils ne purent résoudre par eux-mêmes, ils envoyèrent consulter l'évêque catholique de Péking. L'ambassadeur de la nouvelle Église y reçut les sacrements de confirmation et d'eucharistie, assista aux solennités de l'office divin. De retour en

Corée avec une lettre pastorale de l'évêque, il parla des belles cérémonies dont il avait été témoin, des sacrements qu'il avait reçus, des missionnaires qu'il avait vus arriver des extrémités de l'Occident. Les Coréens, enflammés par ce récit de Paul In, car tel était le nom de l'ambassadeur, voulurent avoir aussi des prêtres pour participer aux saints mystères; ils députèrent encore Paul et le catéchumène Ou vers l'évêque pour lui demander un missionnaire. L'évêque leur en envoya un; mais il ne put entrer en Corée à cause d'une persécution dans laquelle Paul In et son frère Jacques Kuan souffrirent le martyre le 7 septembre 1791.

Le premier missionnaire qu'il avait destiné aux Coréens étant mort, l'évêque de Péking leur en envoya un second, qui parvint à pénétrer dans le pays en 1793. Il était Chinois de naissance. Son arrivée causa une joie inexprimable; il administra les sacrements, entendit quelques confessions par écrit, célébra le saint jour de Pâques et donna la communion. Ce fut la première fois sans doute que le sacrifice de la nouvelle loi fut offert dans ces contrées. L'Évangile faisait de jour en jour des progrès sensibles: en 1800, on comptait déjà plus de dix mille chrétiens solidement convertis.

---



## CHAPITRE X

**Persécution exercée contre les chrétiens par Minh-Menh, empereur d'Annam.** — Quelques détails. — Martyre de MM. Jaccard et Borie. — M<sup>sr</sup> Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental. — L'apparition de quelques navires de guerre français fait un instant ralentir la persécution. — Elle reprend de 1831 à 1862. — Martyre de l'abbé Vénard et autres. — État de l'Église annamite. — Persécution en Corée en 1839. — Martyre de M<sup>sr</sup> Imbert et de deux prêtres. — M<sup>sr</sup> Ferréol lui succède et meurt en 1853. — Nouvelle persécution en 1866. — Martyre de tous les missionnaires de ce pays. — M<sup>sr</sup> Ridet, vicaire apostolique de Corée. — Situation du catholicisme en Chine pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. — Guerre de la Chine avec les Anglais en 1842. — Nouvelle guerre avec les Français et les Anglais, de 1857 à 1860. — Prise de Péking. — Traité de 1860. — État du christianisme en Chine.

Nous avons vu l'empereur d'Annam Gia-Long, roi de Cochinchine et du Tong-King, défendre, sur son lit de mort, à Minh-Menh, son fils et successeur, de jamais persécuter la religion chrétienne. Loin d'obéir aux ordres de son père, qui devait le trône aux chrétiens de France et aux chrétiens de son empire, Minh-Menh se montra, dès le commencement de son règne, un des persécuteurs les plus cruels qu'ait jamais eus la religion chrétienne. Son capitaine des gardes, qui était chrétien, fut une des premières victimes de sa haine contre cette religion. Bientôt elle éclata par un sanglant édit de persécution, publié le 6 janvier 1833. Tous les chrétiens, dont le nombre

s'élève dans cet empire à plus de cinq cent mille, avaient ordre de fouler aux pieds la croix pour marque de leur apostasie, ou bien ils devaient mourir dans les plus cruels tourments. Pendant plus de sept ans cet édit s'est exécuté par la prison, par la torture, par la mort. Les principaux martyrs sont deux évêques, Ignace Delgado et Dominique Henarès; un grand nombre de prêtres, tant européens qu'indigènes; parmi eux cinq prêtres français : MM. Gage-lin, Jaccard, Marchand, Cornay, Dumoulin-Borie, appartenant tous à la congrégation des Missions-Étrangères. Quant aux fidèles de tout âge et de tout sexe qui ont souffert pour Jésus-Christ, le nombre n'en est pas connu.

L'âge le plus tendre a ses héros. « Mandarins, dit un enfant de dix ans, donnez-moi un coup de sabre au cou, afin que je m'en aille dans ma patrie. — Où est-elle ta patrie? — Elle est au ciel. — Où sont tes parents? — Ils sont au ciel; je veux aller auprès d'eux; donnez-moi un coup de sabre pour me faire partir. » Les mandarins eurent pitié de sa jeunesse, et lui refusèrent le coup de sabre qu'il appelait de tous ses désirs.

L'espace nous manque pour raconter le martyre si héroïque de nos saints missionnaires et d'un si grand nombre de leurs disciples. Nous citerons seulement quelques traits pris au hasard. Le 27 septembre 1834, M. Jaccard marchait au supplice avec un jeune Cochinchinois, Thomas Thien. En passant le fleuve et près d'arriver aux auberges où l'on a coutume de donner un repas aux criminels conduits au supplice, le jeune Thomas se retourna et dit en riant à M. Jaccard : « Père, prendrez-vous quelque nourriture? — Non, mon enfant, repartit aussitôt avec un gracieux sourire M. Jaccard. — Ni moi non plus, ajouta Thomas; au ciel donc, mon père. » Quelques instants après ils étaient l'un et l'autre devant le trône de Dieu.

Le supplice de M<sup>re</sup> Borie, vicaire apostolique de Tong-King occidental, fut affreux. Pendant que deux prêtres expiraient à ses côtés dans un prompt supplice, il fut réservé à une cruelle épreuve, pour montrer au monde ce que peut le courage chrétien. « L'exécuteur, à demi ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait ; un premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr, et descendit jusqu'à la mâchoire ; le second atteignit le haut des épaules et se replia sur le cou ; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc. A cette vue, le mandarin qui assistait à l'exécution recula d'horreur ; il y fallut revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri. Aussitôt après l'exécution, chrétiens et païens, mandarins et soldats se jetèrent à l'envi sur les dépouilles des saints martyrs, et se les disputèrent comme autant de trésors. Quelques fidèles réclamèrent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. » Ne croirait-on pas lire quelques-uns des actes des martyrs durant les persécutions des premiers chrétiens, sous les Néron et les Domitien ?

La mort de M<sup>re</sup> Borie laissait le Tong-King occidental sans vicaire apostolique. Mais bientôt M<sup>re</sup> Retord, prêtre des Missions-Étrangères, fut sacré et désigné pour le remplacer.

La mort de Minh-Menh, arrivée le 20 janvier 1840, ne mit pas fin aux persécutions. Son fils et successeur Thien-Tri ne valait pas mieux : il avait tous les vices de son père, et moins de capacité que lui. L'arrivée de vaisseaux français sur les côtes de la Cochinchine mit un frein à l'acharnement des persécuteurs. Nos marins firent rendre la liberté à tous les missionnaires français qui se trouvaient en prison, et la présence de quelques navires de guerre eut plus d'effet que la reconnaissance et

l'humanité n'avaient pu en produire. La persécution se ralentit.

Après la mort de Thien-Tri (4 novembre 1847), le calme sembla devoir renaître sous le règne de son second fils, Tu-Duc, d'un caractère pacifique. Cependant dès le 1<sup>er</sup> mai 1851 l'abbé Augustin Schæffer, du diocèse de Nancy, était martyrisé dans le Tong-King occidental; le 3 juillet 1853, le père Philippe Minh, prêtre cochinchinois, distingué parmi ses collègues pour ses talents et sa sagesse, subissait le même sort. Nous ne pouvons citer ici les noms de tous ces confesseurs de la foi; la persécution continua de faire de temps à autre un certain nombre de victimes. En 1861, l'armée des martyrs comptait au moins trois évêques de plus; la même année, l'abbé Vénard, d'un zèle prodigieux, fut martyrisé dans le Tong-King occidental, sans avoir consenti à faire abréger son supplice. Malgré cette persécution violente, l'Église annamite, en 1858, ne comptait pas moins de quatorze évêques, soixante missionnaires européens, deux cent quarante prêtres indigènes, neuf cents étudiants, six cent cinquante catéchistes, mille six cents religieux indigènes et cinq cent trente mille chrétiens. La persécution ne fit que redoubler en 1861: dès les neuf premiers mois de cette année, et dans deux seulement des diocèses du royaume d'Annam, il y eut seize mille martyrs, et près de vingt mille chrétiens condamnés à l'esclavage à perpétuité. Ce fut seulement en 1862 que les effets du traité français de 1860 commencèrent à se faire sentir et que l'Église annamite put jouir d'une liberté relative.

Nous avons vu, à la fin du dernier chapitre, comment le christianisme s'était introduit dans la Corée, et les progrès qu'il avait faits à la fin du siècle dernier. Au commencement de ce siècle, cette Église naissante fut éprouvée par une violente persécution. Le missionnaire chinois

que l'évêque de Péking y avait envoyé fut un des premiers à recevoir la couronne du martyre avec plus de cent cinquante néophytes coréens, parmi lesquels on cite surtout deux femmes, dont l'admirable constance fortifia beaucoup le courage des confesseurs de la foi.

De nouveau dépourvue de prêtres, l'Église de Corée fut condamnée à passer plusieurs années sans pouvoir en obtenir, à cause du petit nombre qui se trouvait à Péking. Enfin, en 1833, un missionnaire chinois nommé Pacifique Ly pénétra heureusement dans la Corée, et s'établit dans la capitale. Un vicaire apostolique, M<sup>re</sup> Brugnière, s'acheminait vers le même pays, à travers la Chine et la Tartarie, lorsqu'il mourut presque subitement dans un village de la Mongolie, n'ayant eu que le temps de recevoir l'extrême-onction des mains du père Ko, prêtre chinois qui l'accompagnait.

En 1836, deux missionnaires français, MM. Maubant et Chartran, pénétrèrent en Corée; ils furent bientôt suivis d'un nouveau vicaire apostolique, M<sup>re</sup> Imbert. Ce prélat, et deux prêtres français avec un prêtre chinois, composaient tout le clergé de la nouvelle Église de Corée. Leurs succès furent rapides, malgré les persécutions et les vexations auxquelles ils étaient continuellement en butte. A leur arrivée, le nombre des chrétiens était à peine de quatre mille; il y en avait plus de neuf mille deux ans après. Enfin l'évêque Imbert et ses deux prêtres français souffrirent le martyre, le 21 septembre 1839. Une centaine de chrétiens reçurent avec eux ou peu de temps après la couronne du martyre, et dans ce nombre on compte plusieurs jeunes vierges dont quelques-unes n'avaient pas dix ans.

L'évêque martyrisé eut assez promptement un successeur: ce fut M<sup>re</sup> Ferréol, sacré par M<sup>re</sup> Verroles, évêque de Mandchourie; mais il ne put pénétrer en Corée que le

12 octobre 1845, après six ans de tentatives. Il vint de la Chine par mer, dans une barque montée par douze hommes, fils, frères ou parents de martyrs. Le conducteur de la barque était André Kim, premier prêtre coréen, nouvellement ordonné en Chine par l'évêque Ferréol, qu'il cherchait depuis longtemps à introduire dans sa patrie. Il fut secondé dans ses efforts par des officiers de la marine anglaise. On portait alors le nombre des chrétiens de Corée à vingt mille. Pour pratiquer plus facilement leur religion, ils ont presque tous quitté les villes, et se sont retirés dans les montagnes, où ils forment des groupes de deux, trois et jusqu'à vingt cabanes isolées des habitations païennes. Il faut lire les détails touchants que donne de cette chrétienté M<sup>re</sup> Ferréol dans le dix-neuvième volume des *Annales de la propagation de la foi*, n° 110.

André Kim, premier apôtre indigène de l'Église coréenne, en a été le premier prêtre martyr. En 1842, sur la fin de la guerre anglo-chinoise, l'amiral français Cécile ayant manifesté l'intention de visiter les côtes de la Corée, on lui offrit André pour lui servir d'interprète dans ses rapports avec la Chine. Dans cette position, ses idées grandirent, son caractère prit de l'assurance; peu à peu une rare intrépidité se développa dans son âme, et le disposa à remplir les vues que la Providence avait sur son avenir. Dès lors les expéditions hasardeuses, loin de l'effrayer, ranimaient son courage. C'est lui, comme nous avons vu, qui introduisit le dernier évêque en Corée. Il venait de remplir une commission du prélat pour le bien de la mission, lorsqu'il fut arrêté, traduit devant le gouverneur de la province, mené dans la capitale, et, après bien des tortures, décapité le 16 septembre 1846. Il était âgé de quarante-cinq ans, et descendait d'une ancienne famille royale du pays.

M<sup>re</sup> Ferréol mourut le 3 février 1853, à l'âge de quarante-

cinq ans, sans avoir comme M<sup>re</sup> Imbert l'honneur de confesser la foi devant les bourreaux. Des deux premiers évêques envoyés en Corée, l'un était mort à la frontière sans pouvoir y pénétrer ; le second n'y avait pas prolongé son séjour au delà de vingt mois ; le troisième, M<sup>re</sup> Ferréol, après dix ans de voyages, de privations, de travaux, de souffrances, mourait dans la force de l'âge ; épuisé de fatigues, au moment où la connaissance du pays et de la langue le mettait à même de rendre les plus grands services à l'Église de Corée.

Les années qui suivirent la mort de M<sup>re</sup> Ferréol s'écoulèrent sans incidents remarquables. Les lois de persécution étant toujours en vigueur, les chrétiens étaient souvent en butte à des vexations et les missionnaires obligés de se cacher. Ce fut seulement en 1855 que le saint-siège donna un pasteur à la Corée : c'était M<sup>re</sup> Berneux, évêque de Capse, qui après avoir commencé sa carrière apostolique dans les prisons du Tong-King, l'avoir continuée de longues années chez les Tartares de Mandchourie, eut enfin le bonheur de la couronner par dix ans de travaux en Corée et par le martyre.

L'année 1856, première de l'apostolat de M<sup>re</sup> Berneux, fut assez tranquille. La présence d'une frégate française, *la Virginie*, qui fit sur les côtes de la Corée un séjour de plusieurs semaines, fut la cause de cette modération inaccoutumée de la part des autorités coréennes : cependant, la hache toujours suspendue sur leurs têtes, les missionnaires étaient tenus à d'extrêmes précautions. Ils ne pouvaient avoir ni chapelle ni lieu de réunion. Le dimanche, les chrétiens s'assemblaient au nombre de douze ou quinze, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, toujours secrètement pour ne pas mettre les païens sur leurs traces, récitaient ensemble à voix basse les prières prescrites par l'évêque, et entendaient l'explication de l'évangile

du jour : le reste de la journée était employé à dire le rosaire, à étudier le catéchisme et à l'enseigner aux enfants. Voilà à quoi se réduisait pour les Coréens la sanctification du dimanche : leur permettre de venir assister à une messe eût été tout perdre.

M<sup>re</sup> Berneux profita cependant de cette paix relative pour appeler tous ses missionnaires dans la capitale à assister à la consécration d'un coadjuteur qu'il s'était choisi, M<sup>re</sup> Daveluy, si bien qu'à la fin de l'année 1857, l'Eglise coréenne, qui deux ans auparavant n'avait pas d'évêque, mais seulement deux missionnaires et un prêtre indigène, comptait deux évêques, quatre apôtres étrangers et un prêtre coréen. Le total de la population chrétienne était à cette époque de quinze mille environ. Le choléra, qui vint ravager la Corée en septembre 1859, ne fit qu'exciter le zèle des missionnaires et réveiller celui des catéchumènes, dont le nombre s'élevait à deux mille, lorsque dans la dernière semaine de décembre éclata une persécution violente. Le préfet de police fit saisir tous les chrétiens aisés de la capitale ; il s'était figuré que ces rigueurs seraient accueillies avec transport par la nation entière ; mais lorsqu'il s'agit de faire juger ses prisonniers, personne ne voulut s'en charger. Après avoir vainement essayé de mettre la main sur un missionnaire étranger, afin de forcer par là les ministres à prendre en main la poursuite du procès, il se vit réduit à se démettre de ses fonctions. Son successeur défendit de nouvelles perquisitions et relâcha peu à peu les chrétiens prisonniers. Cette persécution fit un mal incalculable : grand nombre de chrétientés étaient complètement ruinées, et l'élan qui se manifestait parmi les indigènes s'était subitement arrêté.

Vers la fin de l'année 1860 on apprit en Corée les premières nouvelles de l'expédition franco-anglaise contre la Chine, et, peu après, la prise de Péking, la fuite de l'em-



pereur et le traité imposé par les alliés. Ce fut dans toute la Corée une terreur profonde : des mandarins de haut rang se recommandaient humblement à la protection des néophytes catholiques. Si à ce moment un navire français se fût présenté, exigeant pour la religion la même liberté qui venait d'être stipulée en Chine, on se fût empressé de tout accorder : mais cela n'entraînait pas dans les desseins de la Providence divine !

Quand on fut certain du départ de la flotte anglo-française, le gouvernement coréen songea à faire quelques préparatifs de défense au cas où les barbares d'Occident, c'est ainsi qu'ils qualifiaient les Européens, seraient tentés de revenir. A ce même moment, mars 1861, quatre nouveaux missionnaires français mettaient le pied sur le sol de la Corée.

La première impression de terreur causée par la prise de Péking ayant à peu près disparu, il fut facile de voir que rien n'était changé en Corée. Le gouvernement persista dans son système de neutralité, laissant chaque mandarin à peu près libre d'agir à sa guise. Aussi dans les derniers mois de 1861 les vexations contre les chrétiens, les avanies, les persécutions locales, les emprisonnements recommencèrent dans certaines provinces. Cependant le nombre des chrétiens allait en augmentant, et M<sup>re</sup> Berneux écrivait en novembre 1863 : « Nous faisons des progrès ; Dieu nous bénit plus que jamais. Partout on se remue, on veut connaître notre religion, on lit nos livres, et les conversions se multiplient. Les hautes classes n'ont plus autant de mépris pour ceux qui embrassent le christianisme ; on s'attend à ce qu'il soit prochainement autorisé comme il l'est en Chine. » Dans cette même lettre, M<sup>re</sup> Berneux ajoutait qu'étant allé visiter des chrétiens à cent lieues de la capitale, il fut reconnu, arrêté, injurié, retenu prisonnier dans une auberge, puis relâché pour

une quarantaine de francs. Trois ans plus tôt on l'eût conduit au mandarin, et de là à l'échafaud.

La mort du roi Tchiel-Tsong, arrivée en janvier 1864, et à qui succéda un enfant de douze ans, ne changea en rien la situation de l'Église de Corée, qui continua de vivre dans une alternative d'espoir et de crainte. Au mois de juin 1865, quatre nouveaux collaborateurs venaient seconder les efforts de M<sup>sr</sup> Berneux et de son coadjuteur. Tous allaient bientôt donner leur sang pour leur foi. Dès le mois de janvier 1866, deux chrétiens indigènes, Xavier Tsieun et Jean Ni, souffraient le martyre ; mais ce n'étaient encore que les souffles avant-coureurs de la tempête.

Nous ne pouvons rapporter ici tous les détails de la persécution qui sévit en Corée en 1866 : nous nous bornerons à en signaler les principaux incidents d'après *l'Histoire de l'Église de Corée* de Ch. Dallet, missionnaire apostolique de la société des Missions étrangères. Dès les premiers jours, cette persécution sévit avec une rigueur et une rapidité sans exemple. Le 15 février, la plupart des missionnaires comptaient encore sur la liberté religieuse ; à la fin de mars, l'Église coréenne, écrasée sous une succession de désastres inouïs, était noyée dans le sang de ses pasteurs et de ses principaux fidèles.

Trahis par un domestique du vicaire apostolique, tous les missionnaires furent presque en même temps arrêtés, jugés, exécutés ; sur douze, neuf eurent l'honneur du martyre, trois furent obligés d'abandonner le pays et leurs fidèles. Les noms de ces martyrs méritent d'être connus. A leur tête figure M<sup>sr</sup> Berneux, âgé de cinquante-deux ans, qui depuis dix ans était chargé de la mission coréenne ; M<sup>sr</sup> Daveluy, son coadjuteur, entré en Corée vingt et un ans plus tôt ; M. Pourthié, provicaire de la mission, et M. Petitnicolas, qui avaient été spécialement chargés de la formation d'un clergé indigène, du soin du

séminaire et des travaux de linguistique ; M. Aumaitre, entré en Corée depuis deux ans à peine ; enfin quatre jeunes prêtres, MM. de Bretenières, Beaulieu, Dorie et Huin, qui, arrivés depuis quelques mois seulement, n'avaient pas même eu le temps d'apprendre la langue du pays pour répondre aux questions de leurs juges et bourreaux : ils ne purent que confesser leur foi, s'excusant pour le reste de ne pouvoir répondre, parce qu'ils ne connaissaient pas assez la langue.

La persécution ne s'arrêta pas là et atteignit bientôt tous ceux qui s'honoraient du nom de chrétiens. La France essaya bien de venger ses missionnaires ; mais la démonstration inefficace qu'elle tenta en septembre et octobre 1866 ne fit que redoubler les coups et l'audace des persécuteurs. Voyant l'escadre française se retirer après avoir fait de vaines remontrances, le roi de Corée et ses ministres crurent avoir triomphé des barbares d'Occident. Une tentative des États-Unis à l'effet de conclure avec la Corée un traité pour la protection des naufragés n'eut pas plus de succès.

La situation des chrétiens en Corée est des plus lamentables. Proscrits en masse comme rebelles, traîtres à leur pays et partisans des étrangers, ils voient tous leurs biens confisqués. Ils n'ont plus, comme par le passé, la ressource d'émigrer dans d'autres provinces, une nouvelle loi défend de s'établir dans un district quelconque sans s'être d'abord présenté au mandarin. Toutes les chrétiens sont en ruines, toutes les familles dispersées. Les persécuteurs, renseignés par des traîtres, ont mis à mort tous les chrétiens marquants qui, par leur courage, leur zèle, leur science, leur fortune, auraient pu être un appui pour leurs frères. Au mois de septembre 1868 on comptait déjà plus de deux mille victimes ; en 1870, le bruit public en évaluait le nombre à huit mille. Quelque exagérés

qu'on suppose ces chiffres, ils montrent assez que le régent du pays veut tenir le serment qu'il a fait d'anéantir en moins de dix ans tout vestige du christianisme en Corée.

Quoi qu'il fasse, cette Église noyée dans le sang de ses pasteurs et de ses fidèles sortira du tombeau où ses ennemis ont cru l'ensevelir à jamais. De nouveaux missionnaires ont été envoyés pour remplacer les martyrs. Ils travaillent dans le Léao-Tong, province de la Mandchourie qui confine à la Corée, et se préparent à profiter de la première occasion pour pénétrer dans leur mission désolée. A M. Ridel, l'un des trois missionnaires échappés à la persécution de 1866, est échu le glorieux héritage de M<sup>re</sup> Berneux et de M<sup>re</sup> Daveluy. Nommé vicaire apostolique de la Corée et sacré le 5 juin 1870, il essaya vainement à plusieurs reprises de pénétrer dans sa mission, et ne put réussir à franchir la frontière qu'au bout de sept années de tentatives inutiles : quelques collaborateurs l'avaient précédé.

Rentré depuis quelques mois seulement en Corée, M<sup>re</sup> Ridel vivait dans l'ombre et continuait son œuvre en silence. Tout était calme : il venait d'établir un collège, et se proposait d'organiser une imprimerie, lorsque, le 28 janvier 1878, les courriers qui faisaient parvenir aux missionnaires de Corée les nouvelles du dehors ayant été arrêtés et mis à la torture, le roi de Corée donna l'ordre d'arrêter l'évêque et tous les prêtres. Le soir même l'évêque était, en effet, arrêté et jeté en prison. Chaque fois qu'il paraissait devant ses juges, il croyait le jour de son exécution arrivé. Heureusement pour lui il existait à son sujet une grande division dans le conseil du roi. Parmi les ministres, les uns voulaient le mettre à mort, les autres le renvoyer en Chine : ces derniers finirent par l'emporter. Le 10 juin, il quittait la capitale de la Corée et était di-

rigé sous bonne escorte vers la frontière; mais tous ses bagages avaient été pillés, et par ordre royal tous les livres écrits en caractères chinois ou en caractères coréens avaient été saisis et jetés au feu. Tous les manuscrits des missionnaires, tous leurs travaux sur la langue du pays disparurent à la fois. Heureusement M<sup>r</sup> Ridel avait laissé en Chine un exemplaire des livres les plus importants. Arrivé le 30 juin à Moukden en Chine, il fut remis en liberté sur l'assurance donnée par un de ses compatriotes, également missionnaire, qu'il était bien Français. C'est là seulement qu'il put avoir des nouvelles de ses confrères, toujours vivants et à leurs postes. On peut juger par là des épreuves que traverse en ce moment l'Église coréenne.

Nous avons vu quelle était la situation du catholicisme en Chine à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle; nous allons voir ce qu'elle est depuis le commencement du xix<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Kia-King, successeur de Kien-Long, se montra aussi peu favorable aux chrétiens que son père; en 1815, il rendit un édit prononçant l'expulsion des catholiques de tout l'empire chinois; mais les troubles intérieurs qui signalèrent ce règne ne permirent pas la stricte exécution de cet édit. Kia-King mourut le 2 décembre 1820, et eut pour successeur son second fils, Mian-Ning. En 1820, celui-ci chassa complètement les missionnaires de Pé-king, où on les avait tolérés jusqu'alors pour la rédaction du calendrier. Cependant les édits des empereurs n'étaient pas rigoureusement exécutés, et les chrétiens de la Chine furent assez tranquilles jusqu'en 1830; alors une nouvelle persécution éclata avec fureur. Le 15 septembre de cette année, dans la chrétienté de Kout-Chen, plusieurs mandarins, à la tête d'une centaine de soldats, cernèrent tout à coup la demeure des missionnaires. MM. Perboyre, Baldus, lazaristes, et un franciscain qui venait de dire la

messe, n'eurent que le temps de s'évader sans pouvoir emporter autre chose que les habits dont ils étaient vêtus. Leur habitation, aussitôt envahie, fut pillée par les soldats, puis entièrement consumée par les flammes. Trois jours après, M. Perboyre fut arrêté, et, après avoir pendant près d'un an enduré d'horribles tortures, il fut martyrisé par strangulation, le 11 septembre 1840. Il était âgé de trente-huit ans. Plusieurs chrétiens de la Chine souffrirent la mort, la prison, l'exil. Beaucoup d'autres se montrèrent prêts à les suivre et à tout souffrir pour la foi de Jésus-Christ.

Cependant l'événement le plus important du règne de Mian-Ning, et peut-être même de toute l'histoire de la Chine, s'accomplissait alors, et dut amener une diversion puissante en faveur des chrétiens. Nous voulons parler de la guerre qui s'éleva entre la Chine et l'Angleterre, et qui se termina par le traité de paix du 26 août 1842, en vertu duquel, outre Canton, seul port ouvert autrefois aux Européens, quatre autres le furent également, savoir : Amoy, Fou-Tcheou-Fou, Ning-Po et Chang-Hai. Les Anglais obtinrent encore la cession de l'île de Hong-Kong, l'admission des consuls de leur nation dans les cinq grands ports de l'empire, la complète égalité des deux gouvernements dans leurs rapports officiels, etc. ; il fut encore stipulé que les villes et ports de l'intérieur de la Chine seraient ouverts à toutes les puissances européennes, qui auront le droit de se faire représenter par des consuls de leur nation.

Deux ans après, le 24 octobre 1844, la France signait avec la Chine un traité d'amitié et de commerce ratifié le 25 août de l'année suivante, et obtenait des conditions de plus en plus avantageuses pour les chrétiens de l'empire. Ainsi l'élément occidental, que ce pays avait toujours repoussé, y fut introduit.

L'empereur Mian-Ning, plus connu en Europe sous le nom de *Tao-Kouang*, qui est celui de la période de son règne, mourut le 24 février 1850, après avoir désigné pour son successeur le quatrième de ses fils, Ins-Hou. Le nouvel empereur s'empressa de confirmer les traités conclus par son père. Dès les premières années de son règne il eut à combattre des bandes de rebelles qui se montrèrent à diverses reprises et dans différentes contrées de l'empire, et ne furent complètement exterminées ou soumises que beaucoup plus tard, en 1864, et avec l'aide des Européens.

Cependant la Chine n'observait pas très scrupuleusement les traités conclus en 1842 et 1844 avec l'Angleterre et la France : une flotte anglo-française parut, en 1857, en vue des rivages du Céleste Empire, s'empara d'abord de Canton, ensuite de Tien-Tsin, vers l'embouchure du Peï-ko. Lord Elgin et le baron Gros y signèrent un traité qui accordait aux Européens la liberté du commerce, la liberté religieuse et une indemnité de trente millions (27 juin 1858). Aux termes de l'article 42 de ce traité, les ratifications devaient en être échangées à Péking. En conséquence, au mois de juin de l'année suivante, les ambassadeurs de France et d'Angleterre annoncèrent leur départ au commissaire du gouvernement chinois, et quittèrent Chang-Haï pour se rendre dans la capitale du Céleste Empire accompagnés de quelques bâtiments. Mais lorsqu'ils se présentèrent à l'embouchure du Peï-ko, on refusa de leur livrer le passage. Ils essayèrent de le forcer, mais furent reçus à coups de canon; les troupes subirent des pertes sérieuses et furent obligées de se rembarquer. Cette perfidie ne pouvait rester impunie. Au mois de juillet 1860, vingt-trois mille Anglais commandés par sir Hope Grant, et douze mille Français sous les ordres du général Cousin de Montauban, débarquèrent en Chine.

Le 14 août, on enleva sans difficulté sérieuse un camp retranché de troupes tartares, et le 21, le principal fort de Takou fut emporté d'assaut, après un bombardement de cinq heures. Ce succès eut un effet prodigieux, et l'on crut un instant pouvoir considérer la guerre comme finie. Immédiatement le gouvernement chinois entama des négociations. On arrêta qu'une escorte d'honneur accompagnerait les plénipotentiaires à Péking pour la signature définitive du traité. Mais au jour fixé pour le départ les envoyés chinois avaient disparu. Indignés de cette mauvaise foi, lord Elgin et le baron Gros donnèrent immédiatement l'ordre de continuer la marche sur la capitale. De nouveaux pourparlers et de nouvelles perfidies les attendaient en route. Attaqués à l'improviste près de Tong-Tchéou, les troupes alliées mirent l'ennemi en complète déroute. Bientôt on apprit que l'armée tartare s'était massée sur le canal de la capitale, près du pont de marbre (Pali-Kao), à cinq milles en avant de Tong-Tchéou, dans un camp retranché préparé de longue main, et défendu par une nombreuse artillerie. La lutte s'engagea le 21 septembre; le général tartare, après avoir fait des pertes considérables, prit précipitamment la fuite. Le 6 octobre, l'armée anglaise campait sous les murs de Péking, pendant que les Français s'emparaient du palais d'été de l'empereur et le livraient au pillage; enfin, le 13 du même mois, le gouvernement chinois, renonçant à une défense inutile, faisait ouvrir les portes de Péking, et l'armée alliée dressait ses tentes sur les remparts de la ville.

L'empereur avait pris la fuite; les conditions de la paix furent arrêtées avec son frère aîné, le prince Kong. Les Chinois promirent d'observer le traité de 1858; la ville de Tien-Tsin devait être occupée jusqu'à la pleine exécution des articles principaux. Les Anglais obtinrent la ville



de Kao-Long, située sur le continent, en face de l'île de Hong-Kong. Dans le traité français on inséra une clause portant que les églises et les cimetières possédés autrefois par les chrétiens leur seraient rendus, et l'on commença immédiatement par la restitution de la grande église de Péking, construite sous le règne de Kang-Hi. Les plénipotentiaires s'imaginaient naturellement avoir fait une paix définitive; les missionnaires et les marchands européens, habitués à la perfidie innée des Chinois, n'avaient pas une aussi grande confiance. En effet, la persécution contre les chrétiens continua dans certaines provinces; mais bientôt les effets du traité commencèrent à se faire sentir, et l'on peut dire que depuis cette époque les chrétiens de la Chine ont joui d'une liberté relative troublée de temps à autre par des persécutions locales. La Chine deviendra-t-elle chrétienne, ou, s'endurcissant de plus en plus, restera-t-elle sourde à cette voix qui, depuis trois siècles, l'appelle à entrer dans le bercail de Jésus-Christ? Dieu seul connaît l'avenir. En attendant, l'Église remplit sa mission; et l'on est consolé en pensant que chaque année, outre une multitude d'enfants que les missionnaires ont baptisés en danger, ils peuvent enregistrer un nombre considérable de conversions d'adultes qui a atteint parfois le chiffre de neuf mille.

---

## CHAPITRE XI

Mission de l'Océanie. — Coup d'œil sur la géographie et l'histoire de cette cinquième partie du monde. — Races d'hommes qui l'habitent. — Mœurs, religion, superstitions de ces peuples. — Les missionnaires protestants ont précédé les catholiques dans l'Océanie. — Effets des prédications protestantes. — Caractère des missions protestantes. — Opposition des ministres protestants aux prédications des prêtres catholiques. — Caractère du missionnaire catholique. — Premières missions en Australie. — Mission des îles Gambier ou Mangaréva. — Détails sur cette mission. — Son origine, ses progrès, son état actuel. — Relation de M. Dumont d'Urville à ce sujet. — Mission de Taïti; obstacles qu'elle rencontre. — Mission de Nouka-Hiva; lentement de ses progrès; son état actuel. — Mission de Sandwich. — Mission de l'Océanie occidentale. — Subdivisions : Nouvelle-Zélande, Océanie centrale, Mélanésie, Micronésie, Nouvelle-Calédonie. — Mission d'Ouvéa ou îles Wallis. — Sacre de M<sup>sr</sup> Bataillon. — Impression produite par la vue des missionnaires sur l'équipage d'un bâtiment français. — Changement dans les mœurs des habitants d'Ouvéa. — Mission de Tonga. — Difficultés qu'éprouvent les missionnaires. — Calomnies des protestants. — Succès des missionnaires à Tonga-Tabou. — Mission de la Nouvelle-Calédonie. — Mission de la Mélanésie et de la Micronésie. — Tableau des sauvages convertis par un missionnaire. — Mort de M<sup>sr</sup> Polding et de M<sup>sr</sup> Bataillon. — Indication des ouvrages à consulter pour l'histoire des missions.

Nous avons vu les merveilles opérées par la foi catholique dans l'ancien monde, dans l'Amérique, dans les Indes, dans le Japon, en Chine et dans tout l'Orient; nous allons la voir pénétrer dans la cinquième partie du monde, l'Océanie, et là communiquer aux sauvages les plus féroces, aux anthropophages, la douceur et la doc-

lité de l'agneau. Les faits miraculeux que nous avons à raconter auront d'autant plus d'attrait pour nos jeunes lecteurs, qu'ils se sont accomplis de nos jours, qu'ils se renouvellent continuellement et dans le moment même où nous écrivons ces lignes; ajoutons que les courageux soldats de la foi appelés à ces conquêtes pacifiques sont pour la plupart nos compatriotes, et quelques-uns peut-être nos parents ou nos amis. Ces titres sont plus que suffisants pour attirer sur eux au moins quelque chose de cet intérêt qui s'attache à nos braves guerriers, quand ils portent glorieusement sur la terre étrangère le nom et le drapeau de la France. Mais avant de parler des travaux et des succès de nos missionnaires, nous croyons utile de donner une idée succincte du théâtre où ils accomplissent leurs exploits évangéliques, et de la nature des hommes qu'ils ont à dompter et à assouplir au joug de la religion.

Entre les côtes occidentales des deux Amériques et les rives orientales de l'ancien monde s'étend une vaste mer couvrant plus du tiers de la surface du globe, et qui pour cette raison a reçu le nom de grand Océan. Au sein de cette mer, sur une ligne de trois mille lieues, surgit un labyrinthe d'îles, un immense archipel, au milieu duquel on distingue une vingtaine de grandes terres, dont la principale est un continent presque égal à l'Europe en superficie. C'est cet amas d'îles innombrables que les géographes modernes ont considéré comme une cinquième partie du monde et ont nommé Océanie.

Pendant trois siècles, les puissances maritimes de l'Europe se sont contentées de faire explorer ces mers par les navigateurs, qui semblaient n'avoir d'autre mission que d'étudier les routes et les moyens de se diriger à travers cet immense labyrinthe d'archipels et d'îles dont les abords sont quelquefois si dangereux; mais aucune d'elles ne songea à y former d'établissements sé-

rieux. Enfin, en 1788, les Anglais, qui venaient de perdre leurs colonies de l'Amérique septentrionale, voulurent pour se dédommager fonder une colonie dans les mers du Sud. Ils choisirent sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie une baie découverte par Cook en 1770, et nommée par lui *Botany-Bay*. C'est là qu'une petite escadre, commandée par le capitaine Philips, débarqua dix-sept cents personnes, au nombre desquelles étaient sept cent soixante *convicts* ou condamnés à la déportation. Le reste se composait de colons libres et de troupes. Bientôt, la situation de ce lieu paraissant défavorable, on alla un peu plus loin, au nord, à Port-Jackson, et l'établissement fut définitivement fixé à Sydney-Cove, le 26 janvier 1788. C'est sur cette plage que fut fondée la ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, aujourd'hui la plus florissante des colonies anglaises.

Les navigateurs qui ont parcouru le grand Océan pendant le *xvii<sup>e</sup>* et le *xviii<sup>e</sup>* siècle, et même au commencement du *xix<sup>e</sup>*, se sont contentés de donner des noms aux îles, aux archipels, aux terres qu'ils découvraient ou qu'ils croyaient découvrir les premiers, de sorte que ces mêmes îles ou terres ont reçu quelquefois quatre ou cinq noms différents; mais aucun d'eux ne s'est occupé de la question de savoir si l'ensemble de ces terres appartenait à telle ou telle partie du globe déjà connue, ou si elles devaient en former une nouvelle sous un nouveau nom. Ce sont les savants géographes de ce siècle qui, après avoir reconnu qu'il était impossible de regarder les îles du grand Océan comme faisant partie de l'Asie, moins encore de l'Amérique, ont conclu qu'elles devaient être considérées comme une cinquième partie du monde, à laquelle ils ont d'abord donné le nom d'*Océanique*, puis enfin d'Océanie.

Quant aux divisions à adopter pour grouper d'une manière distincte les diverses parties dont se compose cette

cinquième partie du globe, nous n'avons pas à nous occuper ici des différents systèmes présentés par les géographes et les navigateurs. Nous ferons seulement usage de celui qui est le plus généralement suivi, parce qu'il est le plus simple et qu'il a été adopté par le saint-siège pour fixer la circonscription des principaux vicariats apostoliques de cette partie du monde. Ce système consiste à diviser l'Océanie en quatre parties : l'Océanie occidentale, l'Océanie centrale, l'Océanie septentrionale et l'Océanie orientale. Ces quatre divisions, déterminées par leur position géographique, ont reçu en outre chacune une dénomination tirée des circonstances particulières à chacune d'elles. Ainsi la première a été appelée *Malaisie*, parce qu'elle est habitée par des peuples de race malaise; la seconde, *Mélanésie*, à cause de la couleur noire de ses habitants; la troisième, *Micronésie*, à cause de la petitesse des îles qui en font partie, et dont la plupart sont inhabitées; enfin la quatrième, *Polynésie*, à cause du grand nombre d'îles qui la composent.

Différentes races d'hommes habitent l'Océanie. La plus nombreuse est la race malaise, qui est répandue dans toute l'Océanie occidentale et dans les grandes îles de l'archipel Indien. La plus grande partie de ces peuples sont mahométans; quelques-uns sont encore idolâtres. Les îles Philippines, qui font partie de cette division, et qui appartiennent à l'Espagne depuis plusieurs siècles, sont catholiques. Cette partie de l'Océanie est la plus anciennement connue, et les missionnaires catholiques ont été les premiers à l'explorer. Parmi ces premiers apôtres on peut citer les noms des pères Clain, Cantova, Legobien, Zunica, Taillandier, Duperron, Cortil, Gervaise, Bernardo de la Fuente, etc. Mais ces missions appartiennent plutôt aux anciennes missions de l'Inde qu'à celles de l'Océanie proprement dite : aussi nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Les races noires de l'Océanie centrale et la race jaunâtre qui peuplent les îles de la Polynésie n'ont d'autre religion que le *polythéisme*, le *panthéisme*, une espèce de *sabéisme*, ou le plus grossier *fétichisme*. Quelques peuplades de Bornéo, de Luçon, de l'Australie, de la terre de Van-Diemen et de la Nouvelle-Calédonie, ne paraissent avoir aucune espèce de religion; la plupart des Mélanésien s n'ont d'autres croyances que celles de l'existence de mauvais génies et une idée vague d'une nouvelle vie. A la Nouvelle-Zélande, à Taïti et dans un grand nombre d'îles de la Polynésie, on adore ou l'on adorait plusieurs dieux appelés *Atouas*; mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils comptaient comme leurs dieux principaux le *Nauï-Atoua*, le maître du monde, le père, dieu le fils, et dieu l'oiseau ou l'esprit. D'où leur est venue cette idée de la Trinité chrétienne? Cette question est difficile à résoudre, et l'on manque des documents nécessaires pour y répondre d'une manière satisfaisante. Tout ce que l'on peut conjecturer de plus vraisemblable à ce sujet, c'est que, d'après l'opinion des savants qui se sont occupés d'anthropologie et d'ethnographie, les peuples de la Polynésie sont originaires de l'Inde, où le christianisme avait pénétré à une époque très ancienne et bien antérieure aux prédications des missionnaires portugais et espagnols<sup>1</sup>, et que les îles de la Polynésie, où cette croyance à la Trinité s'est répandue, ont été visitées ou peuplées par quelques-uns de ces Indiens déjà instruits, quoique confusément, de quelques vérités du christianisme. Mais ce rayon de

<sup>1</sup> Le brahmanisme et le bouddhisme, deux religions qui se partagent l'Inde, ont pour dogme commun l'unité de l'Être suprême; une idée informe de trinité divine, dont la seconde personne a été incarnée un grand nombre de fois. Le savant M. Abel Remusat met hors de doute que les philosophes indiens aient emprunté quelques-unes de ces idées aux missionnaires catholiques envoyés dans l'Asie dès le xii<sup>e</sup> et le xiii<sup>e</sup> siècle.

lumière fut bientôt obscurci par les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Une foule de divinités étaient adorées après ces grands *Atouas* ; on leur sacrifiait souvent des victimes humaines, et dans un grand nombre d'occasions ces victimes étaient mangées par les prêtres et ceux qui assistaient à la cérémonie. Ce sont ordinairement des prisonniers faits à la guerre qui sont ainsi offerts aux dieux et dévorés ; mais dans certaines circonstances, quand on manque de prisonniers et que les prêtres jugent à propos d'apaiser leur divinité par du sang humain, la victime est choisie dans la tribu même ou dans certaines classes du peuple, et désignée par le sacrificateur. Dans la Mélanésie et même dans quelques îles de la Polynésie, les prisonniers sont dévorés par leurs vainqueurs, sans que cet acte soit accompagné d'aucune cérémonie religieuse.

L'absence de toute religion, ou la religion grossière pratiquée par quelques-uns de ces peuples, les livre aux plus absurdes superstitions. Ceci n'a rien d'étonnant, et l'on en pourrait trouver plus d'un exemple ailleurs que chez ces pauvres sauvages et au milieu même des nations policées de l'Europe. Ils ne croient pas en Dieu, et ils croient aux sorciers, aux présages, aux songes, aux maléfices. Ils n'hésitent pas à tuer un homme, à le faire cuire et à le manger, et ils n'oseront pas toucher à un fruit, à un objet quelconque, animé ou inanimé, qui aurait été déclaré *tabou*.

Le *tabou* est une de leurs superstitions, la plus bizarre et la plus généralement répandue dans toutes les îles de l'Océanie. C'est une espèce de loi ou d'institution religieuse fort ancienne, en vertu de laquelle tel ou tel objet est sacré ou interdit, et il est rigoureusement défendu aux individus soumis à cette loi de toucher cet objet, quelquefois de le regarder, même de prononcer son nom. La violation de cette loi entraîne la peine de mort, et si le cou-

pable ne reçoit pas des hommes le châtement qu'il a mérité, l'*Atoua*, dont il a outragé les ordres, se charge lui-même de le punir, et, selon les idées de ce peuple, il n'échappe jamais à ce pouvoir invisible. L'opinion générale est qu'il sera frappé de mort ou atteint du *kovi*, maladie affreuse qui tient de la lèpre et de l'éléphantiasis.

Le tabou est général ou relatif, permanent ou temporaire : ainsi les dieux, les prêtres consacrés au culte d'une seule divinité ou de toutes les divinités, les temples, la personne, même le nom du roi ou des chefs, ainsi que leurs familles, toutes les propriétés et tous les objets appartenant à ces êtres privilégiés, sont constamment *tabou*. Dans quelques îles, les animaux consacrés à la divinité étaient *tabou* pour les femmes, et il en était de même à leur égard de quelques aliments particuliers servis à la table des hommes.

Le tabou général et permanent existe de temps immémorial ; quant au tabou relatif et temporaire, il est prononcé par les prêtres, qui peuvent ainsi défendre de faire tel ou tel acte, de manger tels ou tels aliments, de toucher à tel objet pendant un temps déterminé ou suivant telle ou telle circonstance.

En l'absence de tout principe religieux, de tout frein moral, on conçoit que la dépravation des mœurs doit être excessive. Elle l'était, en effet, et malheureusement elle a encore été augmentée par le contact d'un grand nombre de navigateurs européens, de déserteurs des marines militaires et marchandes d'Angleterre, d'Amérique et de France. Ces hommes, qui avaient connu les bienfaits de la civilisation, n'en apportaient aux sauvages que les vices, et, loin de se montrer disposés à les éclairer des lumières de la religion, ils étaient souvent les premiers à combattre l'œuvre des missionnaires, et même à exciter contre eux des persécutions.



Tel était il y a peu d'années l'état de tous les peuples de la Polynésie et de la Mélanésie, et malheureusement il n'y a encore qu'un bien petit nombre d'exceptions. On ne saurait se faire une idée de la situation misérable de ces hommes, qui habitent pourtant des terres fertiles et où règne un printemps éternel, et qui souvent sont réduits par la disette à se manger entre eux. Après cela, que penser des déclamations de nos prétendus philosophes sur l'excellence de l'*état de nature*? Écoutons ce que nous dit à ce sujet un savant voyageur moderne dont l'autorité ne saurait être suspecte en pareille matière. « J'ai visité récemment, dit-il, un grand nombre de peuples de l'Océanie, et j'ai reconnu, en dépit de Rousseau et des philosophes de son école, que le soi-disant *état de nature* était un mot vide de sens... Ces sauvages, ces prétendus *enfants de la nature* m'ont offert, à quelques exceptions près, les traits de la peur, de l'hypocrisie, du vol, des plus honteuses superstitions, de la plus révoltante férocité, et même de l'anthropophagie. Les Dayas (habitants de Bornéo), les Vitiens, les Maïndaniens, les Nouveaux-Zélandais, les Mangarévien, les Nouveaux-Calédoniens, les Noukahiviens, et grand nombre d'autres Océaniens, nous en fournissent la preuve. Leur physionomie expressive peint toutes les passions avec une mobilité difficile à saisir. Tantôt c'est la menace et la fureur, tantôt c'est une gaieté folle; mais toujours elle conserve quelque chose de faux et de sinistre. La défiance et l'ingratitude sont au fond de leur caractère. Les présents excitent leur cupidité; ils essayent d'enlever par la force ce qu'on leur a refusé, sans que les dons qu'ils ont reçus leur inspirent le moindre sentiment de justice ou de bienveillance. Ils méconnaissent l'autorité même du père de famille; ils sont paresseux et vindicatifs... Chez eux, les femmes sont généralement esclaves;

du moins elles ne sont considérées que comme des bêtes de somme, des animaux sans âme, destinés aux travaux les plus pénibles et les plus abjects <sup>1</sup>. »

Voilà les hommes que nos missionnaires ont entrepris de convertir à la civilisation par la religion ; car la religion seule, avec ses grands principes de justice et de morale, pourra faire disparaître les vices de ces peuples et développer en eux le germe des qualités et des vertus dont ils ne sont pas plus dépourvus que les autres hommes, comme la culture pourra décupler la valeur des produits de leur sol, et y introduire des plantes étrangères qui en augmenteront la richesse. Déjà on peut juger des résultats qu'il est permis d'espérer par les heureux essais tentés dans quelques îles de la Polynésie. Ainsi aux îles Gambier ou Mangaréva, à Tonga, à Fidji, à Foutouna, à Taïti, aux Sandwich et dans quelques autres localités, les peuples, éclairés des lumières de la foi, ont atteint un certain degré de civilisation, qui ne permet plus de les confondre avec les sauvages perfides et anthropophages dont nous parlions tout à l'heure. Les temps marqués par la Providence pour appeler ces peuples à entrer dans la grande famille des nations chrétiennes semblent être arrivés ; et c'est avec un juste sentiment d'orgueil que nous voyons la France contribuer pour une large part à cette grande œuvre de régénération sociale.

Ce ne sont pourtant pas les missionnaires catholiques qui ont tenté les premiers d'annoncer l'Évangile à ces peuples. Les guerres maritimes de la fin du dernier siècle et des quinze premières années de celui-ci ne permettaient pas aux navires français d'entreprendre d'aussi lointains voyages. Longtemps encore après la paix, notre marine fréquentait peu les mers australes, tandis que les navires anglais

<sup>1</sup> Domeni de Rienzi, *Océanie pittoresque*, t. 1<sup>er</sup>.

et américains n'avaient cessé de sillonner en tous sens le grand Océan. Les protestants voulurent profiter de cette absence forcée des prêtres catholiques dans ces parages pour y aller prêcher leurs erreurs. Eux qui, pendant trois siècles, ne se sentant pas le courage d'annoncer l'Évangile aux idolâtres, non seulement se moquaient des missions catholiques, mais encore les blâmaient comme une témérité inexcusable, les voilà qui tout à coup sont saisis d'un beau zèle pour les missions, et ils prétendent surpasser de beaucoup tout ce que l'Église catholique a jamais pu faire en ce genre. Il est vrai qu'ils se présentaient dans la lice armés de toutes les ressources que la prudence humaine peut se procurer pour assurer le succès. Protection des puissances de la terre, sommes énormes mises à leur disposition, rien ne leur a manqué<sup>1</sup>. Et cependant ils ont échoué presque partout. Aux Iles Marquises, après des tentatives réitérées pendant quarante ans, ils avaient fait à peine deux ou trois prosélytes; à la Nouvelle-Zélande, où ils ont de magnifiques possessions, le nombre de leurs prosélytes est tel, qu'un journal anglais protestant, calculant ce qu'avait coûté la conversion de chaque indigène par la dépense occasionnée pour la mission, trouvait que chaque baptême revenait à cinquante mille francs.

Quant aux Iles où leurs succès ont été plus complets, comme à Taiti, aux Sandwich, à Wallis, à Camao, à Vavao, à Tonga, etc., ils se sont emparés peu à peu du pouvoir et ont établi des lois qui semblent plutôt dictées par l'intérêt privé des législateurs que par l'intérêt de la

<sup>1</sup> Les associations établies en grand nombre en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Prusse et en Amérique ont fourni plus de cent cinquante millions pour l'impression et la distribution de la Bible, traduite dans toutes les langues. Ces mêmes associations fournissent en outre, chaque année, une somme d'au moins trente millions pour les frais de voyage et l'entretien de cinq à six mille missionnaires anglicans, méthodistes, anabaptistes, etc. etc. etc.

morale et de la religion. Écoutons ce que dit des missionnaires protestants un auteur qui est loin de leur être défavorable, et qui en fait plus souvent l'éloge que la critique : « Les méthodistes, dans leur rigidité, semblent ne pas oublier leur intérêt personnel ; c'est en prêchant aux sauvages la charité, l'oubli de soi, le mépris des biens de la terre, l'humilité, etc., qu'ils se sont implantés chez les peuples océaniens. Là ils possèdent des troupeaux et de grandes terres ; ils sont les plus riches propriétaires de l'endroit ; leur presbytère est un vaste magasin où le sauvage trouvera des vêtements avec lesquels on lui ordonnera de se vêtir, mais qu'il n'obtiendra qu'en les payant fort cher<sup>1</sup>. » Il n'est pas jusqu'aux bibles que la Société de Londres fait imprimer à ses frais pour être distribuées gratuitement, que les missionnaires protestants ne fassent payer à leurs néophytes. Cette avidité pour le gain, cet amour des richesses, qui fait un si grand contraste avec le désintéressement des missionnaires catholiques, n'a rien qui surprenne quand on pense que la plupart des missionnaires protestants sont mariés, qu'ils ont souvent une nombreuse famille, que presque tous n'ont de leur chef aucun patrimoine, et qu'ils n'ont embrassé la profession de ministres de l'Évangile que comme un moyen d'élever et de placer leurs enfants. Aussi voici comment un écrivain protestant, qui a lui-même habité longtemps l'Océanie, parle de la solidité des conversions faites par de tels prédicateurs : « La crainte des châtimens, et non la conviction, empêche les insulaires de se livrer à toutes leurs anciennes habitudes, et chaque fois que l'occasion se présente, ils la saisissent avec ardeur. Qu'ont fait les missionnaires (protestants) ? Ils croient avoir corrigé les

<sup>1</sup> M. Vincendon-Dumoulin, *Considérations sur la colonisation dans l'Océanie*.

mœurs, et la démoralisation est à son comble ; ils croient avoir fait des chrétiens, et ils n'ont fait que des hypocrites... Tels sont donc les résultats des missions protestantes ; la Bible a été traduite et répandue par milliers d'exemplaires ; des temples ont été construits ; les naturels ont été forcés de suivre des exercices sans comprendre la portée de leurs actes ; les missionnaires se sont enrichis en aggravant les privations et les souffrances des indigènes. En prêchant les dogmes de l'Évangile, que tous ne suivent pas, ils sont tombés peu à peu dans la déconsidération et se sont acquis la haine des naturels. Enfin ces peuples, après avoir fait le premier pas vers la civilisation, sont menacés d'une réaction violente partout où les missionnaires protestants ont exercé leur empire <sup>1</sup>. »

C'est vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, en 1797, que la société des Missions de Londres équipa à ses frais un navire pour porter trente missionnaires protestants sur les différents groupes de l'Océanie. Dès lors, chaque année, de nouveaux missionnaires ont suivi les premiers, et depuis plus de trente ans ils étaient en possession d'exploiter seuls les différents archipels de l'Océanie, lorsque parurent les premiers missionnaires catholiques envoyés dans ces parages. Il y eut un cri général de réprobation poussé par les ministres de toutes les sectes à l'apparition des véritables apôtres de l'Évangile. Aux îles Sandwich et à Taïti, où les méthodistes américains et anglais exerçaient la plus grande influence sur les chefs indigènes, au point qu'ils s'étaient complètement emparés du pouvoir, ils signalèrent les catholiques à l'inimitié des populations, en les montrant comme des païens, et en quelque sorte comme une espèce de bêtes malfaisantes, contre lesquelles tout

<sup>1</sup> MM. Barrot, consul général de France, et Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de la marine, *Considérations sur la colonisation dans l'Océanie*.

acte d'injustice et de cruauté était permis et même légitime <sup>1</sup>. Plusieurs fois notre marine militaire fut obligée d'intervenir pour protéger nos compatriotes missionnaires contre les vexations que leur faisaient subir les ministres protestants. C'est à la suite d'un de ces actes de répression que le protectorat de la France fut imposé à Taïti, et personne n'a oublié le rôle bizarre et complexe que joua dans cette affaire M. Pritchard, missionnaire protestant, consul d'Angleterre, négociant, conseiller intime de la reine Pomaré, etc. etc. Enfin, grâce à l'énergie déployée par nos marins, grâce à la protection de la France, qui occupe plusieurs points importants dans l'Océanie, nos missionnaires n'ont plus rien à redouter du mauvais vouloir des ministres protestants, et ils n'ont plus qu'à surmonter les obstacles, si pénibles d'ailleurs et si multipliés, que leur présente la carrière dans laquelle ils sont courageusement entrés.

Il y a cinquante ans à peine que les premiers missionnaires catholiques se montrèrent en Océanie; ils étaient peu nombreux, dénués de toutes richesses, de toutes ressources temporelles. Ils ne portaient avec eux pour tout bagage qu'un crucifix, un zèle ardent et une foi vive. Il n'en fallut pas davantage pour faire plus en quelques mois que les protestants en trente ans. Ce qui touche surtout le sauvage dans le missionnaire catholique, c'est l'abnégation, le désintéressement, le dévouement absolu de cet homme qui abandonne sa patrie, sa famille, son bien, qui renonce à toutes les jouissances, à tous les plaisirs du monde, pour venir lui enseigner sa religion. Quelque bornées que soient les lumières de son esprit, il a cependant assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il y a de beau, de sublime, dans un pareil dévouement, qui ne craint ni

<sup>1</sup> M. du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, t. I<sup>er</sup>, p. 339.

les fatigues, ni la pauvreté, ni les plus dures privations; qui affronte tous les dangers, les persécutions et la mort même pour lui ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Et quand il compare ce dévouement au froid égoïsme du ministre protestant, est-il étonnant que sa préférence et son affection se portent sur le prêtre catholique?

C'est au centre même de la puissance anglaise dans l'Océanie, c'est en Australie et dans les établissements de la Nouvelle-Galles du Sud que les missionnaires catholiques ont commencé leur œuvre évangélique. En 1820, il n'y avait encore en Australie ni prêtre ni autel; et depuis, cette vaste contrée est devenue, sous la direction de M<sup>r</sup> Polding, une province ecclésiastique où l'on comptait, dès 1846, l'archevêché de Sydney, les évêchés d'Adélaïde, d'Hobart-Town et de Perth, une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente et une écoles, cinquante-six missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et les colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de l'Australie et de la terre de Van-Diémen. Ce qui s'y trouve de plus effrayant, ce sont les colonies pénales de l'Angleterre, peuplées de cinquante mille condamnés, tant pour délits que pour crimes : population la plus gangrenée de l'univers, et qui allait se corrompant de plus en plus. Les plus criminels, les plus indomptables sont confinés dans l'île de Norfolk. Ils paraissent tellement incorrigibles, que jamais ministre protestant n'avait pensé à mettre le pied dans cette île. En dix à onze ans, un prêtre catholique, par quelques visites temporaires, y a produit des changements miraculeux : des criminels qui depuis bien des années ne connaissaient que le blasphème, le crime, la débauche, pleurent leur vie passée, s'en confessent, et sont trouvés dignes de s'asseoir à la table sainte. Ces prodiges étonnent la population protestante de l'Australie, et ébranlent dans son sein les hommes de

bonne foi. Dieu se sert de la conversion des plus mauvais pour toucher et convertir ceux qui le sont moins. Heureusement pour l'avenir de la colonie australienne, l'Angleterre a complètement cessé d'y déporter ses condamnés depuis 1860.

C'est le 8 janvier 1846 que M<sup>r</sup> Brady, premier évêque de Perth, dans la Nouvelle-Hollande, prit possession de son diocèse. A sa suite, trente personnes, parmi lesquelles on aime à compter des enfants de Saint-Benoît, des religieux du Saint-Cœur de Marie, des sœurs de la Merci, sont descendues sur ce lointain rivage au chant des hymnes sacrées. La pieuse colonie ne semblait s'adresser qu'au Ciel, et déjà sur la côte sa voix avait été entendue; quelques sauvages accouraient à la nouveauté de ce spectacle; des blancs quittaient leurs travaux aux accents de cette prière inaccoutumée, et, réunis sous les bénédictions de leur commun père, semblaient présager l'heureux jour où ces diverses nations seraient confondues dans l'unité d'une famille chrétienne <sup>1</sup>.

Outre la province ecclésiastique de l'Australie, dont nous venons de parler, le souverain pontife, depuis 1850, a divisé le reste de l'Océanie en deux autres immenses diocèses ou provinces : l'Océanie orientale et l'Océanie occidentale.

Le vicariat apostolique de l'Océanie orientale réunissait d'abord sous sa juridiction les archipels situés à l'ouest du 160° degré de latitude occidentale, tels que les îles Gambier ou Mangaréva, les Marquises ou Nouka-Hiva, Taïti, les Sandwich, etc.; mais en 1864 Taïti a été érigé en évêché, dont la juridiction s'étend sur les îles Marquises, les Sandwich et une partie des îles Basses ou Pomotou. Le premier évêque titulaire de Taïti appartenait à la congrégation de Picpus.

<sup>1</sup> Rorhbacher, *Histoire de l'Église catholique*, t. XXVIII.



Les habitants de cette partie de l'Océanie se rapprochent beaucoup, pour la forme, du type européen; la plupart avaient des mœurs plus douces que celles des Océaniens occidentaux : il faut en excepter toutefois les habitants des Marquises et des îles Gambier, signalés par leur férocité et leurs habitudes d'anthropophagie. C'est dans ce dernier archipel que les missionnaires catholiques commencèrent leurs travaux évangéliques dans cette partie du monde.

Ce groupe fut découvert en 1797 par le navire anglais qui portait, comme nous l'avons vu, des missionnaires protestants en Océanie. Le navire n'aborda pas, et le capitaine se contenta de donner à cet archipel le nom de *Gambier*, amiral anglais, un des plus ardents protecteurs de la société des Missions de Londres.

Ces îles furent visitées pour la première fois en 1826 par le capitaine anglais Beechey; ses habitants sont signalés par ce navigateur comme les plus inhospitaliers et les voleurs les plus audacieux de la Polynésie. Une rixe s'éleva entre les Anglais et les naturels, et Beechey se vit obligé de faire usage de son artillerie. Quelques indigènes furent tués, et les Anglais s'éloignèrent. Cet événement a laissé des traces profondes dans l'esprit des naturels, et fait époque dans leur histoire.

Quelques petits navires de commerce voulurent tenter d'aborder dans ces îles; mais les naturels se montrèrent constamment hostiles et peu traitables, et toute tentative de ce genre de la part des Européens fut abandonnée.

Enfin, le 7 avril 1834, deux missionnaires apostoliques de la société de Picpus, MM. Laval et Caret, amenés sur un navire anglais, abordèrent aux îles *Gambier* ou *Man-garéva*, et, nonobstant la réputation des habitants, ils se proposèrent d'y travailler à la conversion de ces peuples. Ils se firent déposer sur une petite île du groupe nommé *Ao-Kena* : c'est là que ces hommes intrépides, ayant fait

abnégation de leur existence, commencèrent à prêcher la parole de Dieu. Les habitants les reçurent froidement d'abord ; mais ne leur firent subir aucun mauvais traitement. Les nouvelles doctrines qu'ils entendaient ne produisaient qu'un étonnement stérile sur les insulaires, qui pouvaient à peine les comprendre, tant elles faisaient disparate avec leurs mœurs, leurs habitudes et leurs croyances. Cependant, à force de résignation, de persévérance, de courage et de sacrifices, après avoir donné des soins aux malades et des conseils pour tirer un plus grand parti des ressources de l'île, ils finirent par gagner la confiance des insulaires. Ceux-ci en vinrent à offrir spontanément à leurs hôtes des vivres et une cabane, puis ils les traitèrent avec amitié et respect ; enfin ils se laissèrent baptiser, et la majeure partie d'Ao-Kena fut bientôt chrétienne.

Encouragés par ce succès, les apôtres entreprirent d'aller convertir les habitants des autres îles, en commençant par Mangaréva, la plus grande, la plus peuplée, et de plus la résidence du chef ou roi, dont la souveraineté s'étendait sur l'archipel entier. Les missionnaires s'y rendirent sur une frêle embarcation ; mais à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le peuple, excité par quelques fanatiques et par les prêtres des idoles, les reçut à coups de pierres. Poursuivis et traqués, les dignes missionnaires, qui étaient préparés au martyre si telle était la volonté du Ciel, jugèrent cependant avec raison qu'il serait plus utile pour le succès de leur cause de chercher à sauver leur vie. Dans leur fuite ils purent gagner les hautes graminées qui couvrent une montagne, la seule de l'île, et ils y trouvèrent un abri protecteur contre les poursuites des sauvages. Ceux-ci, dans la rage qui les animait, mirent le feu aux roseaux, espérant que les blancs ne pourraient pas échapper à ses atteintes. Mais le vent, tout en excitant l'incendie, suscita aussi des tourbillons

d'une fumée épaisse qui déroba les fugitifs à la vue de leurs ennemis : grâce à cette circonstance, ils purent s'élever dans la montagne, et vers deux heures du matin ils parvinrent au sommet.

De temps en temps, aux lueurs de l'incendie qui couvraient les flancs de la montagne, ils pouvaient distinguer les bandes de sauvages en armes qui les cherchaient pour les égorger. Mais ce n'était pas tout : exténués de fatigue et de faim, ils étaient torturés par une soif ardente sans voir la possibilité d'être soulagés. S'armant de courage et de patience, ils se préparaient à passer la nuit parmi les ruines d'une cabane située près de la cime du mont, lorsqu'un bruit soudain vint ranimer leurs frayeurs. C'était sans doute l'ennemi qui approchait, et cette fois il ne leur restait plus qu'à recommander leur âme à Dieu ; c'est ce qu'ils firent en effet. Cependant, en prêtant l'oreille plus attentivement, ils remarquèrent que ce bruit partait toujours du même endroit et ne se rapprochait point ; enfin ils reconnurent que ce n'était autre chose que le murmure d'une petite cascade qui tombait à quelque distance. Leurs craintes se changèrent en actions de grâces à la Providence, qui leur envoyait ce soulagement inattendu dans leur détresse. Après s'être désaltérés à l'eau de la cascade, ils attendirent tranquillement la fin de la nuit.

Cependant les sauvages, ennuyés de l'inutilité de leurs recherches, s'étaient retirés chacun chez eux. Aux premières lueurs de l'aurore, les missionnaires purent réussir à sortir de leur retraite, et avec beaucoup de précautions ils parvinrent à retrouver leur canot échoué au rivage, et se hâtèrent de regagner Ao-Kena.

Quelque temps après, le fils d'un des principaux chefs de Mangaréva, étant venu visiter l'île d'Ao-Kena, y tomba dangereusement malade ; les missionnaires lui prodiguèrent tous leurs soins, et eurent le bonheur de le sauver.

Le bruit de ce succès miraculeux se répandit à Mangaréva ; chacun en fut ému, et le roi Mapoutéa témoigna le désir de voir les auteurs de cette guérison. Les missionnaires se rendirent avec empressement à ce désir, et cette fois ils furent favorablement accueillis. Aussitôt ils se mirent à prêcher leur doctrine. Il est digne de remarque que les hommes des classes supérieures furent les premiers à comprendre et à goûter les vérités qu'on leur annonçait. A leur tête se distinguait Matoua, l'oncle du roi, grand prêtre et sacrificateur des idoles, qui abandonna les pratiques sanguinaires de sa religion pour embrasser le christianisme avec le plus vif empressement. On ne peut douter que son exemple n'en ait entraîné bon nombre d'autres, particulièrement dans la classe du peuple. Les baptêmes commencèrent à avoir lieu et se succédèrent rapidement. Les habitants d'Alka-Marou se rangèrent bientôt à la nouvelle foi. Ceux de Taravaï furent les plus tardifs, et leur conversion n'eut lieu qu'en 1836. Ainsi deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée des pères Laval et Caret, et la population tout entière des îles Gambier, chefs et peuple, prêtres des idoles, sans distinction, s'était convertie.

Ce fut aussi à cette époque, en 1836, que M<sup>re</sup> Rochouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, arriva à Mangaréva avec un renfort de prêtres et M. Fleury de la Tour, qui, quoique simple laïque, s'était volontairement dévoué à venir partager les travaux des missionnaires. La conduite et les manières du prélat furent si douces, si conciliantes et si persuasives, qu'il sut gagner tous les cœurs. Sa tenue pleine de dignité et la pompe des cérémonies n'ajoutèrent pas peu à l'attachement que les naturels ressentaient pour leur nouveau culte.

En peu de temps les travaux des missionnaires produi-

sirent des résultats merveilleux. Dès l'année 1838 il s'était opéré dans les mœurs, les habitudes, les goûts, les croyances des sauvages, un changement qui les rendait méconnaissables aux navigateurs depuis longtemps habitués à fréquenter les peuplades de l'Océanie. Il faut lire dans la relation des voyages de l'amiral Dumont d'Urville les détails de sa relâche à Mangaréva pendant le mois d'août 1841, l'impression que produisit sur lui et sur tous les officiers de son état-major l'étonnante conversion opérée chez ces hommes, la veille encore idolâtres et anthropophages. Nous regrettons que l'espace ne nous permette de donner que de courts extraits de cette relation, en choisissant les passages qui nous ont paru les plus intéressants.

« Les naturels qui vinrent visiter notre navire au moment de son arrivée, dit M. d'Urville, étaient tous jeunes, bien conformés, alertes et vigoureux. Ils sont d'une humeur douce et paisible, se montrent sensibles aux avances d'amitié qu'on leur fait, et disent à chaque instant qu'ils sont catholiques; ils ne mettent pas un morceau à la bouche sans faire le signe de la croix, et paraissent surtout très heureux quand quelques-uns de nos hommes en font autant et leur débitent quelques mots de prière. Chez ces nouveaux chrétiens règne toute l'ardeur du néophyte. »

M. Dumont d'Urville, après avoir visité l'évêque de Niopolis et le roi Mapoutéa, à qui il fit des présents, ainsi qu'à son oncle Matoua, l'ex-grand prêtre des idoles, voulut parcourir le village en compagnie des missionnaires et des principaux habitants. On lui montra d'abord l'église, qui n'était encore qu'un hangar couvert de feuilles de pandanus; puis l'habitation des missionnaires, « assez modeste, dit M. d'Urville, mais large et bâtie à la manière des cases des naturels, où tout indique le mépris et l'insouciance des commodités de ce monde. Je me rappo-

lais à ce sujet celles des missionnaires protestants que j'avais observées dans un de mes précédents voyages à Taiti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande. Dans ces dernières, au contraire, tout respirait le confortable, une sorte de luxe bien supérieur à la condition primitive de leurs propriétaires, qui provenaient des plus basses classes de la société.

« De là on me fit voir l'ancien temple, beau hangar de vaste dimension et d'une solide construction. Les dieux qui l'habitaient ont tous disparu ; leurs propres adorateurs, convaincus de leur impuissance, les ont livrés aux flammes, à la suggestion des missionnaires. Quelques poteaux en bois sculptés au sommet attestent seuls l'ancienne destination de cet édifice, et tout l'intérieur est encombré par de beaux blocs de corail taillés par les naturels, et destinés à la construction de l'église qui sera élevée sur le même emplacement<sup>1</sup>. Je vis bientôt un autre grand travail tout récemment exécuté par les naturels, à l'exhortation des missionnaires. C'était une belle route large, unie, qui traversait la vallée entière dans l'étendue de plus d'un mille, en longeant le bord de la mer. Ses deux côtés sont couverts de jolies plantations de taros, de cocotiers, de bananiers bien entretenus, et l'on a ménagé les arbres, dont quelques-uns poussent au milieu de la route et en font une promenade délicieuse. Tout cet espace était jadis inculte et presque impénétrable : à l'instigation des missionnaires, qui joignent l'exemple au précepte, les naturels ont poussé cette besogne avec une telle vigueur, qu'ils ont accompli ces beaux travaux en moins de deux ans.

<sup>1</sup> Cette église a été achevée quelques années après ; chacune des trois autres îles du groupe a aussi son église ; mais celle de Mangaréva est la plus belle et la plus grande. Elle est telle, dit un missionnaire dans une de ses lettres, que peu de nos petites villes de France en possèdent de pareilles.

« Quelques cases sont éparses près de la route. L'une d'elles appartient à un des oncles du roi. Près de là on me montra l'endroit où, quatre à cinq ans auparavant, un homme avait été offert au dieu *Tou*, divinité principale de l'île, puis tué et mangé. Quelques-uns des assistants confessaient avoir pris part à ce festin, mais ils ne faisaient pas cet aveu sans montrer un certain embarras. »

Le dimanche 12 août 1841, M. Dumont d'Urville assista à la messe avec les états-majors et les équipages des deux corvettes qu'il commandait, *l'Astrolabe* et *la Zélée*. Rien de plus touchant que cette cérémonie, qui ne produisit pas moins d'effet sur les indigènes que sur les marins français. Voici ce que raconte à ce sujet un des officiers de *l'Astrolabe*, M. Rauquemorel.

« Un autel avait été dressé en plein air, dans l'angle formé par les deux côtés de l'église. L'édifice, encadré par les arbres à pain, dont les branches entrelacées formaient le voile, n'avait d'autres décorations que quelques pavillons tendus autour du sanctuaire. Le sol était couvert des étoffes du pays. Deux fauteuils pour le commandant, et des sièges pour les états-majors des deux corvettes, avaient été préparés à droite de l'autel. À gauche étaient un fauteuil pour le roi et un siège pour ses trois oncles. Les femmes occupèrent la droite et les hommes se placèrent à la gauche. Le détachement prit place en face de l'autel, derrière les assistants, qui, accroupis sur leurs talons, attendaient avec recueillement que la cérémonie commençât. Dès que l'évêque eut paru à l'autel, entouré de tous ses diacres, l'un d'eux, se tournant du côté des assistants, entonna un verset en langue du pays. Aussitôt un millier de voix, au timbre grave et sonore, s'éleva avec un ensemble et une harmonie qui pénétrèrent nos âmes de l'émotion la plus vive. Jamais les pompes de nos cathédrales, ni la musique guerrière de nos armées, n'ont

étonné mon oreille et fait vibrer mon âme autant que ce chant religieux, ce simple chant des sauvages qui bénissaient le Dieu des chrétiens<sup>1</sup>. »

« J'avoue, dit un autre officier, M. de Montravel, que je n'ai jamais été témoin d'une scène plus délicieuse que

<sup>1</sup> Ce cantique a été composé par le P. Cyprien Liausu, l'un des missionnaires de Gambier. L'air est à peu près celui d'*O filii et filiae*. En voici les quatre premières strophes, avec la traduction :

Ora noa, ora noa,  
Ora noa, ora noa.

Koua ora toti aporo  
Kouao maï te ao  
Noto tatoou atoua.

Ora noa, ora noa, etc.

Ha te papa te ma ara  
Roua riro tatoou oua.  
Ki te matoua parotou.

Ora noa, etc.

Ko Jetou Kirito noti  
Koua tomo oki koi  
Ki te monava no tatou oua.

Ora noa, etc.

Koua ne Porotoue  
Koua tomo oki koe  
Ki te monava no tatou oua.

Ora noa, etc. etc. etc.

Vie nouvelle! vie nouvelle!

L'empire du démon a disparu. Le jour de notre Dieu est arrivé.

Vie nouvelle! etc.

Par le baptême nous avons tous passé à un bon père.

Vie nouvelle! etc.

Jésus-Christ, tu es entré, toi aussi, dans le cœur de nous tous.

Vie nouvelle! etc.

Esprit bon, tu es entré, toi aussi, dans le cœur de nous tous.

Vie nouvelle! vie nouvelle! etc.



celle que j'avais alors sous les yeux ; j'étais ému, et, je le demande, qui ne l'eût été à ma place ? D'un côté la civilisation avec tous ses vices cachés sous des habits dorés, de l'autre un peuple simple et vertueux comme les premiers chrétiens : c'était un assemblage fait pour inspirer bien des pensées à un philosophe, et faire faire des comparaisons peu à notre avantage. »

Nous terminerons nos citations par celle où M. Dumont d'Urville signale les améliorations matérielles apportées par les missionnaires à la condition des sauvages. « Non contents d'avoir réformé le moral de ces hommes, les missionnaires s'occupèrent aussi avec activité des améliorations matérielles. Par leurs soins, des plantes nouvelles furent introduites, celles qu'ils possédaient déjà furent mieux cultivées ; des animaux inconnus leur furent apportés et nourris avec soin, pour leur assurer de nouvelles ressources à l'avenir. Les cabanes devinrent plus logeables ; enfin des efforts furent tentés pour leur ménager des habillements plus solides que ceux qu'ils avaient auparavant. » Ces efforts dont parle M. d'Urville ont été couronnés d'un plein succès. Voici ce qu'écrivait à ce sujet, en 1842, le père Cyprien de Liausu, alors supérieur de la mission : « Notre but en venant parmi ces peuples a été, avant tout, d'en faire des chrétiens, et puis aussi d'améliorer leur existence matérielle, en leur apprenant les arts de première nécessité et les connaissances qui sont pour l'homme un bienfait. Il fallait d'abord songer à les nourrir, à les vêtir et à les loger : c'est aussi de ce côté que s'est portée d'abord notre attention. Dieu a béni nos efforts, et nous n'en sommes plus maintenant à de simples essais ; nous avons, à la grande île seulement, huit métiers de tisseranderie, lesquels ont confectionné cette année deux mille trois cents brasses de toile. Tout le coton (que les indigènes ne connaissaient pas autrefois) a été filé en deux

mois et demi et tissé en sept mois. La quantité d'étoffe qui est revenue aux fileuses a été, aux unes de trois à cinq brasses, et aux autres de dix à onze, proportionnellement à leur travail. »

« Toujours les missionnaires, continue M. Dumont d'Urville, se montrèrent empressés de secourir et d'aider de tous leurs moyens les naturels dont ils avaient pris la direction. En même temps, toujours simples et modérés dans leurs besoins, contents de la modeste soutane qui les couvrait, ils savaient aussi se borner aux aliments du pays, et même aux mets que les naturels leur avaient préparés. Toute leur ambition, tout leur luxe se réduisaient à la construction d'édifices plus imposants pour le culte divin.

« Par cette conduite sage, louable et modeste, ils avaient réussi à se concilier l'estime et l'attachement des naturels, qui les considéraient comme leurs véritables pères. Leur respect et leur enthousiasme pour M. Nilopolis ne pouvaient pas être surpassés. Presque tous mes compagnons s'unirent à moi pour applaudir aux succès de nos dignes compatriotes ; et je crus m'apercevoir que les étrangers eux-mêmes, Anglais et Américains, nonobstant leurs préjugés et leurs préventions religieuses et nationales, ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à la conduite exemplaire, à la modestie et à la charité sans bornes de nos missionnaires : vertus qui contrastaient si fort avec la cupidité, l'orgueil, l'intolérance des méthodistes ; vices arrivés à un tel degré, qu'ils étaient devenus le sujet de la réprobation universelle.

« Le bruit des succès de la mission française de Mangaréva se répandit jusqu'à Taïti, et la conduite de ces nouveaux apôtres toucha vivement les habitants de cette île, déjà bien fatigués des leurs et de leurs exactions continuelles. Dans leur langage naïf, « les Français, disaient-ils, donnent toujours, et ne demandent jamais ; mais

« les Anglais nous demandent toujours, et ne nous donnent jamais rien. » Aussi bon nombre désiraient-ils vivement changer leurs directeurs spirituels <sup>1</sup>. »

En 1844, l'île de Mangaréva fut visitée par le capitaine Penaud, commandant la frégate *la Charte* : son témoignage n'est pas moins explicite que celui de M. Dumont d'Urville. « C'est, dit-il, une des populations les plus bienveillantes que l'on puisse rencontrer, et chez laquelle la propriété est le plus religieusement respectée. Des vêtements décents ont remplacé l'entière nudité commune aux sauvages de l'Océanie. » Après avoir fait un juste éloge des missionnaires, qui en si peu de temps ont opéré un changement aussi extraordinaire, M. Penaud cite comme un des plus zélés néophytes, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la ferveur, l'oncle du roi, Matoua, ancien grand prêtre des idoles. Cet homme, d'une corpulence colossale, jouissait autrefois par ses fonctions d'une immense influence, et s'adjudgeait une très grande partie des offrandes faites aux divinités ; c'était sous sa direction que les victimes humaines étaient sacrifiées, rôties, distribuées. Eh bien, ce même homme passait l'après-midi du dimanche à chanter des psaumes et à rouler un chapelet dans ses larges mains, accoutumées autrefois à égorger des hommes en sacrifice <sup>2</sup> ! »

La ferveur de ces nouveaux chrétiens s'est soutenue, et les nouvelles qu'on a reçues de ces îles dans ces dernières années (1852 et 1853) continuent à nous présenter les Mangaréviens comme offrant un tableau parfait des mœurs, de la foi et de la charité des chrétiens de la primitive Église.

<sup>1</sup> Dumont d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, t. III, pages 130 et suiv. jusqu'à 214.

<sup>2</sup> Rapport du commandant Penaud au ministère de la marine. (*Annales de la marine et des colonies*.)

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur la mission de Mangaréva, parce qu'elle a été la première établie dans cette partie de l'Océanie, et qu'elle peut faire juger des obstacles qu'ont eu à vaincre nos missionnaires, et des heureux succès qui ont couronné leurs efforts. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas d'en faire autant à l'égard des autres missions ; on y verrait les mêmes obstacles, et de plus grands encore, surmontés avec la même persévérance et le même courage. Nous allons indiquer sommairement l'origine et les progrès des autres établissements des missionnaires catholiques dans l'Océanie.

Nous avons vu que le bruit des succès de la mission française de Mangaréva s'était répandu jusqu'à Taïti, et que les habitants de cette île désiraient l'arrivée des prêtres français. MM. Laval et Caret, les premiers apôtres de Mangaréva, instruits des dispositions des Taïtiens, s'embarquèrent pour cette île en 1836. Mais, arrivés à leur destination, ils furent expulsés de l'île par l'ordre de la reine Pomaré, cédant à l'influence des ministres protestants, et surtout de M. Pritchard. Nous avons dit déjà qu'à la suite des vexations subies par nos compatriotes, l'amiral Dupetit-Thouars exigea des réparations et un traité de la reine Pomaré. Puis ce traité ayant été violé, le même amiral prit possession des îles Taïti au nom de la France ; mais cette annexion fut changée en un protectorat qui laisse à la reine et aux chefs le pouvoir de l'intérieur de l'île, abandonnant à la France toute la souveraineté extérieure.

Dès lors l'action de nos missionnaires n'a plus été entravée à Taïti par le gouvernement de l'île ; mais elle n'a pas fait des progrès aussi rapides qu'à Mangaréva, parce qu'une partie de la population taïtienne est restée attachée au protestantisme, et qu'une autre, égarée et gâtée par les étrangers de toutes les nations fixés dans ces îles, est

tombée dans l'indifférence en matière de religion. Cependant les efforts de nos missionnaires ne se ralentissent pas; déjà ils ont ramené au bercail bon nombre de ces brebis égarées, et ce nombre ne manquera pas de s'accroître.

A Nouka-Hiva (Iles Marquises), les missionnaires catholiques n'ont pas trouvé un seul indigène protestant; car, malgré les efforts des ministres anglais ou américains, renouvelés à plusieurs reprises pendant près de quarante ans, ils n'étaient parvenus à former aucun néophyte. MM. Deveau et Borgelle, appartenant à la société de Picpus, furent débarqués sur ces Iles en 1838. Ils rencontrèrent de la part des habitants de plus grandes difficultés encore qu'à Taïti; mais ils n'en persévérèrent pas avec moins d'ardeur. En 1841, ils n'avaient encore admis à recevoir le sacrement de baptême que vingt-cinq de leurs catéchumènes; mais depuis que ces Iles ont été déclarées colonies françaises, et qu'elles sont gouvernées par des autorités françaises, l'action de nos missionnaires s'est fait sentir avec une influence beaucoup plus marquée. Aujourd'hui le nombre des catholiques s'est tellement accru, qu'à la chapelle de la mission ne peut plus suffire au nombre toujours croissant des néophytes, et que le gouvernement vient d'ordonner l'érection d'une église de trente-cinq mètres de long sur vingt-deux mètres de large. La première pierre de cet édifice a été posée avec une grande solennité le 28 janvier 1854.

Aux Iles Sandwich, les méthodistes américains avaient eu les mêmes succès que leurs confrères anglais à Taïti. La population tout entière, le roi Tamehamea en tête, s'était fait baptiser. Quand les missionnaires catholiques se présentèrent dans ces parages, ils éprouvèrent aussi les mêmes vexations de la part des autorités locales; mais, grâce à l'intervention de notre marine, il leur fut enfin possible d'annoncer librement la parole de Dieu. Aujourd'hui

d'hui la moitié au moins de la population des îles Sandwich a quitté le protestantisme pour embrasser la religion catholique.

L'immense étendue de l'Océanie occidentale, dont il nous reste à parler, en a nécessité le partage en plusieurs subdivisions, où sont établis des évêchés et des vicariats apostoliques. Ces subdivisions sont :

La Nouvelle-Zélande, qui comprend deux évêchés, dont les sièges sont établis à Auckland et à Wellington ;

L'Océanie centrale, formant un vicariat général, dont les principales stations sont les îles Wallis, Futuna, Tonga, l'archipel des Navigateurs et l'archipel Fidji ;

La Mélanésie et la Micronésie, formant ensemble un vicariat apostolique : la Nouvelle-Calédonie, quoique appartenant à la Mélanésie, forme un vicariat apostolique séparé, ayant dans sa dépendance l'île des Pins, et les autres îles du voisinage, telles que les Loyalti, les Nouvelles-Hébrides, etc.

Le premier évêque de l'Océanie occidentale, M<sup>r</sup> Pompallier, partit de France, le 24 décembre 1836, avec quatre prêtres de la société de Marie, dits maristes, et trois frères coadjuteurs de la même société. Un de ces premiers missionnaires, le père Bret, mourut pendant la traversée. Le 1<sup>er</sup> novembre 1837, le navire s'arrêtait à Wallis, et y déposait dans l'île principale, appelée Ouvea, le père Bataillon, sans autres armes que la croix contre l'hérésie, dont les ministres étaient depuis longtemps installés dans tous les archipels voisins, et contre l'idolâtrie, protégée par tous les rois et chefs de ces îles. Plus tard, il eut pour coopérateur le père Viard, qui partagea ses travaux et ses succès ; car en peu d'années ces zélés missionnaires obtinrent des résultats aussi remarquables que leurs confrères de Picpus en avaient obtenu à Mangaréva. L'île

Futuna, à une journée de distance de Wallis, recevait quelques jours après le père Chanel. Premier apôtre de cette île, il en devint trois ans après le premier martyr : il avait préparé une abondante moisson, qu'il arrosa de son sang, et que les missionnaires recueillent aujourd'hui dans la joie ; car Futuna est en ce moment une des stations de ces parages où la religion est le plus florissante. Enfin le 10 janvier 1838, M<sup>re</sup> Pompallier débarquait à Hokianga, dans la Nouvelle-Zélande. Il rencontra sur cette grande terre quelques colons catholiques d'Angleterre et d'Irlande, plusieurs tribus déjà gagnées au protestantisme, et l'immense majorité de la population encore infidèle. L'évêque fixa son siège dans la partie du nord, et son Église fut dès lors constituée.

Les nombreux archipels de l'Océanie occidentale étant séparés par de vastes étendues de mer, et peu fréquentés des navires, le saint-siège, comme nous l'avons dit, voulut y multiplier les vicariats apostoliques. M<sup>re</sup> Bataillon fut nommé à celui de l'Océanie centrale, et sacré à Wallis le 3 décembre 1843, avec le titre d'évêque d'Énos. Sa juridiction comprend, entre autres archipels, celui de Fidji, qui reçut en 1844 deux prêtres et un frère coadjuteur, et celui des Navigateurs, où furent inaugurées, un an plus tard, deux nouvelles missions. Ce vicariat comptait en 1864 environ vingt-cinq religieux de la société de Marie.

M<sup>re</sup> Bataillon fut sacré par M<sup>re</sup> Douare, évêque d'Amata, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, pendant que ce dernier se rendait à sa destination. Voici ce que nous lisons à cette occasion dans le rapport du capitaine Lafferrière, commandant la gabare *le Bucéphale*, chargé de conduire M<sup>re</sup> Douare et les missionnaires qui l'accompagnaient à la Nouvelle-Calédonie : « Le 29 novembre nous jetâmes l'ancre près du village de Saint-Joseph (nom que

les missionnaires ont donné au principal village d'Ouvea), en vue d'une grande croix de mission érigée par M<sup>re</sup> Pompallier en 1842. Le lendemain, M<sup>re</sup> Douare descendit à terre pour aller annoncer lui-même au père Bataillon son élévation à l'épiscopat, et la mission qu'il avait à remplir auprès de lui pour lui conférer cette dignité. Il revint à bord avec les deux missionnaires. Leur arrivée produisit sur nous tous une heureuse et profonde impression : leur figure grave et portant des traces de leurs fatigues, leur air modeste et plein de dignité, leur regard pénétrant, leur longue chevelure, leur costume presque pauvre, avec un grand crucifix pendu à leur cou, nous représentèrent le missionnaire dans toute la vérité du caractère apostolique. »

Le sacre eut lieu, comme nous l'avons dit, le 3 décembre. Cette époque était bien remarquable pour le nouvel évêque ; car c'était le même jour, fête de saint François Xavier, que six ans auparavant il avait célébré la première messe qui eût été dite à Ouvea. Toute la population de l'île et des îles voisines prit part à cette fête, qui fut célébrée avec toute la pompe que pouvait comporter la localité, augmentée de la présence de l'état-major et de l'équipage du *Bucéphale*.

M. Lafferrière, après de longs détails sur ce qu'était autrefois la population d'Ouvea et sur ce qu'elle est aujourd'hui, résume ainsi ses observations : « M<sup>re</sup> Bataillon a su en former une excellente famille chrétienne. Les habitants de toutes les classes m'ont paru des modèles de piété, remplis d'affection et de dévouement pour leur premier pasteur et de bienveillance pour les étrangers, à quelque religion qu'ils appartiennent, quoiqu'il y ait nécessairement une petite préférence pour ceux, tels que les Français, qu'ils appellent *leurs parents, leurs frères*, en qualité d'enfants de l'Église mère. Autrefois ce peuple



était fourbe, voleur de profession, pirate et anthropophage; aujourd'hui la douceur domine dans son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol et l'horreur. Ici l'on n'a plus besoin de serrure: le missionnaire peut laisser fruits, vin, argent, effets, sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent<sup>1</sup>. »

Dans le même voyage, le *Bucéphale* eut occasion de relâcher à Tonga-Tabou, où résidaient les pères Chevron et Grange, de la société de Marie. Le commandant invita aussitôt les deux missionnaires à venir dîner à bord. « Les révérends pères, dit M. Lafferrière, s'empressèrent de se rendre à notre invitation. Il serait difficile de peindre la joie de ces bons missionnaires de se trouver à bord d'un bâtiment de guerre français, et à table avec un évêque de leur société religieuse venant coopérer à leur sainte œuvre, apportant la récompense des travaux d'un de leurs confrères, pouvant enfin les entretenir d'un de leurs intérêts les plus chers, même de leurs familles; mais on la comprendra lorsqu'on saura que depuis plus d'un an ils étaient sans nouvelles de leur propre évêque, M<sup>r</sup> Pompallier, sans secours d'aucune sorte, dans un dénuement à faire pitié, vivant presque de la charité des naturels. La goélette *l'Atlas*, en déposant les pères Grange et Chevron à Tonga, au mois d'octobre 1842, avait bien laissé à ces messieurs une certaine quantité de biscuits et de riz; mais ces provisions s'étaient avariées et avaient duré peu de temps: en sorte qu'ils s'étaient bientôt vus forcés de s'imposer les plus grandes privations pour sauver, aux yeux de leurs prosélytes, la dignité de leur caractère. »

Cette position était d'autant plus fâcheuse, que les missionnaires protestants, établis depuis longtemps dans les

<sup>1</sup> Rapport du capitaine Lafferrière, commandant la gabare le *Bucéphale*, au ministre de la marine. (*Annales de la marine et des colonies*, année 1844, partie non officielle.)

Illes de cet archipel, en profitèrent pour décrier les missionnaires catholiques et les représenter aux yeux des naturels comme de *misérables aventuriers* appartenant à une nation impuissante à les protéger. Ces allégations, appuyées par le luxe et la richesse des ministres protestants, et la présence fréquente des bâtiments de guerre anglais dans ces parages, étaient de nature à produire une impression très défavorable à nos missionnaires, d'autant plus qu'aucun navire français appartenant à la marine de l'État n'avait paru sur ces rivages depuis 1827 : encore celui qui s'y était montré à cette époque avait-il laissé de fâcheux souvenirs<sup>1</sup>.

Malgré ces désavantages, les deux missionnaires français n'en avaient pas moins travaillé avec succès à la conversion des insulaires, et déjà un changement notable se faisait remarquer dans les mœurs et le caractère de ces peuples. « À juger les Tonga, dit M. Lafferrière, par ce que nous avons vu, on serait loin de se douter que ce sont là les mêmes sauvages qui, il y a quelques années à peine, enlevaient les étrangers, pillaient les embarcations, commettaient toutes sortes de méfaits. Nous n'avons pas non plus la moindre chose à dire contre la moralité des femmes. Tonga est donc, sous les rapports essentiels, en bonne voie de civilisation, etc. »

Enfin, le 21 décembre 1843, le *Bucéphale* arriva à la Nouvelle-Calédonie, où il laissa M<sup>re</sup> d'Amata avec deux prêtres et deux frères. Le 29 décembre fut installée cette mission, si longtemps éprouvée. Il faut lire dans les *Annales de la propagation de la foi* le récit des travaux et des souffrances qu'eurent à endurer les premiers mis-

<sup>1</sup> C'était l'*Astrolabe*, commandée par M. Dumont d'Urville. — Les habitants de Tonga ayant enlevé une de ses embarcations, il fut obligé de recourir à la force, et d'employer son artillerie pour les contraindre à rendre les hommes de l'embarcation qu'ils avaient faits prisonniers.

sionnaires envoyés sur cette terre inhospitalière, habitée, comme la plupart des îles de l'Océanie occidentale et surtout de la Mélanésie, par des peuples anthropophages, et l'on aura une faible idée de ce qu'il faut de courage, de zèle apostolique, d'abnégation et surtout de charité à ces hommes intrépides pour tenter de pareilles entreprises et persévérer jusqu'à leur accomplissement. Deux fois forcés de quitter la Nouvelle-Calédonie, après avoir vu leur établissement brûlé par les sauvages et un de leurs frères massacré, les missionnaires y étaient revenus de nouveau, et à force de persévérance ils étaient parvenus à former une station prospère dans l'île des Pins, et une autre sur la Grande-Terre, lorsqu'au mois de septembre 1853 parut dans ces parages une petite escadre française, qui venait, au nom de l'empereur Napoléon III, prendre possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Le procès-verbal de cette prise de possession a été signé, comme on a pu le voir dans les journaux, par des missionnaires français qui se trouvaient alors à la Nouvelle-Calédonie et à l'île des Pins.

Le vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie fut établi en 1844. M<sup>re</sup> Épalle, évêque de Siam, qui en était le titulaire, avait amené avec lui douze prêtres ou frères maristes. Premier évêque de cet archipel, il en fut aussi le premier martyr, comme le père Chanel l'avait été à Futuna. Il fut massacré par les sauvages de son diocèse le 19 décembre 1845. La mission s'y est rétablie en 1846, et il fut remplacé par M<sup>re</sup> Colomb, son coadjuteur nommé, qui prit le titre de vicaire apostolique.

L'espace nous manque pour pouvoir rendre compte des progrès merveilleux que la religion a faits dans cette partie du monde, et parmi des peuples considérés naguère comme les plus féroces de l'hémisphère austral. « Ces hommes, écrit un missionnaire, sans la lumière de l'Évan-

gile, sont par leur hideux tatouage, par leurs yeux vifs et leur air féroce, l'image du démon ; mais, devenus catéchumènes et surtout néophytes, ils ne sont plus reconnaissables, malgré leur tatouage, qui ne s'efface jamais ; leur regard est bon, leur air affable, leurs paroles sensées ; leurs procédés officieux et leurs manières inspirent la confiance. » Il faut lire ces scènes touchantes, ces actes d'une foi vive et sincère qui rappelle toutes les vertus des chrétiens de la primitive Église, pour comprendre les consolations qu'éprouvent les missionnaires au milieu de leurs rudes épreuves. C'est encore aux *Annales de la propagation de la foi* que nous renvoyons nos lecteurs pour connaître ces intéressants détails.

La jeune Église océanienne a perdu, ces dernières années, ses deux plus anciens et plus vénérés apôtres : M<sup>re</sup> Polding et M<sup>re</sup> Bataillon. M<sup>re</sup> Jean Polding, de l'ordre des Bénédictins, archevêque de Sydney, est mort dans sa résidence, le 16 mars 1877. Né à Liverpool le 18 octobre 1794, il avait été nommé vicaire apostolique de Sydney en 1834, lors de la création de ce vicariat. Ce fut sur sa proposition que le pape Grégoire XVI établit la hiérarchie catholique en Australie, et le 15 février 1842 le reconnut premier archevêque de Sydney. A cause du grand âge du vénérable pasteur, le saint-siège lui avait accordé comme coadjuteur avec future succession M<sup>re</sup> Roger-Bède Vaughan. Les journaux protestants eux-mêmes ont été unanimes à rendre hommage à la mémoire de M<sup>re</sup> Polding et à exprimer les sentiments de reconnaissance de la colonie envers ce grand missionnaire. La même année, le 10 avril 1877, mourait à l'île Wallis M<sup>re</sup> Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie centrale depuis la création de ce vicariat en 1842. Il avait reçu pour coadjuteur, en 1863, le R. P. Elloy, qui devait lui-même succomber le 22 novembre 1878. Chaque année les congrégations

à qui sont confiées les missions de l'Océanie doivent envoyer un certain nombre de religieux et de prêtres pour combler les vides produits par la mort.

Nous voici arrivé à peu près au terme de notre tâche, avec le regret d'avoir été obligé de ne représenter qu'un tableau si restreint et si raccourci d'un sujet aussi vaste et aussi fécond. Pour avoir une idée à peu près complète de l'œuvre des missions catholiques dans la période de temps que nous avons embrassée, il faut lire les *Lettres édifiantes* publiées dans le siècle dernier, les *Nouvelles Lettres édifiantes* publiées en 1818, et enfin les *Annales de la foi*. Ces ouvrages sont en quelque sorte une continuation des *Actes des apôtres*. On pourra lire aussi d'autres ouvrages que nous avons indiqués dans ce livre, tels que l'*Histoire du Japon*, par le père Charlevoix; l'*Histoire du Canada ou de la Nouvelle-France*, par le même; l'*Histoire universelle de l'Eglise*, par l'abbé Rohrbacher, etc.

---

## CHAPITRE XII

Ordres religieux et congrégations qui se consacrent aux missions. — Augustins. — Basiliens. — Barnabites. — Bénédictins. — Capucins. — Carmes. — Dominicains. — Eudistes. — Franciscains. — Jésuites. — Maristes. — Prêtres de la Mission ou lazaristes. — Congrégations des Missions étrangères de Paris, de Bruxelles, de Dublin, de Gènes, de Milan. — Missions africaines. — Oblats de Marie-Immaculée. — Oratoriens. — Passionistes. — Rédemptoristes. — Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus. — Salvatoristes. — Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. — Sulpiciens. — Trappistes. — Sacrée congrégation de la Propagande.

Après avoir exposé rapidement l'histoire des missions dans les différentes parties du monde, il ne sera peut-être pas inutile de donner ici un aperçu général sur les ordres religieux et les congrégations particulièrement vouées à l'apostolat, ainsi que sur les missions dont chacune de ces congrégations est aujourd'hui chargée. Pour plus de clarté nous suivrons l'ordre alphabétique, nous attachant tout particulièrement aux congrégations françaises et sans essayer de donner le nombre exact des mis-

sionnaires attachés à chaque mission, nombre susceptible de varier d'une année à l'autre <sup>1</sup>.

#### AUGUSTINS

Les augustins ou ermites de Saint-Augustin, ordre dont la fondation remonte au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, possèdent des missions à Dublin, Amsterdam, Philadelphie et Albany. Les augustins de France, qui ont leur centre à Nîmes, dirigent particulièrement leurs efforts vers l'Orient, afin de ramener à l'unité les Églises schismatiques. Ils ont une maison d'éducation à Andrinople; l'Australie leur est aussi redevable de plusieurs missionnaires.

#### BASILIENS

Les basiliens français dirigent deux collèges dans le Vivarais et un séminaire à Toronto, dans le haut Canada.

#### BARNABITES

Cette congrégation de clercs réguliers de Saint-Paul, dont le centre est à Milan, se dévoue à l'enseignement, au service des hôpitaux et aux missions. Malgré bien des entraves ils ont fondé une mission à Stockholm et à Christiania.

#### BÉNÉDICTINS

Les pères bénédictins anglais ont deux vicaires apostoliques en Australie et un archevêque à Sydney. Sur

<sup>1</sup> Voir, pour plus de détails, le tableau général des missions inséré par Louis de Waziers à la fin de sa traduction de l'ouvrage de T. W. M. Marshall sur les *Missions catholiques*.

les côtes occidentales de ce continent ils ont fondé deux monastères, la Nouvelle-Nurcie et le Nouveau-Subiaco, à l'ombre desquels se sont élevés un collège et des écoles.

Les pères bénédictins d'Einsiedeln, en Suisse, ont des missions dans l'Amérique du Nord; l'abbaye de Saint-Vincent, un collège et douze stations dans le Minnesota et l'Indiana.

#### CAPUCINS

Les missions des pères capucins prirent un grand développement vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et s'étendirent à toutes les parties du monde connu. Leurs provinces de France eurent alors des missions extérieures très importantes : à eux revient la gloire d'avoir des premiers prêché l'Évangile dans le nouveau monde à l'île de Maranhao, sur les côtes du Brésil, en 1611. Actuellement ils ont encore des missions dans les différentes parties du globe ; en Europe, aux îles Ioniennes et à Constantinople ; en Asie : les vicariats et préfectures apostoliques de Syrie-Cilicie, de Trébizonde, de Mésopotamie, d'Aden, d'Agra et de Patna ; en Afrique : le vicariat de Tunis, les missions de Gallas et des îles Séchelles ; en Amérique : les préfectures de Rio-Janeiro, de Bahia, de Pernambuco, dans le Brésil ; la préfecture du Chili ; les missions de Calvario et de Saint-Clément aux États-Unis.

#### CARMES

Après avoir beaucoup souffert de la révolution française de 1789, les missions dirigées par les pères carmes com-



meuvent à renaître. Dans l'Inde, trois évêchés leur sont assignés. En Asie, la préfecture apostolique de Bagdad leur est confiée. En Syrie, un certain nombre de pères missionnaires résident au Carmel, berceau de leur ordre.

#### DOMINICAINS

Nous n'avons pas à revenir ici sur les glorieuses conquêtes des enfants de Saint-Dominique au xvi<sup>e</sup> siècle. Leur action bienfaisante continue de s'exercer de nos jours : et tout d'abord aux îles Philippines, qui possèdent un archevêché, quatre évêchés et un clergé nombreux réparti entre plus de cinq cents paroisses.

Au Tong-King, les dominicains ont deux provinces : le Tong-King oriental sous la conduite de M<sup>sr</sup> Cezon, et le Tong-King central dirigé par M<sup>sr</sup> Colomer.

A Constantinople, ils possèdent deux couvents. Ils conservent toujours la mission de Smyrne, qu'ils ont fondée au xvi<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils furent chassés de la Grande-Arménie ; à Santorin, ils s'occupent particulièrement de préparer les jeunes missionnaires pour les îles de l'Archipel. Les missions du Kurdistan, de la Mésopotamie et de la Cafrerie sont encore dirigées par eux. Leurs couvents sont disséminés sur les différents points du continent américain : au Brésil, au Pérou, au Chili, à l'Équateur, à Guatémala, au Canada, aux États-Unis et dans la Californie.

La mission de la Trinidad et celle de Mossoul sont particulièrement attribuées aux dominicains français.

## EUDISTES

Appelée du nom de son fondateur, Eudes, frère d'Eudes Mézerai, historiographe de France sous Louis XIII, cette société possédait de nombreux établissements en France avant la révolution. Réorganisée en 1826, cette congrégation dirige un certain nombre de collèges et une maison de missions. Ces missionnaires exercent leur apostolat dans les îles voisines de la Dominique, dépendant du vicariat de Roseau.

## FRANCISCAINS

Les franciscains de la stricte observance, placés sous l'obédience du révérendissime Père ministre général résidant à Rome, au couvent de l'Ara-Cœli, sont au nombre de trente mille environ, et possèdent près de six cents établissements (couvents et paroisses) dans les cinq parties du monde, desservis par dix-huit cents missionnaires. Nous ne pouvons les énumérer tous. Passant sous silence leurs établissements européens, nous nous contenterons de signaler leurs établissements en Terre sainte, en Palestine, en Syrie, dans l'île de Chypre; en Chine, leurs missions de Chen-si, de Chan-si, de Hu-pé, de Hu-nan, de Chang-toung. On les trouve dans la haute et la basse Égypte, à Tripoli et dans le Maroc. En 1872 ils ont cédé le vicariat de l'Afrique centrale à la congrégation fondée par M<sup>re</sup> Comboni. Leurs couvents de l'Amérique méridionale et de l'Amérique septentrionale ne se contentent pas de prêcher les populations civilisées de cette partie du globe, mais envoient des religieux pour évangéliser les tribus

sauvages. Enfin on les retrouve en Océanie, aux îles Philippines, en Australie, à la Nouvelle-Zélande et dans l'île de Vancouver.

#### JÉSUITES

La compagnie de Jésus comptait en 1864 dans les missions seize cent dix sujets, dont onze cent cinquante-six dans les deux Amériques, deux cent six en Asie, cent cinquante-neuf en Afrique, vingt-six en Océanie et soixante-trois dans les pays de l'Europe qui ne sont pas compris dans les différentes provinces de l'ordre. Elle avait dans ces mêmes missions cent soixante-deux établissements, savoir : cent quinze résidences ou stations, vingt-cinq collèges, douze grands ou petits séminaires, cinq noviciats, trois orphelinats et deux universités. Ces chiffres n'ont pas changé d'une façon sensible depuis cette époque ; et chaque année encore cent jésuites au moins partent pour les missions.

La compagnie compte environ dix évêques vicaires apostoliques dans les missions, particulièrement dans les pays où l'épiscopat est moins une dignité qu'une charge.

Chacune des provinces entre lesquelles se trouve partagé l'ordre est chargée de pourvoir aux besoins de certaines missions spécialement désignées.

Les provinces de Paris et de Champagne envoient leurs missionnaires en Chine, au Canada, aux États-Unis et dans la Guyane française.

La province de Lyon est chargée des missions d'Algérie en Afrique, de Syrie en Asie et de la Nouvelle-Orléans en Amérique.

Celle de Toulouse, des missions du Maduré, de Bourbon et de Madagascar.

La province d'Espagne envoie ses missionnaires à Fernando-Po en Afrique, aux Antilles, au Guatemala, dans le Honduras, au Chili, au Brésil et dans la Plata.

La province de Germanie est chargée de la mission de Bombay, tandis que celle d'Angleterre dessert, outre l'Écosse, la mission de la Guyane anglaise et de la Jamaïque.

La province de Turin pourvoit aux besoins des missions de la Californie et de l'Orégon ; celle de Belgique, à ceux de la mission de Calcutta.

La province d'Autriche possède un collège dans l'Australie méridionale. Celle de Venise fournit aux missions européennes de Dalmatie, d'Illyrie et d'Albanie ; et celle de Sicile aux missions des îles de l'Archipel. Enfin la province de Hollande a quelques pères dans la colonie hollandaise de Jaya.

La province américaine du Maryland et la vice-province du Missouri comptent déjà un très grand nombre de jeunes religieux étudiant pour se former au sacerdoce. Il en est de même dans les différents séminaires des missions. Ce qui prouve le zèle que met la compagnie de Jésus à développer les ressources nationales pour la création d'un clergé indigène, et à naturaliser les institutions de l'Église dans les pays qu'elle est chargée d'évangéliser.

#### MARISTES

Les premiers missionnaires de la société de Marie, fondée à Lyon en 1816, partirent de France le 24 décembre 1836. Les missions de l'Océanie occidentale lui ont été confiées par le saint-siège. C'est elle qui occupe toutes les stations et vicariats apostoliques dont nous avons parlé à

la fin du chapitre précédent. C'est elle enfin qui a déjà opéré tant de merveilles dans cette partie du monde, qu'elle a arrosée du sang de plusieurs martyrs.

#### MISSION (PRÊTRES DE LA) OU LAZARISTES

La congrégation des prêtres de la Mission a été fondée par saint Vincent de Paul, vers 1617. Approuvée par l'archevêque de Paris en 1624, elle fut érigée en compagnie ou congrégation sous le titre de la *Mission*, en janvier 1632, par une bulle du pape Urbain VIII. Pendant qu'on poursuivait la bulle dont nous venons de parler, les prêtres de la congrégation se fixèrent dans le prieuré de Saint-Lazare, appartenant aux chanoines réguliers de Saint-Victor. De là leur est venu le nom de Lazaristes, sous lequel ils sont généralement connus.

Cette maison fit de rapides progrès, non seulement en France, mais dans tous les pays étrangers; et saint Vincent de Paul, son fondateur et son premier général, a eu la satisfaction de voir établir de son vivant vingt-cinq maisons de son institut, dont la dernière fut fondée à Turin, en 1654. En 1689, elle comptait environ quatre-vingt-quatre maisons, tant en France qu'à l'étranger. Outre ces maisons, la duchesse d'Aiguillon fit, en 1645, une fondation destinée à entretenir quelques missionnaires en Afrique pour des secours spirituels et temporels à donner aux pauvres esclaves de Barbarie, et le pape Innocent XII en envoya comme missionnaires, en 1697, en Chine, pour travailler avec les missionnaires des autres congrégations à la conversion des peuples de cet empire.

Les prêtres qui composent cette congrégation ont pour but principal de travailler à leur propre perfection, de

se consacrer au salut des pauvres gens de la campagne, à la conversion des infidèles, et de s'appliquer à procurer l'avancement spirituel des personnes ecclésiastiques. Il est à remarquer que cette institution est du corps du clergé séculier, quoique ceux qui y entrent y fassent, après un séjour de deux ans, quatre vœux simples, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité, dont ils ne peuvent être dispensés que par le pape ou par le supérieur général.

Cette sainte et utile congrégation fut supprimée, comme toutes les maisons religieuses, en 1792 ; mais elle a été la première rétablie par un décret impérial de Napoléon I<sup>er</sup>, en 1804. Enfin elle a été approuvée par l'ordonnance royale du 8 mars 1815, qui rétablit la société des Missions étrangères de la rue du Bac.

L'administration de cette congrégation réside dans la personne du supérieur général, nommé à vie par une assemblée de députés de toutes les provinces où elle est établie. Le supérieur général demeure dans la maison mère, située à Paris, rue de Sèvres, 95.

La congrégation se divise en plusieurs provinces, et les provinces se divisent en maisons. A la tête de chaque province est un visiteur nommé par le supérieur général ; c'est ce visiteur qui, sous la dépendance du supérieur général, gouverne la province.

Les rapports de la congrégation avec le saint-siège ne concernent en général que la juridiction spirituelle dans les missions étrangères : il y a pour cela un procureur général résidant à Rome.

Fidèles aux exemples de saint Vincent de Paul, qui portait un si vif intérêt aux missions lointaines, les lazaristes possèdent de nombreux établissements en pays infidèles.

Dans le Levant, la Syrie, la Perse, l'Égypte et l'Abys

sinie, ils dirigent des missions, des hôpitaux, des collèges et des séminaires.

En Chine, ils ont les quatre vicariats apostoliques du Pé-Tché-Ly septentrional et méridional, du Tché-Kiang et du Kiang-Si, et un évêque résidant à Honang.

Dans les deux Amériques et au Mexique, les lazaristes donnent particulièrement leurs soins aux hôpitaux, aux collèges et aux séminaires.

Leur apostolat est puissamment aidé par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Dans chacune des villes de Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Alexandrie, ces religieuses, au nombre d'environ cinquante, dirigent des orphelinats, des écoles, des pensionnats, et donnent leurs soins à des milliers de malades dans les hôpitaux et à domicile.

En Chine, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul sont à Pékin, à Tien-Tsing et à Ning-Po. Dans cet empire, outre leurs œuvres habituelles, elles ont organisé le baptême des enfants en danger de mort, et ont formé des religieuses indigènes.

Au Brésil, au Pérou, au Chili, elles sont très nombreuses, de même au Mexique et dans plusieurs diocèses de l'Amérique du Nord.

La congrégation des prêtres de la Mission compte à peu près deux mille huit cents membres. Les filles de la Charité sont environ vingt mille.

#### MISSIONS ÉTRANGÈRES

Nous avons donné précédemment des détails sur l'origine et la fondation, au xvii<sup>e</sup> siècle, de l'établissement des Missions étrangères de la rue du Bac à Paris. Nous ajou-

terons seulement qu'après avoir été supprimé, comme toutes les autres congrégations religieuses, en 1792, il fut rétabli dans son ancien local par une ordonnance du 8 mars 1815.

De nos jours, la congrégation des Missions étrangères possède vingt-quatre vicariats apostoliques et compte plus de trois cents membres. De toutes les congrégations françaises qui se consacrent exclusivement au service des missions, c'est de beaucoup la plus importante. Trois cents prêtres indigènes environ se rendent utiles dans les pays qu'elle évangélise. Voici du reste le tableau des missions confiées aux soins de cette société. Elles sont toutes situées en Asie.

Et tout d'abord dans l'Inde, les trois missions de Pondichéry, de Maïssour et de Coïmbatour. Établie par les jésuites à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la mission de Pondichéry fut confiée à la congrégation des Missions étrangères en 1777; et érigée en vicariat en 1836. En 1846, la mission de Coïmbatour fut détachée de celle de Pondichéry et érigée en vicariat apostolique. Le vicariat de Maïssour fut de même constitué en 1855.

Le vicariat apostolique de Birmanie et Pégou fut confié aux Missions étrangères en 1855; il a été scindé depuis lors en plusieurs vicariats, dont deux, celui de la Birmanie méridionale et celui de la Birmanie septentrionale, sont encore sous la direction de la congrégation.

La congrégation des Missions étrangères occupa la mission de Siam depuis 1660; cette mission fut érigée en vicariat apostolique en 1673; on en a détaché, en 1841, le vicariat de la Malaisie.

La foi fut portée dans le Tong-King au commencement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle par les jésuites et d'autres religieux. Les Missions étrangères y envoient des missionnaires depuis 1660: le premier vicaire apostolique du Tong-King,



nommé en 1659, était M<sup>re</sup> Pallu, l'un des fondateurs de cette congrégation. En 1846, le Tong-King fut divisé en deux vicariats, Tong-King occidental et Tong-King méridional, qui restèrent tous deux sous la même direction. Plus de cinquante prêtres indigènes ont été martyrisés dans ces deux vicariats, de 1857 à 1864.

La congrégation des Missions étrangères envoie des missionnaires en Cochinchine depuis 1660. L'un de ses fondateurs, M<sup>re</sup> de Lamotte-Lambert, fut le premier vicaire apostolique de cette contrée. En 1844, la Cochinchine fut divisée en deux vicariats, un troisième fut constitué en 1850 ; et ces trois vicariats appartiennent toujours à la même congrégation, qui possède encore le vicariat de Cambodge et Laos, détaché de la Cochinchine occidentale et érigé en 1850.

Le séminaire des Missions étrangères envoie des missionnaires au Sutchuen, au Yunnan et au Kouitcheou, depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Il possède encore aujourd'hui les cinq vicariats établis dans ces trois provinces : le Sutchuen oriental, érigé en 1858 ; le Sutchuen occidental, érigé la même année ; le Sutchuen méridional, érigé en 1860 ; le Yunnan, érigé en 1841 ; le Kouitcheou enfin, érigé en 1846.

La préfecture apostolique de Kouangton et Haïnan, détachée de l'évêché de Macao et érigée en 1848, resta depuis lors attribuée à la congrégation des Missions étrangères de la rue du Bac ; de même le vicariat de la Mandchourie, détaché de l'ancien évêché de Péking et érigé en 1840.

Les mêmes missionnaires étant enfin parvenus à pénétrer dans le Thibet après dix années d'efforts, ce pays fut érigé en vicariat apostolique en 1858. Ils occupent de même la Corée depuis 1832, et ont eu à subir dans ce pays les plus cruelles persécutions.

Enfin la congrégation des Missions étrangères compte

aujourd'hui deux évêques dans les deux vicariats du Japon érigés depuis 1859. Elle possède en outre les procures de Singapour, de Hong-Kong et de Shang-Hai.

MISSIONS ÉTRANGÈRES DE BRUXELLES, DE DUBLIN,  
DE GÈNES, DE MILAN

A l'imitation de la congrégation des missionnaires établis en France depuis le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, des sociétés analogues se sont constituées dans les pays voisins.

La Belgique, depuis que la Chine est ouverte aux Européens, en 1860, possède à Bruxelles un séminaire qui envoie quelques missionnaires en Mongolie.

Le séminaire de All-Hallows, près de Dublin en Irlande, fut fondé en 1842 pour donner l'éducation ecclésiastique à de jeunes Irlandais, qui voudraient se dévouer à la vie de missionnaire sous la juridiction des vicaires ou préfets apostoliques dans les colonies où l'on parle anglais.

Le collège de Brignole-Sale-Negrone, à Gènes, inauguré en 1855, pourvoit à l'instruction de vingt-quatre jeunes gens, et les met ensuite à la disposition de la Propagande.

Le plus florissant des établissements de ce genre est encore la congrégation des Missions étrangères de Milan. La première pensée de créer ce séminaire est due au pape Pie IX et à M<sup>r</sup> Ramazotti. Après six années d'existence, en 1856, ce séminaire avait déjà envoyé dix-sept missionnaires prêtres et cinq frères catéchistes dans les différentes missions désignées par le saint-père et par la Propagande. A la congrégation de Milan sont particulièrement affectés aujourd'hui la préfecture apostolique du Bengale, le vicariat d'Hydérabad, la préfecture de la Birmanie orientale, le vicariat de Hong-Kong et celui de Ho-nan, en Chine.

## MISSIONS AFRICAINES

Sur l'initiative de M<sup>re</sup> Marion de Brésillac, il s'est formé à Lyon, sous la direction de M. l'abbé Planqué, supérieur général, une association dans le but de préparer des missionnaires pour évangéliser une des portions les plus peuplées des côtes occidentales d'Afrique, entre le Volta et le Niger, en particulier le royaume de Dahomé, célèbre par les sacrifices humains qui s'y pratiquent.

À côté de cet établissement il faut placer l'œuvre de la Rédemption de la Nigritie, fondée en 1867, à Vérone, par M<sup>re</sup> Comboni, avec l'aide et la protection de M<sup>re</sup> de Canosa, évêque de Vérone, et à qui le vicariat de l'Afrique centrale est exclusivement confié depuis 1872.

Il faut encore ajouter l'institut créé depuis peu par M<sup>re</sup> Lavigerie, archevêque d'Alger, pour l'évangélisation de la Kabylie et du centre de l'Afrique.

## OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

La congrégation des missionnaires oblats, qui eut pour fondateur et premier supérieur général M<sup>re</sup> de Mazenod, semble se plaire à prodiguer son dévouement aux missions les plus difficiles, depuis les régions polaires de l'Amérique du Nord jusqu'à la terre de Natal, habitée par les Cafres. Sans parler des nombreux établissements qu'ils possèdent dans les îles Britanniques, les oblats ont encore d'autres établissements au Canada, occupent le vicariat de la Rivière-Rouge, celui du fleuve Mackenzie, le vicariat de la Colombie britannique, le provicariat du Texas et

du Mexique; en Afrique, le vicariat apostolique de Natal; celui de Jaffna dans l'île de Ceylan. Cette congrégation ne compte pas moins de trois cents missionnaires en pays infidèles.

#### ORATORIENS

Les oratoriens anglais, qui sont presque tous des missionnaires protestants convertis, possèdent quatre établissements en pays de missions : Londres, Birmingham, Oxford, et Colombo dans l'île de Ceylan.

#### PASSIONISTES

Cet ordre austère, dont le général réside à Rome, possède des missions aux îles Britanniques, en Valachie et Bulgarie. et dans l'Amérique du Nord.

#### RÉDEMPTORISTES

Fondée par saint Alphonse de Liguori, cette congrégation a des missions en Hollande, aux îles Britanniques, aux États-Unis et dans les Antilles.

#### CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

(DITE DE PICPUS)

Au milieu de la tourmente révolutionnaire, un diacre de Poitiers, Pierre Coudrin, eut la pensée de fonder une

congrégation dans le but de satisfaire, par une adoration perpétuelle du saint Sacrement, pour les désordres qui couvraient la France, et de remplir les vides du clergé en formant des prêtres. En 1805, l'abbé Coudrin s'établissait à Paris, rue de Picpus, et devenait supérieur général. Le 10 janvier 1817, la congrégation était approuvée à Rome, et en 1825 Léon XII envoyait six de ses membres dans les archipels de la mer Pacifique. En 1835, la Propagande lui assignait dans l'Océanie orientale un district qui comprend plus d'un millier d'îles. Actuellement encore elle dirige les vicariats apostoliques des îles Sandwich, des îles Marquises, de Talti, dont dépend la mission des îles Gambier. Les pères des Sacrés-Cœurs sont en outre établis à Smyrne, à Valparaiso au Chili et en Californie.

#### SALVATORISTES OU PÈRES DE SAINTE-CROIX

Cette congrégation, dont le supérieur général réside au Mans, a été approuvée par le saint-siège en 1856. Ses principaux établissements sont en Amérique : Notre-Dame-du-Lac, aux États-Unis ; Saint-Laurent, au Canada, etc. ; le provicariat apostolique de Dacca, dans le Bengale.

#### SAINT-ESPRIT ET DU SACRÉ-CŒUR DE MARIE (CONGRÉGATION DU)

Cette congrégation, établie en 1703, supprimée en 1792, rétablie en 1805, supprimée en 1809, rétablie définitivement par ordonnance royale du 3 février 1816, a sa principale maison à Paris. Elle y dirige le séminaire

du Saint-Esprit, destiné à la formation du clergé des trois évêchés de la Basse-Terre (Guadeloupe), de Saint-Denis (île de la Réunion), et de Fort-de-France (Martinique). Cette congrégation, vouée particulièrement au salut des noirs, a ses principales missions en Afrique.

Les missionnaires dirigent la préfecture du Sénégal, le vicariat de la Sénégambie, ceux de Sierra-Leone et des Deux-Guinées, la préfecture du Zanguebar. Ils forment le principal clergé de l'île Maurice; possèdent, dans l'île Bourbon, une école professionnelle et divers établissements charitables. On les trouve encore dans la préfecture de Pondichéry, dans celle de Cayenne, dans la mission de Haïti. Pour maintenir la foi et préparer les vocations ecclésiastiques, ils ont établi dans la colonie anglaise de la Trinidad le séminaire-collège de l'Immaculée-Conception. Cette congrégation possède en outre en France, en Allemagne, à Rome et en Irlande, divers établissements destinés à recruter des missionnaires.

#### SULPICIENS

Cette congrégation, si utile à l'Église de France, possède des établissements, en pays de mission, à Montréal, à Baltimore, à Emmitsbourg.

#### TRAPPISTES

Si cette nombreuse famille de religieux, dont le général réside en France, et le procureur à Rome, n'est pas appelée à annoncer l'Évangile par la parole, elle le prêche

par ses exemples : elle a fondé quelques établissements ou monastères en pays de mission : Werterford, en Irlande ; Staouéli, en Algérie ; un monastère près de Constantinople ; Louisville, dans l'Amérique du Nord ; Arichat, diocèse de Dubuque.

A côté de ces différents ordres religieux qui se sont donné pour mission de prêcher l'Évangile aux infidèles, il faut placer les frères de la Doctrine chrétienne et autres frères de différentes dénominations, toujours prêts à suivre les missionnaires en pays lointains pour participer à leur apostolat ; il faut placer cette armée de religieuses dont le dévouement complète l'œuvre des missions.

A tout cet ensemble d'ordres religieux répandus chez les infidèles, la sacrée congrégation de la Propagande communique le mouvement et la vie ; elle désigne les vicaires et les préfets apostoliques auxquels le saint-siège confie le soin des missions. Elle dirige en outre un collège.

Fondée à Rome, en 1627, par le pape Urbain VIII, elle est spécialement destinée aux jeunes gens des nations étrangères, et surtout des nations orientales, qui se destinent à l'état ecclésiastique.

« Par ordre d'Alexandre VII, tous les élèves de la Propagande s'obligent par serment à n'entrer dans aucun ordre régulier sans la permission du saint-siège, à recevoir les ordres sacrés sur l'avis de la congrégation de la Propagande, et à prêcher l'Évangile dans leur pays. Ces jeunes gens, envoyés pour la plupart par les missionnaires, ne dépensent rien ni pour leur voyage, ni pour leur entretien, ni pour leur éducation, ni pour leur retour : la charité apostolique se charge de tous les frais. L'étude des sciences sacrées et profanes, enseignées par des maîtres habiles, occupe tous leurs moments : une vaste bibliothèque et un riche musée sont à leur dispo-

sition. Le collège de la Propagande possède aussi une imprimerie composée de toutes sortes de caractères étrangers, pour éditer les missels, bibles, catéchismes et autres livres à l'usage des peuples nouvellement convertis. Les nombreux appartements servent d'hôtellerie aux nouveaux chrétiens et aux pauvres évêques qui se rendent à Rome. Depuis sa fondation, la Propagande a été une pépinière de missionnaires zélés; de vicaires apostoliques, d'évêques, d'archevêques et de martyrs:

« La fête patronale de la maison c'est l'Épiphanie, première manifestation du Sauveur aux nations étrangères. Ce jour-là, les prêtres des différents rites de l'Orient et de l'Occident qui se trouvent à Rome viennent offrir le saint sacrifice dans le cénacle d'où partent incessamment des apôtres de toutes les nations. Vous voyez successivement à l'autel un prêtre ou évêque grec, arménien, copte, maronite, syriaque, avec leurs ornements et leurs cérémonies variées, mais dont le fond est le même. L'office achevé, ils se réunissent dans une même salle pour célébrer ensemble les agapes ou repas de charité. Occidentaux et Orientaux, Grecs, Arméniens, Coptes, Maronites, frères qui ne s'étaient jamais vus et qui probablement ne doivent plus se revoir, tous mangent le même pain, parlent la même langue, éprouvent les mêmes sentiments.

« Pour compléter le spectacle de l'unité vivante du catholicisme, aux agapes succède la *fête des langues*. En présence des cardinaux et d'une docte assistance, les jeunes élèves de la Propagande viennent célébrer les mystères de l'Épiphanie dans les langues de tous les peuples. On entend tour à tour l'hébreu, le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le turc, l'arménien, le persan, le sabéen, le grec, le péguan, le tamoul, le kurde, le géorgien, l'irlandais, l'écossais, l'illyrien, le bulgare,



le polonais, l'allemand, l'anglais, le hollandais, l'indien, l'espagnol, le portugais, le français, l'albanais, le copte, l'éthiopien et le chinois de toutes les espèces. Chaque partie de l'univers a là ses représentants et ses organes proclamant, chacune dans son idiome, la grande unité catholique<sup>1</sup>. »

Malgré les difficultés des temps, la sacrée congrégation de la Propagande continue de former pour les missions un nombre considérable de jeunes lévites provenant de tous les pays infidèles.

---

<sup>1</sup> Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, t. XXVIII.

## CHAPITRE XIII

Fondation de l'œuvre de la Propagation de la foi. — Ses ressources.  
— État des missions dans les différentes parties du monde : Amérique, Asie, Europe, Océanie, Afrique. — Le missionnaire catholique. — Conclusion.

Cette histoire des missions resterait incomplète si nous ne disions quelques mots d'une œuvre qui, née dans notre siècle, a permis de donner aux missions le développement que nous avons pu constater : l'œuvre de la Propagation de la foi. Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter le récit de la fondation de cette œuvre à la plume éloquente de Frédéric Ozanam.

« En l'année 1815, M<sup>re</sup> Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, revenant de Rome, où il avait été sacré, s'arrêta quelque temps à Lyon. Préoccupé de la pénurie de son diocèse, dans lequel il fallait tout créer, il le recommanda chaleureusement à la charité des Lyonnais. Il entretint surtout de ses désirs une veuve chrétienne qu'il avait autrefois connue aux États-Unis, et lui communiqua la pensée de fonder pour les besoins spirituels de la Loui-

siane une société d'aumônes, proposant de fixer à un franc la rétribution annuelle.

« La bienfaisante veuve se prêtait aux vues de l'évêque : elle en fit part à quelques personnes ; mais on lui opposa des difficultés nombreuses. Il fallait qu'elle attendît l'heure marquée au ciel, et qu'elle se contentât de recueillir de modiques secours pour ces chrétientés d'Amérique adoptées par sa maternelle sollicitude.

« Vers le même temps, c'est-à-dire en 1816, MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, rétablis depuis un an dans leur maison de Paris, cherchèrent à renouveler l'union de prières fondée au siècle précédent pour le salut des infidèles. Ils obtinrent dans ce but des indulgences du saint-siège, et publièrent un exposé des besoins de leurs églises. Ces tentatives commencèrent à disposer les esprits. Trois ans plus tard, une personne de Lyon, dont la vie consumée en bonnes œuvres rappelle les vierges chrétiennes des premiers temps, reçut de son frère, étudiant au séminaire de Saint-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion. Il y faisait connaître le dénuement de la maison des Missions étrangères, et proposait de lui assurer des ressources régulières par l'établissement d'une compagnie de charité. La religieuse femme recueillit cette inspiration, et dans le courant de 1820 elle établit une association d'aumônes à raison d'un sou par semaine en faveur du séminaire des Missions. L'œuvre commença parmi ces pieuses ouvrières qui honorent de leurs vertus cachées, comme elles soutiennent de leur travail, la riche et populaire industrie des Lyonnais. Pendant les six derniers mois de cette année, la fondatrice porta seule tout le poids de son laborieux dessein. Il n'y avait encore ni prière commune, ni fête, ni publication périodique. Bientôt le nombre des associés fut d'environ mille, résultat considérable, mais qui parut ne devoir

point s'accroître à cause du cercle étroit dans lequel s'exerçait l'influence des premiers propagateurs. Les offrandes réunies furent envoyées comme un pieux souvenir de l'Église de Lyon à cette vieille Asie, d'où lui vint la foi. Il y avait deux mille francs.

« Cependant les correspondants de M<sup>re</sup> Dubourg, témoins de ces efforts, ne renonçaient pas à l'espérance de fonder pour le diocèse de la Nouvelle-Orléans quelque chose de pareil, quand ils furent visités au commencement de 1822 par un vicaire général de cet évêché. Sa présence pressa le zèle déjà fervent des bienfaiteurs de la Louisiane. Mais une objection avait été souvent répétée : c'est qu'une œuvre pour les missions ne pourrait solidement s'établir qu'en se faisant catholique, c'est-à-dire en secourant l'apostolat par tout l'univers. Cette idée prévalut enfin. Une assemblée est convoquée : douze invités s'y rendent. Elle commence par l'invocation du Saint-Esprit. Un prêtre le premier prend la parole ; et après un court récit des progrès et des souffrances de la religion dans l'Amérique du Nord, il propose l'établissement d'une grande association en faveur des missions catholiques des deux mondes. L'assemblée adopte à l'unanimité cet avis ; sans désespérer on désigne un président, et une commission de trois membres chargés de préparer un projet d'organisation. Ce fut alors, par l'adoption du principe d'universalité qui distinguait l'entreprise nouvelle des tentatives antérieures, ce fut ce jour-là que l'œuvre de la Propagation de la foi fut fondée. C'était le vendredi 3 mai 1822.

« On avait sollicité l'approbation de l'autorité ecclésiastique, sans laquelle aucune nouveauté, même bienfaisante, ne doit s'introduire dans le peuple chrétien. Elle ne se fit pas attendre, et vint consacrer les travaux des fondateurs. La recette du premier mois avait été de cinq cent vingt francs dix centimes pour le diocèse : celle de

la première année s'éleva à quinze mille deux cent soixante-douze francs quinze centimes.

« Mais la pensée de l'association ne pouvait se contenir dans les bornes d'une province. Peu de jours après la première assemblée, un des membres du conseil central de Lyon allait provoquer la charité toujours ardente des villes du Midi. Des comités diocésains se formaient à Avignon, Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Grenoble. Les membres les plus éminents du clergé s'y mêlaient avec les plus religieux laïques, et l'activité confiante de tant de gens de bien semblait déjà faire espérer quelque chose de grand. Bientôt après, un des fondateurs se rendait à Paris; par ses soins un autre conseil central y était fondé, et dès lors l'œuvre comprenait tout le royaume.

« L'année suivante, un délégué du conseil de Lyon, prosterné aux pieds du souverain pontife Pie VII, d'heureuse mémoire, obtenait les indulgences qui enrichissent l'œuvre à perpétuité. Dès lors, de toutes les chaires épiscopales de France, d'encourageantes paroles descendirent. A leur tour, les prélats des contrées voisines s'émurent. Bientôt la Belgique et la Suisse, les divers États de l'Allemagne et de l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal vinrent successivement s'engager dans la croisade de l'aumône. Près de trois cents évêques élevèrent la voix en sa faveur; enfin Sa Sainteté le pape Grégoire XVI, par sa lettre encyclique de 1840, en daignant recommander à toutes les églises l'association de la Propagation de la foi, l'a mise au rang des institutions communes de la chrétienté. »

L'œuvre de la Propagation de la foi n'a fait que grandir et se développer depuis lors, une et catholique dans la distribution des secours comme dans l'origine des ressources. Ces ressources dépassaient en 1878 six millions cinq cent mille francs provenant des cinq parties du globe, d'une

façon fort inégale, il est vrai : l'Europe à elle seule donnait six millions quatre cent quinze mille six cent seize francs cinquante centimes; l'Asie, six mille huit cent soixante-quatorze francs seulement; l'Afrique, vingt et un mille trente et un francs; l'Amérique, cent vingt-sept mille quatre cent treize francs; l'Océanie enfin vingt mille huit cent cinq francs. Malgré leur importance relative, les ressources réparties entre les différentes missions du globe deviennent de plus en plus insuffisantes pour faire face à leurs besoins ordinaires et aider à leur extension. Il convient cependant d'avouer que les résultats obtenus jusqu'ici sont des plus consolants.

Jetant un regard en arrière sur les quarante dernières années écoulées, le comité central de l'œuvre publiait dernièrement un remarquable rapport sur l'état des missions dans les différentes parties du globe<sup>1</sup>. Qu'il nous soit permis de résumer ici ce travail, qui sera, pour ainsi dire, comme la conclusion de cette histoire des missions.

Ainsi que nous venons de le voir, deux courants s'étaient réunis pour former l'œuvre de la Propagation de la foi : l'un se dirigeait vers l'Amérique du Nord, l'autre vers l'extrême Orient; c'est donc vers l'Amérique d'abord, puis vers l'Asie qu'il faudra porter tout d'abord nos regards sans nous préoccuper de l'ordre géographique dans lequel on a coutume de classer les différentes parties du globe.

<sup>1</sup> *Annales*, n° 300.

## AMÉRIQUE

Au commencement du siècle, l'Amérique septentrionale ne comptait que cinq diocèses ; c'étaient : Baltimore et la Nouvelle-Orléans, dont la création remontait à la fin du dernier siècle ; Boston, Philadelphie et New-York, qui dataient de 1808.

Cependant les immigrants affluaient de toutes parts dans cette partie du nouveau monde. Pour les empêcher de se perdre au milieu des protestants, le saint-siège multipliait les diocèses ; mais le clergé était trop peu nombreux, et les immigrants pauvres pour la plupart. L'œuvre de la Propagation de la foi fut la providence de l'Église naissante des États-Unis. Elle fournit l'argent nécessaire pour le passage des missionnaires que les évêques ne cessaient d'appeler d'Europe, pour bâtir des églises et des presbytères, fonder des collèges, des écoles et des hôpitaux.

En 1840, le nombre des diocèses des États-Unis était de seize ; il s'élève aujourd'hui à soixante-huit, parmi lesquels onze sièges métropolitains ; et comme signe de l'importance de cette Église du nouveau monde, le saint-père a voulu qu'un de ses évêques parût revêtu de la pourpre dans l'assemblée des cardinaux.

Dans les régions de l'Est et du Sud, on rencontre quatre millions de nègres, qui, après avoir passé sans préparation de l'esclavage à une liberté excessive, dépérissent journellement, victimes de leurs passions brutales et de leur nonchalance. Cette race finirait par disparaître si la religion catholique ne venait la relever

de sa déchéance en lui apprenant le respect de la loi de Dieu.

Au delà des limites des États-Unis, du côté du nord s'étend une terre qui fut jadis française, et dont les habitants sont demeurés attachés à leur ancienne patrie par le langage et par l'affection. Québec et Montréal n'ont plus besoin de l'aide de l'œuvre de la Propagation de la foi ; mais tout alentour ont surgi d'autres diocèses qui à diverses reprises ont sollicité son appui.

Enfin, dans les régions qui s'étendent presque jusqu'au cercle polaire, nous rencontrons d'intrépides apôtres dévoués à la conversion des peuplades qui errent au milieu des solitudes glacées. Sans communication avec le reste du monde, si ce n'est à de rares intervalles, ils vivent à la manière des sauvages, suivent leurs campements, habitent de misérables huttes, et peu à peu civilisent ces tribus à demi barbares et les sauvent de la ruine.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur les chrétientés éparses au milieu de la mer des Antilles. Ces îles étaient jadis en grande partie françaises ou espagnoles, et par conséquent catholiques ; aujourd'hui, sous la domination anglaise, le protestantisme y est devenu prépondérant, à l'exception de la Trinidad. Là encore on doit sans cesse appeler d'Europe de nouveaux prêtres pour remplir les vides qui se produisent dans les rangs des missionnaires ; car, dans ces régions brûlantes, on ne trouve guère de vocations au sacerdoce et la vie s'use vite. Il faut en dire autant des missions situées dans la Guyane anglaise et dans la Guyane hollandaise.

En résumé, les diverses missions des États-Unis d'Amérique, qui ne comptaient, en 1840, que seize évêques, quatre cent quatre-vingt-sept prêtres et un million deux cent soixante-dix mille catholiques, comptaient en 1878 six millions de catholiques avec soixante-huit évêques et



cinq mille cinq cent quarante-huit prêtres. Celles des possessions anglaises s'élevaient de même de huit évêques, cent trente-trois prêtres, et quatre cent trente-sept mille catholiques, à vingt-neuf évêques, mille sept cent cinquante et un prêtres et près de deux millions de catholiques. Celles enfin établies dans les possessions hollandaises comptaient deux évêques, trente prêtres et quarante-cinq mille catholiques en 1878.

## ASIE

C'est vers l'extrême Orient qu'a été adressée dès le principe la seconde portion des aumônes de l'œuvre de la Propagation de la foi. La révolution française, en tarissant la source d'où venaient les missionnaires chargés d'évangéliser la Chine et les contrées adjacentes, avait failli compromettre l'existence de ces missions. Il était grand temps que les rangs du sacerdoce se multipliasent en Europe. A l'appel du pasteur suprême, on vit surgir toute une légion de nouveaux apôtres, jésuites, dominicains, lazaristes, disciples de Saint-François, prêtres du séminaire des Missions étrangères; Français, Italiens, Espagnols, tous rivalisèrent alors de zèle pour aller reprendre possession de leurs anciens postes. En 1878, les missions de la Chine comptaient sept cent soixante-douze mille quatre cent douze catholiques, gouvernés par vingt-trois évêques ou vicaires apostoliques avec l'aide de quatre cent soixante-dix prêtres européens ou indigènes. C'est peu pour l'empire le plus peuplé de la terre. Cependant

le gouvernement chinois lui-même comprend que le christianisme est une force avec laquelle il est obligé de compter.

Au nord de la Chine sont les deux provinces tartares de la Mandchourie et de la Mongolie. Leur population totale est de quatre millions d'âmes, et l'on n'y compte encore que vingt et un mille trois cent dix-sept chrétiens. Le ministère apostolique est rude dans ces contrées; mais rien ne décourage les missionnaires, toujours prêts à affronter tous les périls pour sauver les âmes.

Entre le Japon, la Mandchourie et la Chine, se trouve l'empire de la Corée. Aucun étranger ne peut aborder dans ce pays, et tout Européen qui s'y hasarde est immédiatement fait esclave. On comptait cependant en Corée quelques milliers de catholiques, lorsque la terrible persécution de 1866 en chassa les missionnaires. Ceux-ci ne renoncèrent pas à y pénétrer de nouveau, et ils y avaient réussi lorsque, au commencement de l'année 1878, le vicaire apostolique de cette contrée fut arrêté et reconduit à la frontière.

En descendant au sud-ouest, c'est l'empire annamite que nous rencontrons. Plus qu'aucun autre peut-être ce sol a été arrosé de sang chrétien. Ce sang a été comme une semence féconde, et l'Eglise annamite comptait en 1878 plus de six cent mille chrétiens. Toute trace de persécution n'a pas encore disparu; mais enfin elle jouit de la paix que les armes de la France lui ont acquise.

Nous ne quitterons pas ces régions de l'extrême Orient sans jeter un regard sur ces îles où, naguère encore, on ne pouvait pénétrer, et où tout à coup l'on a appris qu'il existait des chrétiens. Trois siècles de persécutions et de supplices, l'expulsion des Européens, l'extinction du sacerdoce n'avaient pu arracher du cœur des descendants de ceux que saint François Xavier avait convertis le sou-

venir des dogmes et des préceptes de la foi chrétienne. Deux évêques et trente-cinq missionnaires travaillent aujourd'hui à relever les ruines de l'Église japonaise, qui se composait en 1878 de seize mille six cent vingt-deux chrétiens.

Dans les Indes, soumises à la puissance anglaise, les doctrines bouddhistes dominant; le Coran y a aussi ses adeptes; mais le nombre des catholiques s'accroît de jour en jour. En 1878, on en comptait huit cent quatre-vingt-sept mille quatre cent soixante-dix-sept sous la direction de dix-huit évêques et de neuf cent quatorze prêtres.

Nous arrivons maintenant aux contrées de l'Asie centrale. Dans la Mésopotamie, cette terre des souvenirs bibliques, au milieu d'une population en majeure partie musulmane, on rencontre des adeptes des premiers hérésiarques, nestoriens et jacobites. L'Église catholique reçoit avec bonheur ceux d'entre eux qui reviennent à elle, et leur permet de garder leurs rites. On trouve donc en Orient des Chaldéens, des Arméniens et des Syriens catholiques : chacun de ces rites, qui remontent à une antiquité respectable, a ses prêtres, ses évêques et son patriarche, dont la soumission au souverain pontife constitue le lien d'unité; la même foi subsiste sous la variété des formes. On peut estimer à quarante mille sur cent quarante-sept mille habitants, les musulmans non compris, les populations catholiques de la Mésopotamie. Trois corps religieux venus d'Europe, les capucins, les dominicains et les carmes, contribuent à entretenir l'esprit de ferveur parmi les fidèles des divers rites.

Dans la Terre sainte, les frères mineurs de l'observance, depuis six cents ans, à travers mille vicissitudes et des avanies sans nombre, conservent les monuments érigés par la piété de sainte Hélène dans les lieux où s'accomplirent les mystères de notre rédemption. Partout où l'his-

toire de notre sainte religion a laissé des souvenirs, à Jérusalem, à Bethléhem, à Nazareth, on les trouve, sentinelles intrépides, défendant le dépôt sacré confié à leurs soins. Pour les aider à résister aux efforts de la propagande protestante et aux redoutables empiétements des schismatiques, le chef suprême de l'Église a depuis peu rétabli le patriarcat latin de Jérusalem. Aujourd'hui donc, à côté des pères de Terre-Sainte, est un clergé séculier qui compte trente-huit prêtres, avec un séminaire, un hôpital, un orphelinat, vingt-quatre écoles et treize stations de missions. Tout récemment, les frères des Écoles chrétiennes ont été appelés à diriger l'éducation des enfants. On évalue de dix à douze mille âmes la population catholique de la Terre sainte.

Le reste de la Syrie forme la délégation du Liban. D'après les derniers renseignements recueillis sur les populations catholiques de ces contrées, les Maronites seraient au nombre de deux cent quatre-vingt mille, avec deux mille quatre cent quarante-sept prêtres, répartis en huit diocèses. On compterait soixante et onze mille Grecs unis, trois cent quatre-vingt-cinq prêtres et dix diocèses; six mille Syriens, cinq cents Chaldéens et quelques milliers d'Arméniens : en tout trois cent soixante mille catholiques. Il faut ajouter à ce chiffre deux mille sept cent quatre-vingt-trois Latins avec trois collèges et soixante-cinq écoles, comprenant ensemble sept mille sept cent soixante-quinze élèves des deux sexes et de tous rites.

En nous rapprochant de l'Europe, nous rencontrons l'archevêché de Smyrne, auquel est attaché le titre de vicariat apostolique de l'Asie Mineure. L'archevêque a pour auxiliaires des religieux de divers ordres qui exercent le ministère paroissial. Depuis quelque temps, on a construit une cathédrale que des prêtres indigènes desservent.

On peut évaluer à soixante-dix mille le nombre des catholiques, presque tous Arméniens, qui habitent l'Asie Mineure : ils sont répartis en onze diocèses qui relèvent du patriarche de Cilicie résidant à Constantinople. Erzeroum dans l'intérieur de l'Arménie, Trébizonde et Samsoum sur les côtes de la mer Noire, comptent quelques catholiques latins sous la juridiction d'un préfet apostolique.

Pour compléter cette énumération déjà longue des missions de l'Asie, il suffira de signaler l'évêché de Scio dans l'archipel turc, deux ou trois autres îles qui comptent un petit nombre de catholiques dirigés par des religieux franciscains, Chypre enfin, où se trouvent huit cents Latins et mille quatre cents Maronites.

En résumé, les différentes missions de l'Asie, qui en 1840 comptaient seulement quatre-vingts évêques, deux mille huit cent cinquante-six prêtres et deux millions cent quatre-vingt-onze mille deux cents catholiques, comptaient en 1878 cent neuf évêques, cinq mille six cent trente prêtres et presque trois millions de fidèles.

## EUROPE

Lorsque Constantinople tomba au pouvoir de Mahomet II, les papes n'abandonnèrent pas les quelques catholiques demeurés sous le joug des musulmans. A la voix des souverains pontifes, les disciples de saint François et de saint Dominique, et plus tard les filles de la Charité, accoururent au secours de ces fidèles délaissés.

Peu à peu les relations de commerce avec le reste de l'Europe, et surtout avec la France, augmentèrent le nombre des Occidentaux dans la capitale de l'islamisme; et c'est ainsi que se forma la chrétienté latine de Constantinople; elle compte aujourd'hui de douze à quatorze mille fidèles, soumis à un archevêque qui a le titre de vicaire patriarcal et de délégué du saint-siège.

A côté des Latins se trouvent environ quinze mille Arméniens catholiques restés unis à Rome. Une première persécution dirigée, en 1827, contre l'Eglise arménienne unie la fit adopter parmi les missions qui recevaient des secours; puis les aumônes de l'œuvre de la Propagation de la foi se sont étendues successivement à toutes les chrétientés de l'empire turc : d'abord à celle de Philippopolis, dans la Bulgarie, où l'on compte huit mille catholiques et un évêque; ensuite aux deux vicariats apostoliques de la Moldavie et de la Valachie, dirigés par deux évêques avec une population catholique de cent dix mille âmes.

Vinrent un peu plus tard quelques stations isolées, situées sur les bords de la mer Noire et ayant pour missionnaires des capucins; enfin Andrinople, où nous trouvons quelques religieux polonais et des prêtres français placés sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge. Leur petit troupeau se compose de quelques Latins et de Bulgares, restes de ce grand mouvement qui fit, il y a quelques années, naître tant d'espérances, mais auquel l'influence russe ne permit malheureusement pas de se développer.

Si nous poursuivons notre course, nous arrivons sur les côtes de l'Adriatique. Les sept îles qui furent jadis le dernier boulevard de la république de Venise forment aujourd'hui deux diocèses : Corfou avec six mille catholiques, Zante et Céphalonie avec seize cents. Sur le

continent nous rencontrons le vicariat apostolique de Trébigne, confié à l'évêque de Raguse, et ceux de la Bosnie et de l'Herzégovine, qui ont chacun leur évêque et un clergé formé de religieux franciscains, la plupart indigènes.

Les habitants de l'Albanie sont connus pour la rudesse de leurs mœurs : cependant les disciples de saint François n'hésitent pas à affronter tous les dangers afin de rappeler les terribles montagnards de ce pays à la foi de leurs pères : dans les plaines, le ministère des prêtres catholiques rencontre moins d'obstacles et est plus fructueux. A la suite de l'Albanie c'est la Grèce. Le chef de la mission catholique, officiellement reconnu par le gouvernement du pays, est un archevêque en résidence à Athènes. Son troupeau se compose de huit mille catholiques, en grande partie pauvres. Il en est de même ou à peu près des quatorze mille catholiques répartis entre les cinq diocèses de l'Archipel : Naxie, Syra, Santorin, Tine et Candie.

Pendant un certain nombre d'années l'œuvre de la Propagation de la foi se borna à ces missions d'Europe, que nous venons d'énumérer, pour la distribution des secours dont elle disposait; mais en 1840 le pape Grégoire XVI exprima le désir que les aumônes de l'œuvre s'étendissent désormais à toutes les contrées, même en Europe, où l'infidélité et l'hérésie étaient dominantes.

Les missions de l'Écosse furent les premières à bénéficier de ces nouvelles dispositions : le nombre des catholiques s'y élevait alors à deux cent soixante-deux mille. Depuis, l'importance de ces missions a déterminé le saint-père à y rétablir la hiérarchie ecclésiastique. Les trois vicariats apostoliques de cette contrée forment maintenant six diocèses, dont deux sont des métropoles. Plusieurs diocèses d'Irlande, et même la plupart des diocèses anglais, sans en excepter les plus importants, furent également secou-

rus. Aujourd'hui ces secours sont moins nécessaires et pourront être bientôt partout supprimés.

Le mouvement de retour à la foi catholique a également commencé dans le Danemark, où l'arrivée de religieux expulsés de l'Allemagne a produit une impression favorable. Sans doute ce mouvement est bien peu de chose encore, si on le rapproche du chiffre des populations; mais les sentiments qu'inspire la résurrection d'un culte oublié depuis quatre siècles permettent d'espérer les résultats les plus consolants. Moins heureuse est la Suède, où des lois prohibitives ont arrêté jusqu'ici le zèle des missionnaires : c'est à peine si Stockholm et Gottebourg comptent ensemble un millier de catholiques. La Norvège, bien qu'elle appartienne à la même monarchie, jouit d'une liberté plus étendue; aussi la religion catholique commence-t-elle à naître dans cette contrée. Christiania a une église et des écoles catholiques; quelques autres missions s'élèvent çà et là; le nombre des fidèles est petit, mais il croît d'année en année.

Que dire d'autres régions de l'Europe où domine encore l'hérésie? Nous ne trouvons de tous côtés que des évêques en exil, des prêtres jetés en prison. Le délit de ces prêtres est d'avoir exercé les fonctions de leur saint ministère sans l'aveu des gouvernements. Et pour obtenir cet aveu il leur eût fallu se mettre en rébellion contre le saint-siège et leur évêque. Au nom de la tolérance et de la liberté des cultes, on ôte à toute association religieuse le droit d'enseigner les enfants, on supprime les séminaires, on ravit aux catholiques leurs églises pour les donner à des schismatiques. Tel diocèse a perdu le tiers de ses prêtres, et les fidèles craignent de se voir réduits un jour à l'état de ces chrétientés du nouveau monde qui ne peuvent être visitées que de loin en loin; tel autre, dont l'origine remonte aux premiers siècles de notre ère, comptait déjà



en 1878 cent cinquante cures vacantes. En présence de si grands désastres, les secours de l'œuvre de la Propagation de la foi sont plus nécessaires que jamais. Espérons que la charité chrétienne saura faire face à tous les besoins.

## OCÉANIE

Les missions de l'Océanie comprennent la Malaisie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et ces îles sans nombre qui s'étendent dans l'Océan Pacifique entre les deux hémisphères.

De toute la Malaisie, dont la plus grande partie est sous la domination hollandaise, les îles de Java et de Florès sont les seules où le christianisme ait pénétré. Toutes deux relèvent, quant à la juridiction spirituelle, du vicaire apostolique de Batavia. Le nombre des catholiques dans l'île de Java est de vingt-cinq à vingt-six mille : nous manquons de renseignements sur celle de Florès. Le ministère apostolique a produit des résultats plus sérieux dans les colonies anglaises de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. On compte aujourd'hui treize diocèses en Australie, savoir : deux archevêchés, Sydney et Melbourne, et onze évêchés, qui sont : Armidale, Bathurst, Brisbane, Goulbourne, Maitland, Adélaïde, Ballarat, Perth, Sandhurst, Hobartown et Port-Vittoria ; plus une préfecture apostolique, celle du Queensland. Les protestants avaient vainement tenté de civiliser la population indigène de l'Australie, qui, déjà fort rare au moment de l'occupation anglaise, a beaucoup diminué depuis. Les missionnaires catholiques,

venus à leur tour, ont été plus heureux. A force de prières, de patience et de soins, un évêque et quelques religieux bénédictins sont parvenus à réunir un certain nombre de sauvages dont ils ont formé une colonie.

La Nouvelle-Zélande comprend trois diocèses de fondation récente et en voie de prospérité : Auckland et Wellington dans l'île du nord, Dunedin dans celle du sud. On peut estimer à soixante mille environ le nombre des catholiques de ces trois diocèses. On compte également un certain nombre de catholiques parmi la population indigène, qui va diminuant de jour en jour. Le catholicisme peut seul la préserver d'une ruine totale en lui apprenant à s'abstenir des vices qui la déciment. Sur une population totale de deux millions cinq cent mille habitants environ que comprennent l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les catholiques sont au nombre de quatre à cinq cent mille.

En remontant vers le nord, nous trouvons des missions établies dans les principales îles de l'Océan Pacifique. La Nouvelle-Calédonie, d'abord, a un clergé qui se compose d'un évêque, de trente-sept missionnaires et de douze trappistes. Ces derniers, tout récemment établis, donnent aux condamnés et aux indigènes l'exemple d'une vie partagée entre le travail de la terre et la prière. On compte dans cette mission vingt mille catholiques, et seulement huit mille trois cents protestants. La population, en y joignant celle des Nouvelles-Hébrides, annexées au même vicariat apostolique, est de cent cinquante mille âmes.

Les îles Fidji forment une préfecture apostolique qui compte environ dix mille catéchumènes et convertis sur une population de quatre-vingt mille habitants, naguère anthropophages.

Un évêque et quatorze prêtres forment le personnel du vicariat apostolique de l'Océanie centrale. C'est là que se trouvent les chrétientés de Tonga et de Futupa, avec leurs

dix mille catholiques dont la ferveur rappelle celle des chrétiens de la primitive Église.

Le vicariat apostolique des îles des Navigateurs comprend environ quatre mille cinq cents catholiques sur une population de trente-huit mille âmes, quatorze missionnaires et un évêque. On y a ouvert le premier collège de catéchistes qui ait été fondé en Océanie.

Les deux missions de Taïti et des Marquises réunissent, outre deux évêques et vingt-six prêtres, près de dix mille catholiques sur cinquante mille habitants. Enfin la mission de Sandwich comprend vingt mille catholiques sur soixante mille habitants. La situation de ces îles entre les deux continents de l'Asie et de l'Amérique en fait un point important ; les nombreux émigrants qui affluent de la Chine et des États-Unis rendent le ministère apostolique difficile ; cependant le catholicisme y est en progrès.

En résumé, les missions de l'Océanie, qui en 1840 ne comprenaient que trois évêques ou vicaires apostoliques, cinquante-neuf prêtres et quarante-six mille cinq cents catholiques, comprennent aujourd'hui vingt-deux évêques, cinq cent dix prêtres et cinq cent soixante-seize mille catholiques.

## AFRIQUE

Ainsi que nous l'avons vu plus haut dans ce volume, l'Église d'Afrique a été en quelque sorte renouvelée dans notre siècle.

L'Algérie, devenue française, est aujourd'hui divisée

en trois diocèses : l'archevêché d'Alger et les évêchés d'Oran et de Constantine. Trois millions d'habitants, dont trois cent cinquante mille catholiques, trente-quatre mille juifs et deux millions six cent seize mille musulmans, peuplent cette vaste colonie. Bien qu'assimilés à ceux de la France, les diocèses ne peuvent encore se suffire à eux-mêmes ; la plupart de leurs établissements religieux sont fort pauvres. Viennent ensuite les œuvres qui ont plus directement la conversion des indigènes pour objet : un hôpital, des orphelinats et des villages exclusivement arabes. Quelques missions sont installées chez les Kabyles, anciens habitants du pays réfugiés dans les montagnes à l'époque de l'invasion arabe. Ils savent que leurs ancêtres ont été chrétiens ; l'accueil fait par eux aux missionnaires, et leurs vœux pour obtenir des religieuses, dont ils ont appris à connaître la charité, portent à croire qu'ils le redeviendront eux-mêmes un jour.

L'Algérie est limitée, à l'occident par le Maroc, où il y a peu de catholiques ; à l'orient par la régence de Tunis. L'influence de la conquête de l'Algérie par la France s'est fait sentir sur tout le littoral barbaresque. La régence de Tunis, où en 1840 il ne se trouvait que six mille catholiques et six religieux, comptait en 1878 plus de vingt-cinq mille catholiques, un évêque, seize missionnaires capucins, dix-sept frères des Écoles chrétiennes et trente sœurs de Saint-Joseph. A la même époque on comptait cinq mille catholiques dans la mission voisine de Tripoli, au lieu de mille à peine qui y existaient en 1840.

L'ouverture du canal de Suez a notablement accru l'importance de cette vieille Égypte, où les catholiques sont aujourd'hui au nombre de quarante-deux mille. Des pères de Terre-Sainte, des lazaristes, des prêtres du séminaire français des Missions africaines s'échelonnent le long du canal et dans les principales villes de la contrée ; des

frères des Écoles chrétiennes et divers ordres religieux de femmes ont soin des établissements charitables et de l'éducation des enfants. Outre la population catholique latine, on trouve en Égypte onze mille catholiques de divers rites, dont la majeure partie se compose de Coptes unis.

C'est du Caire, où il avait fondé d'abord une résidence pour acclimater les prêtres européens, que M<sup>re</sup> Comboni partit en 1871 avec sept missionnaires et quatre religieuses, destinés à ouvrir des missions dans l'Afrique centrale. Après sept ans d'existence, cette mission comptait en 1878 vingt prêtres et dix-sept religieuses, six chapelles, un petit collège, quatre écoles et une colonie d'esclaves rachetés.

En remontant vers le sud nous rencontrons l'Abyssinie, où règnent malheureusement encore les erreurs d'Eutychès, mêlées à des superstitions qui tiennent du paganisme. On y compte cependant un certain nombre de catholiques, qui ont un évêque et des prêtres lazaristes. Les relations de cette Église avec l'Europe sont rares et difficiles; aussi ne possédons-nous sur elle que de vagues renseignements. Il est plus facile de connaître l'état de la mission des Gallas, qui occupent le sud de l'Abyssinie. On y compte environ vingt-cinq mille catholiques sur une population de onze à douze cent mille habitants, la plupart mahométans ou païens. Les capucins français qui dirigent cette mission ont à leur tête un évêque.

Si nous passons maintenant sur la côte occidentale de l'Afrique, le premier poste catholique que nous rencontrons au delà du Maroc est Saint-Louis du Sénégal, puis Gorée; ces deux stations appartiennent à la France, et pour ce motif ne comptent pas parmi les missions. Nous trouvons ensuite des missionnaires à Dakar, et sur plusieurs autres points de l'intérieur. La population catholique, toute composée d'indigènes, est d'environ six mille

âmes. La Sénégambie forme un vicariat apostolique qui a un évêque à sa tête.

Sierra-Leona, colonie anglaise, était tout entière aux protestants lorsqu'en 1860 M<sup>r</sup> Marion de Brésillac fonda à Lyon le séminaire des Missions africaines. L'année suivante un nouveau vicariat apostolique était créé, qui compte aujourd'hui douze cents catholiques, avec cinq prêtres et six religieuses. Par suite de dispositions nouvelles, cette mission a passé à la congrégation du Saint-Esprit; celle qui l'occupait a été chargée d'évangéliser la côte de Benin, où se trouvaient, en 1878, de sept à huit mille catholiques sous la direction de quinze prêtres.

Plus au sud, le vicariat apostolique de Gabon ou des Guinées comptait à la même époque un évêque, huit prêtres et plus de deux mille fidèles indigènes.

Enfin, la dernière mission de la côte occidentale est celle du Congo, qui possédait à la fin de l'année 1876 quatre stations principales et était dirigée par un vice-préfet apostolique de la congrégation du Saint-Esprit assisté de huit missionnaires du même ordre. En face du Congo, dans l'île Sainte-Hélène résident deux prêtres de la congrégation des Missions africaines, qui ont une centaine de catholiques à administrer et une église fort pauvre.

La mission du Cap de Bonne-Espérance, fondée au commencement du siècle, après l'occupation du pays par les Anglais en 1806, est aujourd'hui partagée en deux vicariats et une préfecture apostolique, dirigée par deux évêques et trente-six prêtres avec dix mille fidèles environ.

En remontant dans la direction du nord, le long des côtes, nous avons à droite la grande île de Madagascar, peuplée de quatre millions d'habitants. Malgré les obstacles de toutes sortes suscités par les ministres protestants, que soutient l'influence anglaise, quarante-deux mille catholiques, trente-quatre prêtres, des écoles et des institutions

de charité y constituent une mission qui prospère de jour en jour. Mentionnons, en passant, les petites îles françaises de Mayotte et de Nossi-Bé, les Seychelles, presque toutes catholiques, et les diocèses de la Réunion et de l'île Maurice; enfin la mission de Zanzibar, qui ne compte aujourd'hui que six cents catholiques, mais semble appelée à une plus grande importance, comme point de départ des missionnaires qui iront implanter la croix au centre de l'Afrique équatoriale.

Ainsi l'Afrique, qui en 1840 ne comptait que cent mille catholiques environ, quatre évêques et quatre-vingt-onze prêtres, comptait en 1878 treize évêques, huit cent sept prêtres et plus de cinq cent mille catholiques, sans y comprendre les populations de la Réunion et de l'île Maurice, ni celles des possessions espagnoles et portugaises, dont Ozanam évaluait le chiffre, en 1840, à un million soixante-dix-huit mille.

Nous avons achevé notre course rapide à travers les différentes parties du monde, et partout nous avons pu constater un progrès réel dans l'œuvre des missions. Ces progrès sont dus au zèle et au dévouement du missionnaire catholique. Il quitte tout, patrie, famille, amis, ne se laisse arrêter ni par les obstacles ni par les périls, meurt même, s'il le faut, pour accomplir la tâche à laquelle il se sent appelé. Qu'est-ce donc qui le soutient ainsi dans les rudes travaux de son apostolat? Vainement on le chercherait dans des combinaisons humaines. Il a entendu une parole secrète, il a reçu une mission d'en haut, le vicaire visible de Jésus-Christ l'a confirmée, dès lors il ne s'appartient plus. Et ce n'est pas là un phénomène transitoire, puisqu'il se perpétue à travers les siècles. Pour qui sait voir et comprendre, les missionnaires catholiques,

par leur foi, leur intrépidité, leur nombre, sont, comme les martyrs de la primitive Église, une preuve vivante de la divinité du christianisme.

FIN





# TABLE

---

## INTRODUCTION

Les missions remontent jusqu'à l'origine du christianisme. — Apôtres et missionnaires sont des expressions synonymes. — De quel genre de missions il est question dans ce livre. — Ouvrages qu'il faut consulter pour connaître en détail l'histoire des missions . . . . . 7

## CHAPITRE I

Prédication des apôtres en Orient. — Introduction du christianisme dans l'Occident. — Anciennes traditions à cet égard. — L'empire romain tout entier embrasse le christianisme. — A la chute de cet empire, la religion reste debout et se propage chez les peuples barbares. — Associations et congrégations des missionnaires. . . . . 11

## CHAPITRE II

Missionnaires dominicains et franciscains en Afrique, en Égypte, en Syrie, à la suite des croisades. — Saint François d'Assise en Égypte et en Palestine. — Les dominicains envoyés en Espagne et en Afrique. — Nouvelle impulsion donnée aux missions par Grégoire IX. — Sainte rivalité des franciscains et des dominicains. — Création de nouveaux ordres : les trinitaires et les pères de la Merci. — Martyre de deux cents dominicains à Damiette, et de cent quatre-vingt-dix en Dalmatie. — Saint Grégoire l'*Illuminateur*, apôtre de l'Arménie. — État florissant des missions d'Afrique et d'Asie sous le pontificat de Nicolas IV. — Les franciscains sont commis à la garde des lieux saints.

— Organisation de ce qu'on appelle *la famille de Terre-Sainte*. — Bien produit par cette institution. — Progrès des missions en Russie, en Serbie, en Valachie, dans les Indes et sur la côte occidentale d'Afrique. — Tamerlan arrête les progrès de l'Évangile en Tartarie. — Saint Vincent Ferrier; Alvarez de Cordoue. — La religion est prêchée au Congo par les dominicains dès l'année 1491. — Conversion du roi de Congo et de sa famille. — Précis de l'histoire du Congo depuis sa conversion jusqu'en 1670. — État de ce pays en 1773. — État des missions africaines au XIX<sup>e</sup> siècle . . . . . 16

### CHAPITRE III

Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. — Cruautés des Espagnols. — État malheureux des Indiens. — Soulagement qu'ils reçoivent des missionnaires. — Le père Solozzano et les religieux de la Merci. — Bernard de Buil, premier vicaire apostolique de l'Amérique. — Le frère Jean Perez de Maschena, fondateur de la première église d'Amérique. — Découverte d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. — Expédition de Pedralvez Cabral. — Relâche au Brésil. — Prise de possession de ce pays au nom du roi de Portugal. — Compte rendu de cette cérémonie adressé au roi par l'amiral. — Cabral continue sa route pour l'Inde. — Il aborde à Calicut. — Les missionnaires sont exposés à un grand danger par suite d'un mouvement populaire suscité contre eux. — Succès des religieux dominicains dans le royaume de Colam et les contrées voisines. — Expédition de Tristan d'Acugna. — Mission de Socotora. — Le missionnaire franciscain Antoine du Laurier. — Son aventure chez le roi de Cambaye. — Haïti, Cuba et la Jamaïque, érigées en provinces par le chapitre général des franciscains. — Efforts des missionnaires pour adoucir le sort des Américains. — Appréciation de ces efforts par le protestant Robertson. — Barthélemy de Las Casas. — Détails biographiques sur ce personnage célèbre. — Sa vie entière consacrée au soulagement des Indiens : ses efforts, ses voyages, ses succès, obstacles de toute nature qu'il a à surmonter, etc. — Il publie la *Breve Relation de la destruction des Indiens*. — Il est nommé évêque de Chiapa. . . . . 35

### CHAPITRE IV

Découverte du détroit de Magellan et des îles Philippines. — Introduction du christianisme dans ces îles, et notamment à Zébu. — Découverte et conquête du Mexique par Fernand Cortez. — Barthélemy d'Olmedo, premier apôtre du Mexique. — Zèle éclairé de ce mission-

naire. — Cortez appelle de nouveaux missionnaires au Mexique. — Moyen employé par eux pour suppléer à l'ignorance de la langue. — Établissement des franciscains dans l'Yucatan. — Organisation des sièges épiscopaux. — Soins donnés à l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe. — Conquête du Pérou par Pizarre. — Trente missionnaires suivent l'expédition. — Difficultés qu'ils rencontrèrent. — Cruauté des conquérants espagnols. — Las Casas fait le voyage d'Europe pour réclamer l'exécution des lois en faveur des Péruviens. — L'évêque de Cuzco. — Son zèle, son dévouement, sa mort. — Détails sur les provinces de Sainte-Marthe, de Carthagène et de Venezuela. — Thomas Ortiz, premier évêque de Sainte-Marthe. — Thomas de Thoro, premier évêque de Carthagène. — Gonzalo Ximenès et ses compagnons prêchent l'Évangile sur le plateau de Cundinamarca. — Six religieux franciscains vont annoncer la foi sur les bords du Rio de la Plata. — Relation du frère Bernard, l'un d'entre eux. — Antonio Mendoza, gouverneur du Mexique. — Nombre prodigieux de néophytes. — Manière de leur administrer le baptême, à cause de leur grand nombre. — Question soulevée par les Espagnols, si les Indiens ont une âme raisonnable et intelligente. — Indignation des missionnaires, et surtout de Las Casas. — De concert avec d'autres missionnaires, il adresse un mémoire au pape. — Décret du souverain pontife. — Las Casas va évangéliser la province de Nicaragua. — Il s'oppose à l'envoi d'une armée dans ce pays. — Nouveau voyage de Las Casas en Europe. — François Marzoquin, évêque de Guatemala. — Activité et travaux de cet évêque. — Conversion des habitants de la terre de Gueraes. — Ingénieux moyens employés par les missionnaires. — Leur succès. — Le nom du pays changé en celui de *Vera-Paz*. — Le père Caruer est massacré par les Floridiens. — Dernières années et mort de Las Casas. . . . . 50

## CHAPITRE V

Origine de la compagnie de Jésus. — But que se proposait son fondateur, saint Ignace. — Saint François Xavier un de ses premiers disciples. — Son départ pour l'Orient. — Ses travaux pendant la traversée. — Son arrivée à Goa. — État de la religion dans cette contrée. — Ses prédications au cap Comorin et sur la côte de la Pêcherie. — Moyen qu'il emploie pour se faire entendre des habitants. — Ses succès dans ce pays. — Son retour à Goa. — Chargé du séminaire, il le remet aux jésuites. — Son retour sur la côte de la Pêcherie. — Son excursion dans le royaume de Travancor. — Sa réputation répandue dans les Indes. — Conversion des Manarais. — Voyage de Xavier à Cochîn. — Il va prêcher à Malacca. — Il convertit un Japonais qui s'embarque avec le saint pour Goa. — Il convertit un roi de

l'île de Ceylan. — De retour à Goa, il achève l'instruction du Japonais qu'il a amené de Malacca. — Celui-ci est baptisé par l'évêque et reçoit le nom de Paul de Sainte-Foi. — Xavier prend la résolution d'aller prêcher l'Evangile au Japon. — Son arrivée à Cangoxima. — Il apprend la langue japonaise et commence aussitôt à prêcher. — Ses premiers succès. — Il se rend à Firando. — Conversion d'un prince nommé Ekandono. — Succès extraordinaires qu'il obtient à Firando. — Voyage à Méaco; prédication à Amanguchi. — Fatigues que le saint missionnaire eut à endurer pendant ce voyage. — Arrivée à Méaco. — Importance de cette ville, l'une des deux capitales de l'empire. — Retour à Amanguchi. — Sa présentation au roi. — Il se rend à Fuchéo, et est reçu par le roi de Bungo. — Conversion de quelques bonzes. — Xavier retourne aux Indes. — Il se propose d'aller évangéliser la Chine. — Il surmonte toutes les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet. — Il tombe malade dans l'île de Sancian. — Sa mort. — Éloge de ce saint par les écrivains protestants. — Coup d'œil sur les événements qui suivirent la mission de saint François Xavier au Japon. — Révolution dans cette contrée. — Persécution contre la religion chrétienne. — Dernières nouvelles de cet empire. . . . . 68

## CHAPITRE VI

Jugement porté par le protestant Robertson sur les missionnaires catholiques de l'Amérique. — Réflexions d'un écrivain catholique sur le même sujet. — Conversion du Chili. — Érection de l'église de Santa-Fé-de-Bogota en cathédrale par l'évêque de Sainte-Marthe. — Saint Louis Bertrand prêche dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans la province de Carthagène, etc. — Ses succès sur les montagnes de Sainte-Marthe. — Travaux apostoliques des jésuites dans le Brésil. — Difficultés et succès de leur mission. — Le révérend père Joseph Anchieta. — Établissement des jésuites au Brésil. — Quarante missionnaires de cet ordre se rendant au Brésil sont pris sur un vaisseau portugais par les hérétiques, qui les massacrent tous à l'exception d'un seul. . . . . 86

## CHAPITRE VII

Établissement des missions du Paraguay. — Détails sur leur origine, leur formation, leur constitution, leur administration intérieure, leur durée, etc. — État de ces missions en 1767, au moment de l'expulsion des jésuites. — État du christianisme, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale . . . . . 94

## CHAPITRE VIII

Le christianisme en Chine. — Le père Ricci. — Ses travaux, ses succès. — Il parvient, après de grandes difficultés, à être introduit à la cour. — Conversions éclatantes. — La religion se répand dans le peuple. — Prédications de Paul Sin, néophyte chinois. — Mécontentement des mandarins. — Sa cause. — Le père Ricci parvient à l'apaiser. — Établissement d'un noviciat à Péking. — Immenses travaux du père Ricci. — Sa mort. — Révolutions de Chine et interruption des missions. — Le père Adam Schall, nommé président du tribunal des mathématiques. — Persécutions contre la religion pendant la minorité de l'empereur Khang-Hi. — Le père Verbiest, jésuite français, succède au père Ricci. — Approbation de la religion chrétienne par le tribunal des rites. — Savants jésuites français en Chine. — Tableau de leur mission par Chateaubriand. — Progrès de la religion chrétienne en Chine. — L'exercice public de la religion autorisé par l'empereur Khang-Hi. — Son fils, Yong-Tching, persécute les chrétiens. — Exception en faveur du père Parennin. — Travaux de ce missionnaire. — Division ecclésiastique de l'empire chinois . . . . . 413

## CHAPITRE IX

Le père de Rhodes, premier apôtre du Tong-King et de la Cochinchine. — Son retour en Europe; objet de ce voyage. — Origine et fondation du séminaire des Missions-Étrangères. — MM. Pallu et de la Mothe-Lambert sont nommés vicaires apostoliques du Tong-King et de la Cochinchine. — Établissement du séminaire des Missions-Étrangères dans la rue du Bac, à Paris. — Sa composition. — Séjour à Siam de MM. Pallu, évêque d'Héliopolis, et de la Mothe, évêque de Bérithé. — Conversion des Siamois. — Fondation d'un séminaire à Siam. — Voyage de M<sup>sr</sup> d'Héliopolis en France. — Impression qu'il produit. — Passage d'un discours de Fénelon à ce sujet. — Mort de M<sup>sr</sup> Pallu. — M<sup>sr</sup> Maigrot lui succède. — Situation du catholicisme en Chine jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. — État de la religion dans le Tong-King et la Cochinchine, ou empire d'Annam. — Révolution de cet empire en 1770. — L'évêque français de la congrégation des Missions parvient à faire remonter sur le trône le souverain légitime. — En reconnaissance, celui-ci permet aux chrétiens le libre exercice de leur religion. — Introduction du christianisme dans le royaume de Corée, en 1784. — État de la religion dans ce pays à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle . . . . . 125

## CHAPITRE X

Persécution exercée contre les chrétiens par Minh-Menh, empereur d'Annam. — Quelques détails. — Martyre de MM. Jaccard et Borie. — M<sup>sr</sup> Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental. — L'apparition de quelques navires de guerre français fait un instant ralentir la persécution. — Elle reprend de 1851 à 1862. — Martyre de l'abbé Vénard et autres. — État de l'Eglise annamite. — Persécution en Corée en 1839. — Martyre de M<sup>sr</sup> Imbert et de deux prêtres. — M<sup>sr</sup> Ferréol lui succède et meurt en 1853. — Nouvelle persécution en 1866. — Martyre de tous les missionnaires de ce pays. — M<sup>sr</sup> Ridel, vicaire apostolique de Corée. — Situation du catholicisme en Chine pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. — Guerre de la Chine avec les Anglais en 1842. — Nouvelle guerre avec les Français et les Anglais, de 1857 à 1860. — Prise de Péking. — Traité de 1860. — État du christianisme en Chine . . . . . 136

## CHAPITRE XI

Mission de l'Océanie. — Coup d'œil sur la géographie et l'histoire de cette cinquième partie du monde. — Races d'hommes qui l'habitent. — Mœurs, religion, superstitions de ces peuples. — Les missionnaires protestants ont précédé les catholiques dans l'Océanie. — Effets des prédications protestantes. — Caractère des missions protestantes. — Opposition des ministres protestants aux prédications des prêtres catholiques. — Caractère du missionnaire catholique. — Premières missions en Australie. — Mission des îles Gambier ou Mangaréva. — Détails sur cette mission. — Son origine, ses progrès, son état actuel. — Relation de M. Dumont d'Urville à ce sujet. — Mission de Taïti; obstacles qu'elle rencontre. — Mission de Nouka-Hiva; lenteur de ses progrès; son état actuel. — Mission de Sandwich. — Mission de l'Océanie occidentale. — Subdivisions : Nouvelle-Zélande, Océanie centrale, Mélanésie, Micronésie, Nouvelle-Calédonie. — Mission d'Ouvéa ou îles Wallis. — Sacre de M<sup>sr</sup> Bataillon. — Impression produite par la vue des missionnaires sur l'équipage d'un bâtiment français. — Changement dans les mœurs des habitants d'Ouvéa. — Mission de Tonga. — Difficultés qu'éprouvent les missionnaires. — Calomnies des protestants. — Succès des missionnaires à Tonga-Tabou. — Mission de la Nouvelle-Calédonie. — Mission de la Mélanésie et de la Micronésie. — Tableau des sauvages convertis par un missionnaire. — Mort de M<sup>sr</sup> Polding et de M<sup>sr</sup> Bataillon. — Indication des ouvrages à consulter pour l'histoire des missions. . . . . 153

## CHAPITRE XII

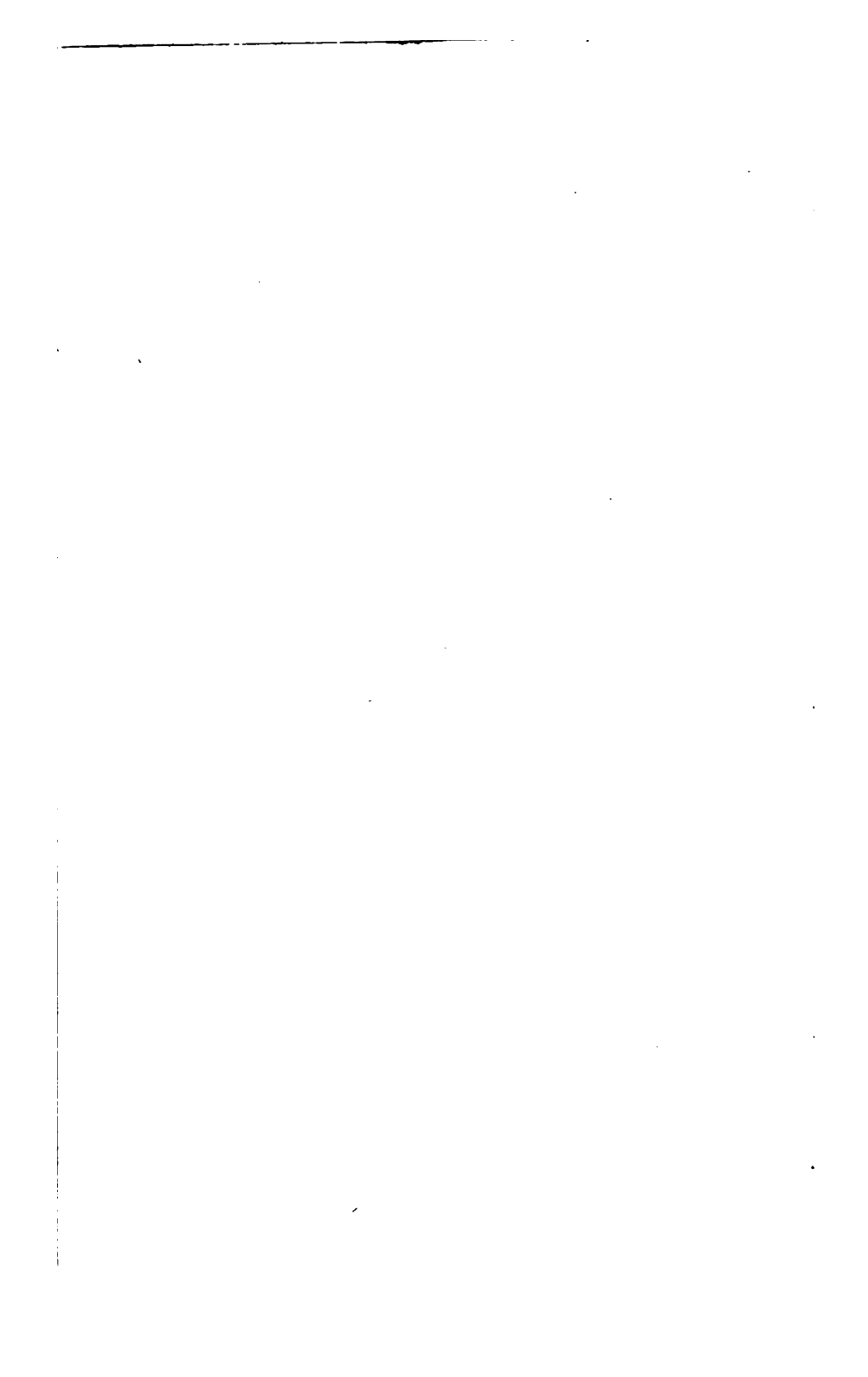
Ordres religieux et congrégations qui se consacrent aux missions. — Augustins. — Basiliens. — Barnabites. — Bénédictins. — Capucins. — Carmes. — Dominicains. — Eudistes. — Franciscains. — Jésuites. — Maristes. — Prêtres de la Mission ou lazaristes. — Congrégations des Missions étrangères de Paris, de Bruxelles, de Dublin, de Gênes, de Milan. — Missions africaines. — Oblats de Marie-Immaculée. — Oratoriens. — Passionistes. — Rédemptoristes. — Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus. — Salvatoristes. — Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. — Sulpiciens. — Trappistes. — Sacrée congrégation de la Propagande. . . . . 189

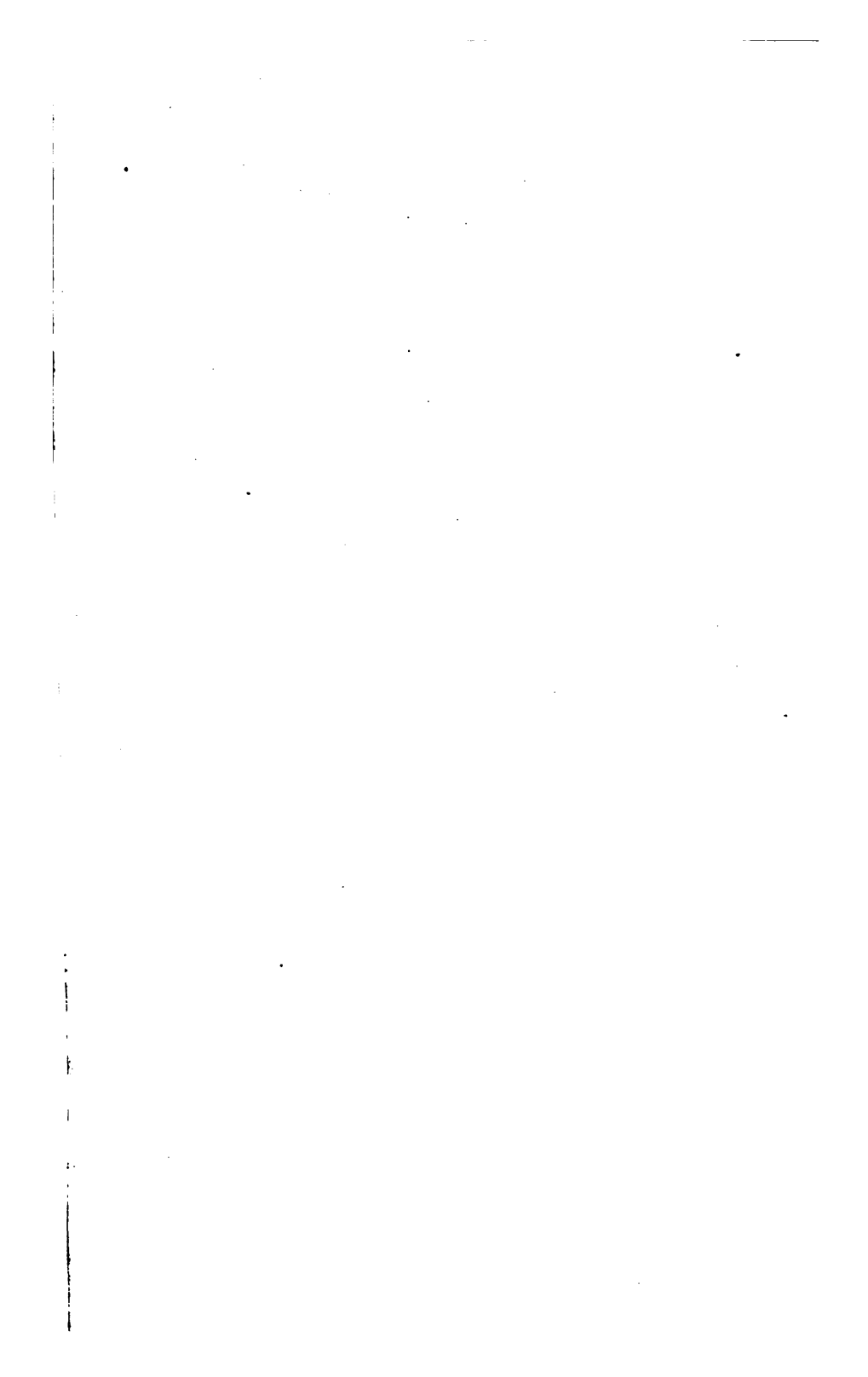
## CHAPITRE XIII

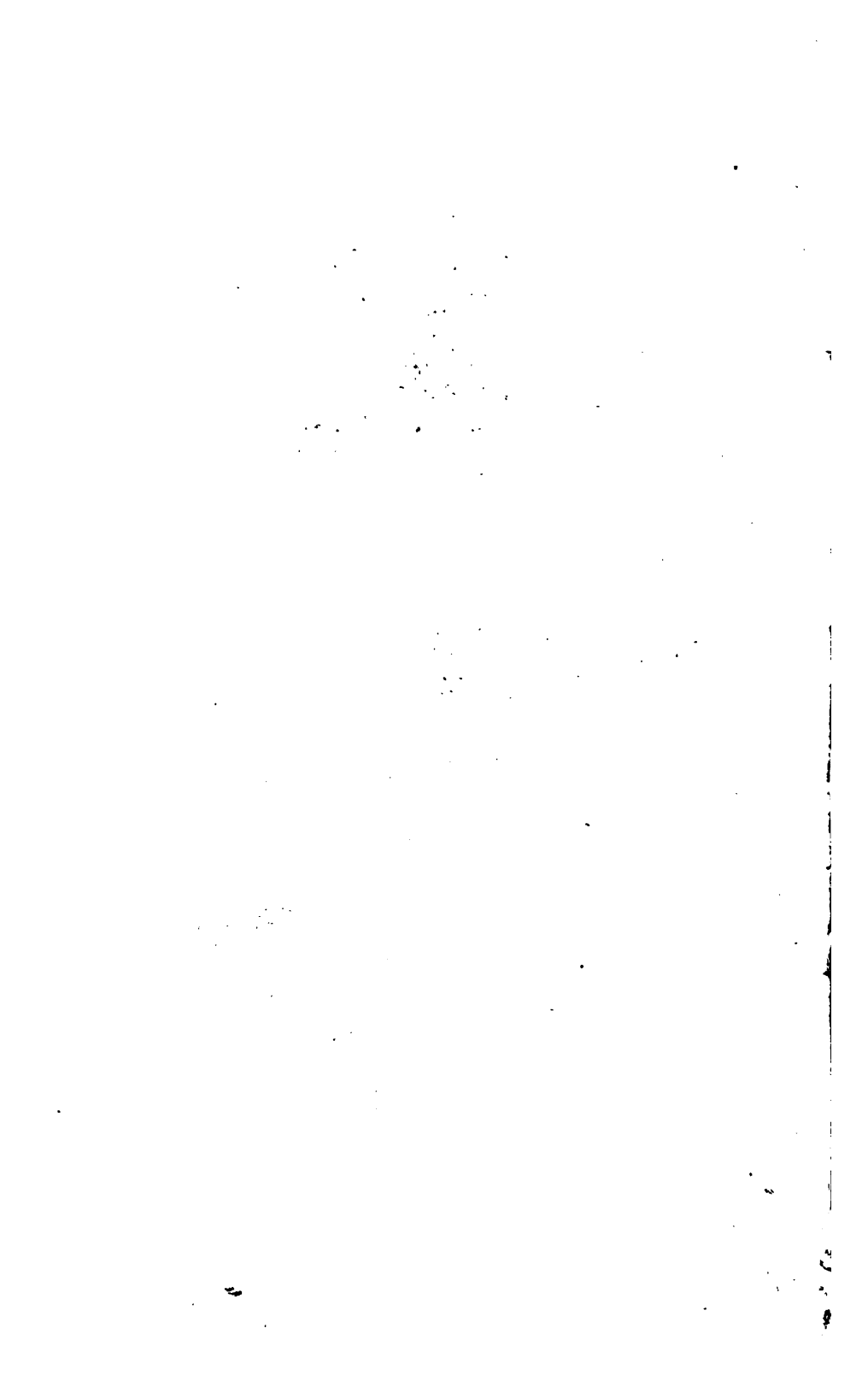
Fondation de l'œuvre de la Propagation de la foi. — Ses ressources. — État des missions dans les différentes parties du monde : Amérique, Asie, Europe, Océanie, Afrique. — Le missionnaire catholique. — Conclusion. . . . . 209



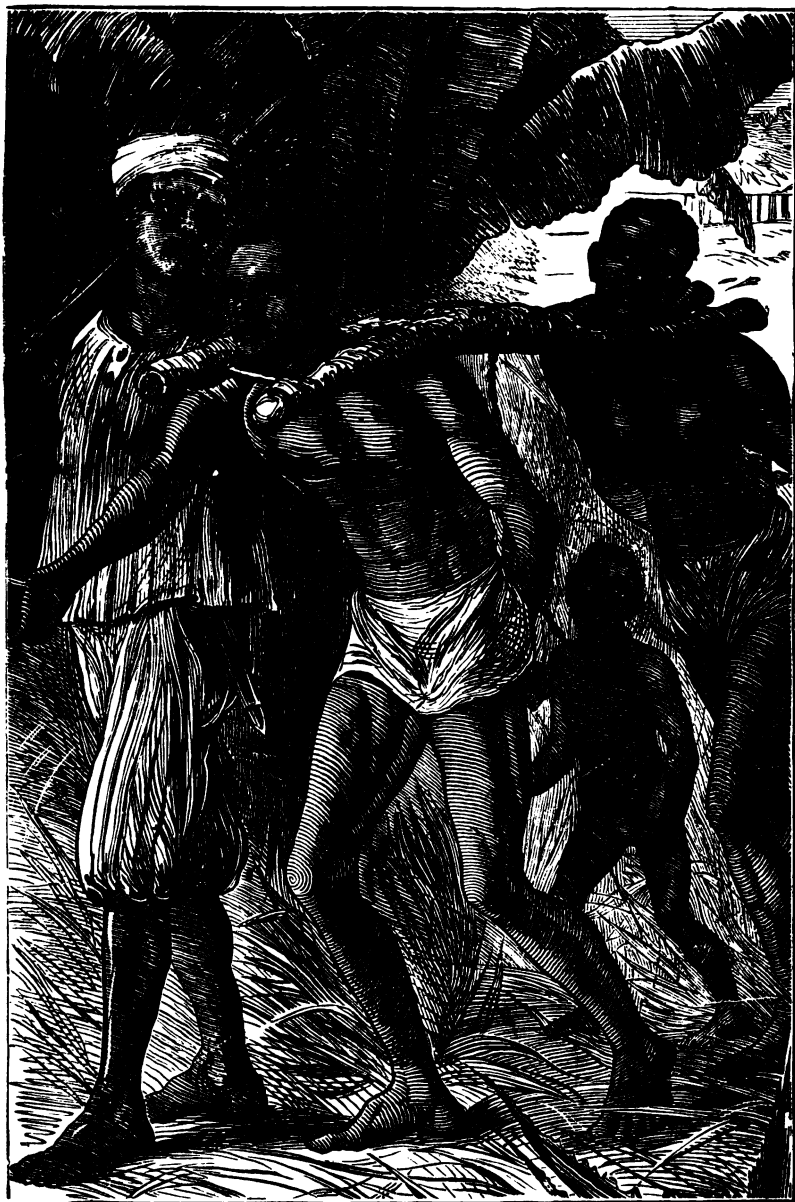








# LA TRAITE DES NÈGRES



L'ESCLAVE NÈGRE ET SON TYRAN

*Gochelet pour l'empire de la Belgique*  
LA

# TRAITE DES NÈGRES

ET LA

## CROISADE AFRICAINE

CHOIX RAISONNÉ DE DOCUMENTS

### RELATIFS A LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE AFRICAIN

ET COMPRENANT

LA LETTRE ENCYCLIQUE DE LÉON XIII SUR L'ESCLAVAGE

LE DISCOURS DU CARDINAL LAVIGÉRIE A BRUXELLES

UN CHAPITRE DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

LES TÉMOIGNAGES DES GRANDS EXPLORATEURS :

LIVINGSTONE, CAMERON, STANLEY, LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS  
LES RÉVÉLATIONS DU LIVRE BLEU ANGLAIS, ETC.

AINSI QUE L'ORGANISATION DES SOCIÉTÉS ANTIESCLAVAGISTES  
EN BELGIQUE ET EN EUROPE

OUVRAGE DE VULGARISATION, ENRICHİ DE CARTES ET DE GRAVURES

PAR

ALEXIS-M. G.

AUTEUR DU CONGO BELGE ILLUSTRÉ, ETC.

MEMBRE DU COMITÉ ANTIESCLAVAGISTE DE NAMUR,  
DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE BRUXELLES ET DE PARIS, ETC.

*Da miki Belgas*  
Donnez-moi des Belges.  
(St-François Xavier)

Il est souverainement à souhaiter que  
l'abolition du l'e-clavage s'accomplisse.  
Léon XIII. (Encycl. *In plurimus*).

1<sup>re</sup> ÉDITION (spéciale pour la Belgique)

LIÈGE

H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE TRAPPÉ, n° 7

1889

*TOUS DROITS RÉSERVÉS.*

Tout exemplaire non revêtu de la signature abrégée ci-dessous sera  
réputé contrefait.

A handwritten signature in dark ink, appearing to be 'A. H. G.' followed by a stylized flourish or underline.

DÉDIÉ  
A  
SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE  
ARCHEVÊQUE DE CARTHAGE ET D'ALGER  
PRIMAT D'AFRIQUE  
DÉLÉGUÉ PAR S. S. LE PAPE LÉON XIII  
POUR  
PROMOUVOIR EN EUROPE L'ŒUVRE DE L'ABOLITION  
DE  
LA TRAITE DES NÈGRES

*Hommage de respectueux dévouement de  
son très humble fils en N. S. et M. I.*

(L'AUTEUR)

7-1-32 50.15



## PRÉFACE.

---

L'**Afrique perd son sang par tous ses pores**, a dit un grand explorateur (Cameron), témoin impuissant des atrocités de la traite.

Les **victimes** se comptent par centaines de mille chaque année ; ce sont de pauvres nègres inoffensifs, bien dignes d'intérêt, de pitié et de protection.

Les **bourreaux** sont de nos jours principalement les Arabes et les métis pourvoyeurs d'esclaves, et tous ceux qui leur achètent cette *merchandise humaine*.

Les **responsables** sont non seulement ceux qui commettent ces crimes ou qui les autorisent, mais les Etats civilisés eux-mêmes, s'ils négligent plus longtemps d'y porter remède.

Il a fallu dans ces 20 ou 30 dernières années les révélations des grands explorateurs, tels que les Livingstone, les Cameron, les Stanley ; celles des missionnaires catholiques, et les efforts persévérants de l'*Anti-Slavery Society* de Londres, pour appeler l'attention de l'Europe sur ces faits odieux.

Cela n'a pas suffi.

Il a fallu l'initiative de la plus haute puissance morale et religieuse qui soit au monde, celle du Pape Léon XIII, parlant au nom de l'Eglise universelle, pour appeler les peuples et les rois au secours d'un continent qui se meurt.

Il a fallu la voix éloquente d'un nouveau Pierre l'Ermite, l'illustre Cardinal Lavigerie, pour promouvoir enfin cette nouvelle Croisade de l'Europe chrétienne contre la barbarie et le fanatisme.

*Puissent les bienfaits célestes*, a dit en mourant le grand Livingstone, *descendre sur quiconque aidera à guérir cette plaie saignante du monde !*

Puissent les exhortations de l'Eglise catholique être écoutées partout ; — les gouvernements se concerter pour cette sainte cause ; — les fidèles contribuer par leurs aumônes à l'entretien des croisés volontaires armés pour protéger les noirs, et des missionnaires qui vont les évangéliser.

Dans un de ses discours, le Cardinal Lavigerie a engagé tous ceux qui tiennent une plume à faire connaître et populariser l'Œuvre africaine.

C'est pour répondre à cette invitation que nous publions ce travail. L'idée nous en est venue le lendemain même de la conférence de Bruxelles, où, nous accueillant en audience particulière, non-seulement Son Eminence voulut bien nous encourager à la réaliser, mais encore nous témoigner sa satisfaction pour les renseignements qu'Elle avait puisés dans un autre de nos ouvrages, qui déjà parlait de la *Traite des Nègres*.

Qu'on nous permette de rapporter ici sa lettre à ce sujet.

« M. R. F. ALEXIS.

» Je viens de lire avec autant d'intérêt que de profit votre CONGO  
» BELGE ILLUSTRÉ, qui renferme d'excellents détails sur l'esclavage des  
» Nègres.

» Je tiens à vous en exprimer toute ma satisfaction et en même  
» temps tous les vœux que je forme pour qu'un ouvrage aussi exact et  
» aussi savant soit apprécié partout comme il le mérite.

» Veuillez croire, etc.

CH. CARDINAL LAVIGERIE

*Primat d'Afrique.*

» Bruxelles, 18 Août 1888. »

Ajoutons que S. E. a daigné agréer la dédicace du présent ouvrage, qui est spécialement affecté à la question de l'Esclavage africain, aux récits de ses horreurs, aux moyens d'y porter remède.

C'est un choix de documents authentiques. A part quelques chapitres de géographie et d'histoire, l'auteur s'est effacé pour laisser parler les témoins oculaires, et les orateurs qui font autorité par leur science ou leur position sociale.

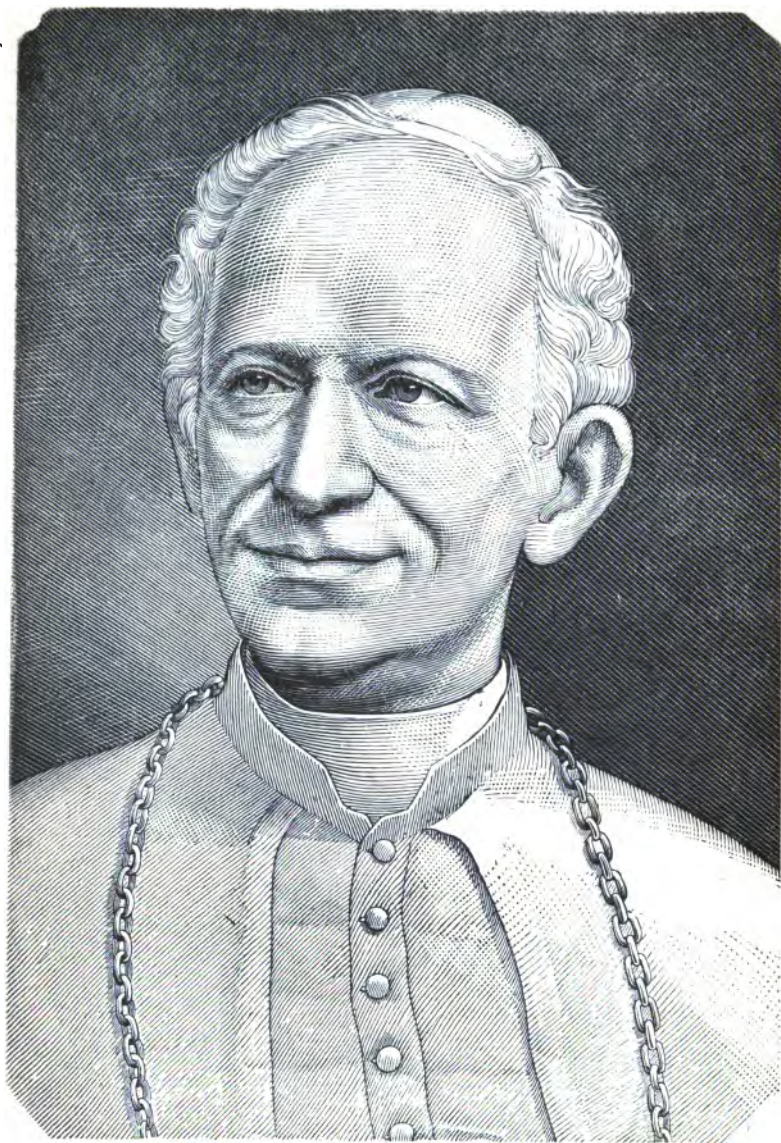
Un second ouvrage — complément du premier — paraît en même temps, sous le titre de: LA BARBARIE AFRICAINE, etc. Il a particulièrement pour but de faire voir les heureux résultats de l'action des Missions catholiques, dans l'œuvre de la civilisation des Nègres.

Puissent ces deux publications, modestes mais substantielles, éclairer les lecteurs qui désirent connaître, plus complètement que par des articles des journaux, la grande question de l'Esclavage africain, à laquelle tout le monde s'intéresse aujourd'hui.

A. M. G.

Membre du Comité Antiesclavagiste  
de la Province de Namur.

Tamines, 2 Février 1889.



S. S. LE PAPE LÉON XIII

LA

# TRAITE DES NÈGRES.

---

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

LETTRE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII SUR L'ESCLAVAGE (1).

---

*Aux vénérables frères les évêques du Brésil*

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères,

Salut et bénédiction apostolique.

Au milieu des manifestations si nombreuses et de si grande piété que presque toutes les nations ont accomplies et continuent d'accomplir chaque jour pour Nous féliciter d'avoir atteint heureusement le cinquantenaire de Notre sacerdoce, il en est une qui Nous a particulièrement touché,

---

(1) Nota. Fidèle aux traditions de l'Eglise, qui fut au moyen-âge, l'instigatrice des *croisades* contre la tyrannie mahométane, le Pape Léon XIII est le *promoteur* de la croisade africaine actuelle.

Le point de départ du généreux mouvement humanitaire et chrétien dont nous sommes les témoins, c'est la lettre encyclique *In plurimus* qu'il a adressée le 15 Mai 1888 aux Evêques du Brésil, à propos de la suppression de l'esclavage dans ce vaste empire. Il est donc juste de reproduire en tête de notre ouvrage ce précieux document où la science historique se mêle à la sollicitude paternelle du Vicaire de Jésus-Christ pour ses enfants les plus déshérités.

et c'est celle qui Nous est venue du Brésil où, à l'occasion de cet heureux évènement, *la liberté a été légalement rendue à un grand nombre de ceux* qui, dans le vaste territoire de cet empire, *gémissaient sous le joug de la servitude*. — Cette œuvre, tout empreinte de miséricorde chrétienne et due au zèle d'hommes et de femmes charitables, agissant en cela de concert avec le clergé, a été offerte au divin Auteur et Dispensateur de tout bien en témoignage de reconnaissance pour la faveur qui Nous a été si bénévolement accordée d'atteindre sain et sauf l'âge de Notre année jubilaire.

Cela Nous a été particulièrement agréable et consolant, surtout parce que Nous y avons vu la confirmation **d'une très heureuse nouvelle, à savoir que les Brésiliens voulaient abolir désormais et extirper complètement la barbarie de l'esclavage** Cette volonté du peuple a été secondée par le zèle éminent de l'Empereur et de son auguste Fille, de même que par ceux qui dirigent la chose publique, au moyen de lois qui ont été rendues et sanctionnées à cet effet. La joie que Nous en avons éprouvée, Nous l'avons manifestée, au mois de janvier dernier, à l'envoyé que l'auguste Empereur avait délégué auprès de Nous, ajoutant de plus que Nous écrivions à l'Episcopat au sujet des malheureux esclaves (1).

Nous tenons, en effet, auprès de tous les hommes la place du Christ, fils de Dieu, qui a été tellement embrasé de l'amour du genre humain que, non seulement il n'a pas hésité, en prenant notre nature, à vivre au milieu de nous, mais qu'il a aussi aimé à se donner le nom de Fils de l'homme, en protestant ouvertement qu'il s'était mis en rapport avec nous pour *annoncer aux captifs la délivrance*, afin que, affranchissant le genre humain de la pire des servitudes, qui est celle du péché, *il renouvelât toutes choses en lui, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre*, et rétablît

---

(1) « A l'occusion de Notre Jubilé,... Nous désirons donner au Brésil un » témoignage tout particulier de Notre paternelle affection, au sujet de » l'émancipation des esclaves ». (*Réponse à l'adresse du ministre du Brésil, de Souza Correa*).

ainsi dans sa dignité première toute la race d'Adam, précipitée dans la ruine de la faute commune. Saint Grégoire le Grand a dit opportunément à ce sujet : *Puisque notre Rédempteur, auteur de toute créature, a voulu dans sa clémence revêtir la chair humaine, afin que, par la grâce de sa divinité, le lien de notre servitude étant brisé, il nous rendît l'antique liberté, c'est faire chose salutaire de rendre, par le bienfait de l'affranchissement, à la liberté dans laquelle ils sont nés, les hommes que la nature a faits libres dès l'abord et à laquelle le droit des gens a substitué le joug de la servitude.*

Il convient donc, et c'est bien le propre de Notre ministère apostolique, de seconder et de favoriser puissamment tout ce qui peut assurer aux hommes, soit pris séparément, soit en société, les secours aptes à soulager leurs nombreuses misères, dérivées, comme le fruit d'un arbre gâté, de la faute des premiers parents, et ces secours, de quelque genre qu'ils soient, sont non seulement très efficaces pour la civilisation, mais ils conduisent aussi convenablement à cette rénovation intégrale de toutes choses que Jésus-Christ, Rédempteur des hommes, s'est proposée et a voulue.

Or, au milieu de tant de misères, il faut vivement déplorer celle de l'esclavage auquel une partie considérable de la famille humaine est assujettie depuis bien des siècles, gémissant ainsi dans la douleur et l'abjection, contrairement à ce que Dieu et la nature ont d'abord établi. — En effet, l'Auteur suprême de toutes choses avait décrété que l'homme eût à exercer comme une sorte de domination royale sur les animaux des bois, des mers et des airs, et non que les hommes eussent à exercer cette domination sur leurs semblables : *Ayant créé l'homme raisonnable à son image*, dit saint Augustin, *Dieu a voulu qu'il ne fût le maître que des créatures dépourvues de raison ; de telle sorte que l'homme eût à dominer non pas les autres hommes, mais les animaux.* D'où il suit que l'état de servitude s'entend imposé de droit au pécheur. Aussi le nom d'esclave n'a pas été employé par l'Écriture avant que le juste Noé eût puni par ce nom le péché de son fils. C'est donc la faute qui a mérité ce nom, et non pas la nature.

De la contagion du premier péché ont dérivé tous les maux, et notamment, cette perversité monstrueuse par laquelle il y a eu des hommes qui, perdant le souvenir de l'union fraternelle dès l'origine, au lieu de pratiquer, sous l'impulsion de la nature, la bienveillance et la déférence mutuelles, n'ont écouté que leurs passions et ont commencé à considérer les autres hommes comme leur étant inférieurs et à les traiter, par conséquent, comme des animaux nés pour le joug. De là, et sans tenir le moindre compte ni de la communauté de nature, ni de la dignité humaine, ni de l'image divine imprimée dans l'homme, *il est arrivé*, au moyen des querelles et des guerres qui éclatèrent ensuite, *que ceux qui se trouvaient l'emporter par la force s'assujettissaient les vaincus*, et qu'ainsi la multitude, quoique d'une même race, se partageât graduellement en individus de deux catégories distinctes, à savoir les esclaves vaincus assujettis aux vainqueurs leurs maîtres,

L'histoire des anciens temps nous montre ce lamentable spectacle jusqu'à l'époque du divin Rédempteur ; la calamité de la servitude s'était propagée chez tous les peuples, et bien réduit était le nombre des hommes libres, jusque-là qu'un poète de l'empire put proférer cette atrocité que *le genre humain ne vit que pour le petit nombre*. Cela fut en vigueur chez les nations mêmes les plus policées, **chez les Grecs, chez les Romains**, où la domination d'un petit nombre s'imposait à la multitude ; et cette domination s'exerçait avec tant de perversité et d'orgueil, que les troupes d'esclaves étaient considérées comme des biens, non comme des personnes, mais comme des choses, dépouillées de tout droit et dépourvues même de la faculté de conserver la vie et d'en jouir.

*Les serviteurs sont au pouvoir des maîtres, et ce pouvoir émane du droit des gens, car on peut observer qu'il existe exactement chez tous les peuples le pouvoir pour les maîtres de disposer de la vie et de la mort des esclaves, et tout ce qui est acquis par l'esclave l'est au profit du maître.* Par suite d'une aussi profonde perturbation morale, il fut impunément et publiquement permis aux maîtres d'échanger leurs es-

claves, de les vendre, de les livrer en héritage, de les battre, de les tuer, d'en abuser pour leurs passions et leur cruelle superstition.

Bien plus, ceux qui étaient réputés les plus sages parmi les gentils, des philosophes insignes, très versés dans le droit, se sont efforcés de se persuader à eux-mêmes et de persuader aux autres, par un suprême outrage au sens commun, que la servitude n'est autre chose que la condition nécessaire de la nature ; et ils n'ont pas rougi d'enseigner que la race des esclaves le cède de beaucoup, en faculté intellectuelle et en beauté corporelle, à la race des hommes libres ; qu'il faut, partant, que les esclaves, comme des instruments dépourvus de raison et de sagesse, servent en toutes choses aux volontés de leurs maîtres. Cette doctrine inhumaine et inique est souverainement détestable et telle qu'une fois acceptée il n'est plus d'oppression, si infâme et barbare soit-elle, qui ne se soutienne impudemment avec une certaine apparence de légalité et de droit.

L'histoire est pleine d'exemples du grand nombre de crimes et de pernicioeux fléaux qui en ont résulté pour les nations ; la haine en a été excitée dans le cœur des esclaves, tandis que les maîtres se sont vus réduits à vivre dans une appréhension et une crainte perpétuelles ; les uns préparaient les torches incendiaires de leur fureur, les autres persistaient de plus en plus dans leur cruauté ; les Etats étaient ébranlés et exposés à tout moment à la ruine par la multitude des uns et par la force des autres ; de là, en un mot, les tumultes et les séditions, le pillage et l'incendie, les combats et les massacres.

La foule des mortels était opprimée par cette profonde abjection, d'autant plus misérablement qu'elle était plongée dans les ténèbres de la superstition, lorsque, à la maturité des temps établie par la sagesse divine, une admirable lumière resplendit du haut du ciel et la grâce du Christ Sauveur se répandit abondamment sur tous les hommes ; en vertu de ce bienfait, ils furent tirés de la fange et de l'accablement de la servitude, et tous, sans exception, ils furent rachetés



du dur servage du péché et élevés à la très noble dignité de fils de Dieu.

Aussi **les Apôtres**, dès l'origine de l'Eglise, eurent-ils soin d'enseigner et d'inculquer, entre autres préceptes d'une vie très sainte, celui qui, plus d'une fois, a été écrit par saint Paul à des hommes régénérés par l'eau du baptême : *Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus ; vous tous, en effet, qui êtes baptisés au nom du Christ, vous êtes revêtus de la livrée du Christ. Il n'y a ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, vous êtes tous une même chose dans le Christ Jésus. Il n'y a ni Gentil ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni maître, mais il y a en toutes choses et pour tous le Christ. En vérité, nous avons tous été baptisés dans un même Esprit et dans un même corps, aussi bien les Juifs que les Gentils, les esclaves que les hommes libres, et tous nous avons été abreuvés à la source d'un même Esprit.*

Enseignements bien précieux, honorables et salutaires, dont l'efficacité a non seulement rendu et accru au genre humain sa dignité, mais a aussi amené les hommes, quels que soient leur pays, leur langue, leur condition, à s'unir très étroitement par les liens d'une affection fraternelle. Cette charité du Christ dont saint Paul était vraiment embrasé, il l'avait puisée dans le Cœur même de Celui qui s'était fait miséricordieusement le frère de tous et de chacun des hommes, et qui les avait tous, sans en excepter ou en oublier un seul, tellement ennoblis de sa propre noblesse qu'il les avait admis à participer à la nature divine. Par cette charité même se formèrent et furent divinement agrégées les races, qui se constituèrent d'une manière admirable pour l'espoir et le bonheur public, alors que, dans la suite des temps et des événements et grâce à l'œuvre persévérante de l'Eglise, la société des nations put se constituer sous une forme chrétienne et libre, renouvelée à l'instar de la famille.

Dès l'origine, en effet, l'Eglise consacra un soin tout spécial à ce que le peuple chrétien reçût et observât, comme de juste, dans une question de si haut relief, la pure doctrine du Christ et des Apôtres. Désormais, grâce au nou-

vel Adam, qui est le Christ, il subsiste une union fraternelle des hommes et des peuples entre eux ; de même qu'ils ont tous une seule et même origine dans l'ordre de la nature, de même aussi, dans l'ordre surnaturel, ils ont tous une seule et même origine de salut et de foi ; tous sont également appelés à l'adoption d'un seul Dieu, leur Père à tous, en tant qu'il les a tous rachetés lui-même à grand prix ; tous sont membres d'un grand corps ; tous sont admis à participer au divin banquet ; à tous sont offerts les bienfaits de la grâce et ceux de la vie immortelle. — Cela posé comme base et fondement, l'Eglise s'est efforcée en tendre mère d'apporter quelque soulagement aux charges et à l'ignominie de la vie servile ; et elle a efficacement défini et inculqué les droits et les devoirs réciproques entre les maîtres et les serviteurs, conformément à ce que les Apôtres avaient affirmé dans leurs épîtres.

Voici, en effet, les avertissements que les princes des Apôtres donnaient aux esclaves qu'ils avaient gagnés au Christ : *Soyez soumis en tout respect, non seulement aux bons et aux humbles, mais aussi aux méchants. Obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et respect, comme au Christ lui-même ; ne servant pas pour l'apparence, comme pour plaire aux hommes, mais comme des serviteurs du Christ, accomplissant de tout cœur la volonté de Dieu, servant avec bon vouloir, comme si vous serviez le Seigneur et non les hommes ; sachant d'ailleurs que chacun, qu'il soit libre ou esclave, recevra de Dieu ce qu'il aura fait de bon.* C'est encore saint Paul qui a dit à Timothée : *Que tous ceux qui sont sous le joug de la servitude retiennent leurs maîtres pour dignes de tout honneur ; ceux qui ont pour maîtres des fidèles, loin de les mépriser, qu'ils les servent mieux encore, parce que ce sont des frères et des fidèles bien-aimés qui participent des mêmes bienfaits. Voilà ce qu'il vous faut enseigner et recommander.* Il écrivait de même à Titus d'enseigner aux serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur plaire en toutes choses, à ne pas les contredire, à ne pas leur nuire, mais à montrer en toute chose la bonté de leur foi, afin que la doctrine de Dieu notre Sauveur resplendisse en tous.

Aussi ces premiers disciples de la foi chrétienne comprirent-ils fort bien que cette fraternelle égalité des hommes dans le Christ ne devait absolument pas amoindrir et faire négliger le respect, l'honneur, la fidélité et les autres devoirs auxquels ils étaient tenus envers leurs maîtres ; et il en résulta de nombreux bienfaits, de nature à rendre plus sûr l'accomplissement de ces devoirs, en même temps qu'à en alléger la pratique devenue plus douce, et à produire enfin des fruits abondants pour mériter la gloire céleste. Ils professaient en effet le respect envers leurs maîtres, et ils les honoraient comme des hommes revêtus de l'autorité de Dieu, de qui dérive tout pouvoir ; ils n'étaient pas mus en cela par la crainte des châtimens ou par l'astuce ou par le stimulant du gain, mais par la conscience de leur devoir, par l'ardeur de leur charité. Réciproquement, les justes exhortations de l'Apôtre s'adressaient aux maîtres, afin qu'ils traitassent avec bonne grâce les serviteurs en retour de leurs bons services. *Et vous, maîtres, agissez-en de même envers eux ; ne les menacez pas, sachant bien que le Seigneur qui est aux cieux est aussi bien le leur que le vôtre, et il n'y a pas devant Lui d'acception de personnes.* Ils étaient exhortés pareillement à considérer que, de même qu'il n'est pas juste pour le serviteur de se plaindre de son sort, puisqu'il est l'*affranchi du Seigneur*, de même aussi il ne saurait être permis à l'homme libre, car il est le *serviteur du Christ*, de faire preuve d'un esprit hautain et de commander avec orgueil. Par là, il était ordonné aux maîtres de reconnaître la dignité humaine dans leurs serviteurs et de les traiter convenablement, les considérant comme n'étant pas d'une nature différente, mais égaux à eux par la religion et par la communauté de servitude envers la majesté du commun Seigneur. — Ces lois, si justes, et si propres à harmoniser les diverses parties de la société domestique, furent pratiquées par les Apôtres eux-mêmes. Bien remarquable à ce propos est l'exemple de saint Paul lorsqu'il écrivit avec tant de bienveillance en faveur d'Onésime, l'esclave fugitif de Philémon, qu'il renvoya à celui-ci avec cette tendre recommandation : *Accueille-le comme mon bien-aimé.... non pas comme un esclave, mais*

*comme un frère chéri et selon la chair et selon le Seigneur ; que s'il t'a nui en quelque chose, ou s'il est ton débiteur, impute cela à moi-même.*

Pour peu que l'on compare l'une et l'autre manière d'agir, celle des païens et celle des chrétiens, envers les esclaves, on voit aisément que l'une était cruelle et pernicieuse, l'autre pleine de douceur et d'humanité, et certes nul n'osera frustrer l'Eglise du mérite qui lui revient pour s'être faite l'instrument d'une aussi grande indulgence. — On en sera d'autant plus convaincu si l'on considère attentivement avec quelle douceur et quelle prudence l'Eglise a extirpé et détruit l'abominable fléau de l'esclavage. — Elle n'a pas voulu, en effet, procéder hâtivement à l'affranchissement des esclaves et à la sollicitude de leur liberté ce qu'elle n'aurait pu faire évidemment que d'une façon tumultueuse qui eût tourné à leur propre détriment et à celui de la chose publique. C'est pourquoi, s'il arrivait parmi la multitude d'esclaves qu'elle avait agrégés au nombre de ses fils que quel-qu'un, alléché par l'espoir de la liberté, eût recouru à la violence et à la sédition, l'Eglise réprouvait et réprimait toujours ces efforts condamnables et elle employait, par le moyen de ses ministres, le remède de la patience. Elle enseignait aux esclaves à se persuader qu'en vertu de la lumière de la sainte foi et du caractère reçu du Christ, ils étaient sans doute de beaucoup supérieurs en dignité aux maîtres païens ; mais qu'ils en étaient tenus plus strictement, envers l'Auteur et le Fondateur même de la foi, à ne point concevoir contre eux des desseins hostiles et à ne manquer en quoi que ce soit au respect et à l'obéissance qui leur étaient dus ; du moment d'ailleurs qu'ils se savaient appelés au royaume de Dieu, doués de la liberté de ses fils et appelés à des biens non périssables, ils ne devaient pas s'affliger de l'abjection et des maux de la vie caduque ; mais, les yeux et le cœur élevés au ciel, ils devaient se consoler et se confirmer dans leurs saintes résolutions. Ce fut tout d'abord aux hommes réduits en servitude que l'Apôtre saint Pierre s'adressa lorsqu'il écrivit : *La grâce consiste à supporter par devoir de conscience envers Dieu les afflictions et à souffrir*

*même injustement. C'est en cela, en effet, que consiste votre vocation, parce que le Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple pour que vous en suiviez les traces.* — Cette gloire si haute de la sollicitude unie à la modération, qui fait resplendir admirablement la divine vertu de l'Eglise, s'accroît encore par la force d'âme on ne peut plus éminente et invincible qu'elle put elle-même inspirer et soutenir parmi tant d'humbles esclaves. C'était un admirable spectacle que l'exemple de bonnes mœurs qu'ils donnaient à leurs maîtres, non moins que de leur extrême patience dans tous les labeurs, sans qu'il fût jamais possible de les induire à préférer les ordres iniques de leurs maîtres aux saints commandements de Dieu, si bien que, d'un esprit imperturbable et d'un visage serein, ils livraient leur vie au milieu des plus atroces tourments.

Eusèbe célèbre la mémoire de l'invincible constance d'une vierge de Patames, en Arabie, qui, plutôt que de céder à la débauche d'un maître impudique, affronta courageusement la mort et, au prix de son sang, demeura fidèle à Jésus-Christ. On peut admirer d'autres exemples semblables donnés par des esclaves qui résistèrent fermement jusqu'à subir la mort à des maîtres qui s'en prenaient à la liberté de leur âme et à la foi qu'ils avaient jurée à Dieu. Quant à des esclaves chrétiens qui, pour d'autres motifs, auraient résisté à leurs maîtres ou trempé dans des conspirations pernicieuses aux Etats, l'histoire n'en cite pas un seul.

Lorsque vint pour l'Eglise l'ère de la paix et de la tranquillité, **les saints Pères** entreprirent d'exposer avec une admirable sagesse les enseignements apostoliques sur l'union fraternelle des cœurs parmi les chrétiens, et avec une égale charité, ils appliquèrent ces enseignements au profit des esclaves, en s'efforçant de persuader que les maîtres avaient sans doute des droits légitimes sur le travail de leurs serviteurs, mais qu'il ne leur était aucunement permis d'avoir sur la vie un pouvoir absolu et de se livrer à de cruelles sévices. Chrysostôme s'est fait remarquer chez les Grecs, en traitant souvent ce point et en affirmant, d'un cœur et d'un langage francs, que l'esclavage, d'après l'antique signification du mot,

était déjà supprimé de ce temps-là, par un insigne bienfait de la foi chrétienne, au point que, parmi les disciples du Seigneur, cela semblait et était de fait un nom sans réalité. Le Christ, en effet (c'est ainsi en résumé que raisonne le saint Docteur), du moment que, par sa souveraine miséricorde envers nous, il effaça la faute contractée à l'origine, guérit aussi la corruption qui en avait résulté dans les diverses classes de la société humaine ; par conséquent, de même que, grâce à lui, la mort a perdu ses terreurs et n'est qu'un tranquille passage à la vie bienheureuse, de même aussi l'esclavage a été supprimé. Le chrétien, s'il ne se fait plus l'esclave du péché, ne saurait être appelé esclave.

Tous ceux qui ont été régénérés et adoptés par Jésus-Christ sont complètement frères ; c'est de cette nouvelle procréation et de cette adoption dans la famille de Dieu même, et non de l'illustration de la lignée, que dérive notre gloire ; c'est de la vérité, et non de la noblesse du sang, que nous vient notre dignité ; et, pour que la forme de cette fraternité évangélique produise un fruit plus abondant, il est de toute nécessité que, jusque dans les rapports extérieurs de la vie, on voie se manifester un échange cordial d'égards et de bons offices, de telle sorte que les esclaves soient traités sur le même pied que les domestiques et les gens de la maison, et que les chefs de famille leur fournissent non seulement ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, mais aussi tous les secours de la religion. Enfin de la salutation frappante que S. Paul envoie à Philémon, en souhaitant la grâce et la paix à *l'Eglise qui est dans sa maison*, il résulte comme un enseignement bien établi que les maîtres et les serviteurs parmi lesquels existe la communauté de la foi, doivent également avoir entre eux la communauté de la charité.

Chez les Latins, Nous pouvons mentionner à bon droit saint Ambroise, qui a si diligemment recherché à ce même sujet toutes les raisons des rapports sociaux et qui, mieux que personne, a précisé, d'après les lois chrétiennes, ce qui revient en propre à l'une et à l'autre catégorie d'hommes ; et pas n'est besoin de dire que ses doctrines s'accordent pleinement avec celles de Chrysostôme.

Ces enseignements, on le voit, étaient donnés en toute justice et utilité ; et, ce qui est capital, ils ont été entièrement et fidèlement pratiqués partout où s'est implanté le christianisme. — S'il n'en avait pas été ainsi, Lactance, cet éminent défenseur de la religion, n'aurait certes pas osé dire, en parlant en quelque sorte comme témoin : *D'aucuns nous font ce reproche : N'y a-t-il pas parmi vous des pauvres et des riches, des esclaves et des mattres ? N'y a-t-il pas quelque différence entre chacun de vous ? Aucunement ; et il n'est d'autre motif pour lequel nous nous donnons l'un à l'autre le nom de frère sinon parce que nous nous croyons égaux ; car, du moment que nous envisageons toutes les choses humaines, non au point de vue du corps, mais de l'esprit, et bien que la condition des corps soit diverse, néanmoins, il n'y a pas d'esclaves pour nous, mais nous les retenons tous pour frères et nous les appelons tels par rapport à l'esprit, pendant que nous sommes co-serviteurs quant à la religion.*

Les soins de l'Eglise pour **la tutelle des esclaves** se manifestaient de plus en plus et, n'omettant aucune opportunité, ces soins tendaient à obtenir, avec la prudence voulue, que la liberté leur fût enfin donnée, ce qui eût grandement profité aussi à leur salut éternel. — Les annales de l'histoire ecclésiastique fournissent le témoignage que les faits ont répondu à cette sollicitude. De nobles matrones elles-mêmes, dignes des louanges de saint Jérôme, y contribuèrent puissamment. Salvien rapporte à ce sujet que, dans les familles chrétiennes, même dans celles qui n'étaient pas très riches, il arrivait souvent que les esclaves, par un généreux affranchissement, étaient rendus à la liberté. Bien plus, saint Clément avait grandement loué longtemps auparavant la preuve de charité qu'avaient donnée quelques chrétiens, lesquels, offrant leurs personnes à la place d'autres, s'étaient assujettis à la servitude pour affranchir des esclaves qu'ils ne pouvaient délivrer autrement. — C'est pourquoi, outre que l'affranchissement des esclaves commence d'avoir lieu dans les temples comme un acte de piété, l'Eglise l'institua comme tel, en recommandant aux fidèles de l'accomplir dans leurs testaments à titre d'acte agréable à Dieu et digne

à ses yeux de grand mérite et de récompense ; de là ces mots par lesquels l'ordre d'affranchissement était donné aux héritiers *pour l'amour de Dieu, pour le salut ou pour le mérite de mon âme*. Rien n'a été épargné de ce qui pouvait servir pour **la rançon des captifs** : les biens donnés à Dieu étaient vendus ; on faisait fondre les vases sacrés d'or et d'argent ; on aliénait les ornements et les richesses des basiliques, comme l'ont fait plus d'une fois les Ambroise, les Augustin, les Hilaire, les Eloi, les Patrice, et beaucoup d'autres saints personnages. — De grandes choses ont été faites en faveur des esclaves par **les Pontifes romains**, qui ont vraiment été à jamais les tuteurs des faibles et les vengeurs des opprimés. Saint Grégoire le Grand en rendit à la liberté le plus grand nombre qu'il lui fut possible, et au Concile Romain de l'an 597, il voulut que la liberté fût accordée à ceux qui résoudraient d'embrasser la vie monastique. Adrien I<sup>er</sup> enseigna que les esclaves pouvaient librement contracter le mariage, même contre la volonté de leurs maîtres. En 1167, il fut ouvertement intimé par Alexandre III au roi maure de Valence de ne livrer aucun chrétien à la servitude, attendu que nul n'est esclave de par la nature et que Dieu nous a fait tous libres. En 1198, Innocent III approuva et confirma, à la demande des fondateurs Jean de Matha et Philippe de Valois, l'*Ordre de la Très Sainte Trinité pour le rachat des chrétiens* qui étaient tombés au pouvoir des Turcs. Un Ordre semblable, celui de *Notre-Dame de la Merci* fut approuvé par Honorius III et ensuite par Grégoire IX, Ordre que saint Pierre Nolasque avait fondé avec cette loi sévère que les religieux qui en feraient partie se livreraient eux-mêmes à l'esclavage à la place des chrétiens captifs, si cela était nécessaire pour les racheter. Grégoire IX aussi assura à la liberté un plus ample rempart, en décrétant qu'il était défendu de vendre à l'Eglise des esclaves, et il y ajouta des exhortations aux fidèles pour que, en expiation de leurs fautes, ils offrissent leurs esclaves à Dieu et à ses saints. — D'autres nombreux bienfaits de l'Eglise sont également à signaler à ce propos. C'est elle en effet qui a constamment défendu, en employant



à ce sujet la sévérité de ses peines, les esclaves contre les procédés violents et les perniciox outrages de leurs maîtres : à ceux qui étaient opprimés par la violence, elle offrait le refuge de ses temples ; elle ordonna d'admettre les affranchis à rendre témoignage en justice, et elle ne ménagea pas la correction à ceux qui se permettaient par des artifices condamnables de réduire en servitude les hommes libres. Elle favorisa d'autant plus volontiers la liberté des esclaves qui, de quelque façon que ce fût, se trouvaient lui appartenir selon les temps et les lieux, soit en établissant que tout lien d'esclavage pouvait être brisé par l'évêque en faveur de ceux qui, pendant un certain temps, auraient fourni des preuves d'une vie louable, soit en permettant à l'évêque de déclarer facilement libres ceux qui leur étaient spontanément attachés.

Il faut attribuer aussi à l'esprit de miséricorde et au pouvoir de l'Eglise que la sévérité des lois civiles ait été mitigée en faveur des esclaves et que les adoucissements introduits à cet effet par saint Grégoire le Grand fussent adoptés dans les codes des nations, comme cela fut fait grâce surtout à Charlemagne, qui les introduisit dans ses *Capitulaires*, de même qu'ensuite Gratien dans son *Décret*. Enfin, dans la suites des âges, les monuments, les lois, les institutions ont constamment proclamé par de magnifiques témoignages la souveraine charité de l'Eglise envers les esclaves, dont elle n'a jamais laissé sans tutelle l'humiliante condition et qu'elle a toujours cherché à soulager. — Aussi ne saurait-on jamais assez honorer et remercier l'Eglise catholique et proclamer qu'elle a bien mérité de la prospérité des peuples, en détruisant l'esclavage par un bienfait inappréciable du Christ Rédempteur, et en assurant aux hommes la liberté, la fraternité et l'égalité véritables.

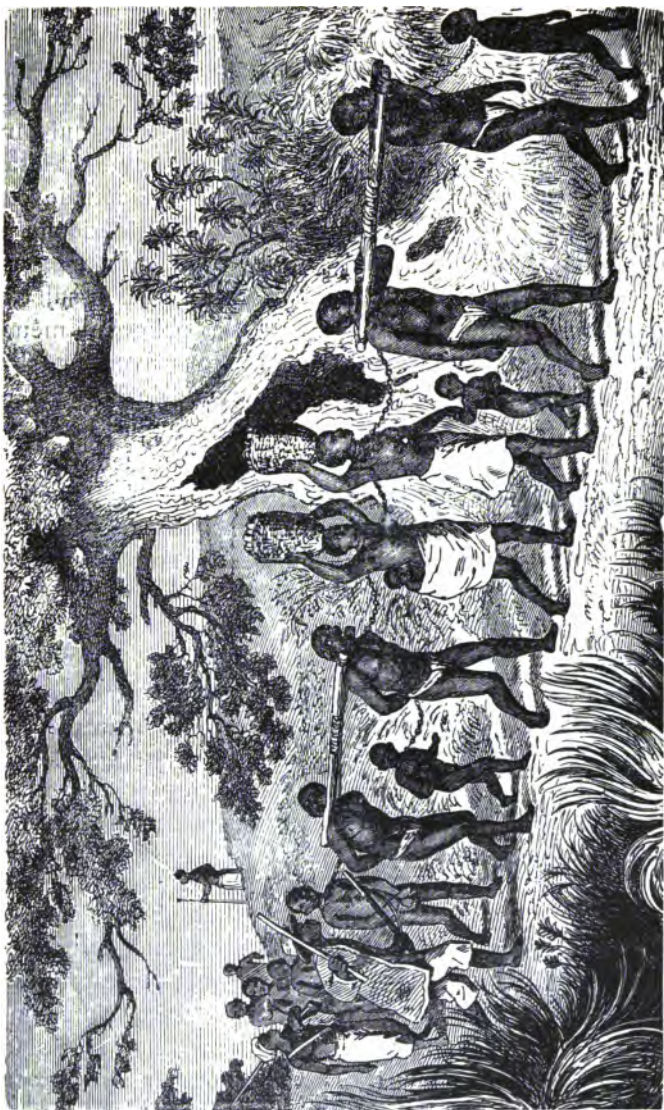
Au déclin du **quinzième siècle**, alors que, le funeste fléau de l'esclavage ayant presque cessé chez les nations chrétiennes, les Etats s'efforçaient de se consolider sur la base de la liberté évangélique et d'étendre au loin leur empire, le Siège apostolique veilla avec le plus grand soin à empêcher que les mauvais germes ne vinssent quelque part à pousser de nouveau. Il dirigea dans ce but sa diligente

prévoyance vers les régions nouvellement découvertes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique ; le bruit avait couru, en effet, que les chefs de ces expéditions, quoique chrétiens, avaient fait servir peu justement leurs armes et leur talent pour établir et imposer l'esclavage parmi ces populations inoffensives. C'est que l'âpre nature du sol qu'il s'agissait de subjuguier, non moins que les richesses métallifères à exploiter et qui exigeaient des travaux considérables, induisirent à adopter des desseins tout à fait injustes et inhumains. On commença de faire dans ce but comme un trafic d'esclaves amenés de l'Ethiopie, ce que l'on appela ensuite la **traite des noirs** et qui se propagea excessivement dans ces colonies.

Par un semblable excès, on en vint à pratiquer à l'égard des indigènes, généralement désignés sous le nom d'**Indiens**, une oppression pareille à l'esclavage. Dès qu'il connut avec certitude cet état de choses, Pie II s'adressa, sans retard, à l'autorité épiscopale de l'endroit, par une lettre dans laquelle il blâma et condamna une aussi grave iniquité. Peu après, Léon X mit en œuvre, autant qu'il put, ses bons offices et son autorité auprès des rois de Portugal et d'Espagne pour qu'ils prissent à cœur d'extirper complètement pareil excès, non moins contraire à la religion qu'à l'humanité et à la justice. Néanmoins, cette calamité jetait de profondes racines, par suite de la persistance de sa cause ignoble, qui était l'inextinguible soif du gain. Alors Paul III, préoccupé dans sa charité paternelle de la condition des esclaves indiens, en vint à la détermination extrême de se prononcer sur cette question publiquement et pour ainsi dire à la face de toutes les nations, par un décret solennel, portant que l'on devait reconnaître une triple faculté juste et propre à tous ces naturels, à savoir que chacun d'eux pouvait être maître de sa personne, qu'ils pouvaient vivre en société d'après leurs lois et qu'ils pouvaient acquérir et posséder des biens. Il le confirma plus amplement encore par des lettres au cardinal archevêque de Tolède, en édictant que ceux qui agiraient contre ce décret seraient frappés d'interdit et que le pouvoir de les absoudre était pleinement réservé au

Pontife romain. Avec une égale sollicitude et une même constance, d'autres Pontifes, tels qu'Urbain VIII, Benoît XIV, se montrèrent successivement les vaillants défenseurs de la liberté en faveur des Indiens et des noirs et de ceux qui n'avaient pas encore reçu la foi chrétienne. Ce fut encore Pie VII qui, à l'occasion du **congrès tenu à Vienne** par les princes confédérés de l'Europe, appela leur commune attention, entre autres, sur cette **traite des noirs** dont il a été parlé, afin qu'elle fût complètement abolie, de même qu'elle était déjà tombée en désuétude dans beaucoup de localités. Grégoire XVI aussi admonesta gravement ceux qui violaient sur ce point les lois et les devoirs de l'humanité ; il renouvela à l'appui les décrets et les peines édictées par le Siège apostolique, et il n'omit rien de ce qui pouvait amener les nations lointaines à imiter en cela la mansuétude des nations européennes pour abhorrer et éviter l'ignominie et la cruauté de l'esclavage. Il Nous est arrivé très opportunément à Nous-même de recevoir les félicitations des dépositaires suprêmes du pouvoir public pour avoir obtenu, grâce à de persévérantes instances que l'on fit droit aux réclamations prolongées et si justes de la nature et de la religion.

Un autre souci Nous reste cependant qui Nous préoccupe vivement au sujet d'une affaire semblable et qui réclame Notre sollicitude. C'est que si l'ignoble traite d'êtres humains a réellement cessé sur mer, elle n'est que trop largement pratiquée sur terre et avec trop de barbarie, notamment dans certaines **contrées de l'Afrique**. Du moment en effet qu'aux yeux des **Mahométans**, les Ethiopiens et les habitants de nations semblables sont considérés comme étant à peine en quelque chose supérieurs aux brutes, il est aisé de concevoir en frémissant avec quelle perfidie et quelle cruauté ils les traitent. Ils font subitement irruption, à la manière et avec la violence des voleurs, dans les tribus de l'Ethiopie, qu'ils surprennent à l'improviste ; ils envahissent les villes, les campagnes et les villages, dévastant et pillant toutes choses ; ils emmènent comme une proie facile à prendre les hommes, les femmes et les enfants pour les conduire de vive force aux marchés les plus infâmes.



*Convoi de nègres : hommes, femmes et enfants, conduits enchaînés par des métis Arabes*

C'est de l'Egypte, du Zanzibar et en partie aussi du Soudan comme d'autant de stations que partent ces abominables expéditions ; des hommes chargés de chaînes sont contraints de parcourir un long chemin, soutenus à peine par une nourriture misérable, accablés d'horribles coups ; ceux qui ne peuvent l'endurer sont voués à la mort ; ceux qui survivent sont condamnés à être vendus en troupe et étalés devant des acheteurs cruels et cyniques. Chacun de ceux ainsi vendus et livrés se voient exposés à la déplorable séparation de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, et le maître au pouvoir duquel ils échoient les assujettit à un esclavage très dur et abominable, les obligeant même à embrasser la religion de Mahomet. Nous avons, à Notre grande douleur, appris naguère ces choses de la bouche de quelques-uns de ceux qui avaient été témoins, les larmes aux yeux, d'une aussi infâme ignominie, et leur récit est confirmé par les récents explorateurs de l'Afrique équatoriale. Il résulte même de leur témoignage que le nombre des Africains vendus chaque année de la sorte, à l'instar des troupeaux de bêtes, ne s'élève pas à moins de **quatre cent mille**, dont la moitié environ, après avoir été accablés de coups le long d'un âpre chemin, succombent misérablement, de telle sorte que les voyageurs, combien c'est triste à dire ! en suivent la trace faite des restes de tant d'ossements.

Qui ne sera pas touché à la pensée de tant de maux ?

Pour Nous qui tenons la place du Christ, le libérateur et rédempteur très aimant de tous les hommes, et qui Nous réjouissons si vivement des mérites si nombreux et si glorieux de l'Eglise envers toutes sortes de malheureux, c'est à peine si Nous pouvons exprimer de quelle commisération Nous sommes pénétré envers ces populations infortunées, avec quelle immense charité Nous leur tendons les bras, combien Nous désirons ardemment pouvoir leur procurer tous les secours et les soulagements possibles, afin que, affranchis de l'esclavage des hommes en même temps que de celui de la superstition, il leur soit enfin donné de servir

le seul vrai Dieu, sous le joug très suave du Christ, et d'être admis, avec nous, au divin héritage.

Dieu veuille que tous ceux qui sont en possession du commandement et du pouvoir, ou qui veulent sauvegarder le droit des gens et de l'humanité, ou qui se dévouent sincèrement aux progrès de la religion, s'efforcent tous ardemment, sur Nos instances et Nos exhortations, de réprimer, d'empêcher et d'abolir cette traite, la plus ignoble et la plus infâme qui se puisse imaginer !

En attendant, et tandis que, grâce à un mouvement plus accentué du talent et de l'activité, de nouvelles voies sont ouvertes vers les régions africaines et de nouvelles relations commerciales y sont fondées, que les hommes voués à l'apostolat s'efforcent de leur mieux d'obtenir qu'il soit pourvu au salut et à la liberté des esclaves. Ils n'obtiendront de succès en cela qu'autant que, soutenus par la grâce divine, ils se consacreront tout entiers à propager notre très sainte foi et travailleront de plus en plus ardemment à son développement, car c'est le fruit insigne de cette foi de favoriser et d'engendrer admirablement la liberté dans laquelle nous avons été affranchis par le Christ.

A cet effet, nous les exhortons à considérer, comme dans un miroir de vertu apostolique, la vie et les œuvres de Pierre Claver, à qui Nous avons décerné récemment la gloire des autels ; qu'ils tiennent les yeux fixés sur lui : l'admirable constance avec laquelle il se dévoua tout entier, pendant quarante années consécutives, au milieu de ces malheureux troupeaux d'esclaves noirs lui valut d'être vraiment considéré comme l'apôtre de ceux dont il se disait lui-même et se faisait le serviteur assidu. Si les missionnaires ont soin de retracer et de reproduire en eux la charité et la patience de cet apôtre, ils deviendront assurément de dignes ministres de salut, des consolateurs, des messagers de paix, et il leur sera donné, Dieu aidant, de convertir la désolation, la barbarie, la férocité, en l'heureuse prospérité de la religion et de la civilisation.

Nous sentons désormais l'ardent désir de faire converger vers vous, Vénérables Frères, Notre pensée et Nos présentes

lettres, pour vous manifester de nouveau et pour partager avec vous la grande joie que Nous éprouvons au sujet des décisions qui ont été publiquement adoptées dans l'**empire du Brésil** relativement à l'esclavage. Du moment, en effet, qu'il a été pourvu par la loi à ce que tous ceux qui se trouvent encore dans la condition d'esclaves aient désormais à être admis au rang et aux droits des hommes libres, non seulement cela Nous semble en soi bon, heureux et salutaire, mais Nous y voyons aussi confirmée et encouragée l'espérance d'actes dont il faut se réjouir pour l'avenir des intérêts civils et religieux. Ainsi le nom de l'empire du Brésil sera à bon droit célébré avec louange chez toutes les nations les plus civilisées ; et en même temps le nom de l'auguste empereur dont on rapporte cette belle parole, qu'il ne désire rien tant que de voir promptement aboli dans ses Etats tout vestige d'esclavage. — Mais pendant que ces prescriptions des lois s'accomplissent, Nous vous conjurons de vous dévouer activement de tout votre pouvoir et de consacrer vos soins les plus diligents à l'exécution de cette œuvre, qui doit surmonter des difficultés certes non légères. C'est à vous de faire en sorte que les maîtres et les esclaves s'accordent entre eux dans une pleine entente et en toute bonne foi, que rien ne soit violé en fait de clémence ou de justice, mais que toutes les transactions soient légitimement et chrétiennement résolues. **Il est souverainement à souhaiter que la suppression et l'abolition de l'esclavage**, voulue de tous, s'accomplisse heureusement sans le moindre détriment du droit divin ou humain, sans aucun trouble public, et de façon à assurer l'utilité stable des esclaves eux-mêmes dont les intérêts sont en cause. — A chacun de ceux-ci, aussi bien à ceux qui sont déjà libres qu'à ceux qui vont le devenir, Nous signalons avec un zèle pastoral et un cœur paternel quelques salutaires enseignements, choisis dans les oracles du grand Apôtre des nations. Qu'ils gardent religieusement un souvenir et un sentiment de reconnaissance, et qu'ils s'efforcent de le professer avec soin, envers ceux à l'œuvre et aux desseins desquels ils doivent d'avoir recouvré la liberté. Qu'ils ne se rendent jamais indignes d'un

si grand bienfait, et que jamais non plus ils ne confondent la liberté avec la licence des passions ; qu'ils s'en servent, au contraire, comme il convient à des citoyens honnêtes, pour le travail d'une vie active, pour l'avantage et le bien de la famille et de l'Etat. Qu'ils remplissent assidument, non pas tant par crainte que par esprit de religion, le devoir de respecter et d'honorer la majesté des princes, d'obéir aux magistrats, d'observer les lois ; qu'ils s'abstiennent d'envier les richesses et la supériorité d'autrui, car on ne saurait assez regretter qu'un grand nombre parmi les plus pauvres se laissent dominer par cette envie, qui est la source de beaucoup d'œuvres d'iniquité contraires à la sécurité et à la paix de l'ordre établi. Contents plutôt de leur sort et de leurs biens, qu'ils n'aient rien de plus à cœur, qu'ils ne désirent rien tant que les biens célestes, pour l'obtention desquels ils ont été mis sur terre et rachetés par le Christ : qu'ils soient animés de piété envers Dieu, leur Maître et Libérateur, qu'ils l'aiment de toutes leurs forces, qu'ils en observent les commandements en toute fidélité. Qu'ils se réjouissent d'être les fils de son Epouse, la sainte Eglise, qu'ils s'efforcent d'être dignes d'elle et de répondre autant qu'ils peuvent à son amour par le leur propre.

Insistez, Vénérables Frères, pour que les affranchis soient profondément imbus de ces enseignements, afin que, comme Nous le désirons par-dessus tout et comme c'est aussi votre désir et celui de tous les bons, la religion par-dessus tout retire et assure à jamais, dans tout l'étendue de l'Empire, les fruits de la liberté qui est octroyée.

Afin que cela soit heureusement réalisé, Nous demandons et implorons de Dieu les grâces les plus abondantes et l'aide maternelle de la Vierge Immaculée. Comme gage des faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance paternelle, Nous accordons affectueusement la bénédiction apostolique à vous, Vénérables Frères, au clergé et à tout le peuple.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 mai 1888, en la onzième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.



## CHAPITRE II.

### LA MISSION DU CARDINAL LAVIGERIE.

#### MGR LAVIGERIE A ROME.

Ainsi qu'on vient de le lire, le Pape Léon XIII, dans son encyclique *In plurimis*, a indiqué à chacun, gouvernements, évêques, missionnaires et fidèles, ce qu'il doit faire pour l'abolition de l'esclavage dans le monde et spécialement en Afrique.

Mais pour continuer et seconder l'initiative du Chef de l'Eglise, il fallait un ministre spécial, un Apôtre désigné par lui pour prêcher avec l'autorité nécessaire la sainte croisade, provoquer les dévouements et en prendre la direction.

Cet apôtre, ce missionnaire, ce nouveau « Pierre l'Ermite » prêchant la guerre sainte, ce fut naturellement le Cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique et déjà chef des missionnaires catholiques qui, au nombre de plus de deux cents, sont répandus jusque dans les régions centrales africaines, du Haut-Nil et du Haut-Congo.

La Providence semble avoir ménagé elle-même en temps utile la rencontre du Pape et du Prélat.

En effet, le lendemain même de la promulgation de l'encyclique, le Cardinal Lavigerie conduisait au pied de Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, le *pèlerinage africain*, composé particulièrement de plusieurs Evêques, de douze prêtres de chaque diocèse africain, de douze Pères Blancs des Missions d'Alger, de douze Kabiles et Arabes chrétiens d'Algérie et de Tunisie, enfin de douze nègres du Soudan et de l'Afrique intérieure.

Voici en quels termes le Cardinal, au nom de tous, s'est



**S. E. LE CARDINAL CHARLES LAVIGERIE**

**ARCHEVÊQUE DE CARTHAGE ET D'ALGER, PRIMAT D'AFRIQUE**

**DÉLÉGUÉ PAR S. S. LÉON XIII, POUR PROMOUVOIR LA CROISADE ANTIESCLAVAGISTE AFRICAINE.**

*Charles-Martial ALLEMAND-LAVIGERIE, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) le 31 octobre 1825, sacré évêque de Nancy le 22 mars 1863, nommé archevêque d'Alger par décret du 12 janvier 1867, préconisé le 27 mars suivant ; archevêque de Carthage en 1884, délégué apostolique pour les Missions du Sahara, du Soudan, de l'Afrique équatoriale, de Ste Anne de Jérusalem, créé Cardinal-prêtre du titre de Ste Agnès-hors-les-murs, dans le consistoire du 27 mars 1882.*

exprimé en s'adressant au Pontife Romain, en présence de plusieurs milliers d'assistants, qui n'ont pas ménagé leurs applaudissements à son discours :

« *Très Saint Père,*

» C'est un double pèlerinage que j'ai l'honneur de présenter en ce moment à Votre Sainteté : celui du diocèse de Lyon, et celui des Missions africaines.

» Nos Africains, dont les uns descendent des anciens chrétiens qui avaient pour Pasteurs les Cyprien, les Augustin, les Optat, les Fulgence, et les autres représentent les pauvres noirs, ont à vous exprimer aujourd'hui, Très Saint Père, les sentiments d'une immense et respectueuse gratitude. Ils viennent de lire à Rome, hier même, l'Encyclique admirable que Votre Sainteté adresse aux Evêques du Brésil. Ils y ont vu qu'après avoir hâté par vos vœux, par vos prières, l'abolition de la servitude dans un grand empire chrétien où elle existait encore, vous vous êtes souvenu de leur Afrique. Ils ont lu, tracé par vos mains sacrées, le tableau des misères sans nom que l'esclavage fait peser sur les populations de l'intérieur équatorial. Ils ont vu avec quelle vigueur et quelle tendresse apostoliques, après avoir rappelé et flétri tant de crimes, Votre Sainteté s'adresse aux peuples chrétiens pour leur demander, au nom de l'Eglise, au nom de la religion, au nom de l'humanité, de s'opposer à la continuation d'un commerce infâme, et des scélératesses qu'il entraîne après lui. (*Applaudissements répétés. — Vive Léon XIII !*)

» Ce que Votre Sainteté a rappelé et flétri ainsi avec tant d'éloquence, c'est la propre histoire des noirs qui sont en ce moment à vos genoux. Tous, sans exception, ont été les victimes de ces infamies. Tous ont été, par la violence, enlevés à leurs familles, séparés de leurs pères, de leurs mères, qu'ils ont, le plus souvent, vu massacrer sous leurs yeux. Tous ont été traînés sur les marchés à esclaves de l'intérieur, sur ces routes impies dont parle Votre Sainteté avec une vérité qui fait frémir, et qui sont tracées au voyageur par les ossements des nègres esclaves. Tous, enfin, ont été vendus comme vil bétail ; et, si les Missionnaires envoyés

par vous, Très Saint Père, il y a maintenant dix années, dès les premiers jours de votre Pontificat, ne s'étaient trouvés là pour les racheter au nom de l'Eglise, avec les ressources d'une œuvre bénie, la Sainte-Enfance, ils seraient encore sous le joug et les coups de maîtres impitoyables, ou déjà morts de leurs souffrances sur les sables arides de nos déserts ! Or, ils ont laissé, dans l'intérieur de notre immense continent, tout un peuple, leur propre peuple, voué à ces effroyables misères : cent millions d'hommes (c'est un chiffre que nous donnent les appréciations des explorateurs), cent millions d'hommes, de femmes, d'enfants, condamnés à une telle vie et à une telle mort !

» Oh ! Très Saint Père, de quelles bénédictions les noirs de notre Afrique couvriront un jour votre nom ! (*Applaudissements.*) Comme il leur restera cher et sacré, dans le cours des âges, lorsqu'ils sauront avec quelle bonté paternelle vous avez, alors que tous semblaient indifférents à leur sort, élevé la voix en leur faveur ; avec quelle charité apostolique vous avez réclamé pour eux la justice et la paix !

» Il semble, Très Saint Père, que la divine Providence ait tout disposé pour que vous pussiez, dès la première heure, recevoir l'expression d'une reconnaissance si justement due, et avoir ici comme une confirmation visible de votre parole. C'est la première fois, dans le cours des siècles, que des nègres chrétiens, partis du centre même de l'Afrique, paraissent devant le Vicaire de Jésus-Christ, et, sans que rien ait pu le faire prévoir, ils se trouvaient dans votre ville de Rome, le jour même où votre voix, faisant écho à celle de vos plus glorieux prédécesseurs, les saints Grégoire, les Innocent III, les Benoît XIV, rappelait au monde les droits de l'humanité, de la nature, si affreusement violés, et l'obligation pour les chrétiens de faire cesser tant d'horreur !

» C'est près des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul qu'ils Vous ont entendu rappeler dans le beau langage de Votre Encyclique, que, dès l'origine, ces deux grands Apôtres ont proclamé l'abolition de l'esclavage, en proclamant la liberté que Jésus-Christ a rendue à tous les hommes, justifiés par ses souffrances et par sa mort. Et maintenant ils

Vous voient, Très Saint Père, et il leur semble entendre, une fois de plus, Pierre vivant dans votre personne sacrée pour y instruire et gouverner l'Eglise, et ils répètent avec les Pères de Chalcédoine ce que ceux-ci disaient d'un autre Léon qui ne sera plus le seul, désormais, à porter le nom de Grand (*Applaudissements. — Vive Léon XIII le Grand!*) dans l'histoire de l'Eglise : *Petrus per Leonem locutus est!* Ils Vous voient et ils se rappellent que Paul, le Docteur des Nations, était prisonnier, alors qu'il élevait la voix en présence des tyrans païens pour demander la liberté des esclaves : *Paulus, vinctus Jesu Christi*, c'est ainsi qu'il commence sa lettre à Philémon pour lui recommander l'esclave Onésime. Il n'était pas seulement prisonnier, il se courbait déjà sous le poids des années, car il reprend et il ajoute : *Paulus senex et vinctus Jesu Christi*.

» Mais sa prison et sa vieillesse n'ont pas empêché que sa voix n'ait retenti jusqu'aux extrémités du monde, qu'elle n'ait traversé les siècles, et qu'elle ne demande encore à tous les chrétiens de ne plus regarder aucun homme comme un esclave, mais de les tenir tous comme des frères très chers en Jésus-Christ : *Non jam ut servum, sed ut fratrem carissimum suscipe*.

» C'est que saint Paul, dans sa prison et malgré sa vieillesse, était armé de la force d'en haut, et, avec cette force divine, la jeunesse se renouvelle pour combattre et vaincre même ceux qui sont forts en apparence, et la parole prend le vol de l'aigle pour éclairer les intelligences rebelles et gagner enfin les cœurs les plus durs : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua!*

» Et que voyons-nous autre chose, Très Saint Père, lorsque, pour répondre à l'amour de vos fils, Vous surmontez comme miraculeusement des fatigues auxquelles succomberait la jeunesse, et, de ce tombeau de Pierre, auprès duquel Elle ne trouve même plus la liberté de son ministère auguste, Votre Sainteté annonce aux esclaves de notre Afrique l'aurore de leur liberté : *Renovata est ut aquilæ juvenus tua!*

» Soyez béni, Très Saint Père, d'avoir fait entendre en

leur faveur cette parole de consolation et d'amour ! Soyez béni, au moment où le monde entier salue comme un triomphe unique votre Jubilé pontifical, d'avoir voulu donner, avec l'espérance, une part de cette joie à tant de nations infortunées !

» Très Saint Père, ce sont les sentiments que vous expriment par ma voix ces anciens esclaves devenus vos fils et nos frères, et pour lesquels j'ose implorer, ainsi que pour les descendants des chrétiens de l'Afrique, pour notre France, pour ces vénérables Evêques, pour ces Prêtres, pour ces Missionnaires, et pour toute cette chrétienne assemblée, votre bénédiction apostolique. » (*Applaudissements prolongés. — Cris unanimes et répétés de Vive Léon XIII.*)

Après ce discours, le Saint-Père a pris lui-même la parole en ces termes. On remarquera qu'il saisit cette occasion pour investir le cardinal Lavigerie de la haute mission de prêcher dans l'univers chrétien la croisade anti-esclavagiste.

« *Monsieur le Cardinal,*

» Par une disposition merveilleuse de la Providence, notre Jubilé sacerdotal vient d'être chez tous les peuples catholiques l'occasion de manifestations éclatantes et extraordinaires de foi et d'attachement au Vicaire de Jésus-Christ. — Non contents de Nous témoigner leurs sentiments par des lettres d'une piété touchante et par des dons très précieux, ils ont voulu se faire représenter auprès de Nous et Nous offrir personnellement leurs filiaux hommages et leurs félicitations. Nous avons vu accourir ainsi successivement à Rome des pèlerinages et des députations non seulement de tous les pays d'Europe, mais jusque des régions les plus reculées du globe. La France, comme il convenait à son noble caractère et à son titre privilégié, avait donné le premier élan à ce mouvement religieux par son pèlerinage des ouvriers, et par plusieurs autres depuis. — Il vous était réservé, Monsieur le Cardinal, d'en continuer la pieuse série aux solennels jours de la Pentecôte, en amenant ici ce pèlerinage africain.

» Ainsi que vous l'avez observé, c'est la première fois qu'un Pape voit devant lui, à Rome, les descendants des anciens chrétiens d'Afrique, de cette terre autrefois si féconde en Saints, et depuis des siècles si triste et si désolée. — Vous l'avez dit, Monsieur le Cardinal, dès le début de notre Pontificat, nos yeux se sont portés vers cette terre déshéritée, notre cœur s'est ému au spectacle des innombrables misères physiques et morales dont elle est le théâtre. Nous avons cherché, dans la mesure de nos forces, à y porter un remède convenable et salutaire. Par la reconstitution de l'antique siège de Carthage, Nous avons voulu faire revivre le souvenir des Cyprien, des Augustin, et de leurs chrétientés jadis si florissantes ; et par ce fait préparer la reconstitution de l'ancienne Eglise africaine. — Etendant notre regard à tous les autres points de ce continent mystérieux, où tant de millions d'âmes n'ont jamais entendu la parole de l'Evangile, Nous leur avons envoyé des Missionnaires et des Apôtres courageux et zélés. — Ce qui par-dessus tout n'a cessé de remplir notre âme de tristesse et de commisération, c'est la pensée de ce grand nombre de créatures humaines, réduites par la force et la cupidité à un esclavage honteux et dégradant. — Dans ces jours mêmes, nous avons publié la Lettre Encyclique, dont vous venez de parler tout à l'heure, Monsieur le Cardinal, adressée aux Evêques du Brésil. Après les avoir félicités de l'heureux événement qui vient de se produire en leur pays ; après avoir exposé la doctrine de l'Eglise catholique et rappelé la constante sollicitude des Pontifes romains à ce sujet, suivant l'exemple de nos prédécesseurs, *Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains de mettre un terme au hideux trafic appelé* — LA TRAITE DES NÈGRES — *et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain. Et puisque le continent africain est le théâtre principal de ce trafic, et comme la terre propre de l'esclavage, dans cette même lettre Nous recommandons à tous les Missionnaires qui y prêchent le Saint-Evangile, de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre sublime de rédemption, à l'exemple du glorieux Pierre Claver, que Nous avons récemment canonisé. A ces*

Missionnaires Nous recommandons aussi de racheter autant d'esclaves qu'il leur sera possible, ou du moins de leur procurer tous les soulagements de la plus tendre charité de père et d'apôtre. *Mais c'est sur vous surtout, Monsieur le Cardinal, que Nous comptons pour le succès. Nous connaissons votre zèle actif et intelligent. Nous savons tout ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, et Nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas, avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises.*

» Avant de terminer, Nous voulons, chers enfants d'Afrique, vous dire combien Nous vous félicitons de la grande grâce que le Dieu miséricordieux vous a faite en vous arrachant aux ténèbres du paganisme, et même aux fers de l'esclavage, pour vous établir dans la lumière, dans la sainte liberté de la foi chrétienne. Persévérez dans vos pieux sentiments ; soyez constamment fidèles aux promesses de votre baptême, et, à votre tour, devenez les apôtres et les messagers de la bonne nouvelle auprès de vos innombrables frères moins fortunés que vous.

» Et maintenant, il ne Nous reste qu'à vous accorder, comme gage de notre paternelle affection, la bénédiction apostolique d'abord à vous, Monsieur le Cardinal, et ensuite aux évêques, aux directeurs du pèlerinage, à vous tous, ici présents, à vos familles, à vos œuvres, et à toutes les missions du continent africain. » (*Longs et vifs applaudissements. — Cris répétés de vive Léon XIII.*)

---

Ainsi muni des pleins pouvoirs que lui conférait le chef de l'Eglise, et des bénédictions célestes que lui assurait l'obéissance à sa haute mission, le cardinal Lavigerie se mit en campagne.

La chose la plus nécessaire était, tout d'abord, de faire connaître aux catholiques l'état de la question afin de préparer, de disposer l'opinion à des actes d'énergie devenus nécessaires.

---



## CHAPITRE III.

### M<sup>GR</sup> LAVIGERIE A PARIS ET A LONDRES

#### I. — DISCOURS DU CARDINAL A PARIS.

C'est dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, et devant un immense auditoire que Son Eminence a prêché sa première conférence qui doit être le point de départ de tout. Il y a exposé : 1<sup>o</sup> ce qu'est en ce moment l'esclavage africain, qui devient chaque jour plus horrible ; — 2<sup>o</sup> les moyens par lesquels on peut tenter de le détruire.

L'effet produit par ce discours a été considérable. — Tous les journaux les plus importants de Paris, même ceux qui ne sont pas catholiques, en ont rendu compte dans des termes qui allaient quelquefois jusqu'à l'enthousiasme.

Nous regrettons de ne pouvoir en donner ici que le début et la finale.

*Mes très chers frères.*

Par son Encyclique *In plurimis*, Léon XIII vient d'ouvrir la troisième lutte solennelle que l'Eglise soutient contre l'esclavage.

La première, elle l'entreprit dès sa naissance contre l'esclavage païen. Elle l'attaqua, d'abord, de front, par ses doctrines, enseignant aux hommes à s'aimer parce qu'ils sont frères, étant fils du même Dieu. Elle le poursuivit par les exhortations de ses apôtres, de ses pontifes, de ses docteurs qui prêchaient à tous la justice et la pitié. Elle l'affaiblit de siècle en siècle, par ses institutions et par ses exemples.

Le combat fut long, il est vrai, car il était dirigé contre toutes les corruptions du cœur humain, liguées pour livrer en

proie à quelques-uns, des multitudes infortunées : *Humanum paucis vivit genus*, disait atrocement le poète, comme le rappelle Léon XIII pour fixer, d'un mot, le caractère d'une oppression presque universelle. Mais enfin, un jour vint où cette lèpre disparut du monde devenu chrétien, et où la liberté que le Christ lui avait léguée triompha.

Au quinzième siècle, après la découverte de l'Amérique, les mêmes passions qui avaient maintenu l'esclavage antique, en firent surgir un nouveau ; alors que, pour suppléer à leur petit nombre, les colons eurent recours à l'Afrique et établirent la traite des noirs. Durant plus de trois siècles, elle déshonora le monde par ses cruautés. L'Eglise s'éleva contre elle par ses Missionnaires, comme les Claver et les Las Cases ; par ses Pontifes, comme les Pie II, les Léon X, les Benoît XIV, et de nos temps les Grégoire XVI et les Pie IX. Tous les sophismes, même ceux de l'école, se liguèrent vainement en faveur des possesseurs d'esclaves, la conscience chrétienne finit par parler plus haut que leur cupidité. On vit, au commencement de ce siècle, une généreuse pléiade d'écrivains et d'hommes d'Etat s'élancer à l'assaut de l'ennemi et lui porter des coups sous lesquels il succomba. Les noms de ces nobles défenseurs de la dignité, de la liberté humaine, vous les connaissez, mes très chers frères, ils sont l'honneur de la France, de l'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique.

Frappé à mort, grâce à eux, par l'établissement des croisières européennes, l'esclavage disparut successivement des colonies. Un grand empire tenait encore : le Brésil. Il était réservé à Léon XIII de le voir se rendre à ses vœux, et au noble Prince que, par un juste retour, Dieu vient de rendre à la vie (1), d'en recevoir, pour son nom, un honneur immortel.

Mais, mes très chers frères, pendant que l'esclavage américain tombait peu à peu, on pouvait entendre des cris de désespoir, chaque jour plus nombreux, s'élever du centre de

---

(1) L'empereur du Brésil, Dom Pedro, venu en Europe, cette année, pour le rétablissement de sa santé.

l'Afrique. Les explorateurs belges, anglais, américains, en portaient les échos jusqu'à nous.

Sans doute, l'esclavage avait toujours existé dans ces régions, mais jamais dans les proportions où il se révèle aujourd'hui, car il menace désormais d'anéantir tout un peuple.

C'est ce que le monde civilisé ne sait pas bien encore, ce que le Vicaire de Jésus-Christ veut qu'il connaisse et ce que je viens vous dire, en ma double qualité de Pasteur, de Père de tant d'infortunés.

Je ne connais moi-même, à fond, ces choses que depuis quelques années ; j'en avais passé déjà plus de dix dans l'Afrique du Nord, sans recevoir d'autres révélations sur tant d'infamies que des bruits vagues de l'intérieur. Il y a dix ans enfin, j'ai pu envoyer mes propres fils, les Missionnaires d'Alger, jusqu'au centre des provinces équatoriales, encore presque inconnues. Ce sont les seuls Français qui aient pénétré et se soient fixés jusqu'ici dans ces lointains parages. Il y a dix ans qu'ils y souffrent de tous les maux que traînent après eux, et un climat meurtrier et des fatigues sans fin et la privation de toutes choses ; mais leur plus dur martyre est encore d'assister impuissants aux tortures des populations qu'ils allaient évangéliser et qu'ils voient tristement périr. C'est par eux que j'ai su à quel sort lamentable les nègres des grands lacs, poursuivis, traqués comme des animaux, étaient livrés par les marchands esclavagistes. J'aurais voulu, dès les premiers jours, le faire savoir moi-même à tout l'univers, ne voyant, en dehors d'un de ces mouvements de réprobation universelle, qui forcent toutes les volontés, aucun moyen de sauver tant de victimes. J'ai hésité néanmoins. Je me suis demandé si mes révélations, en excitant la haine de ceux dont j'allais dénoncer les fureurs, ne voueraient pas mes fils à une mort plus prompte et plus sûre, et ne priveraient pas ainsi les noirs de l'appui qu'ils pouvaient en attendre.

Mais les temps ont marché, les explorateurs se sont multipliés. Plusieurs ont écrit déjà (1) ; leurs récits, s'ils n'ont pu

---

(1) A leur tête se trouvent Livingstone, Cameron, Stanley, Burton Speke, etc.

tout dire, parce qu'un homme qui ne fait que passer ne peut tout voir comme celui qui demeure, ont assez déchiré les voiles pour qu'on puisse les arracher sans retour. D'ailleurs, l'Europe a tourné ses regards vers l'Afrique, les puissances se la sont d'avance partagée. Ce qui ne paraissait pas possible, il y a dix ans, est possible aujourd'hui. On peut espérer, malgré leurs divisions, voir se former entre elles ce que Montesquieu appelait déjà, au temps de l'esclavage colonial, une « ligue pour la miséricorde et pour la pitié ». Ce n'est pas seulement mon vœu, c'est celui du Chef de l'Eglise, et voilà pourquoi, après le temps de se taire, alors qu'il n'y avait aucune espérance, vient aujourd'hui le temps de parler.

Sachez donc, mes très chers frères, que depuis plus d'un demi-siècle, et pendant que nos regards étaient fixés sur d'autres contrées, le mahométisme envahissait peu à peu, sans bruit, avec une persévérance qui ne s'est pas lassée, la moitié de l'Afrique. Dans certaines régions, celles qui sont les plus voisines de nous, il fondait des empires ; des autres, il faisait sa proie par l'esclavage. Dieu me garde d'abuser de la parole pour accuser, sans y être contraint, les hommes et surtout les peuples. Je vis, d'ailleurs au milieu des musulmans. S'ils ne me regardent pas comme leur Père, je dois, en ma qualité de pasteur, les regarder et les aimer comme mes fils. Mais je ne puis m'empêcher de dire, aujourd'hui, que, parmi les erreurs si funestes à l'Afrique, la plus triste est celle qui enseigne, avec l'Islam, que l'humanité forme deux races distinctes : l'une, celle des croyants, destinée à commander, l'autre, celle des maudits, comme ils l'appellent, destinée à servir ; or, dans cette dernière, les nègres tiennent pour eux le dernier rang, le rang même des animaux. C'est à leurs yeux, comme le dit énergiquement Léon XIII un bétail destiné au joug : *Nata jugo jumenta !*

Parvenus par leurs conquêtes jusqu'au centre d'un continent peuplé de noirs, les musulmans se sont donc mis à l'œuvre que justifient leurs doctrines. De proche en proche, les bandes esclavagistes, créées par eux, ont avancé dans l'intérieur, venant du Maroc, du pays des Touaregs, de la Tunisie, sur Tombouctou et les contrées qui entourent le

Niger, de l'Égypte et de Zanzibar sur la région des lacs, et enfin aujourd'hui jusqu'au delà du Haut-Congo et presque aux confins des possessions anglaises et des colonies du Cap.

Partout ils font la même chasse impie qui alimente leur commerce.....

[ L'orateur entre ici dans des détails que, pour éviter des redites, nous réserverons pour les chapitres subséquents.

Voici la fin de son discours : ]

Ce qu'il faudrait donc, c'est que les États européens entre lesquels le Congrès de Berlin a divisé, selon son expression, les zones d'influence dans les régions de l'intérieur, pussent entretenir, chacun dans leur territoire futur, une force suffisante partout où règne la chasse impie. Mais si ces États ne le peuvent pas, comme je le crains, à cause de difficultés d'organisation et de finances peut-être encore insurmontables, pourquoi ne pas laisser revivre, dans ces pays barbares, quelque une des associations militaires et religieuses qui, au temps où les populations de l'Espagne, de l'est de l'Europe, des bords de la Méditerranée, étaient, elles aussi, vouées aux invasions et à l'esclavage des Turcs, s'étaient formées pour la défense ? Ils portaient les noms restés illustres par le courage et par les services rendus de chevaliers de Malte, de Saint-Lazare, d'Alcantara, de l'Ordre Teutonique, et sous l'autorité de l'Église, avec la protection des princes, recherchaient non pas la conquête, et le sang dont l'Église ne peut vouloir, mais la défense des faibles, la répression des violences et suppléaient à ce que l'autorité des États réguliers ne pouvait faire alors.

Pourquoi, jeunes gens chrétiens des divers pays de l'Europe, ne ressusciteriez-vous pas, dans les contrées barbares de l'intérieur de l'Afrique, pour longtemps encore inaccessibles au monde civilisé, ces nobles entreprises de nos pères ? Pourquoi, avec les bénédictions de l'Église et de ses pasteurs, ne verrions-nous pas se reproduire parmi vous, ces dévouements qui firent l'honneur du passé ?

Mais je reviendrai un autre jour sur ce sujet, mes très chers frères. Pour aujourd'hui, le temps me contraint de finir.

Permettez-moi seulement, avant de descendre de cette chaire, de vous adresser à tous une demande. Ce qui importe pour le triomphe d'une telle cause, c'est de la rendre populaire. Aidez-moi donc à la faire connaître, vous qui m'avez entendu. Répétez les détails que je vous ai donnés. Si vous avez une voix plus puissante, si vous disposez de quelqu'un de ces organes qui font et dirigent l'opinion, c'est à vous que j'ose adresser plus spécialement ma prière. Journalistes, quel est celui de vous qui n'a pas, dans un ministère aussi délicat et aussi important que le vôtre, commis quelques fautes qu'il ait besoin d'effacer ? A quelque opinion que vous apparteniez, car ici je m'adresse à tous sans distinction, à la seule condition qu'ils aient l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice ; la miséricorde dont vous userez, en soutenant les pauvres noirs, vous obtiendra un jour à vous-mêmes, auprès de la justice infinie, miséricorde et pardon !

## II. — DISCOURS DU CARDINAL A LONDRES.

Le mardi, 31 juillet, a été tenu à Londres, dans Princess's-Hall, un meeting anti-esclavagiste présidé par S. E. lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères, et auquel assistaient Son Eminence le cardinal Manning, archevêque de Westminster, et un grand nombre d'autres personnages illustres d'Angleterre. Parmi ceux-ci on remarquait des voyageurs et explorateurs africains et, à leur tête, l'un des plus célèbres, le commandant Cameron, qui a employé sept ans à visiter l'intérieur africain et à combattre l'esclavage, et qui a composé sur ses voyages un ouvrage excellent, depuis longtemps traduit en français.

Le *Times* rapporte que l'honorable président du meeting a ouvert la séance par une allocution entre-mêlée de fréquents applaudissements, et dans laquelle il a présenté le cardinal Lavigerie à l'assemblée, comme le porte-drapeau de l'anti-esclavagisme français. Il a rappelé que la cause de l'abolition de l'esclavage avait toujours été chère à

l'Angleterre, et qu'elle s'intéresse encore pratiquement à sa répression, dans l'océan Indien. Mais il a constaté également que, dans ces derniers temps, l'esclavage, à peu près supprimé sur le littoral, s'est accru dans l'intérieur d'une incroyable manière, et il a annoncé que l'archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique, venait faire connaître à l'Angleterre cette situation. Il a hautement reconnu que c'était un devoir pour les nations civilisées de se préoccuper d'une telle situation ; qu'en 1815, au Congrès de Vienne, et en 1822, à la conférence de Vérone, les gouvernements de l'Europe avaient pris des engagements formels à cet égard ; qu'à la vérité le Congrès de Berlin n'avait pas cru pouvoir traiter cette question à nouveau, dans l'ignorance où il était de l'état exact des choses, mais qu'aujourd'hui le moment semblait venu de donner à une telle question toute l'importance qu'elle doit avoir. Enfin, il a terminé par l'hommage le plus flatteur rendu au Cardinal Lavigerie, qui a pris la parole en ces termes :

*Mylord, Mesdames, Messieurs.*

Je vais vous parler des horreurs de l'esclavage africain.

J'ai déjà deux fois pris solennellement la parole pour les flétrir, la première fois à Rome aux pieds du Souverain Pontife, le grand Léon XIII, mon père comme celui de tous les chrétiens ; la seconde en France, ma terre natale ; mais, ce double devoir de respect filial et de patriotisme accompli, c'est vers vous que je viens, chrétiens d'Angleterre. Malgré ce qui nous sépare, je suis certain d'avance que nos sentiments seront les mêmes dans une cause qui est celle de l'humanité, de la justice et de la liberté. (*Applaud. prolongés.*)

*Je viens donc à vous parce que les premiers, vous avez, dans ces sentiments, déclaré la guerre à l'esclavage des Indes Occidentales.* Il opprimait, depuis trois siècles, des millions de créatures humaines, cruellement enlevées à l'Afrique. Il était soutenu par tous les sophismes de la cupidité, et semblait dès lors invincible. C'est vous, ce sont vos pères, qui, sans vous laisser effrayer par aucun obstacle, avez entrepris de l'anéantir. Le monde connaît les noms des écrivains qui

menèrent cette noble croisade et des hommes d'État qui les secondèrent, les noms des Wilberforce, des Clarkson, des Buxton. (*Applaudissements*). Et je ne puis oublier, en prononçant ce dernier nom, qu'il est celui du fondateur de votre Société, de cette Ligue contre l'esclavage, sous les auspices de laquelle nous sommes réunis en ce moment. Durant plus d'un demi-siècle, elle a noblement combattu pour cette sainte cause. Elle vient de constater son triomphe en voyant Cuba d'abord, le Brésil ensuite se rendre aux idées et aux sentiments que, de concert avec les écrivains de la France et des États-Unis d'Amérique, elle a vulgarisés partout. Or, selon le proverbe qui nous est commun « **No-blesse oblige** » et, dès lors, l'Angleterre, qui a tout fait pour détruire l'esclavage colonial, ne peut se désintéresser de l'esclavage africain, cent fois plus horrible.

C'est elle, qui, par les récits de ses explorateurs, a, la première, soulevé cette question nouvelle. Les premiers, ils ont fait connaître à l'Europe les atrocités qui se passaient, à son insu, au cœur de notre continent.

Après avoir aboli l'esclavage en Amérique, après avoir établi dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, les croisières qui devaient empêcher le transport des esclaves en Asie, le zèle des nations chrétiennes s'était refroidi. L'indignation généreuse, qui avait forcé la main aux princes comme à l'opposition forcenée des traitants, était tombée. On ne semblait plus se souvenir que l'esclavage existât encore sur la terre. On oubliait même l'esclavage musulman qui, dans les pays plus voisins de nous, durait encore sous une forme qui semblait moins cruelle, lorsque tout d'un coup, il y a quinze années, on a su par vos voyageurs qu'il régnait avec des fureurs sans nom, dans le centre, à peu près inconnu jusque-là, de notre Afrique. Ils l'ont dit, et ils ont demandé au monde chrétien d'intervenir en faveur de créatures infortunées qui sans doute n'ont pas la même foi que nous, mais qui sont, comme nous, les créatures de Dieu.

A la tête de ceux qui déclaraient cette guerre nouvelle était l'intrépide, le noble LIVINGSTONE. (*Vifs applaudissements.*) J'ai voulu, en ma qualité de vieil Africain, visiter la



tombe du grand explorateur, sous les voûtes de Westminster. Vous l'avez enseveli au milieu de vos plus grands hommes. Vous avez eu raison, car Livingstone, par son courage, par sa haute intelligence, par l'abnégation de sa vie, est la gloire de ce siècle et de votre pays. (*Applaudissements prolongés.*) Mais, si vous êtes les héritiers de sa gloire, vous devez être les exécuteurs de ses derniers vœux. (*Applaudissements.*) Aussi est-ce avec une émotion qui a fait monter les larmes jusqu'à mes yeux que j'ai lu les dernières paroles que sa main a tracées et que l'Angleterre a fait officiellement graver sur sa tombe par l'ordre de ses gouvernants : « Je ne puis » rien faire de plus, a-t-il écrit dans l'abandon où il allait » mourir, que de souhaiter que les bénédictions les plus abondantes du ciel descendent sur tous ceux, quels qu'ils soient, » Anglais, Américains ou Turcs, qui contribueront à faire » disparaître de ce monde la plaie affreuse de l'esclavage. » (*Applaudissements.*)

Je vous remercie de ces applaudissements. Ils sont pour moi l'augure du succès de nos communs efforts. (*Nouveaux applaudissements.*)

Enfin, je suis ici non pas seulement pour solliciter votre pitié et vous rappeler les obligations qu'un tel passé vous impose, j'y suis pour faire un appel à votre justice ; car, l'Angleterre, par les empires nouveaux qu'elle vient de fonder ou de conquérir en Afrique, a contracté vis-à-vis d'elles des obligations sacrées... »

[ L'orateur, après de longs détails sur les horreurs de la traite et les devoirs du gouvernement anglais, s'adresse pour finir, aux volontaires, aux associations libres. ]

« Pourquoi n'enverraient-elles pas des hommes courageux, afin d'apprendre aux noirs à se défendre contre leurs oppresseurs ?

Est-ce que Stanley ne nous a pas montré ce qu'un homme, un seul homme, aidé de quelques centaines de noirs, peut faire par son audace et sa persévérance ? (*Applaudissements prolongés.*) Est-ce qu'Emin-Pacha n'a pas su constituer et diriger des forces qui ont maintenu l'ordre autour de lui ? Et si je voulais vous parler d'un dévouement plus modeste,

je pourrais vous citer, sans qu'à coup sûr vous en soyez jaloux, un héros français, un ancien capitaine de zouaves pontificaux, qui depuis près de neuf ans affronte toutes les privations, toutes les fatigues, tous les dangers de l'équateur africain pour constituer une armée de noirs et protéger par son courage et son dévouement les tribus qui l'entourent. Il se nomme Joubert. D'autres pourront s'engager isolément, ou s'associer comme on l'a fait, dans le passé, pour la même croisade. Ils ne manqueront pas chez vous, je le vois. Déjà, depuis que je suis à Londres, j'ai reçu plusieurs offres semblables. (*Applaudissements*). Que ces offres se multiplient ; que nous puissions ainsi, sur les différents points de l'intérieur africain, avoir des Stanley, des Emin, des Joubert, et le problème sera résolu. Car ce qu'il faut, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, des armées nombreuses. Ce qu'il faut, ce sont des hommes, même isolés, mais puissants par la vertu, par l'initiative et par le courage, et capables de former les noirs à résister à leurs ennemis.

Il leur manquera encore cependant et il nous manquera à nous-mêmes une chose indispensable, et celle-là doit dès lors être l'œuvre de tous. Le courage guerrier, la vigueur pour affronter les périls et les fatigues ne sont que l'apanage de quelques-uns ; la charité est l'obligation de tous, et ici elle est nécessaire pour fournir les ressources matérielles à ceux qui acceptent de verser leur sang et de sacrifier leur vie.

Vous ne pouvez mieux y contribuer qu'en vous associant à l'Œuvre qui nous réunit aujourd'hui, et qui donne à tant de titres et aux catholiques en particulier par la présence d'un cardinal éminent (1), les plus hautes garanties d'honneur. Rien n'empêche, dans les autres pays, d'en créer de semblables. Souvenez-vous seulement qu'en ce moment même où je vous parle le sang coule à flots sous l'équateur africain. Souvenez-vous qu'il ne dépend que de l'Europe de l'arrêter, et que, si elle ne le fait pas sans tarder, elle en encourra

---

(1) S. Em. le Cardinal Manning est membre du comité directeur de l'*Anti-Slavery Society*.

la responsabilité devant Dieu et devant l'histoire. (*Applaudissements prolongés*). »

Après ce discours et sur la proposition du Cardinal Manning, appuyée par d'autres orateurs et particulièrement par le commandant Cameron, l'ancien explorateur qui fit la traversée de l'Afrique en 1873-75, le meeting, à l'unanimité, a voté la résolution suivante :

*« Le temps est maintenant arrivé où toutes les nations de l'Europe qui, au congrès de Vienne en 1815, et à la conférence de Vérone en 1822, ont pris une série de résolutions condamnant sévèrement le commerce des esclaves, doivent prendre des mesures sérieuses pour en arriver à un effet pratique. Comme les brigands arabes dont les dévastations sanguinaires dépeuplent en ce moment l'Afrique ne sont ni sujets à des lois, ni sous une autorité responsable, il appartient aux gouvernements de l'Europe d'assurer leur disparition de tous les territoires où ils ont eux-mêmes quelque pouvoir. Ce meeting se propose également de faire instance auprès du gouvernement de Sa Majesté, pour que, de concert avec les pouvoirs européens qui réclament en ce moment une possession ou une influence territoriale en Afrique, il adopte telles mesures qui puissent assurer l'abolition de l'affreux commerce des esclaves, qui est encore maintenant pratiqué par ces ennemis de la race humaine. »*

(TIMES).

## CHAPITRE IV.

### CONFÉRENCE SUR L'ESCLAVAGE DANS LE CONGO-BELGE (1)

FAITE A SAINTE-GUDULE, A BRUXELLES, PAR LE  
CARDINAL LAVIGERIE.

« Tous ceux qui aiment Dieu, l'humanité et la patrie liront avec l'émotion la plus profonde le discours que S. E. le cardinal Lavigerie a adressé hier, (15 Août 1888), du haut de la chaire de Sainte-Gudule, à tous les Belges. »

Ainsi s'exprimait le *Patriote*, de Bruxelles, et il ajoutait :

Nous avons ressenti une de ces émotions dont le souvenir reste toujours vivace, et le spectacle auquel nous avons assisté passera encore longtemps devant nos yeux.

La conférence donnée à Sainte-Gudule par Mgr Lavigerie, cardinal de Carthage et d'Alger, chef des missions d'Afrique, et chargé spécialement par le Saint-Père de prêcher la croisade européenne pour l'abolition de la traite des noirs, est un grand événement religieux et politique.

Il aura, nous l'espérons fermement, une influence heureuse et considérable pour la Belgique et le Congo. L'appel adressé aujourd'hui par le vénérable prélat ne peut manquer d'être entendu de tous les catholiques belges.

---

(1) C'est exclusivement du Haut-Congo, qu'il est parlé dans cette Conférence, c'est-à-dire de cette partie de l'Etat Indépendant où ne se trouve aucun administrateur, aucun résident européen, en dehors des missionnaires. Là où sont établis des administrateurs belges, c'est-à-dire dans le Bas-Congo, au-dessous de Stanley-Falls et jusqu'à la mer, la chasse à l'esclave n'a pris aucun développement.

Notre vœu le plus cher, comme catholiques, comme Belges conservateurs, c'est de voir un des rejetons de la noblesse nationale prendre la tête de ce mouvement, en répondant au cri de *Dieu le veut !* par ce mot digne des croisés : « Présent ! »



Bien avant l'heure fixée, la foule avait envahi la vaste collégiale. Jusque sur les marches du grand autel et au jubé même il y avait encombrement d'auditeurs, et l'on peut évaluer à 8.000 le nombre de personnes qui se trouvaient groupées autour de la chaire.

Une petite enceinte avait été réservée au centre de la grande nef pour les autorités et la presse. On remarquait dans cette enceinte un grand nombre d'ecclésiastiques parmi lesquels deux chanoines d'Alger, M. l'abbé Loyer et M. Hermans ; trois ministres, MM. Beernaert, Devolder et le prince de Chimay ; MM. Woeste et Nothomb, députés ; M. le sénateur Allard ; M. le duc d'Ursel, gouverneur du Hainaut ; plusieurs hauts fonctionnaires ; MM. le baron Lambermont, Beco, etc. ; M. le comte Chotek, ministre de Hongrie ; M. Caratheodory Effendi, ministre de Turquie ; quatre fonctionnaires de l'Etat du Congo parmi lesquels le ministre de la justice et des cultes, M. Van Eetveld ; un certain nombre d'officiers de toutes armes (mais où nous n'avons vu ni lieutenants-généraux, ni généraux, ni colonels) et beaucoup de notabilités de l'aristocratie.

A 3 heures précises l'orgue s'est fait entendre et après le chant de l'*Ave Maria* et du psaume : *Benedictus*, Mgr Lavignerie a fait son entrée dans l'église, précédé du clergé de Sainte-Gudule et de quatre missionnaires africains, deux Belges et deux Français en burnous blancs.

Le cardinal porte le manteau rouge, la mitre et la crosse épiscopale. Sa taille est imposante, sa figure douce mais très énergique ; il gravit lentement l'escalier de la chaire et s'agenouille pendant quelques minutes, puis commence ainsi d'une voix vibrante et qui porte loin :

*Mes Très Chers Frères,*

Vous savez pourquoi je suis au milieu de vous. La multitude qui se presse autour de cette Basilique et qui la remplit, en ce moment, suffirait à le prouver.

Vous avez donc entendu parler de ce vieil évêque qui, malgré le poids des années et des fatigues africaines, a voulu tout quitter pour plaider auprès des chrétiens d'Europe, la cause des pauvres noirs dont il est le pasteur et qui agonisent, au Haut-Congo, dans les horreurs de l'esclavage.

Mais puisque vous savez mon histoire et celle de tant de créatures infortunées, je ne veux pas revenir sur ce que j'ai dit ailleurs. Vous pouvez le lire, vous l'avez déjà lu, peut-être, dans mes conférences imprimées de Londres et de Paris. Comme c'est à des catholiques belges que je m'adresse aujourd'hui, je ne veux leur parler que de ce qui intéresse directement une partie de l'**Afrique belge** : des malheurs de ses noirs livrés à l'esclavage.

Je veux surtout vous expliquer, comment il vous appartient à vous, catholiques, de remédier à tant de maux, dans un sentiment de religion, de pitié chrétienne et de patriotisme.

Pour vous y décider, je dois tout vous dire.

Vous ne vous étonnerez donc pas de la liberté de ma parole. Je suis un missionnaire ; je ne prêche que la vérité, comme la doivent prêcher les apôtres. Je suis sûr, d'ailleurs, quoi que je puisse vous dire, de ne vous point blesser. — J'en suis sûr parce que j'aime votre Belgique. Je l'aime pour sa foi généreuse. Je n'ai jamais trouvé chez elle, depuis de longues années, que des marques de sympathie et de charité pour mes œuvres. Si donc ce que vous entendrez peut quelquefois surprendre vos oreilles, vous comprendrez, au seul accent de ma voix, que je ne veux pas blesser vos cœurs.

Ce que je dois vous rappeler ou faire connaître, n'a rien d'ailleurs qui sorte des règles ordinaires. Je ne trouve dans cette histoire du **Congo belge**, que ce que je trouve dans les histoires de toutes les nobles entreprises, et je ne puis

mieux vous en donner la preuve qu'en vous montrant comment Notre Seigneur l'a racontée lui-même, il y a bientôt dix-neuf siècles, pour l'instruction future des peuples chrétiens.

Il a donné à cette leçon la forme d'un apologue. Vous le trouverez, si vous voulez le relire, dans l'Evangile de saint Matthieu.

Notre Seigneur y raconte qu'un homme sortit pour jeter dans les champs une bonne semence, *bonum semen*, mais la semence ainsi jetée par lui, ses gens s'endormirent et pendant qu'ils dormaient, *cum autem dormirent homines*, l'ennemi sema l'ivraie au milieu du bon grain. L'ivraie ne tarda pas à croître de sorte que les serviteurs s'en effrayèrent et se repentant, sans doute, de leur négligence, ils se levèrent et dirent : « Voulez-vous que nous arrachions l'ivraie qui croît au milieu du bon grain ? »

Si vous l'entendez bien, c'est ce que je vais, sous des noms nouveaux, vous exposer aujourd'hui.

*L'homme qui jette le bon grain, c'est le prince qui a conçu la noble pensée de semer la civilisation, le progrès, et, dans l'avenir, la richesse, une richesse certaine pour son peuple, dans l'Afrique jusqu'ici barbare.* Les gens qui dorment autour de lui, hélas ! c'est vous-mêmes qui ne l'avez pas soutenu toujours comme vous le pouviez, catholiques belges, dans ce qui regarde les œuvres de foi et d'humanité (car ce sont les seules dont je veuille et puisse parler du haut de cette chaire). *L'ivraie qui se sème, c'est l'esclavage qui se développe*, et paraît prêt à tout couvrir ; enfin, les ouvriers qui se repentent et qui se lèvent pour arracher l'herbe qui a crû, ce sera vous, j'en ai la confiance, Mes Très Chers Frères, lorsque vous aurez entendu ce discours. Mais ne voyez dans mes paroles qu'un seul désir, celui d'éclairer vos consciences et de servir votre honneur chrétien. Toute autre pensée m'est étrangère. Dans ma bouche, la politique, les intérêts humains, même dans des allusions lointaines, seraient contraires aux devoirs de mon ministère sacré.

I.

Je dis donc, tout d'abord, que, comme l'homme de l'Evangile, le prince qui a fondé l'œuvre internationale africaine a jeté une bonne et noble semence. Rien n'est plus facile à établir.

L'Afrique était un monde inconnu et comme perdu pour le genre humain jusqu'au commencement de ce siècle. C'est seulement alors qu'à l'une de ses extrémités, par les entreprises commerciales de l'Angleterre, à l'autre, par les conquêtes militaires de la France, la vie sembla lui revenir. Mais l'intérieur restait toujours un mystère que les explorateurs cher-



*S. M. Léopold II, roi des Belges,  
Souverain de l'Etat indépendant du Congo.*

chaient vainement à percer. A une telle tâche, des hommes isolés ne pouvaient suffire, quelles que fussent leur intelligence et leur audace. Il y fallait une main assez puissante pour réunir ces efforts et **c'est votre Roi qui fit dans ce but un premier appel à l'Europe.** C'est chez vous, à Bruxelles, que tout ce qui représentait la science, les nobles initiatives s'est réuni, il y a dix années, sous sa présidence, pour aborder l'étude des problèmes africains. L'action n'a pas tardé à se joindre à la pensée. Des explorateurs, des officiers intrépides, plus tard, des administrateurs dévoués et capables se sont



offerts, risquant leur vie. Plusieurs sont morts sur ce champ d'honneur. D'autres ont fait des découvertes admirables et la face de notre continent a été changée. Un jour, ce sera la face même du monde, car la quatrième partie de la terre jusqu'alors fermée, s'est ouverte avec ses richesses sans nombre, ses mines, la fertilité de son intérieur, son soleil fécondant, ses eaux abondantes. Mais il ne m'appartient de parler, je le répète, ni de commerce ni d'industrie. Je ne suis que la voix criant au désert : Préparez les voies du Seigneur, c'est-à-dire les voies de la vérité et de la justice. Il ne m'appartient pas non plus, mais pour un autre motif, car ici ce serait justice, de parler, quoique je les aie bien connus, des royaux sacrifices accomplis pour atteindre un tel but.

Mais il m'appartient de constater, parce qu'ils sont publics, et qu'ils se rapportent au sujet que je traite, *les mobiles élevés qui ont inspiré votre Roi*. « C'est, disait-il dans son invitation aux savants de l'Europe, une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : *abolir l'esclavage en Afrique*, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, y verser les trésors de la civilisation (1). » Et dans son premier discours à la conférence internationale il disait encore : « Ouvrir à la civilisation la seule partie du globe où elle n'ait point pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières (2). » Et enfin, dans l'ordre même de mes préoccupations douloureuses : « L'esclavage, a dit Léopold II, *l'esclavage qui se maintient encore sur une notable partie du continent africain, constitue une plaie que tous les amis de la vraie civilisation doivent désirer voir disparaître*.

« L'Association internationale doit mettre un terme à ce trafic odieux qui fait rougir notre époque (3). »

Quelle entreprise donc pourrait être plus noble, plus humaine, plus chrétienne, plus glorieuse ! A elle seule elle suffit pour assurer à son royal auteur, une place parmi les plus

(1) Le Roi des Belges, dans son premier discours, septembre 1876.

(2) Le Roi des Belges. (Discours de novembre 1876).

(3) Le Roi des Belges, dans son invitation à la Conférence. (On peut lire ces discours dans le *Congo belge illustré*, par Alexis M. G.).

grands bienfaiteurs de l'humanité et les princes chrétiens les plus dignes de ce nom.

Aussi, lorsqu'après le congrès de Berlin, les bases des nouveaux Etats de l'Afrique furent posées et l'Etat du Congo reconnu avec son immense étendue, ses brillantes espérances, les représentants des grandes puissances de l'Europe, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, furent-ils unanimes à lui rendre hommage, *et la Belgique, le plus petit des royaumes européens par son étendue, parut ce jour-là, par l'initiative de son Roi, le plus grand, devant le monde entier.*

C'est ainsi que la bonne semence fut jetée. Tout semblait devoir assurer une moisson sans mélange. Mais il en faut revenir maintenant à ma parabole. « *Cum autem dormirent homines,* » dit elle, « pendant que ses gens dormaient. »

*Vous avez donc dormi, catholiques de la Belgique !* Vous n'avez pas donné, au point de vue religieux, à celui de la diffusion des lumières chrétiennes, de la lutte contre la barbarie, tout le concours qui était pour vous un devoir. Votre Roi ouvrait devant vous un pays soixante fois plus grand que le vôtre, peuplé, au minimum, de vingt millions d'âmes, au maximum, selon d'autres, de quarante millions. C'était donc un champ immense d'apostolat et de charité. Y avait-il un but, qui dut exciter davantage le zèle d'un peuple catholique ? Or, je le dis avec tristesse, dans cet ordre d'idées vous n'avez pas assez fait. Je sais bien que tous n'ont pas manqué à leur devoir. J'ai vu six dignes fils de votre Belgique se dévouer à ces pensées de foi ; je les ai vus tomber noblement martyrs de leur courage. J'ai vu quatre prêtres des diocèses de Gand et de Bruges se dévouer, dans la Société des **Pères blancs**, à ces Missions nouvelles et braver tous les périls aux extrémités du Congo. D'autres se préparent à les imiter. Deux d'entre eux sont auprès de moi sur les marches de cette chaire. Ils seront suivis, ces jours-ci même, par quatre nouveaux apôtres appartenant à une excellente famille de Missionnaires (1). Mais qu'est-ce que tout cela pour ces immenses territoires ?

---

(1) Celle de Scheut-lez-Bruxelles.

J'en dis autant pour les ressources nécessaires aux apôtres. Car enfin s'ils donnent leur vie, les chrétiens leur doivent le pain de chaque jour. Je sais encore ici, ce qu'ont fait quelques-uns. Mais noblesse oblige. Vous avez, dans le monde entier, une réputation incomparable de générosité pour toutes les œuvres charitables, trop grande peut-être au gré de quelques-uns, car elle attire chez vous tous les quêteurs, mais pendant que vous soutenez ainsi les œuvres chrétiennes sur tous les points de l'univers, *vous avez trop oublié parfois la partie de l'Afrique qui porte désormais votre nom.*

Ce n'est pas tout ; pendant que vous dormiez ainsi, l'homme ennemi, — la barbarie en Afrique est l'ennemie de tous les efforts de l'Europe — a fait son œuvre. Avec le bon grain, je veux dire avec le progrès de l'organisation matérielle et la préparation des richesses futures dus à l'impulsion du Souverain (1) on a vu l'ivraie croître et menacer de tout envahir.

Ecoutez donc ce que devient, depuis dix ans, une partie de cette terre qui réclamait de vous, à bon droit, les bienfaits de la foi chrétienne. Vous avez pu voir dans les récits des voyageurs et dans les discours même que j'ai prononcés, à quelles horreurs la malheureuse Afrique est en proie de la part des esclavagistes ; comment des monstres à face humaine, arabes et métis, ensanglantent par le meurtre, ravagent par l'incendie, épouvantent par la chasse et la vente des esclaves, toutes les parties du continent noir : au nord, jusque près de nos frontières sahariennes, dans les royaumes musulmans du Soudan ; à l'est, dans les régions qui avoisinent le Nil et l'Océan Indien ; au Zambèze, dans les pays qui touchent les provinces portugaises et les récentes colonies de l'Angleterre ; autour des grands Lacs de l'intérieur. Mais sur aucun point de l'Afrique, ces horreurs n'approchent de ce

---

(1) On m'a interrogé, de toutes parts, depuis que je suis en Belgique, sur l'avenir de l'Etat Indépendant. Cet avenir est certain et, selon moi, immense, à cause de toutes les sources naturelles de richesses qui s'y trouvent. La meilleure preuve en est dans l'empressement qu'ont mis les puissances de l'Europe à se disputer avec acharnement les régions voisines.

qui se passe sur les terres du **Haut-Congo**. Les explorateurs européens y ont été suivis, en effet, par les esclavagistes en quête d'une proie facile. C'est là que ceux-ci ont tout détruit dans les régions entières où il ne se trouve bientôt plus ni villages ni habitants.

On a récemment dressé, en Angleterre, une carte des pays à esclaves, et on y a distingué leur état actuel par des teintes diverses. Les teintes plus claires indiquent simplement l'existence de l'esclavagisme et de ses forfaits ; les teintes plus obscures marquent qu'il a tout détruit, dans une



*Armes de l'Etat indépendant du Congo (Armes du Roi, portant, en outre l'étoile symbolique et une légende spéciale.)*

fièvre de fureur impie. Or il n'y a, dans toute l'Afrique, que cinq provinces marquées de cette couleur de mort, et ces cinq provinces se trouvent sur les rives du Haut-Congo. Je le dis avec une double douleur, Mes Très Chers Frères, car je suis le pasteur de ces régions perdues et mes Missionnaires ont été les témoins de cette destruction de populations entières par la cruauté des musulmans et des métis.

Mais une affirmation générale ne peut suffire, il faut des preuves pour vous convaincre et vous décider à arrêter le mal sans délai, car l'œuvre de mort se continue et si vous tardez encore, les provinces voisines subiront le même sort.

Ces preuves je ne les emprunterai qu'à des témoins appartenant à la Belgique ou l'ayant servie au Congo.

Le **Manyéma** est la plus belle des régions récemment dépeuplées par l'esclavage. LIVINGSTONE qui l'avait parcouru, peu de temps avant de mourir, décrit ce pays admirable par sa beauté, par son climat, par ses productions naturelles (entre lesquelles on trouve l'or), par la densité de ses villages et de ses habitants. STANLEY raconte que l'un de ses guides lui en rendait le même témoignage (1), et cependant, déjà apparaissait l'action dévastatrice des métis qui avaient fixé leur centre à Nyangoué. Ils y étaient bientôt rejoints par un mahométan fameux, dont le nom deviendra, un jour, je le crains, plus fameux encore. Une fois sous la main des esclavagistes armés, ces villages, ces nègres paisibles, sans autres armes pour se défendre que leurs bâtons et leurs flèches, étaient voués à une destruction certaine. La seule chose qui distingue ici leurs forfaits, c'est leur rapidité sauvage.

**Les musulmans** sont, en effet, sur tous les points de l'Afrique, au nord, à l'orient, au centre, *les ennemis des noirs*, et leurs bandes, pour employer l'expression trop juste d'un écrivain anglais, ont envahi le cœur de l'Afrique avec le dessein délibéré « *de changer ce paradis paisible en un enfer.* » C'est que pour eux, je l'ai déjà dit ailleurs, mais il faut le répéter sans cesse à l'Europe, *réduire le nègre en esclavage est un droit*, j'allais presque dire religieux, puisque c'est sur leurs doctrines qu'il repose. Ils enseignent, avec les commentateurs de leur Coran, que le nègre n'appartient pas à la famille humaine, qu'il tient le milieu entre l'homme et les animaux, qu'il est même, à certains égards, au-dessous de ces derniers. Dès lors, s'en emparer, le forcer à servir est le

---

(1) « Maître — disait à Stanley un des capitaines de son escorte — quand je vins ici pour la première fois, il y a huit ans, toute cette plaine entre Mana-Mamba et Nyangoué avait une population si dense, que tous les quarts d'heure nous traversions des jardins, des champs, des villages. Chaque hameau était entouré de troupeaux de chèvres et de porcs. On achetait un régime de bananes pour un cauri (petit coquillage servant de monnaie). Vous pouvez voir vous-même ce que le pays est devenu aujourd'hui. »

(Lettre de Stanley, datée de Nyangoué, 28 octobre 1876.)

droit du croyant, et non seulement il n'a pas de remords, mais il trouve une gloire farouche à réduire le noir, comme il y a de la gloire, pour nos chasseurs, à traquer le fauve et à l'abattre. Si le nègre est paisible, on a le droit d'incendier ses villages ; s'il se défend, on a le droit de lui ôter la vie ; s'il fuit, on a le droit de le faire périr dans d'horribles supplices pour épouvanter les compagnons de son infortune et les détourner de l'imiter.

Ces droits affreux, les bourreaux musulmans et les brigands qu'ils s'associent, les exercent partout où ils sont les plus forts, depuis les pays soumis aux incursions des Touaregs jusqu'aux bords du Nyassa et du Zambèze, maintenant qu'on les a laissés pénétrer jusque là.

C'est ce qu'on vient de voir, dans le Manyéma et dans les trois provinces qui l'entourent. A elles quatre, elles avaient plusieurs millions d'habitants, cinq millions, disent les témoins les plus dignes de foi. Aujourd'hui, sauf ceux qui, en petit nombre, ont pu se cacher dans les jungles et échapper à leurs bourreaux, il n'en reste plus un seul. Je me trompe. On a tué les hommes adultes, on a vendu les femmes, mais on a gardé les enfants, je parle de ceux que les esclavagistes ont jugés propres à les aider dans leur métier infâme. Ceux-là ils les élèvent, les forment à l'usage des armes, au vol, au brigandage, et, par une sorte de rage dénaturée, ce sont les enfants des noirs qui, après avoir vu détruire leurs propres villages, massacrer leurs pères, leurs mères, s'en vont maintenant, au loin, assassiner leurs frères, détruire leurs habitations et leurs cultures et faire des esclaves nouveaux.

Phénomène navrant qui peut à peine paraître explicable. L'audace des musulmans s'est accrue en raison de leurs forfaits. Plus ces forfaits augmentent, plus ils devraient, ce semble, redouter le châtement ; c'est le contraire qui arrive. Eux qui tremblaient auparavant pour leurs caravanes à esclaves à la seule présence des Européens, ont peu à peu pris courage et c'est sous nos yeux mêmes que la dévastation marche, chaque jour, avec une hâte qui tient de l'ivresse. Ils semblent craindre que leurs victimes ne leur échappent, par quelque résolution des pouvoirs européens, et ils s'empres-

sent de tout anéantir. Dans ces derniers temps, je veux dire depuis près de deux années, la chasse infâme a pris un tel développement que, dans le Haut-Congo, tout agonise, c'est l'expression d'un de mes Missionnaires.

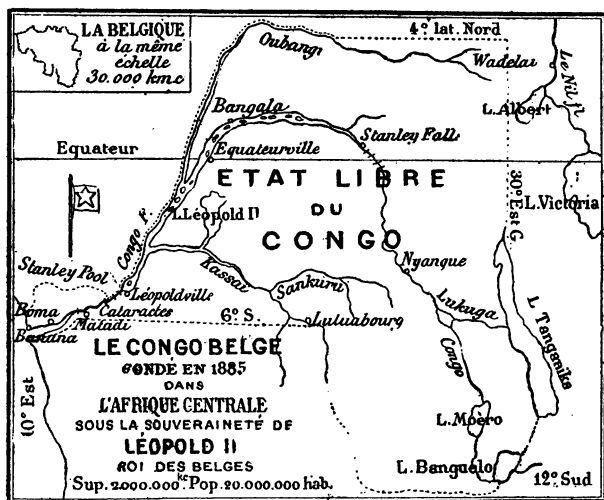
Mais ici, Mes Très Chers Frères, et pour vous donner une plus exacte idée de faits sans autre exemple dans l'histoire, il ne suffit plus de résumer, la précision des témoignages est nécessaire. Je citerai donc les paroles de témoins oculaires. Je vous lirai une lettre que je viens de recevoir d'un missionnaire de la station de Kibanga, sur le Tanganika, celle où se trouve précisément un prêtre belge dont vous connaissez le zèle intrépide, l'ABBÉ VYNKE. Je l'ai donnée, il est vrai, en note de l'un de mes derniers discours, mais les journaux ne l'ont point reproduite et il faut qu'elle reçoive une nouvelle publicité. Je vais donc la lire, dans cette église, devant ces autels, comme dans les premiers temps du christianisme on y lisait les lettres où l'on racontait les supplices et la mort des martyrs.

« J'avais autrefois, dit l'abbé Vynke, à plusieurs reprises, visité le **marché d'Oujiji**, mais à cette époque les esclaves étaient peu nombreux, et je n'avais pas vu cet odieux trafic dans toute son horreur. A l'époque de ce dernier voyage, la ville venait d'être inondée, dans toute la force du terme, par des *caravanes d'esclaves venus du Manyéma*, etc., etc. Les esclaves, en raison du nombre, étaient à bon marché et l'on venait me proposer d'en racheter à vil prix, mais presque tous exténués de fatigue, de misère et mourant de faim ; quelques-uns auraient été même incapables de faire la traversée du lac pour arriver à la Mission. J'étais si pauvre que je dus les refuser presque tous.

« La place était couverte d'esclaves en vente attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

« Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton ; ils n'étaient plus enchaînés parce qu'ils ne pouvaient plus se

sauver. La souffrance et les privations de toute sorte étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de mauvais traitements, de la part de leurs maîtres qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert. D'autres, couchés dans les rues ou à côté de la maison de leur maître, qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence.



Carte du Congo belge.

« Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devons voir toutes les horribles conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, pour mieux dire, *la voirie, où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agonisants*. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac ; mais, à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épou-



vante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

« Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji, et pourquoi on les laissait auprès de la ville, il me répondit sur un ton naturel, et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde: Autrefois nous étions habitués à jeter en cet endroit les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit les hyènes venaient les emporter ; *mais cette année le nombre des morts est si considérable, que ces animaux ne suffisent plus à les dévorer, ils se sont dégoûtés de la chair humaine !!!* »

Est-ce assez, Mes Très Chers Frères ? Pour exciter votre indignation et votre horreur, oui sans doute ; mais pour la vérité, il faut davantage. STANLEY raconte dans son dernier ouvrage, « Cinq années au Congo », que la première fois qu'il descendit ce fleuve, il y avait autour des Stanley-Falls, un pays grand, dit-il, comme l'Irlande, et peuplé d'un million d'habitants, et quand il y revint peu d'années après, il trouva le pays désert et ravagé, et il ajoute ce détail, que *sur un million d'habitants*, les témoins oculaires lui avaient affirmé qu'il *n'en avait échappé que cinq mille*. Il fait ensuite ce calcul que, *sur deux cents habitants*, un seul avait échappé à l'esclavage ou à la mort.

Rien de pareil ne s'était vu jusqu'ici, à ce degré, sur aucun point de l'Afrique. Les chiffres de Livingstone et de Cameron, qui faisaient déjà frémir, n'étaient que peu de chose à côté de celui-ci. Ils disaient : cinq hommes, dix hommes tués pour un esclave, et, sur le Congo, Stanley dit « deux cents » ! Ah ! Mes Très Chers Frères, on a vanté la largeur des eaux de ce fleuve, mais elles auraient pu tarir, et en réunissant tout ce sang versé on l'aurait vu, un moment, continuer à rouler les mêmes flots.

Mais ceci n'est encore que le nombre des victimes. Il faut surtout parler de leurs souffrances. Ce que je vais dire est affreux, il est vrai, mais cela est nécessaire. Pour sauver l'Afrique intérieure, il faut soulever enfin la colère du monde.

Inutile de vous parler des *horreurs sans nom de la chasse à l'esclave et de la marche des caravanes* ; des incendies allumés dans les jungles, pour forcer ceux qui fuient à se livrer aux

bourreaux ; de la faim de ceux qu'on laisse de longs jours sans nourriture ; des pieds déchirés, ensanglantés par les marches cruelles, je l'ai déjà dit, vous pourrez le lire dans mes précédents discours.

Mais on a dit que du moins, une fois dans la maison de leurs maîtres, le sort des esclaves africains est plus doux. Je l'ai dit moi-même pour les contrées musulmanes de l'Asie. Mais dans l'intérieur de l'Afrique, dans les territoires dont je parle et qui sont maintenant connus sous **votre nom de Belge**, le nom d'un peuple chrétien, leur sort n'est pas moins horrible que dans les caravanes ou sur les marchés. Je n'irai pas bien loin chercher mes preuves, je ne vous parlerai au milieu de tant d'autres faits dont nous avons été les témoins, que de faits que j'ai appris hier même, dans votre Bruxelles, de témoins oculaires revenus du Congo. Ils sont ici et peuvent me démentir. L'un d'eux m'a rapporté que le jour même de son arrivée sur les terres du Congo belge, au Tanganika, un chef arabe était mort. Or, *il avait vu vingt esclaves enterrés vivants avec leur maître*. Personne ne s'en émouvait. C'est l'usage de ce pays, disait-on. Il n'est que trop vrai, et cet affreux usage est toujours debout. Un de mes missionnaires, qui est venu me retrouver ici, me disait de son côté, qu'un jour un chef voisin de sa mission, pour l'engager à le visiter et à se fixer près de lui, lui promettait de *faire brûler vivantes, en son honneur, devant sa hutte, huit de ses femmes esclaves*. Il s'étonnait de l'indignation du prêtre à une proposition si horrible, tant elle lui paraissait naturelle. Enfin, car je veux en finir, près du Tanganika, il y a un autre chef, un monstre. On l'appelle le roi Wemba, du nom de son territoire, et il est, comme par une sanglante ironie, amateur de musique autant qu'il est amateur de sang. Or sa musique principale, un peu comme partout dans notre Afrique, ce sont les tambours. Mais il trouve les baguettes en bois trop dures pour son oreille, et afin d'avoir des sons plus doux il en a voulu de nouvelles. Pour cela il a fait couper les mains des esclaves destinés à son abominable orchestre, afin qu'ils battent leurs instruments avec leurs moignons....

Et vous trouveriez que ce n'est pas mon devoir de

Pasteur de mettre un terme à de semblables infamies ! Des sages m'ont représenté que je me tue, avec mes voyages et mes discours. Mais je ne me tairai et ne m'arrêterai point. *J'ai fait le serment de David*, j'ai fait le vœu de ne plus donner de repos ni à mes pieds ni à ma voix, jusqu'à ce que j'aie soulevé d'indignation, sur ces horreurs de l'Afrique, l'univers chrétien tout entier.

Et je n'ai pas tout dit. Je n'ai pas parlé des esclaves encore transportés à l'heure présente dans le nord de l'Inde, au Golfe Persique, en Arabie, dans les îles de l'Océan Indien. **La traite maritime** est abolie pour l'Amérique. Dans l'Océan Indien lui-même les vaisseaux britanniques ferment la voie aux barques arabes, mais les dahous (c'est leur nom) ont là de faibles distances à parcourir. Ils ont pour eux les ténèbres de la nuit et, à leur faveur, ils échappent souvent aux poursuites.

C'est ainsi qu'on trouve encore les esclaves, tellement pressés, qu'ils semblent ne plus former qu'une masse unique, enfoncés dans les cales obscures où, pour les cacher aux croiseurs, on les étouffe en les couvrant de tout ce qui peut dissimuler leur présence, ou on va même jusqu'à les coudre dans des voiles ou dans des sacs, et ainsi liés, mourant de faim et de soif, les vivants attachés aux morts, la petite vérole et la lèpre achevant l'œuvre infâme, ceux qui survivent, vont enfin peupler les harems des musulmans de l'Asie.

Mais les souffrances et la mort de tant d'êtres humains ne sont pas encore le pire. *Le pire c'est la dissolution sociale* qui en est la conséquence, parce que pour entretenir la chasse, il faut entretenir les divisions, les haines parmi les chefs noirs et changer en un désordre affreux, la vie patriarcale dont ils vivaient.

Que faire donc, en présence d'un tel spectacle ? Une parole fameuse peut résumer le sentiment dont je voudrais vous voir animés tous. C'est la parole d'un roi, d'un roi de la Gaule Belgique, né près de vos aïeux, à Tournai, peut-être, où son père est mort. Clovis donc, pendant qu'on l'instruisait de la foi chrétienne et qu'on lui racontait la Passion du Sauveur et les cruautés des déicides, « Ah ! s'écria-t-il tout d'un

coup, en tirant sa framée, que n'étais-je là avec mes Francs!» Fils de Clovis, *Belges catholiques*, *Jésus-Christ est crucifié encore une fois sur les plateaux de l'Afrique dans la personne de ces millions de noirs*. Les cruautés ne sont pas moins grandes, l'abandon est le même ; répétez, répétez la parole de votre vieux roi et soyez là avec votre courage et avec votre foi !



*Mussirongo, type de nègre du Congo belge.*

## II.

Mais, que viens-je donc pratiquement demander de vous Belges ?

Permettez-moi d'en préciser maintenant les conditions et

de vous montrer comment rien n'est plus simple en soi et ne peut être plus efficace.

Dans mes conférences passées en France et en Angleterre, j'ai dû me tenir dans les vues générales, parce que, là, l'heure de l'action décisive ne me paraissait pas venue. Je me suis contenté d'y exposer ma pensée principale, à savoir que **c'est aux gouvernements européens** qu'incombe le devoir de supprimer l'esclavage, dans cette Afrique dont ils se sont emparés, et que ce n'est qu'à leur défaut qu'il y faut employer les associations privées. Chez vous, c'est différent : vous êtes en présence de provinces qui agonisent, pour répéter la parole que je vous ai déjà dite, en vous parlant du Haut-Congo. Il faut donc leur venir sans retard en aide, et agir non pas demain, mais aujourd'hui, sous peine de voir tout périr. Du reste en répondant à cet appel, vous répondrez aux **désirs de votre Roi**, et non seulement à ses désirs, mais à ses lois mêmes. Il me suffira pour vous le prouver de vous lire ces deux articles de l'Acte Constitutif approuvé par Lui, à Berlin, pour la fondation de l'Etat du Congo, et accepté ensuite par toute l'Europe comme base de la Constitution des nouveaux Etats africains.

Voici l'article sixième de cet Acte fondamental.

*« Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans les dits territoires, s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la **suppression de l'esclavage, et surtout de la traite des noirs** : elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalité ni de culte, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins (1). »*

Et maintenant voici l'article neuvième, plus explicite encore quant à l'abolition obligatoire de l'esclavage.

« Conformément aux principes du droit des gens, tels

---

(1) Acte général de la Conférence de Berlin. Chap. I, art. 6.

qu'ils sont reconnus par les Puissances signataires, la traite des esclaves étant interdite et les opérations qui, sur terre ou sur mer, fournissent des esclaves à la traite devant être également considérées comme interdites, les Puissances qui exercent ou qui exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. *Chacune de ces Puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent (1).* »

Tout ce que l'on peut désirer est là. La prohibition formelle de la traite, le châtiment de ceux qui la pratiquent, la liberté et la protection de toutes les œuvres chrétiennes établies pour l'abolir. En France et en Angleterre, j'ai rappelé les conventions du Congrès de Vienne et de la Conférence de Vérone, où la Belgique d'ailleurs n'assistait pas. Ici je n'en veux pas parler. L'Acte Constitutif du Congo est plus formel encore.

Mais avec une telle loi, comment expliquer ces provinces dévastées, ces malheurs des noirs, tels, selon l'expression d'un écrivain anglais « qu'on n'en trouve point de pareils sous le ciel ? » Comment, Mes Très Chers Frères ? D'une manière bien simple mais qui, hélas, retombe encore sur vous en partie ; c'est que les gouvernants ne peuvent tout faire, que leurs ressources si larges qu'elles paraissent, s'épuisent, enfin, que, lorsqu'ils ont fait tout ce qu'elles permettaient, ils s'arrêtent par un principe de sagesse et de justice distributive. Il leur suffit, pour avoir rempli leur devoir, d'avoir ainsi indiqué le but et montré le chemin de l'honneur. Quand ils ont fait tout ce qui est en eux, **c'est aux peuples à suppléer** à leur glorieuse impuissance et quand il s'agit d'une œuvre religieuse, comme celle-ci, aux catholiques. Et vous, chrétiens de la Belgique, rappelez-vous l'apologue du Sauveur : *Cùm autem dormirent homines*. Ne pouvant faire tout

---

(1) Acte général de la Conférence de Berlin. Chap. II, art. 9.

à la fois, ayant obtenu trop peu de vous, il a fallu concentrer tous ses efforts sur le Bas-Congo, laisser, pour un temps, le Haut-Congo sans un seul administrateur belge et en fin de compte abandonner ainsi, momentanément à « l'ennemi » cette portion de l'Etat Indépendant. C'est ainsi que l'ivraie a pu être semée, mais devant cette marée sanglante qui monte, je viens, moi, comme Pasteur, faire ce qu'un autre ne peut faire et vous crier avec l'Apôtre : il faut sortir de ce sommeil qui vous déshonorerait désormais.

*Cet appel, je l'adresse* du haut de cette chaire à l'opinion de la Belgique entière, afin qu'elle se fasse entendre ;

*A ceux qui ont l'autorité*, afin qu'ils prennent la mesure vraiment efficace et vraiment simple qui peut tout arrêter ;

*Aux jeunes hommes*, afin qu'ils soutiennent, par leur dévouement personnel, les mesures décrétées par le pouvoir ;

*A la charité des chrétiens*, afin qu'ils prennent assez sur leur superflu pour permettre à ces croisés nouveaux de se rendre au combat et, s'il le faut, au martyre.

Mon premier appel est donc à l'opinion. Elle est la reine du monde. Tôt ou tard, elle force tous les pouvoirs à la suivre et à lui obéir. Mais, chez vous, l'opinion n'a pas suffisamment parlé jusqu'ici.

Acceptez-vous encore, Belges chrétiens, de recevoir plus longtemps, sans frémir, les échos de ces boucheries ? Acceptez-vous que des milliers de créatures humaines soient ainsi réduites en esclavage, privées de leur liberté, ce premier bien de l'homme, entraînées au loin sur les marchés où elles agonisent, entassées dans de noirs bateaux, dispersées aux quatre vents du monde musulman, les mères séparées des enfants, pour servir, les uns et les autres, à de honteuses débauches ? Acceptez-vous que des provinces entières soient dépeuplées ?

Disons tout. Voulez-vous en porter le déshonneur devant l'histoire ? Voulez-vous qu'un jour Dieu vous réclame le sang de vos frères ? Voulez-vous qu'au jour des justices Il vous dise, comme Il en menace dans son Evangile : « Loin de moi ! car j'ai été opprimé, et vous n'êtes point venu à mon

aide ; j'ai été enchaîné, et vous ne m'avez pas délivré ; j'ai été torturé, et vous n'avez pas eu pitié de moi ; on a versé mon sang, et vous l'avez laissé couler. »

Ah ! sans doute, vous pourrez répondre comme il vous le suggère Lui-même :

« Et quand donc, Seigneur, vous avons-nous vu dans l'oppression, dans l'esclavage, dans les tortures, dans le sang ? »

Mais il Lui suffira de dire pour vous confondre : « C'est avec les noirs, avec vos noirs, que j'ai souffert et que vous m'avez abandonné. »

Enfin, Mes Très Chers Frères, avez-vous oublié, comme saint Paul vous l'enseigne — c'est la règle de la solidarité chrétienne — que quand un membre souffre dans ce corps immense de l'humanité, tous les autres lui doivent compatir ? Avez-vous le sentiment de la liberté, de la dignité, de la grandeur de notre nature ? où êtes-vous nés pour accepter que l'on s'endorme sous le joug de l'esclavage ? *Peuple de la Belgique*, tu es le dernier, ce semble, à qui de semblables questions puissent être adressées ! *L'amour de la liberté, la noble fierté humaine*, tu les a montrés à toutes les pages de ton histoire, et *si tu es aujourd'hui un peuple libre, jouissant de tous les droits de la conscience, tu le dois à l'horreur de la servitude et au sang que tu as versé pour ton indépendance !*

Je ne veux donc pas croire que ces sentiments d'indifférence existent dans le cœur d'un seul d'entre vous, lorsqu'il s'agit des souffrances, de la servitude et de la mort de tant de millions d'hommes. C'est donc à vous que je fais appel ; vous avez une voix, roulez-la comme un tonnerre jusqu'à ce qu'elle soit écoutée. C'est à ceux surtout qui parlent tous les jours à leur pays et aux diverses fractions qui le constituent, que je m'adresse en ce moment. Membres de la presse belge, que je suis heureux de voir dans cet auditoire, je sais ce qui, sur d'autres points, vous divise et ce qui sépare de moi plusieurs d'entre vous ; mais ici il ne peut y avoir de divergences, cette cause est de celles sur lesquelles nous sommes tous d'accord, parce que c'est la cause de la pitié, de la justice et de la liberté. Servez d'écho aux voix plaintives qui vous



arrivent d'au-delà des mers. Ce sont celles de *deux millions d'hommes qui périssent, chaque année*, sur toute la surface de l'Afrique. Imitez vos frères de l'Angleterre. J'arrive de ce grand pays. Moi, cardinal catholique, j'ai parlé au milieu d'auditeurs protestants, dans ce costume qui, il y a un siècle, aurait été couvert de leurs huées : mais dans cette pourpre qui couvre mes épaules, ils ont vu, sans doute, le sang de tout un continent pour lequel je venais implorer leur pitié, et ils m'ont entouré de leurs sympathies et de leur respect. Je ne sache pas un seul journal de Londres qui n'ait joint sa voix à la mienne. Il en sera de même dans votre Belgique !

Si un peuple peut parler tout entier, il ne peut tout entier se déplacer et combattre. **Il lui faut des volontaires, qui s'offrent et combattent pour lui.** *Ce sont eux que je cherche maintenant du regard parmi vous.*

Mais avant de m'adresser à eux, laissez-moi protester tout d'abord, puisque j'ai parlé de combat et que **je propose une croisade**, contre une conséquence qui en a été faussement tirée. On a dit : Vous demandez l'emploi de la force, et par conséquent une nouvelle effusion de sang ! Jusqu'ici c'était la main des Arabes ou de leurs auxiliaires qui le répandait, vous y voulez, de plus, la main des chrétiens. A la vérité, si ce malheur était temporairement nécessaire, je ne reculerais pas devant une si douloureuse nécessité ; car le sang jusqu'ici répandu à flots est le sang innocent, le sang des petits et des faibles, et maintenant le sang des bourreaux qu'il faudrait répandre est le sang d'affreux criminels.

Ce que je demande est du reste tout le contraire, et ici j'oserai donner le conseil de mon humble mais longue expérience à ceux qui exercent l'autorité. Il leur est facile de rendre impossible, dans l'intérieur de l'Afrique, la continuation de l'effusion du sang, en prenant une mesure infaillible, qui ne dépend que de leur volonté. C'est la mesure que la France a prise avec succès dans sa colonie musulmane de l'Algérie. Elle lui doit d'y garder la paix entre tant de races diverses : cette mesure est d'enlever aux Arabes et aux métis qui sont dans l'intérieur, le droit d'y porter désormais les armes.

On demandait un jour à un musulman esclavagiste comment il pénétrait dans le cœur de l'Afrique et quel était le souverain de ce pays. « *Le souverain de l'Afrique intérieure*, répondit-il en montrant son fusil, *c'est la poudre !* »

Jamais réponse ne fut plus vraie et si ceux qui gouvernent ces immenses territoires ne le comprenaient pas, ils y veraient régner la barbarie.

Donc interdire le port des armes à feu, et, par conséquent, celui de la poudre aux Arabes et aux métis, qui seuls dirigent en Afrique la chasse à l'esclave, les punir, s'ils ne se soumettent pas, du bannissement immédiat, c'est tout le sang que je demande. Le bras des princes a, sans doute, le droit de le répandre pour le salut social, mais l'Eglise ne le peut jamais et selon la maxime d'un de nos plus saints évêques de France, c'est en sachant mourir et non en versant le sang que la religion de Jésus-Christ s'est établie dans le monde.

Je le répète, défense aux Musulmans de porter, dans un Etat où d'ailleurs ils ne sont que des étrangers, des armes dont ils font cet horrible usage, le bannissement s'ils désobéissent, et, en peu de temps, tout l'intérieur de l'Afrique européenne sera débarrassé des *trois ou quatre cents démons* (ils ne sont pas davantage, en tout, dans toute l'Afrique intérieure, sachez-le) qui, assistés des noirs qu'ils ont formés et qu'ils traînent après eux, l'oppriment, la désolent et la couvrent de sang humain. J'en dis tout autant pour les nègres instruits à l'assassinat et je n'admettrais, du reste, personne, si j'avais une autre autorité que celle de la prière, à porter les armes dans le Congo belge, que ceux qui en auraient reçu mission ou du moins autorisation formelle de l'Etat. C'est là un principe de droit public. En Belgique et en France on le pratique à l'égard même de ceux qui ne poursuivent que d'innocents oiseaux, et dans l'Afrique, par une aberration lamentable, on ne l'imposerait pas à ceux qui pratiquent publiquement la chasse impie !

C'est maintenant que *je m'adresse à vous, jeunes gens qui voudrez entrer dans cette croisade*. Pour assurer l'exécution d'une telle mesure et imposer ainsi la paix, le Gouvernement

du Congo a besoin d'une force qui l'appuie, non pour verser le sang, comme vous venez de le voir, mais au contraire, pour l'arrêter. Il ne peut pas espérer que les esclavagistes arabes ou métis, que les nègres qu'ils entraînent obéissent à sa loi et se désarment d'eux-mêmes. Il faut à côté d'eux une force qui leur inspire enfin la crainte et les fasse obéir.

Si les troupes belges pouvaient légalement être envoyées au Congo, elles suffiraient à ce rôle.

Mais votre constitution l'interdit, et on ne peut espérer y avoir d'autres Européens que des volontaires. Il faut donc qu'il se trouve parmi vous des chrétiens vaillants, prêts à tout sacrifier, même la vie, pour arrêter ce sang qui coule à flots. Il faut que par amour de l'humanité, ils renoncent aux joies de la famille, de la patrie, de leur Belgique, pour aller au nom de leur Dieu faire cesser tant et de si affreuses misères.

Où les demanderai-je avec plus de confiance que dans ce pays de la générosité chrétienne (1) ? Je n'ai point, en effet, de compensations humaines à leur offrir, ni dignités, ni honneurs, ni richesses, mais seulement la récompense que Dieu réserve à ceux qui ont tout sacrifié pour leurs frères ; à savoir : la joie ineffable d'avoir sauvé la vie de son semblable aux dépens de sa propre vie. En sauver un seul, c'est déjà mériter cette pure joie, mais en arrachant des millions à une telle mort, que ne serait-ce pas ! surtout au moment de finir !

*Ces héros, je n'en demande du reste en ce moment qu'un petit nombre, cent suffisent pour délivrer les provinces du Haut-Congo. Les contrées qu'il faut préserver, à côté du Manyéma et du Tanganika, envoient en ce moment tous leurs esclaves aux rives de l'Océan Indien et sur les marchés de l'Ounyanyembé ; il suffit de fermer aux esclavagistes la route des caravanes pour rendre impossible la continuation de leur commerce. Or le lac Tanganika, avec ses cinq cents*

---

(1) On connaît la parole de saint François-Xavier écrivant à saint Ignace et lui demandant des missionnaires pour ses missions périlleuses : *Da mihi Belgas ! Envoyez-moi des Belges*, disait-il.

kilomètres, suffit à barrer le chemin, s'il est bien défendu. Il ne faut qu'un vapeur armé sur ses eaux, des troupes volantes à ses extrémités et, pour cela, cent Européens suffisent (1), en leur adjoignant, pour former des milices régulières, les noirs déjà chrétiens ou catéchumènes de nos missions.

Mais si le nombre est faible, en revanche, la qualité doit être excellente.

Entendez ceci, jeunes gens. Il ne s'agit pas d'envoyer, au milieu des noirs, des hommes qui cherchent les aventures ou qui fuient les conséquences de celles qu'ils ont pu avoir. Le remède serait plus dangereux que le mal. L'immoralité, l'indiscipline, le scandale, car tout cela va bientôt de concert, accompagneraient ces prétendus volontaires et nous reverrions les désordres qui ont désolé longtemps l'Amérique. Ce qu'il faut donc, ce sont des hommes, dignes, non seulement par leur courage et leur vigueur, mais encore et surtout par leurs vertus, par leur foi, par une vie tout entière sans reproche, d'une mission aussi noble.

Du reste, un règlement complet et précis fera bientôt connaître toutes les conditions pratiques de ces engagements (2).

J'ajoute que l'ancienne route de Zanzibar, qui a été si funeste à nos premiers missionnaires, peut être désormais remplacée pour arriver aux hauts plateaux par une route plus courte et plus commode. Par le fleuve Zambèze et son affluent le Chiré, on parvient sur des bateaux, sans fatigue et sans forêts fiévreuses jusqu'au nord du lac Nyassa et une

---

(1) C'est le même chiffre que le commandant anglais Cameron, qui a été sept ans en Afrique, demande à l'Angleterre pour protéger la région du Nyassa.

(2) On a parlé de la reconstitution pour l'Afrique, d'un ordre militaire, celui de Malte. On en a même prêté la pensée au Vicaire de Jésus-Christ. Rien n'est plus faux ; il n'a, je n'ai moi-même, jamais eu cette pensée. Nous laissons à l'avenir le soin de décider s'il se présentera, après expérience faite, des vocations de ce genre et ce qu'il conviendrait de faire pour elles. Mais le temps presse et je ne demande aux catholiques belges, qu'une simple milice chrétienne, librement formée, pour défendre comme on l'a vu, en Europe, dans nos dernières guerres, sous l'autorité de Dieu, des lois et de ceux qui gouvernent en leurs noms, l'honneur du nom chrétien, de leur patrie et de l'humanité.

fois là on est sur le plateau même du Tanganika, où l'air est pur, le climat tempéré, la route unie, et voilà pourquoi, la perte d'une partie des hommes ne menaçant plus, comme par le passé, les voyageurs européens, on peut se borner, pour commencer, à un nombre suffisant pour tenir tête, avec le concours des noirs chrétiens, aux esclavagistes arabes ou métis de cette région spéciale qui, à coup sûr, n'atteignent pas cent et ne peuvent rien que par les noirs qu'ils enrôlent.

Mais le dévouement de nos volontaires chrétiens restant libre et n'ayant point de relations avec l'Etat, en dehors de l'obéissance aux lois que celui-ci jugera convenable d'établir, et à son autorité souveraine, les volontaires ne recevront rien de lui. D'autre part, votre Roi ne peut, sans imprudence et sans injustice pour les siens, rien ajouter à ce qu'il a personnellement fait déjà. Ils devront donc tout recevoir des chrétiens, et c'est là *que je vous demande*, pour réparer dignement le sommeil du passé, *de vous associer tous, généreusement, catholiques belges, à une si noble entreprise.*

C'est vous, qui devez, en ce moment, fournir ce qui sera nécessaire à ces croisés de la miséricorde et de la piété. J'ouvre, aujourd'hui même, **une souscription générale** du haut de cette chaire et je m'inscris en tête, malgré ma pauvreté, en ma qualité de pasteur. Je vais, en descendant, remettre mon offrande à M. le curé de Sainte-Gudule. Je fais un appel spécial à vos journaux en leur demandant d'inscrire dans leurs colonnes, lorsque le moment sera venu, les noms de tous les souscripteurs. *Ce sera comme le livre d'or de cette croisade nouvelle.* On retrouve aujourd'hui, avec orgueil, sur le marbre ou dans nos histoires, les noms des anciens croisés. Vos descendants liront, un jour, avec la même joie, les noms des croisés nouveaux. La première liste sera publiée dans huit jours. D'ici là, je prie tous ceux qui désirent donner l'exemple, de vouloir bien, soit remettre à M. le curé de Sainte-Gudule, soit m'adresser directement à moi-même, ce dont ils veulent disposer. Je leur fais remarquer que ce ne doit pas être là une aumône ordinaire et que pour équiper, armer, envoyer en Afrique et y entretenir des soldats, il faut des sommes considérables. Pour une troupe

de cent hommes et l'achat du vapeur qui leur est nécessaire sur le Tanganika, un million, au moins, est nécessaire. C'est beaucoup demander, sans doute, mais on trouvera que c'est peu lorsqu'avec ce million on peut sauver un million de créatures humaines.

Et maintenant je n'ajouterai rien, sinon qu'il va se former à Bruxelles une **Société Nationale Anti-Esclavagiste**, par conséquent composée uniquement de Belges, tous connus de vous par leurs sentiments élevés et par leur patriotisme. Elle sera libre et indépendante comme celle de l'Angleterre. C'est cette Société qui, par un Conseil Directeur et des Comités d'action prononcera sur les demandes d'engagement ; c'est elle qui statuera sur les règlements intérieurs qui seront, pour le bon ordre, imposés aux volontaires ; c'est elle enfin qui recevra les offrandes souscrites par vous et qui en disposera par ses votes, de sorte que tout sera vraiment aussi national que chrétien, dans cette entreprise, et que, dès lors, comme je le demande à Dieu, les bénédictions du Ciel en reviendront à tout le peuple belge.

J'ai été bien long, Mes Frères, mais on parle longuement (les vieillards surtout), de ceux qu'on aime, et j'aime les pauvres noirs, dont je suis le pasteur.

Un dernier mot seulement pour finir.

En me rendant tout à l'heure dans cette église, j'ai passé devant la statue de ce grand **Godefroid de Bouillon**, qui a été le chef de vos croisés d'un autre âge. Je me suis souvenu que quand il partit pour délivrer les chrétiens de la Terre Sainte opprimés par les Sarrazins et venger le tombeau du Sauveur, *il était suivi de quatre-vingt mille Belges*, conduits par les comtes de Flandre et de Hainaut et tout ce que comptait d'illustre la chevalerie de ce temps. Je me suis souvenu de l'enthousiasme de leur foi, de leur abnégation, de leurs sacrifices, de leurs souffrances, de leur mort. Mais en même temps je me suis rappelé leur gloire. Godefroid, malgré sa piété, aurait-il ce nom dans l'histoire et cette statue aurait-elle été élevée par vous au centre de votre capitale, s'il n'avait tout

sacrifié dans un sentiment de foi sublime ? **Dieu le veut ! Dieu le veut !** disait-il, avec tout son peuple fidèle, mais il parlait ainsi d'un maître qui ne se laisse point vaincre en générosité et qui récompense comme seul il peut le faire, ceux qui ont tout sacrifié pour lui ; c'est la même récompense qu'il réserve à ceux qui concourront à votre croisade nouvelle, et pour gage de cette récompense, je vous donne à tous, en ce moment, au nom du Vicaire même de Jésus-Christ, dont je suis ici l'humble organe, ma bénédiction paternelle.

Ainsi soit-il.

---

## CHAPITRE V.

### GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

#### I. DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

Dans les chapitres précédents, la lumineuse lettre encyclique de Léon XIII et les brillantes conférences données à Paris, à Londres et à Bruxelles par l'illustre Primat d'Afrique, jettent un éclat incomparable sur la question de l'esclavage africain.

Le principe de l'intervention européenne étant admis, il nous reste à revenir sur les sources des révélations africaines et sur les détails des horreurs de la traite africaine.

Mais préalablement, pour l'intelligence des faits qui seront rapportés plus loin, nous donnons ci-contre deux cartes sommaires de l'Afrique, l'une dans son ensemble, l'autre reproduisant plus en détail les parties centrales qui nous intéressent davantage.

Nous croyons nécessaire d'exposer en outre ici quelques notions de géographie générale, qui permettront à nos lecteurs de se faire une idée plus exacte de la vaste scène où se déroulent les actes de la tragédie esclavagiste.

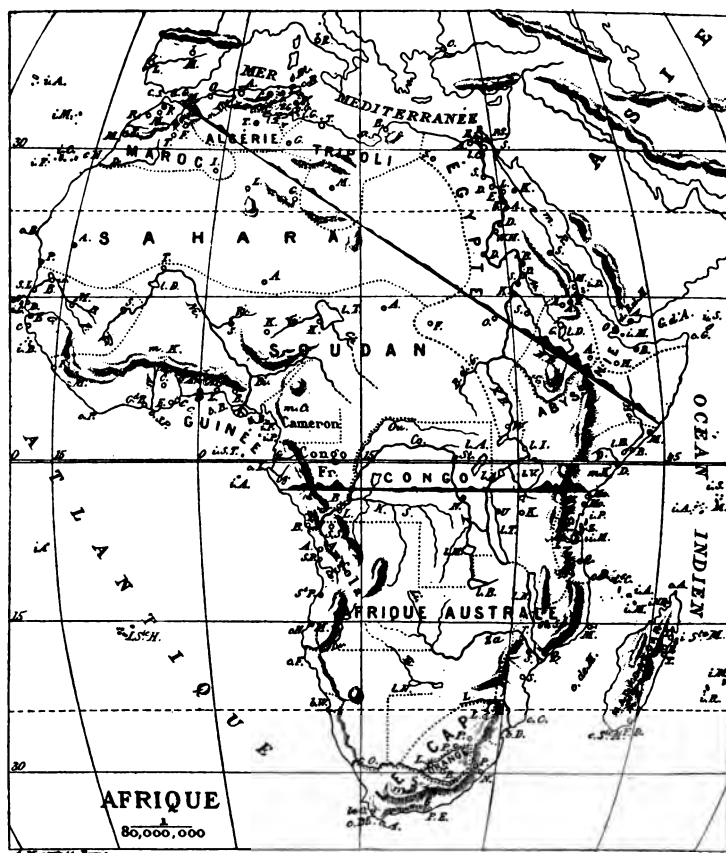
\* \* \*

Le **continent africain** est situé au sud de l'Europe dont le sépare la Méditerranée. Deux océans le baignent : l'Atlantique, à l'ouest, l'océan Indien, à l'est.

Sa superficie, évaluée à 30.000.000 de kilomètres carrés, est trois fois plus grande que celle de l'Europe, et comparable à 56 fois le territoire de la France ou 1000 fois celui de la Belgique.

On lui suppose 150.000.000 d'habitants, dont les quatre



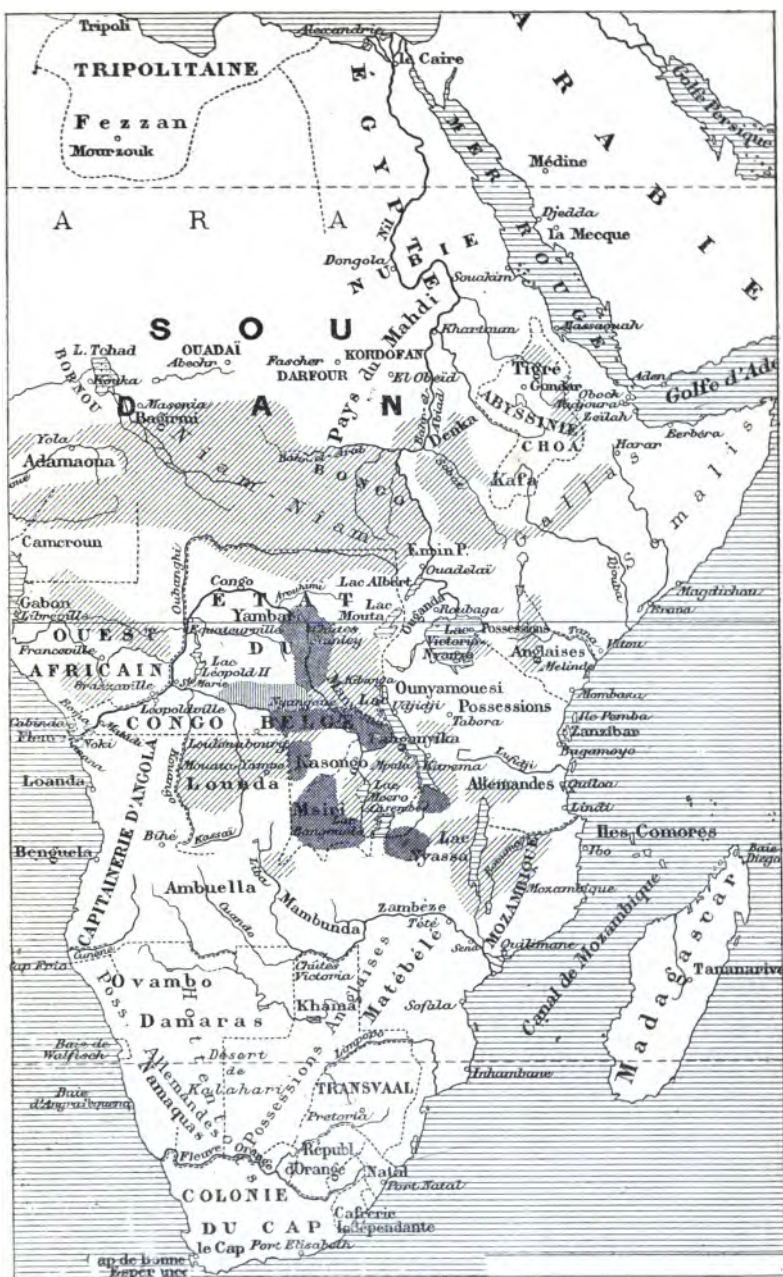


Carte semi-muette de l'Afrique avec les initiales des noms des lieux.

#### Possessions européennes

- *Françaises* : Algérie, Tunisie, Sénégal et haut Niger, Congo occidental, Madagascar, Obock golfe d'Aden).
- *Anglaises* : Freetown, Côte d'or, Haut et moyen Niger, Le Cap jusqu'au Zambèze central, Mombaze jusqu'au lac Victoria. Occupation de l'Egypte.
- *Allemandes* : Cameroun (Guinée), Hottentotie ou Sud-Ouest africain, Côte du Zanguebar jusqu'aux grands lacs.
- *Portugaises* : Angola, à l'ouest, Mozambique, à l'est.
- *Belge* : Etat indépendant du Congo.
- *Egyptiennes* : le bassin du Nil, en partie aux Mahdistes.
- *Italiennes* : Massauah et Côte d'Abyssinie.
- *Espagnoles* : Côte du Sahara, Iles Canaries, etc.

*Nota.* Sur la carte agrandie de l'Afrique orientale de la page suivante, les hachures ou grisé représentent les contrées les plus dévastées par la chasse et la traite des nègres.



cinquièmes appartiennent à la race noire et habitent surtout les parties centrales et occidentales.

Le continent africain est remarquable par sa grande masse aux contours arrondis ; par le manque de grandes échan-crures ou golfes, qui eussent permis depuis longtemps sa pénétration ; par le désert saharien qui en occupe toute la partie septentrionale, et aussi par son haut plateau central. Celui-ci, récemment exploré, a 1000 mètres d'altitude moyenne ; il abonde en lacs considérables, en fleuves immenses, alimentés par des pluies diluviennes, et sa fertilité est comparable à celle des Indes, contrairement à l'opinion qui, jusqu'à ces derniers temps, nous l'avait représenté comme une suite de déserts arides et inhabitables.

Son **climat** chaud, fiévreux, funeste aux Européens, sur les côtes, est beaucoup plus supportable dans les parties hautes de l'intérieur, comme le prouve le séjour prolongé de plusieurs voyageurs et missionnaires.

Les **montagnes** les plus célèbres de l'Afrique sont : la chaîne de l'*Atlas*, qui couvre l'Algérie et les Etats voisins, au nord du Sahara ; — les monts *Kongs*, dans la Guinée septentrionale ; — les monts de l'*Abyssinie*, hauts de 4000 mètres ; — dans le Plateau central, les monts *Kénia* et *Kili-mandjaro*, à l'est du lac Victoria : ce sont les plus élevés de l'Afrique, et ce dernier atteint 5700 mètres d'altitude.

D'autres chaînes de 1000 à 3000 mètres d'élévation courent à une certaine distance des côtes dans l'Afrique centrale, laissant au milieu de vastes plaines, dont la plus remarquable est traversée par le Congo et ses nombreux affluents.

Les **fleuves**, comme les lacs, étant les principaux moyens de repère et de communication dans ces régions imparfaitement connues, nous donnerons ici quelques détails sur les plus remarquables d'entre eux, à savoir : le *Nil*, le *Niger*, le *Congo* et le *Zambèze*.

Le *Nil*, l'un des trois plus longs fleuves du monde, et, de tous le plus célèbre, a plus de 6.000 kilomètres de parcours. Il sort des grands lacs de l'équateur, et l'on considère comme ses branches principales deux tributaires du lac **Victoria**, le *Chimou*, qui naît sous 5° de latitude S., et le *Nil-Alexan-*

*dra*, qui afflue par l'O. après avoir traversé le lac Alexandra.

Le Nil sort du lac Victoria à une altitude de 1200 m., sous le nom de *Nil-Victoria*, traverse le petit lac *Ibrahim*, puis tombe par les chutes de Murchison dans le grand lac **Albert**, d'où il sort en prenant le nom de *Nil-Blanc*, « *Bahr-el-Abiad*. » En se dirigeant vers le N., il parcourt la haute plaine marécageuse du Soudan égyptien, en arrosant Wadelai, Lado et Dufié, anciennes stations militaires égyptiennes ; il reçoit à gauche le *Bahr-el-Ghazal*, « fleuve des Gazelles, » qui arrose le pays des Niam-Niams ; à droite le *Sobat*, qui descend du Kafa. Il sépare ensuite le Kordofan du Sennaar, et près de Kartoum, par 365 m. d'altitude, il opère sa jonction avec le *Nil-Bleu*, « *Bahr-el-Azrek*, » qui descend du plateau abyssin, où il traverse le lac **Tzana**, à 2.600 m. d'altitude, et qui fut longtemps considéré comme le Nil principal.

Dans la Nubie, le Nil arrose Schendi et reçoit à Damer l'*Atbara*, venant aussi du plateau abyssin ; il coule ensuite dans un encaissement profond, bordé de hautes falaises, et forme une série de rapides ou de *cataractes* peu considérables, mais nuisibles à la navigation. Il y arrose Berber, Dongola, Wadi-Halfa, Derr ; pénètre en Egypte, où il arrose Assouan. Edfou, Louqsor, Denderah, Syout, enfin le Caire au delà duquel commence le delta du Nil. Le fleuve se subdivise en une foule de bras et de canaux, dont la plupart se perdent dans des lagunes, et dont les deux principaux vont se jeter dans la Méditerranée à Damiette et à Rosette.

Depuis l'*Atbara* jusqu'à la mer, le Nil traverse une région *sans pluie* et ne reçoit plus aucun affluent. Aussi la largeur et le volume de ses eaux diminuent-ils dans ce parcours, grâce à une évaporation active et à l'emploi qu'on en fait pour l'irrigation des terres cultivées.

Le **Congo** est un des plus grands fleuves du monde, tant par sa longueur qui doit dépasser 4500 kilomètres, que par l'étendue de son bassin et le volume de ses eaux. Son cours supérieur, découvert par Livingstone (1869), n'est pas complètement connu : mais il paraît sortir du lac Banguélo sous le nom de *Louapoula*, et recevoir le trop plein du lac Tanganika par la Loukouga. De Nyangoué jusqu'à la mer, il

a été parcouru en canot par Henri Stanley dans une exploration mémorable (1876-77). Sous l'Equateur, il présente une première série de 7 cataractes ou chutes dites les *Stanley-Falls*. De là, il tourne au N.-O. en formant une courbe immense qui le ramène de nouveau sous la ligne équatoriale, et continue vers le S.-O. jusqu'au *Stanley-Pool*, sorte de lac formé par un élargissement du fleuve. Entre Léopoldville et Vivi-Matadi, il franchit une seconde série de 32 cataractes, échelonnées sur une longueur de 300 kilm., avec une pente totale de 280 mètres. Le bas fleuve arrose Matadi, Boma, Banana, et finit dans le golfe de Guinée par un estuaire large de 111 kilomètres.

Dans son cours moyen, entre les deux séries de cataractes, sur une longueur de plus de 1700 km., le Congo traverse une immense plaine horizontale, où son lit s'élargit jusqu'à atteindre de 10 à 30 kilomètres d'une rive à l'autre ; il renferme alors d'innombrables îles boisées et peuplées.

Il reçoit d'énormes affluents dont les plus importants sont : au N., l'*Oubangi-Ouellé*, formant la limite franco-belge de l'Etat du Congo ; au S., le *Kassai*, qui se grossit du *San-kourou*, du *Koango* et des eaux du lac *Léopold II*.

Sauf dans les cataractes, le Congo est partout navigable. Les bâtiments de mer le remontent jusqu'à Matadi, et des vapeurs font le service sur le haut Congo, jusqu'aux chutes de Stanley.

On projette un **chemin de fer** qui reliera le bas Congo à Léopoldville, à travers la région montueuse des chutes inférieures.

Le **Zambèze**, exploré par Livingstone, coule en sens inverse du Congo, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Il vient du plateau situé à l'est du Benguéla, porte d'abord le nom de *Liambai*, et forme dans le Makalolo la célèbre chute de *Victoria*, dépassant en grandeur la cataracte du Niagara ; il arrose ensuite Tété et Sena, dans le Mozambique portugais, y reçoit par le *Chiré* les eaux du grand lac *Nyassa*, et se termine dans le canal de Mozambique par un delta boisé, dont l'un des bras arrose Quilimane.

Le **Niger** prend sa source dans le plateau des monts Kongs,

sous le nom de *Djoliba*. Il décrit vers le N., puis vers l'E., une immense courbe dans le Soudan, arrose Ségo, traverse le marais Dibbie et passe près de Timbouctou, à la limite du Sahara. Il prend ensuite le nom de *Kouarra*, reçoit la *Rima*, qui arrose Sakatou ; puis le *Binoué*, grand affluent qui vient de l'Adamaoua, et il forme enfin dans la Guinée septentrionale un immense delta péninsulaire, séparant les baies de Benin et de Biafra.

Les lacs les plus considérables sont : le *Victoria-Nyanza* et l'*Albert-Nyanza*, qui s'écoulent par le Nil ; — le *Tanganika*, le *Banguélo*, le *Moéro* et le *Léopold II*, tributaires du Congo ; — le *Nyassa*, qui se déverse dans le Zambèze ; — enfin le lac *Tchad*, isolé dans la plaine du Soudan.

Le lac **Victoria**, ou le *Victoria-Nyanza*, l'Oukérouté des indigènes, fut découvert par Speke en 1858 et exploré par Stanley en 1875. Situé à 1200 m. d'altitude, ce lac superbe, le plus vaste de l'Afrique (85.000 kilom<sup>2</sup>), a une forme arrondie ; il est parsemé d'îles côtières habitées. Au nord-ouest, est le pays de l'Ouganda, célèbre par le roi Mtéza, dont le successeur actuel est Mouanga.

Le lac **Albert**, ou l'*Albert-Nyanza*, fut découvert par Baker en 1863. Situé à une altitude de 900 mètres, sa forme est allongée, et il s'avance par son extrémité méridionale vers le lac *Mouta-Nzighé*, entrevu par Stanley en 1876, mais dont les limites sont encore indéterminées.

Le **Banguélo**, situé à 1100 m. d'altitude, et le lac *Moéro*, tous deux découverts par Livingstone, se déversent par le Congo supérieur.

Le **Tanganika** fut découvert par Burton et Speke en 1858. Situé à 800 m. d'altitude, ce lac, le plus long de l'Afrique (800 kilom.) s'écoule par la Loukouga dans le Congo.

Le lac **Nyassa**, situé à l'O. du Mozambique, fut découvert par Livingstone ; il s'écoule par le *Chiré* dans le Zambèze et forme avec eux une excellente voie navigable de pénétration dans l'Afrique centrale.

Le lac **Tchad**, dans le Bornou, est à 250 m. d'altitude ; il est parsemé d'îles en partie habitées et reçoit deux tributaires principaux : le *Yéou*, qui arrose Kano, à l'O., et le *Chari*,

venant du S.-E. Les populations musulmanes qui l'environnent font une chasse active aux nègres des parties plus méridionales du Soudan, et les expédient vers les côtes méditerranéennes.

## II. — LES GRANDS EXPLORATEURS EN AFRIQUE.

Les Grecs ne connurent de l'Afrique que le littoral de la Méditerranée et de la mer Rouge, par où ils recevaient déjà des esclaves nègres.

Il fallut attendre jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère pour faire le tour de ce continent, situé cependant si près de l'Europe, et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle même pour en pénétrer l'intérieur. Il y a moins de 30 ans que la carte de l'Afrique centrale a commencé à se dessiner sérieusement, après les révélations des grands explorateurs Livingstone, Burton, Speke, Cameron, Stanley, Barth, Nachtigal et autres.

Il nous paraît intéressant de dresser ici, par ordre de dates, la liste des principales explorations de notre siècle.

1800 à 1805. L'écossais *Mungo-Park* traverse le Sénégal, descend le Niger jusqu'à Bousa, où il est assassiné.

1822-26. Le major *Laing* (anglais) va de Tripoli à Timbouctou et meurt dans le Sahara.

1825-34. *Claperton* (anglais) va de la Côte d'Or au lac Tchad, qu'il découvre.

1827-28. *René Caillé* (français) parcourt le Sénégal, arrive à Timbouctou et revient par le Maroc.

1841-73. **Livingstone** (missionnaire protestant écossais), parti du Cap, parcourt toute l'Afrique australe. Il découvre le lac *Ngami* (1849) et le haut *Zambèze* (1854), traverse l'Afrique de *Loanda* à *Quilimane* (1856), découvre les lacs *Nyassa* et *Schirwa* (1858), les lacs *Banguelo* et *Moéro* (1866), et plusieurs autres lacs tributaires du *Loualaba*; il gagne *Nyangoué* (1869). A *Udjidji*, il rencontre *Stanley* (1871), et revient mourir auprès du lac *Banguélo* (1873), d'où ses restes sont transportés en Angleterre. — Il avait ainsi exploré, en plusieurs voyages, un territoire huit ou dix fois plus grand que la France.





1873-75. **Cameron** (anglais), parti de Zanzibar, découvre la Loukouga qui unit le lac Tanganika au Congo, gagne Nyangoué, d'où il traverse l'Afrique par le S.-O. jusqu'au Benguéla.

1870. **Stanley** (anglais, né au pays de Galles,) est envoyé de Londres par Zanzibar à la recherche de Livingstone, qu'il rencontre à Ujdjidi (1871), puis il revient à Zanzibar.

1875-77. **Stanley** (2<sup>e</sup> voyage) explore les lacs Victoria et découvre le lac *Alexandra*, parcourt ensuite le Tanganika, en sort par la Loukouga, arrive à Nyangoué et descend le *Loulaba-Congo* à travers toute l'Afrique jusqu'à l'océan Atlantique, accomplissant ainsi l'exploration la plus hardie des temps modernes.

1878-79. **Serpa-Pinto** (portugais) va du Benguéla au Transvaal et au Cap.

1881-82. **Mateucci** et **Massari** (italiens) remontent le Nil, passent au lac Tchad et débouchent dans le golfe de Guinée.

1882-83. Le lieutenant **Wissmann** (allemand) va de Loanda à Nyangoué, au lac Tanganika et à Zanzibar.

1884-85. **Capello** et **Iwens** (portugais) vont du Benguéla au lac Banguélo et à Zanzibar.

1885-86. **Gleerup** (suédois) remonte le Congo jusque Nyangoué, traverse le Tanganika et arrive à Zanzibar.

1886-87. Le docteur **Lenz** (autrichien) remonte le Congo, passe au lac Nyassa et débouche à Quilimane.

1886-87. **Wissmann** (2<sup>e</sup> voyage) va du Kassar à Nyangoué, au Tanganika et à Quilimane.

Outre ces grandes traversées du continent africain, il faut signaler de nombreuses explorations partielles exécutées par les officiers belges : *Cambier*, *Storms*, *Popelin*, *Hanssens*, *Coquilhat*, *Van Gèle*, *Le Marinel* ; par les Allemands : *Schweinfurth* et *Junker*, dans l'Afrique orientale ; par les missionnaires anglais et français dans la région des grands lacs : Mgr *Charbonnier*, Mgr *Livinhac*, les Pères *Moinet*, *Lourdél*, etc. ; par le marquis de *Compiègne* et *P. de Brazza*, explorateurs français au Gabon-Congo.

(1881-89) Citons enfin le docteur **Schnitzler** (Emin-Pacha), gouverneur du Haut-Nil, résident à Wadelai, et dont la

délivrance est l'objet de l'expédition actuelle de **Stanley**.

Celui-ci, après avoir remonté le Congo et l'Arouhimi, au commencement de l'année 1887, a disparu dans la région inconnue, située entre le Congo et les lacs Albert et Mouta-Nzighé. On espère encore le voir revenir avec Emin-Pacha par la côte orientale ou par la voie du Congo.

### III. — LE PARTAGE POLITIQUE DE L'AFRIQUE.

Du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les *Portugais*, les *Hollandais*, les *Français*, les *Anglais* avaient; il est vrai, colonisé les petites îles Africaines et fondé des comptoirs de commerce (et de traite !) sur les côtes, mais l'intérieur du Continent noir ne commença à être sérieusement entamé et occupé qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'établissement de la Colonie anglaise du Cap, et surtout par la conquête de l'Algérie par la France en 1830.

Néanmoins le véritable partage politique de l'Afrique ne date que du Congrès de Berlin en 1885, et a eu pour cause déterminante la découverte du Congo par Stanley, 1876-77, coïncidant avec la création, par le roi des Belges, de l'*Association internationale Africaine*.

En effet, en 1876, Léopold II, par une initiative aussi généreuse dans son but, que glorieuse dans ses résultats, réunissait dans son palais un congrès de savants des principales nations de l'Europe, et jetait avec eux les fondements d'une *Association internationale pour la civilisation de l'Afrique*. Le mode d'action de cette Association était d'introduire dans ce pays le commerce honnête et l'évangélisation, d'y fonder des postes permanents de secours pour soutenir les explorateurs et les missionnaires, des centres de colonisation où les indigènes pourraient se familiariser avec la vie civilisée et trouver un appui contre leurs oppresseurs.

Ce projet eût un commencement d'exécution : mais bientôt (1884), la France et le Portugal voulant avoir en propre leur part de territoire, il en résulta la dissolution de l'Association. Une Conférence internationale réunie à Berlin stipula en 1885, la *liberté du commerce et de la navigation*, et l'*abolition de l'esclavage* sur tous les territoires du bassin du Congo, prolongé conventionnellement jusqu'à l'océan Indien, quels

que soient à l'avenir les possesseurs de ces territoires.

Après avoir satisfait aux désirs de la France et du Portugal, Léopold II créa l'*Etat indépendant du Congo*, formé de la partie centrale du bassin de ce fleuve ; tandis que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et d'autres puissances se réservaient des *zones d'influence*, autrement dites des possessions territoriales sur les côtes du continent.

Dans l'état actuel des choses, les puissances européennes qui se partagent aujourd'hui l'Afrique et qui sont appelées à jouer un rôle plus ou moins important dans la répression de la traite des noirs, sont :

L'*Angleterre*, la *France*, l'*Allemagne*, le *Portugal*, le *Congo belge*, la *Turquie* ou l'*Egypte*, voire même l'*Italie* et l'*Espagne*.

L'**Angleterre** établit son influence sur l'*Egypte* et la mer Rouge, sur la Côte d'Or, dans le bassin du Niger, dans l'Afrique australe (Colonie du Cap) jusqu'au Zambèze et aux lacs Nyassa et Banguelo ; enfin dans l'Afrique orientale, de Mombaza et Mélinde jusqu'au lac Victoria, sur un ensemble de territoire que nous évaluerons par comparaison à cinq fois la superficie du territoire Français.

La **France** possède de vastes domaines, aussi étendus que ceux de l'Angleterre, en Algérie, en Tunisie, en Sénégal et sur le haut Niger, sur le Congo occidental, à Madagascar, à Obock dans le golfe d'Aden.

L'**Allemagne**, devenue puissance coloniale depuis 1884 seulement, détient d'importantes régions, égalant quatre fois l'aire de l'empire allemand ou de la France, dans le Cameroun (au fond du golfe de Guinée), dans la Hottentotie jusqu'au Zambèze ; surtout dans l'Afrique orientale, depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux grands lacs Victoria, Tanganika et Nyassa. Elle a supplanté habilement dans ces régions l'influence anglaise ; mais en voulant s'emparer des douanes de la côte, les Allemands ont excité le soulèvement actuel des Arabes, qui ne veulent reconnaître pour souverain que le sultan de Zanzibar, dépossédé un peu maladroitement,

Le **Portugal** possède d'ancienne date l'Angola et les provinces adjacentes sur la côte de Guinée, ainsi que le

Mozambique, dans le bassin du Zambèze, sur la côte de l'Océan Indien (trois fois la France). Malheureusement dans ces régions les métis arabes ou portugais ont continué presque jusqu'à nos jours à tremper plus ou moins dans le fait du commerce des esclaves ; il sera plus difficile pour eux que pour les autres Européens de rompre radicalement avec cette pratique.

Le jeune **Etat indépendant du Congo**, ou le *Congo belge* se compose du noyau même de l'Afrique centrale ; soit un territoire presque quatre fois comme la France ; mais la traite n'y a d'effet que dans la partie orientale, c'est-à-dire entre le Congo supérieur et les grands lacs, partie qui est moins accessible pour la police de l'Etat libre.

C'est cependant dans la région des grands lacs, dans la sphère d'action de l'Allemagne, de l'Angleterre et du Congo belge que se trouve l'intérêt principal de la question esclavagiste.

Avant l'année 1882, les **Turcs** ou plutôt les **Egyptiens** possédaient toute la vallée du Nil jusqu'au lac Victoria, et en avaient proscrit, officiellement du moins, la traite des noirs ; mais l'insurrection des Mahdistes leur a enlevé toute la partie moyenne, c'est-à-dire la Nubie et le Soudan égyptien. Dans la province méridionale dont Wadalaï est le chef-lieu, s'est maintenu héroïquement le gouverneur Shnitzler, plus connu sous le nom d'Emin-Pacha. C'est pour aller débloquer ce brave européen que les Anglais ont organisé l'expédition conduite par Stanley.

Quant à l'**Italie**, établie sur le littoral abyssin de la Mer Rouge, et qui convoite le Tripoli, et à l'**Espagne**, qui possède en Afrique le littoral saharien et quelques archipels de l'Atlantique, leur action, bien que plus limitée, n'est pas à dédaigner.

Et pourquoi d'autres nations, telles que le *Danemark*, la *Suède*, l'*Autriche* surtout, et même les *Etats-Unis* dont les vaisseaux parcourent les parages africains, ne concourraient-ils pas à cette bonne œuvre d'intérêt général ?

## CHAPITRE VI.

### LA TRAITE DES NÈGRES AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

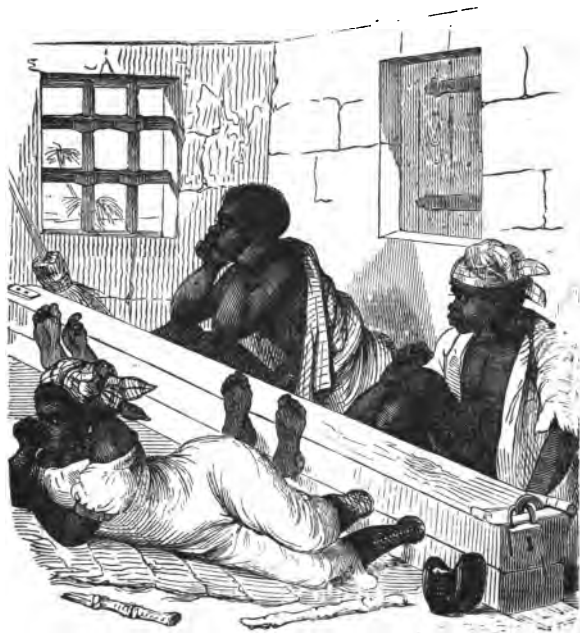
#### I. L'ANCIENNE TRAITE COLONIALE ET SON ABOLITION.

**La pratique de la traite.** — La réduction des nègres à l'état d'esclaves est aussi ancienne que l'histoire. Les Grecs, les Romains et surtout les nations musulmanes de l'Asie, eurent toujours des esclaves nègres, dont la possession suppose malheureusement le commerce, la traite, et avant tout la *chasse* de ces malheureux, chasse qui s'accomplit avec toutes les atrocités possibles.

La traite des nègres, qui s'était surtout développée du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles sur les côtes de la Guinée par les trafiquants européens eux-mêmes, avait pour cause déterminante la nécessité de fournir aux colonies à cultures, en Amérique et aux Indes, des ouvriers capables de travailler, sous un climat chaud et trop malsain pour les blancs, aux plantations de cannes à sucre, de riz, de café, de coton. On évalue à **40 millions les nègres** ainsi transportés pendant ces trois siècles ; les deux tiers au moins moururent en mer. Depuis 1815, l'Angleterre, la France, les États-Unis et d'autres puissances se sont entendus pour l'abolition de ce commerce inhumain. Tout bâtiment négrier surpris par les croiseurs est confisqué, et les esclaves libérés sont rendus à leur patrie ou vont s'établir dans les colonies de Sierra-Léone et de Libéria.

Entrons dans quelques détails rétrospectifs qui feront mieux comprendre combien il a été difficile se déraciner la pratique de la traite, même chez les nations les plus civilisées.

Il y a près d'un siècle, que, en 1792, pour la première fois, au sein du Parlement britannique, la voix généreuse de Wilberforce s'éleva pour flétrir la traite des nègres, et ce cri d'humanité, régulièrement jeté d'année en année, au milieu des luttes des partis et des intérêts de la politique, a trouvé de l'écho dans l'Europe entière. Le commerce infâme des esclaves, réprouvé par la loi religieuse, a également été



*Esclaves nègres arrivés au port d'embarquement, mis en cachot, les pieds dans les entraves (1843).*

condamné par les lois civiles, et les souverains de l'Europe, réunis au congrès de Vienne, ont solennellement proclamé l'abolition de la traite et flétri ce fléau qui, suivant leur énergique parole, « avait trop longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et affligé l'humanité ».

L'Angleterre a eu la gloire d'entrer la première dans cette voie nouvelle où l'entraînaient les véritables intérêts de sa politique, non moins que le sentiment de sa foi chrétienne ;

ce n'a été toutefois qu'après une longue résistance. Pendant près de vingt ans, la tribune a retenti de ces luttes mémorables où les intérêts maritimes et commerciaux de l'Angleterre résistaient avec acharnement à ce flot irrésistible de liberté, que la civilisation pousse incessamment dans toutes les contrées du globe.

**Abolition officielle de la traite.** — Ces intérêts furent vaincus enfin. Déjà réformée et contenue dans de certaines limites par un bill qui interdisait aux sujets anglais toute participation au commerce des noirs, lorsqu'il serait entrepris pour le compte et au profit d'une puissance étrangère, **la traite fut officiellement abolie en Angleterre le 2 mars 1807.** Presque en même temps, les *Etats-Unis* imitaient l'exemple de l'Angleterre.

Dès lors la Grande-Bretagne était directement intéressée à l'adoption universelle de cette mesure. Elle venait de rejeter un des éléments de sa fortune publique, une arme réprouvée, il est vrai, mais qui n'en était pas moins une arme puissante, et elle ne voulait la voir dans aucune main rivale. Au nom des intérêts les plus sacrés de la religion et de l'humanité, elle poursuivait ce but politique avec cette opiniâtreté qui est le caractère principal de sa diplomatie.

Le *Portugal*, alors seul allié maritime du cabinet de Londres, résista à ses instances ; cependant un traité, conclu le 19 février 1810, limita la traite, alors même qu'elle était poursuivie sous pavillon portugais. Il fut interdit aux Portugais de se procurer des nègres ailleurs que dans leurs propres établissements sur la côte d'Afrique, et de faire la traite sur d'autres navires que ceux construits dans des ports soumis à la nation portugaise.

Le gouvernement de la province de *Caracas* et le gouvernement républicain de *Buenos-Ayres* proclamèrent, en 1812, l'abolition complète de la traite.

La chute de Napoléon et la paix de 1814 ouvrirent un nouveau champ à l'activité anglaise. Le *Danemark* et les *Pays-Bas* cédèrent facilement aux considérations élevées que les agents de la diplomatie anglaise firent valoir auprès d'eux. Un traité, conclu avec la première de ces puissances,

interdit la traite à tous les sujets danois ; un décret du roi des Pays-Bas porte semblable interdiction pour tous les sujets de ce royaume.

La France et l'Espagne, plus directement intéressées dans la question, résistèrent à une mesure aussi absolue, et consentirent seulement à restreindre le commerce des noirs aux nécessités d'entretien et de service de leurs colonies ; elles prirent en outre l'engagement de prononcer l'abolition définitive du commerce des esclaves, la France au bout de cinq ans, et l'Espagne dans le délai de huit années.

Le congrès de Vienne ajouta aux divers résultats déjà obtenus par le cabinet de Londres une *déclaration solennelle*, admirable et énergique protestation faite avec d'autant plus de bonne foi par la Prusse, l'Autriche et la Russie, que ses conséquences ne pouvaient porter aucune atteinte aux intérêts de leur commerce et de leur domination.

**La traite clandestine.** Jusqu'ici le premier terme de la proposition était résolu, le principe était consacré théoriquement. Le commerce des esclaves était déclaré infâme ; mais l'insuffisance des mesures répressives, l'attrait de bénéfices considérables semblaient enhardir les misérables qui se livraient à ce trafic. Les précautions prises pour assurer l'impunité engendraient des crimes nouveaux ; les esclaves étaient entassés dans de plus étroits espaces, les négriers poursuivis jetaient leurs victimes dans la mer : « Sur tous les points de nos colonies, dit l'*Illustration* de Paris, 1843, ce commerce odieux s'accomplissait avec une audace et une activité devant lesquelles la surveillance légale était impuissante ; les agents de l'autorité eux-mêmes, les juges qui devaient prononcer sur la culpabilité des négriers participaient à cet infâme trafic et en partageaient les bénéfices. Dans nos ports de mers, la construction, l'armement des navires négriers, leur destination, la fabrication des instruments de torture nécessaires pour contenir les nègres, n'étaient un mystère pour personne. A Nantes, au Havre, des prospectus d'armement et de cargaison, où étaient cotés les prix d'achat et les prix de vente du bois



*d'ébène*, (1) circulaient publiquement ; le taux des assurances (2) pour ces sortes d'expéditions était plus élevé ; on forgeait et on vendait aux yeux de tous les *menottes*, les *poucettes*, les *barres de justice*, les *carcans*, qui servaient à conduire les malheureux nègres de l'intérieur des terres au rivage où les attendait leur prison flottante, véritable *carcere duro*, auprès duquel l'esclavage et le travail étaient une sorte de bienfait.

» Une lettre adressée en 1816, par M. le baron de Staël au président du comité pour l'abolition de la traite, lui transmettait une copie exacte de ces fers, et les notes explicatives qu'un forgeron de Nantes lui avait très naïve-



*Carcans pour conduire les esclaves de l'intérieur jusqu'au port d'embarquement.*

(Vignette de 1843).

ment fournies sur l'usage de ces instruments et la manière de les employer.

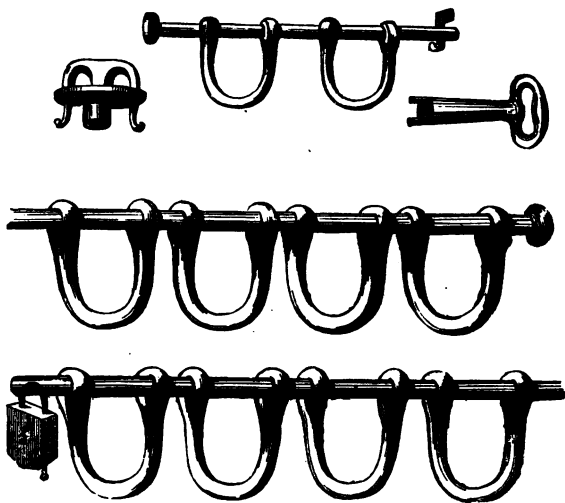
» Evidemment la législation était impuissante, non pas seulement chez nous (en France), mais en Espagne, mais en Portugal, en Angleterre même, et, au mépris de la loi, au mépris de la morale publique, la traite prenait de larges développements, sous l'empire même des mesures qui devaient assurer sa répression.

» M. de Broglie, à la tribune de la Chambre des pairs,

(1) C'est le nom que les négriers donnaient aux esclaves ; on les désignait également sous le nom de *mulet*, *pièce d'Inde* ou *ballot*.

(2) Ces assurances étaient désignées sous le nom d'*assurances d'honneur*.

accusa plus d'une fois cette impuissance de notre législation. La France était en effet le seul Etat qui n'eût point sanctionné l'abolition de la traite par des peines corporelles, par des prescriptions menaçantes, et cette tolérance contribuait à faire de nos ports de mer le centre où se dirigeait la plus grande partie des capitaux destinés au commerce des esclaves. Le *pavillon français* couvrait non-seulement la traite faite par nos nationaux, mais il servait à mettre les négociants espagnols, anglais, hollandais et portugais à l'abri de la rigueur des lois de leur propre pays. »



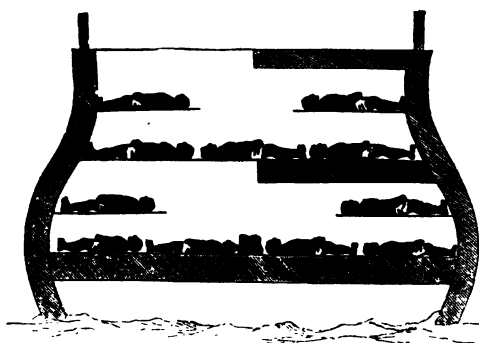
*Barre de justice, colliers et cadenas pour enchaîner les esclaves à bord des navires négriers. (Vignette de 1843).*

Cet état de choses durait encore en 1843; nous lisons dans l'*Illustration* du 21 octobre de cette année : « On continue à faire la traite, moins ostensiblement, il est vrai; le prix des esclaves n'est plus coté publiquement comme celui du plus vil bétail, mais ce trafic dégradant n'a pas cessé; la chair humaine trouve encore, sur la côte d'Afrique, des vendeurs et des acheteurs barbares, et les vignettes que nous publions ont été copiées d'après nature sur un navire négrier capturé en 1842. »

Enfin l'esclavage fut aboli dans les colonies françaises, en 1848, par un décret du gouvernement provisoire. 250,000 nègres furent ainsi rendus à la liberté. Quinze ans auparavant, en 1833, le gouvernement anglais avait donné l'exemple en libérant près d'un million d'esclaves dans ses colonies. Tous les Etats suivirent cet exemple, et on se rappelle que cette question souleva, en 1865, la terrible guerre américaine des Etats Unis du Nord contre ceux du Sud.

Enfin, en 1888, le Brésil vient de clore l'ère de l'esclavage officiel parmi les nations civilisées et chrétiennes.

Reste à la faire cesser également parmi les populations musulmanes de l'Asie et de l'Afrique, et c'est le but de la Ligue antiesclavagiste actuelle.



*Coupe de face d'un navire négrier, capturé en 1843.*

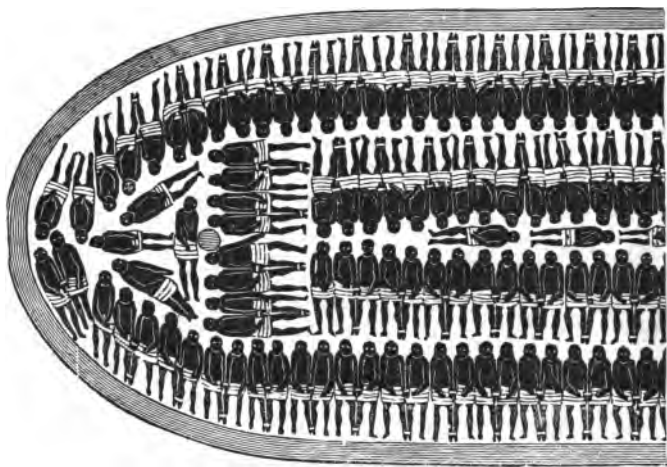
## II. LA TRAITE MUSULMANE ACTUELLE.

La croisade africaine, prêchée par Mgr Lavigerie, nouveau Pierre l'Ermite, est un acte nouveau d'un drame, disons mieux, d'une tragédie huit fois séculaire, dont le sujet n'a pas changé. C'est toujours la même lutte du christianisme civilisateur et libérateur contre le mahométisme corrupteur et barbare.

Et qu'on le remarque bien, ce **mahométisme**, qu'un grand orateur signalait **comme l'Antechrist**, est resté depuis son origine l'ennemi le plus acharné du principe chrétien. Cela se conçoit. Autant l'évangile de Jésus-Christ

prêche la mortification pour soi-même et la charité pour le prochain, autant le Coran, renversant les rôles, consacre les satisfactions personnelles les plus vicieuses, aux dépens même du prochain, qu'il permet de traiter en esclave comme un animal. « Du moment, dit le pape Léon XIII, dans son encyclique *In plurimis*, qu'aux yeux des mahométans, les Ethiopiens et les habitants des nations semblables sont considérés comme étant à peine en quelque chose supérieurs aux brutes, il est aisé de concevoir en frémissant avec quelle perfidie et quelle cruauté ils les traitent. »

La force du musulman est là toute entière, dans le sen-



*Plan de la batterie basse du même navire négrier à 2 batteries, capturé en 1843, se rendant en Amérique. (1)*

sualisme du maître et le servilisme du sujet devenu sa propriété. Et si, dans notre siècle, l'empire Turc et plusieurs autres grands Etats asiatiques se civilisent en apparence et restent plus modérés, ce n'est pas par conviction, mais par épuisement et par contrainte, pressés qu'ils sont par leurs puissants voisins. Il n'en est pas de même en Afrique où

(1) Les cinq vignettes ci-dessus sont extraites de l'*Illustration parisienne* de l'année 1843.

l'action de l'Islam se propage tellement que les trois quarts de ce vaste continent, soit un territoire deux fois plus étendu que l'Europe, leur sont assujettis, corps et biens. **Plus de 100 millions de nègres sont à la merci de quelques milliers d'Arabes** et de métis, indigènes arabisés.

La polémique a mis en relief ce rôle du mahométisme par le fait ci-après :

En effet, M. Carathéodory, grec-schismatique, ministre de Turquie à Bruxelles, avait adressé à l'*Indépendance belge* une lettre publiée par celle-ci dans son numéro de samedi 18 Août, pour protester contre ce que S. Em. le cardinal Lavigerie a dit dans sa conférence de Sainte-Gudule sur l'appui que l'esclavage trouve dans le mahométisme.

Son Eminence y a répondu par la lettre suivante également adressée au même journal.

Bruxelles, 26 Août 1888.

*Monsieur le Rédacteur,*

Je viens de lire, dans l'*Indépendance belge* d'hier, la lettre que lui adresse M. Carathéodory. Je ne la discuterai pas, pour ne pas être obligé de manquer de respect à son honorable auteur, mais j'y répondrai par la simple déclaration qui suit :

Je vis depuis plus de trente années, soit comme directeur des écoles d'Orient, soit comme archevêque d'Alger et délégué par le Saint-Siège pour les Missions de l'intérieur de l'Afrique, en rapports constants et pleins de bienveillance réciproque, avec les musulmans.

Or, d'après cette expérience de trente années, faite ainsi dans les conditions les plus favorables :

1<sup>o</sup> Je ne connais pas, en Afrique, un seul Etat musulman indépendant, grand ou petit, dont le souverain ne permette et le plus souvent ne pratique lui-même, sur ses propres sujets, dans les conditions les plus atroces de barbarie, la chasse et la vente des esclaves ;

2<sup>o</sup> Il n'y a, dans toute l'Afrique, que des musulmans qui

organisent ou conduisent les bandes qui la ravagent par les razzias et par la vente des esclaves ;

3° Je ne connais pas, dans les pays où la traite n'est pas défendue par des lois sévères, imposées par des puissances chrétiennes, un seul musulman qui ne pratique en principe l'esclavagisme, en se déclarant prêt à acheter ou à vendre des esclaves noirs ;

4° Je connais personnellement, dans la Turquie d'Asie et dans les provinces d'Afrique qui appartiennent encore à l'empire ottoman, un bon nombre de localités où la vente des esclaves et le passage de leurs tristes caravanes ont lieu avec la complicité des autorités turques ;

5° Jamais, à ma connaissance, aucun muphti, uléma ou autre lecteur ou interprète du Coran n'a protesté, ni en Afrique, ni dans les autres régions indiquées, contre cet infâme trafic ; au contraire, ils le reconnaissent tous, dans leurs conversations, comme autorisé par le Coran, *pour les vrais croyants, vis-à-vis des infidèles* ;

6° Jamais aucun cadî ou juge musulman (qui doit juger d'après les seules lois dû Coran et les commentaires autorisés) n'a, dans les mêmes pays, prononcé, à ma connaissance, un jugement qui impliquât la condamnation de l'esclavage ; et, au contraire, ils professent, à cet égard, les mêmes opinions que les docteurs.

En résumé donc, tous les souverains musulmans indépendants, de l'Afrique, pratiquent l'esclavagisme ; tous les chefs esclavagistes de l'Afrique sont musulmans ; tous les musulmans sont prêts, lorsqu'ils le peuvent sans péril, à acheter et à vendre des esclaves ; la Turquie elle-même ne l'empêche que pour la forme et très imparfaitement dans ses provinces d'Afrique et dans ses provinces d'Asie ; les interprètes du Coran ne condamnent pas l'esclavagisme ; les juges musulmans, qui jugent d'après le Coran, ne se prononcent jamais contre lui.

Mais si les souverains, si les chefs de bandes, si les particuliers, si les interprètes de l'Islam, si les juges sont tous favorables, en théorie et en pratique, à l'esclavage des noirs, je me permets de demander comment le mahométisme peut

échapper à la responsabilité de l'esclavagisme, et comment un évêque d'Afrique n'aurait pas le droit de demander le retour dans les pays musulmans, d'où ils sont venus, des esclavagistes qui massacrent sans pitié les populations dont il est le pasteur.

Je récuse le jugement des chrétiens dans l'interprétation du Coran ; ils n'en connaissent pas assez l'esprit et n'en suivent pas d'assez près la pratique. Mais que M. Carathéodory obtienne des Cheiks-Ul-Islam dans les pays où ils existent, la déclaration formelle qu'ils considèrent la capture violente de l'infidèle par le croyant et sa servitude comme contraires au droit naturel et au droit divin, ainsi que nous le déclarons en Europe ; il justifiera pour l'avenir, à ma très grande joie, la religion musulmane de l'accusation portée contre elle, et il fera cesser enfin les horreurs de l'esclavage, aujourd'hui acceptées par les représentants temporels et spirituels de l'Islam.

Mais, jusque-là, je continuerai à dire hautement ce que j'ai vu, entendu, touché de mes mains, depuis trente années, parce qu'il est nécessaire de le dire pour que l'Europe le sache et arrête enfin ces infamies.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

† CHARLES CARDINAL LAVIGERIE,  
Archevêque de Carthage et d'Alger

---

## CHAPITRE VII.

### TÉMOIGNAGE DE LIVINGSTONE.

#### I. — LA TRAITE DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

[Dans son ouvrage intitulé : EXPLORATIONS DU ZAMBÈZE ET DE SES AFFLUENTS, et dédié à lord Palmerston, Livingstone commence par ces lignes qui peignent bien ce grand ami des nègres :]

Le but que je me suis proposé dans ce volume a été de décrire aussi nettement qu'il m'était possible des territoires jusqu'à présent inexplorés, d'en faire connaître le système fluvial, de montrer les ressources qu'ils peuvent offrir, et de mettre sous les yeux de tous ceux qu'intéresse la cause de l'humanité, *les maux qui résultent du commerce d'esclaves dans le pays où il s'alimente, effroyables misères*, dont personne jusqu'ici n'avait eu l'occasion de mesurer l'étendue

Les huit années qui ont passé depuis la publication de mon dernier ouvrage, n'ont pas amélioré mon style ; mais, j'espère que la nouveauté des scènes, et les détails que l'on trouvera dans ces pages sur le **trafic maudit qui fait le malheur de l'Afrique** et la honte d'une nation européenne, compenseront jusqu'à un certain point le manque de clarté de mes descriptions et mon incapacité littéraire.

J'écris cette relation avec l'**ardent désir** de contribuer à l'ouverture du territoire africain, si follement interdit à l'activité européenne, de désigner ce champ si fécond et si vaste à l'esprit d'entreprise, d'**aider les peuplades qui s'y trouvent à prendre rang parmi les nations de la terre.**



de concourir à la prospérité de ces tribus, plongées actuellement dans la barbarie et dégradées par l'esclavage ; enfin je caresse l'espérance qu'elle pourra être un encouragement à la propagation de l'Évangile dans ces contrées naguère inconnues.

[L'auteur fait l'historique des tentatives des Portugais à la recherche de l'or, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, et il ajoute:]

M. Wilson, missionnaire américain de la plus haute intelligence, auquel on doit le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur la côte occidentale d'Afrique, déclare que les efforts du gouvernement anglais pour la répression de la traite sont dignes de tout éloge. *Sans les croisières*, dit-il, *l'Afrique serait restée inaccessible aux propagateurs de la foi* ; et il est à désirer que cette noble mesure continue d'être prise jusqu'au jour où l'esclavage aura entièrement disparu.

Pas de plus grand obstacle au progrès de la civilisation et du commerce que cet odieux trafic ; et les Anglais, étant non-seulement le plus philanthropique des peuples, mais prenant la plus large part au commerce africain, ils ne peuvent manquer de rester fidèles à un système qui est à la fois généreux et prévoyant.

Malgré l'importance géographique et scientifique de pareils voyages, il a toujours été bien entendu que le gouvernement de Sa Majesté, ainsi que le portaient nos instructions, attachait encore plus de prix à l'influence morale que pourrait avoir sur les indigènes *l'exemple d'une famille européenne* (1) *d'une conduite régulière*, vivant avec ordre dans une maison bien tenue, traitant les naturels avec bonté, les secourant dans leurs besoins, les soulageant dans leurs maux, leur apprenant à faire des expériences agricoles, leur expliquant les arts les plus simples, leur donnant l'instruction religieuse qu'ils seraient capables de recevoir, leur inculquant l'amour de la paix et le désir de s'aider les uns les autres.

---

(1) David Livingstone voyageait en compagnie de sa femme, Mistress Livingstone (qui mourut en Afrique), de son frère Charles Livingstone, du docteur Kork, agent consulaire, et de plusieurs autres. Il disposait d'un petit steamer à vapeur, le *Ma-Robert*.

**Mariano, le brigand chasseur d'esclaves.** — [Les extraits ci-après de Livingstone nous donnent le type d'un traitant métis répandant la terreur sur une contrée du Mozambique, dépendante des territoires portugais. La connivence des blancs de ces parages est malheureusement manifeste. Il est bon d'ajouter, que depuis trente ans, que ces faits se sont passés, l'état des choses s'est considérablement amélioré et que la chasse aux nègres n'y a plus lieu, du moins dans la région occupée par les Portugais. ]

En arrivant à Mazaro, situé à l'embouchure d'une crique étroite, qui, pendant l'inondation, communique avec la rivière de Quilimané, nous trouvâmes que les Portugais étaient en guerre avec un certain Mariano, métis presque toujours en révolte, qui possédait tout le pays à partir de Mazaro jusqu'à l'embouchure du Chiré, où il avait construit une estacade. Plus connu sous le nom de *Matakénia*, que lui donnaient les indigènes et qui signifie « *tremblant* ou *frémissant* », comme font les arbres pendant l'orage, Mariano était un chasseur d'esclaves, et entretenait un corps nombreux de mousquetaires.

C'est une grave erreur de supposer que le trafic des hommes consiste simplement, comme tous les autres, dans l'achat et dans la vente ; ou de croire qu'en Afrique on peut engager des travailleurs, ainsi que cela se fait dans l'Inde. Mariano, comme tous les Portugais de cette région, n'avait pas de bras à céder aux Français (de la Réunion). *Il envoyait donc ses bandes armées faire des razzias d'esclaves chez les tribus pacifiques du nord-est ;* puis conduisait les malheureuses victimes à Quilimané, où elles étaient vendues par Cruz Coimbra, son beau-frère, et embarquées pour l'île Bourbon en qualité d'émigrants.

Tant que ses rapines et ses meurtres ne frappèrent que les natifs des provinces lointaines, les autorités portugaises ne s'en mêlèrent pas. Mais accoutumés au pillage et à l'odeur du sang, les chasseurs d'esclaves commencèrent à s'emparer des gens qu'ils avaient sous la main, bien que ces gens-là fussent aux Portugais, et finirent par attaquer les habitants de Senna, jusque sous les canons du fort. Un gentleman du

plus haut rang nous disait qu'il lui était souvent arrivé, pendant qu'il dînait avec sa famille, de voir se précipiter dans la salle un malheureux esclave, poursuivi l'épée dans les reins par l'un des hommes de Mariano.

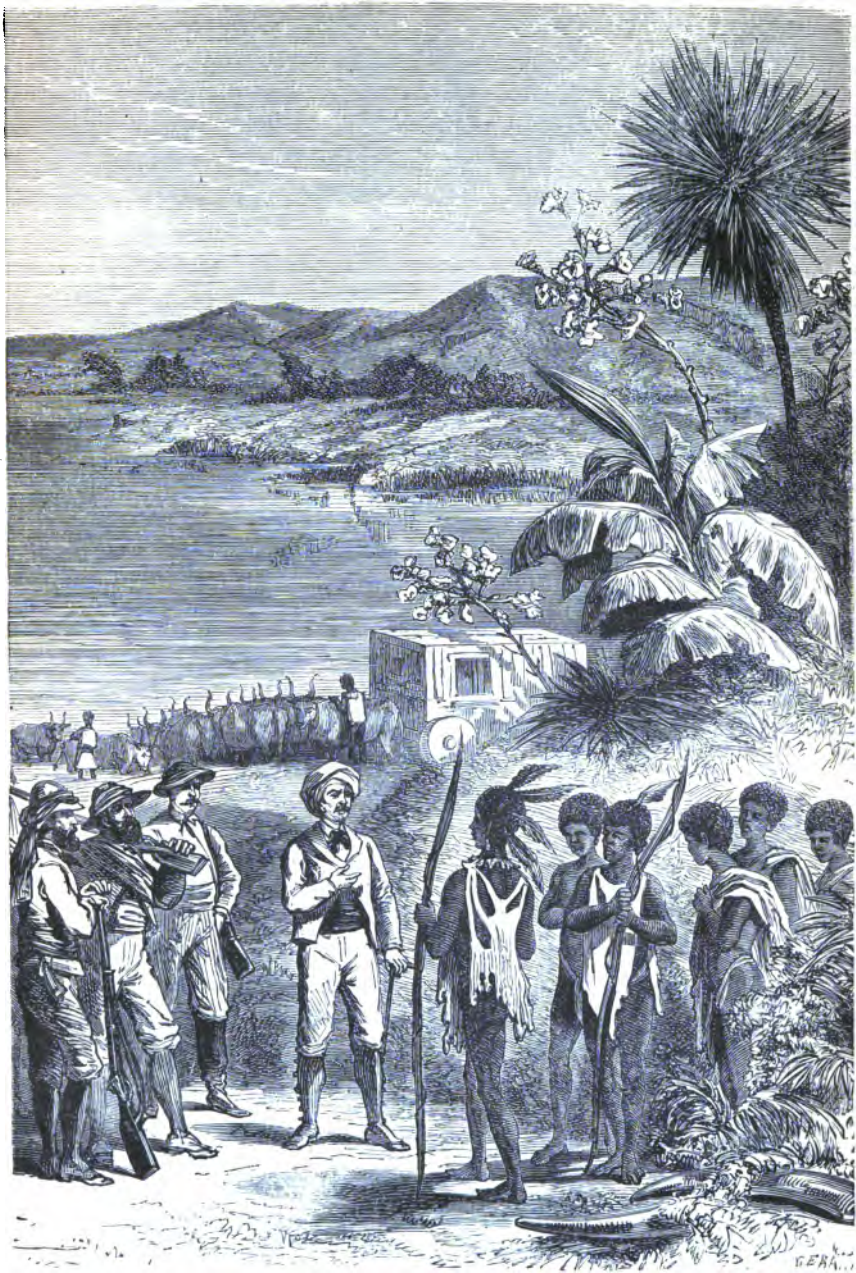
Les atrocités de ce scélérat, qualifié à juste titre de bandit et d'assassin par le gouverneur de Quilimané, étaient devenues intolérables ; et chacun parlait de Mariano comme d'un monstre d'inhumanité. D'où vient que les métis sont beaucoup plus cruels que les Portugais ? c'est inexplicable ; mais le fait est certain.

On affirme que *Mariano se plaisait à frapper lui-même ses captifs à coups de lance*, afin de répandre la terreur dans le pays, et de rendre son nom redoutable. D'après ce que l'on raconte, il aurait tué de cette manière, en un seul jour, quarante malheureux qu'il avait fait placer devant lui. Nous avons refusé de croire d'abord à ce qui nous était rapporté, sachant combien les Portugais en voulaient à ce rebelle de ce qu'il entravait leur commerce et accueillait les esclaves fugitifs. Mais plus tard nous avons appris de la bouche des indigènes que les récits des Portugais n'avaient rien d'exagéré, et que Mariano était bien l'affreux scélérat qu'ils nous avaient décrit.

Il est tout simple de penser que le propriétaire d'esclaves a pour son **cheptel humain** les soins que partout ailleurs on accorde au bétail ; mais ce trafic odieux semble engendrer, sinon la soif du sang, toujours une férocité aveugle qui ne connaît même plus l'intérêt.

La guerre fut déclarée à Mariano et des troupes furent envoyées contre lui avec ordre de s'emparer de sa personne. Il résista d'abord ; puis craignant une défaite qui était probable, sachant d'autre part que les autorités portugaises sont peu rétribuées, il pensa qu'elles seraient disposées à entendre raison et il partit pour Quilimané, « afin, disait-il, de s'arranger avec le gouverneur. » Mais le colonel da Silva, le fit saisir, et l'envoya à Mozambique pour y être jugé.

A notre arrivée au Zambèze, les gens de Mariano étaient commandés par le frère de celui-ci, un nommé Bonga ; et les hostilités continuaient. Cette guerre, qui durait depuis six



David Livingstone et ses trois compagnons en voyage dans l'Afrique australe. — Bords du Zambèze ; tribu nègre ; chariot ou wagon traîné par des bœufs.

mois, avait suspendu toute espèce de commerce. Ce fut le 15 juin que nous nous trouvâmes pour la première fois en contact avec les rebelles. Ils formaient une troupe bien armée, vêtue de la manière la plus fantastique, et pour le moment, étaient groupés sous les arbres de Mazaro.

Nous leur expliquâmes que nous étions Anglais. Sur ce, quelques-uns vinrent à bord en criant à leurs camarades de déposer les armes. Débarqués parmi eux nous vîmes sur la poitrine d'un grand nombre *l'empreinte du fer qui les avait marqués comme esclaves*. Ils connaissaient l'opinion du peuple anglais relativement à l'esclavage, et approuvèrent chaudement le but de notre expédition. Des cris joyeux, bien différents des questions soupçonneuses qu'on nous avait adressées d'abord, saluèrent notre départ ; et désormais nous fûmes tenus pour amis dans les deux camps.

*Janvier 1862.* — On nous dit au village de Mboma, que l'affreux Mariano, ce voleur, ce rebelle, cet assassin, était revenu de Mozambique ; qu'il avait repris son ancien métier de chasseur d'hommes, et qu'il était alors chez les Manganjas, où il faisait des captifs qu'il envoyait à Quilimané. Il avait déjà désolé une partie de la rive droite, et les gens de Mboma, s'attendant à la visite de ce rapace, vivaient dans des trânes continuelles.

On n'a pas oublié que ce rebelle avait été envoyé à Mozambique pour y être jugé. Il paraît qu'il s'était vu condamner à trois ans de prison, et qu'on lui avait imposé une amende dont nous ignorons le chiffre. La sentence était douce à l'égard d'un homme qui avait été trouvé en révolte ouverte contre le gouvernement, et dont personne n'ignorait les meurtres et les rapines. Toujours est-il que n'ayant par sur lui de quoi payer son amende, le rebelle avait obtenu la permission d'aller à Quilimané toucher certaines créances. Arrivé dans cette ville, notre homme ne rencontra pas ses débiteurs, qui avaient quitté la côte ; mais il y trouva des créanciers qui adressèrent une pétition au gouvernement, *pour qu'il fût permis au dit Mariano de se rendre dans l'intérieur, afin qu'il se procurât l'ivoire nécessaire pour payer son amende et ses dettes.*

La permission fut accordée, et Mariano partit avec plusieurs centaines de mousquets et une charge énorme de munitions. Au lieu de recueillir de l'ivoire, il est allé rejoindre ses bandes, leur a donné des armes, a repris avec elles ses tueries et ses rapt, et il brave de nouveau les autorités portugaises.

Le gouverneur de Quilimané lui a déclaré la guerre ; il a envoyé contre lui tout ce qu'il avait de soldats et d'esclaves. Une flottille de bateaux et de pirogues a remonté le Chiré pour aller prendre le rebelle ; mais elle ne l'a pas trouvé et a redescendu la rivière.

Pour que Mariano ait pu sortir, avec des centaines de mousquets, d'un village où tout le monde connaît les affaires des autres, il a fallu que cela convînt au gouverneur. Le jugement est peu charitable ; mais il nous paraît impossible qu'il n'en soit pas ainsi. Il est vrai qu'on a poursuivi le rebelle ; mais comme un enfant avec lequel on joue, et naturellement on ne l'a pas attrapé.

A cette époque (1862), tous les gens de Tété, à commencer par le gouverneur, faisaient la traite sur une grande échelle. Leur commerce suivait deux routes opposées : une partie de leurs esclaves remontaient le Zambèze ; nous en avons rencontré plus d'une fois que l'on expédiait dans l'intérieur, où les jeunes femmes étaient troquées pour de l'ivoire. D'un mérite ordinaire, elles se vendaient deux arrobas, qui font soixante-quatre livres ; une beauté se payait le double.

On gardait les hommes pour rapporter les dents d'éléphant ; ou bien on les plaçait dans les fermes situées au bord du Zambèze, où ils attendaient l'arrivée d'un négrier. Quand approchait le moment où celui-ci devait venir, les esclaves étaient enchaînés, placés dans des canots, et envoyés à la côte.

Cela se faisait ouvertement, surtout depuis que le système français de l'émigration libre était en pleine activité. Ce double courant d'affaires donnait plus de bénéfices que l'exportation pure et simple. Nous avons vu un marchand de Tété expédier trois cents femmes manganjas dans l'intérieur ; un autre en envoya cent cinquante ; et tous deux recueillirent en échange une énorme quantité d'ivoire.

Le genre de traite qui approvisionnait d'ouvriers l'île de la Réunion s'exerçait encore plus effrontément que les razzias du Chiré. Ayant appris qu'une femme, perdue de réputation, conduisait à la côte une cargaison d'esclaves, le commandant de Tété la fit poursuivre, mais simplement pour la forme ; l'officier chargé de courir après cette femme la rejoignit et revint sans elle.

Nous avons parlé de cette affaire au commandant qui nous a répondu d'un air de triomphe : « Les Anglais n'ont plus rien à dire ; nous sommes couverts par le pavillon français, » et ce pavillon a protégé la traite jusqu'en mai 1864.

De tous les actes bienfaisants du règne de Napoléon III, il n'en est pas qui lui fasse plus d'honneur que celui qui a mis un terme à cet odieux commerce. Il avait bien fait tout ce qui dépendait de lui pour régulariser l'exportation des travailleurs africains, en nommant des fonctionnaires chargés de prévenir les abus qui pourraient s'y glisser ; mais en dépit de toutes les mesures préventives, le système des *engagés* n'était ni plus ni moins que la traite de l'homme avec toutes ses horreurs. Tant que la lumière n'aura pas été répandue parmi ces populations, toute entreprise de ce genre ne sera jamais qu'une prime offerte au commerce d'esclaves.

**Livingstone délivre 134 esclaves. Mars 1868.** « Mbamé nous dit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser le village pour se rendre à Tété. Devions-nous intervenir ? Telle était la question que nous nous posions réciproquement. Tous nos bagages personnels, ayant quelque valeur, se trouvaient entre les mains des habitants de Tété. Si nous délivrions les esclaves, il était possible qu'en revanche on s'emparât de notre avoir, et même des objets qui nous avaient été confiés pour les besoins de l'expédition. Mais ces faiseurs d'esclaves, pénétrant grâce à nous dans un lieu où jusqu'alors ils n'osaient pas s'aventurer ; ces chasseurs d'hommes, fomentant la guerre civile pour se procurer des captifs, et se disant nos enfants pour mieux atteindre leur but, s'opposaient tellement à la mission dont nous étions chargés, mission qu'avait approuvée le gouvernement portugais, que nous ne pouvions pas nous

dispenser d'agir. Il fut donc résolu que nous essayerions d'arrêter ce commerce odieux qui profitait de nos découvertes pour s'étendre.

» Il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, quand une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline, et prit le sentier du village. Armés de fusils, et parés d'une toilette pimpante, les noirs agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs et à l'arrière de la bande, marchaient d'un pas délibéré. Quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer-blanc ; tous prenaient des airs de gloire, comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action. Néanmoins, dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite, que nous ne fîmes qu'entrevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds.

» Le chef demeura seul au poste ; il était en avant, l'un de nos chefs le reconnut et lui serra vivement la main. C'était un esclave de l'ancien commandant de Tété ; nous l'avions eu nous-mêmes à notre service, et nous le reconnûmes à notre tour. Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il nous dit qu'il les avait achetés ; mais les captifs, interrogés ensuite, répondirent tous, à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en combattant. Pendant que nous faisons cette enquête, le chef avait disparu. Les prisonniers, restés seuls avec nous, s'agenouillèrent et battirent des mains avec énergie pour exprimer leur gratitude.

» Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants, mais il était plus difficile de délivrer les hommes. Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche de six à sept pieds de long, que maintenait à la gorge une tige de fer solidement rivée aux deux bouts. Cependant, au moyen d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans les bagages de l'évêque, la liberté leur fut rendue. Nous dîmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord, elles n'en



voulurent rien croire : c'était trop beau pour être vrai. Mais, quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles.

Quatre-vingt quatre esclaves, femmes et enfants pour la plupart, furent ainsi délivrés ce jour-là, et le lendemain cinquante autres.

Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans ; il y en avait de plus jeunes. Un petit garçon disait à nos hommes, avec la simplicité de son âge : « Les autres nous attachaient » et nous laissaient mourir de faim : vous nous avez détachés, » vous, puis vous nous donnez à manger ; qui donc vous êtes ? » et d'où venez-vous ? »

Deux femmes avaient été tuées la veille pour avoir essayé de détacher leurs courroies. Il fut dit à tous les captifs qu'il leur en arriverait autant s'ils cherchaient à s'évader. Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle au pauvre petit. Un homme, accablé de fatigue, et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache. L'intérêt, à défaut d'humanité, aurait dû prévenir ces meurtres ; mais nous avons toujours vu que, dans cet affreux commerce, le mépris de la vie humaine et la soif du sang parlaient plus haut que la raison (1).»

## II. LA TRAITE SUR LA COTE DE ZANZIBAR ET DANS L'AFRIQUE ORIENTALE.

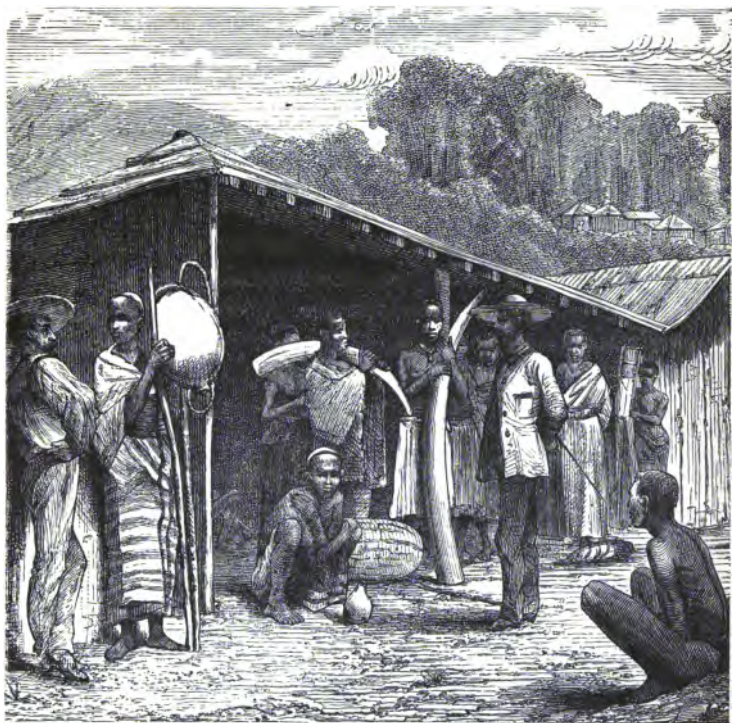
Les notes écrites par Livingstone pendant son dernier grand voyage dans l'Afrique orientale et centrale, (1866-1873) et recueillies après sa mort, ont été réunies en deux gros volumes sous le titre de DERNIER JOURNAL. Elles fourmillent de faits relatifs aux atrocités de la traite. Nous en choisisons quelques passages concernant la contrée qui

---

(1) LIVINGSTONE. — *Explorations du Zambèze*, p. 330-331.

s'étend de Zanzibar aux Grands lacs, avant de nous arrêter au grand massacre de Nyangoué sur le Haut Congo.

*Zanzibar, le 2 mars, 1866.* — Une *daou* (barque arabe) est arrivée du nord, avec un chargement d'esclaves. Dès qu'il en eut connaissance, le sultan ordonna que la barque fut



*Commerce de l'ivoire sur les côtes du Mozambique. Esclaves porteurs.*

brûlée : nous avons vu l'incendie de la fenêtre du consulat. Mais le sard a bien peu de pouvoir sur les Arabes asiatiques.

*J'ai visité le marché aux esclaves. Trois cents individus se trouvaient en vente ; le plus grand nombre étaient du Chiré et du Nyassa. Leurs figures et leurs tatouages m'étaient si familiers, que je m'attendais à les voir me reconnaître. Une femme m'a dit, en effet, qu'elle avait entendu parler de notre*

passage sur le lac. Il y en avait d'autres qui venaient de Tchipéta, au sud-ouest du Nyassa. Excepté les enfants, tous semblaient honteux de leur position : les dents sont regardées, la jupe relevée pour examiner les jambes ; puis on jette un bâton pour que, en le rapportant, l'esclave montre ses allures. Quelques-uns sont traînés au milieu de la foule, et leurs prix criés sans cesse. La plupart des acheteurs étaient des Arabes du nord et des Persans. Nous sommes à une époque où les sujets de Sa Hautesse ne peuvent pas conduire d'esclaves en Arabie ; mais simplement par ce que le vent est contraire. Un grand nombre de daous vont à Madagascar d'où elles reviennent pour compléter les cargaisons.

*19 Juin.* *Passé près d'une femme attachée à un arbre par le cou ; elle était morte.* Les gens du pays nous expliquent qu'elle ne pouvait pas suivre la bande, et que son maître n'a pas voulu qu'elle devînt la propriété de celui qui la trouverait, si le repos venait à la remettre. Ce n'est pas la première que nous voyons attachée de la sorte. Une autre avait été poignardée ou tuée d'une balle ; car elle gisait dans une mare de sang. La réponse que l'on nous fait est toujours la même : **le propriétaire de ces victimes ne pouvant plus les faire marcher**, et furieux de la perte qu'il en éprouve, **soulage sa colère en tuant l'esclave qui tombe de fatigue**. Mais l'imputation aux Arabes de ces énormités ne repose que sur le rapport des indigènes (1).

*26 Juin.* — Ce matin, comme nous passions dans le voisinage d'une case, une femme bien mise, qui avait au cou la fourche des esclaves, nous a appelés hautement et nous a sommés d'être les témoins de la violence qui lui était faite. Il y avait dans son accent une telle autorité que tous mes hommes firent halte, puis allèrent à elle pour l'entendre.

Elle nous dit alors qu'elle était proche parente de Tchirikaloma, et se rendait près de son mari en amont de la rivière, lorsque le vicillard qui la tenait captive, l'avait saisie,

---

(1) Ces meurtres ne sont pas seulement le résultat de la colère ; ils ont pour but d'inspirer aux captifs une terreur qui les aiguillonne et leur fait supporter les fatigues de la marche.

séparée de sa servante et soumise à l'état de dégradation où elle était présentement. Ses liens étaient de bois vert et de coupe récente. L'homme dit pour sa justification qu'elle se sauvait, et que Tchirikaloma lui en aurait voulu, s'il ne l'avait pas arrêtée. Je lui demandai ce qu'il espérait recevoir pour sa peine ; il répondit qu'il n'attendait rien ; mais des gens ayant l'air de chasseurs d'esclaves rôdaient aux environs, et je ne doutai pas que cette femme n'eût été saisie avec intention de la vendre. Je donnai donc une brasse d'étoffe au ravisseur, pour payer Tchirikaloma, s'il se trouvait offensé.

Nous avons ensuite passé devant une esclave qui a été poignardée ce matin, et dont le corps gisait sur la route. Un groupe d'hommes se tenait à une centaine de pas du cadavre ; de l'autre côté, à même distance, était un groupe de femmes ; les uns et les autres regardaient. Ce fut toujours la même réponse : elle ne pouvait plus marcher ; et, furieux de la perte qu'elle lui causait, l'Arabe l'a tuée où elle est tombée.

27 juin. — Aujourd'hui, vu un homme qui était mort de faim, car ce n'était plus qu'un squelette. Un de nos gens s'est écarté du sentier et a trouvé une *quantité d'individus la fourche au cou* : esclaves abandonnés par le traitant, qui ne pouvait plus les nourrir. Ils étaient trop faibles pour parler ; nous n'avons pas su d'où ils venaient ; quelques-uns étaient très jeunes.

Les naturels sont généralement fort troublés quand je leur dis que les esclaves que l'on trouve morts sur le chemin ont été tués par ceux qui les ont vendus. L'homme qui vend son semblable fait la même chose, leur dis-je, que celui qui tient la victime pendant que le meurtre s'accomplit. Chacun des chefs rejette la faute sur le voisin. Tchenndjéhouala accuse Matchemmba, qui est en amont de la rivière, d'encourager le commerce d'esclaves. Je lui ai répondu que j'avais assez voyagé parmi eux pour savoir ce que valaient leurs excuses, et qu'ils se blâmaient réciproquement. « Il vaudrait mieux, ajoutai-je, garder votre peuple et cultiver plus de terre. » — C'est que Matchemmba, a-t-il répliqué,

vend ses hommes, et vient ensuite piller nos champs quand nous les avons travaillés. »

Tous les Arabes me fuient ; le nom anglais est pour eux inséparable de la confiscation des esclaves ; ils ne peuvent pas concevoir que j'aie en vue d'autre objet ; le firman du sard ne leur dit rien, puisqu'ils ne savent pas lire.

8 septembre. — Ici la destruction est récente, et a eu pour auteurs des riverains du Misinndjé, qui nous ont reçus d'une manière très généreuse. C'est l'œuvre des Masinégas, tribu arahoue, dont une portion est soumise à une femme appelée Oulendjélandjé, ou simplement Njélandjé, et qui a pris une part active à l'affaire. Pour fournir aux demandes des Arabes, ils ont presque entièrement dépeuplé, sur un espace de trois à quatre milles, la bande féconde qui se déroule entre le lac et les montagnes et que nous suivons maintenant. Il est douloureux de voir des crânes et des ossements épars, on voudrait n'y pas faire attention ; mais leur vue est si frappante, qu'il est impossible de ne pas les remarquer.

17 septembre. — J'ai eu avec Mâkaté une longue discussion à propos de la traite. Certains Arabes lui ont dit qu'en saisissant les daous, nous avions pour objet de nous emparer des esclaves et de les convertir. Les maux qui ont frappé nos regards, les cadavres, les ruines de villages, le nombre d'hommes qui périssent d'ici à la côte, les meurtres commis en masse, le pays dépeuplé par les Arahous, pour que les Arabes fassent bâtir leurs maisons et cultiver leurs champs : tout cela, Mâkaté a essayé d'en rire. Mais nos paroles sont tombées dans le cœur de beaucoup d'autres. Ce matin, pendant la marche, et spontanément, notre guide en transmettait la substance aux gens des villages que nous trouvions sur la route. Un chef, il y a quelques jours, en me faisant la conduite, m'avait déjà dit à l'oreille : « Parlez à Mâkaté pour qu'il renonce aux razzias. »

Nous ne pouvons que bien peu de chose ; mais nous semons dans les cœurs une protestation qui, avec le temps, germera. Leur grand argument est celui-ci : « Que ferions-nous sans l'étoffe des Arabes ? — Ce que vous faisiez avant que

les Arabes vinssent chez vous ; » telle est ma réponse. Au train dont va la dépopulation, toute la contrée sera bientôt déserte.

19 septembre. — Nous avons trouvé chez Mponnda une caravane d'esclaves que je suis allé voir. Mponnda en prit l'alarme, craignant de notre part un acte de violence, qui eût troublé le village ; mais je lui fis comprendre que je voulais seulement regarder. Quatre-vingt-cinq captifs étaient dans un parc formé de tiges de sorgho. La majeure partie de la bande se composait de petits garçons de huit à dix ans ; pour le reste, des hommes et des femmes. Presque tous avaient la fourche au cou ; quelques-uns des plus jeunes étaient liés par des courroies qui, de même, les prenaient à la gorge....

31 décembre 1866. — L'année est finie. Elle n'a pas été aussi fructueuse, aussi utile que je l'avais espéré. *J'essaierai de mieux faire en 1867, d'être meilleur, plus doux, plus aimant.* Veuillez le Tout-Puissant auquel je remets ma destinée, exaucer mes vœux et me faire réussir ! Que toutes les fautes de 1866 soient effacées pour l'amour de Jésus !...

...

Après ces touchantes réflexions qui font voir la beauté d'âme de David Livingstone, recommence la longue série des faits horribles relatés jour par jour, et qui se continue ainsi pendant six années encore, de 1867 à 1873.

### III. HORRIBLES MASSACRES DU MARCHÉ DE NYANGOUÉ.

(Afrique centrale).

Nous terminerons les citations empruntées à Livingstone par les détails du massacre affreux de Nyangoué le 15 Juillet 1871. Mais afin d'en faire saisir mieux les horreurs par le contraste, il convient d'établir par avance ce qu'était ce marché un jour de calme, lorsque la paix règne dans la contrée, comme Livingstone en fut témoin deux mois auparavant. Rien ne donne une meilleure idée de ce qu'on pourra obtenir des populations nègres, lorsqu'un gouvernement réparateur comme celui du roi des Belges aura pu fermer les plaies causées par la traite noire.

On sait que Nyangoué est une bourgade du Manyéma, située sur la rive droite du Congo supérieur. Livingstone y parvint le premier en 1869, et fut suivi par Cameron, Stanley et tous les explorateurs qui ont fait la traversée de l'Afrique.

**Le marché de Nyangoué, 24 mai 1871.** — Quelle scène active ! Chacun est plein d'ardeur ; on ne perd pas beaucoup de temps à saluer les amis. Les marchands de poisson courent çà et là, portant des brochettes de petits silures fumés, enfilés sur des brindilles, ou d'autre fretin, ou bien des fragments d'écuelles remplis d'escargots, qu'ils échangent pour des racines de manioc, racines qui ont trempé dans l'eau pendant trois jours et qu'ensuite on a fait sécher ; ou pour des pommes de terre, du grain ou des légumes ; ou pour des bananes, de l'huile de palme, de la volaille, du sel, du poivre ; ils sont tous empressés de troquer des vivres pour des condiments, et chacun se débat, affirmant la bonne ou la mauvaise qualité de l'objet. La sueur perle sur tous les fronts, les coqs s'égosillent, même suspendus à l'épaule du vendeur et la tête en bas, les cochons poussent des cris perçants.

Des loupes de fer, étirées aux deux bouts afin qu'on puisse juger de la bonté du métal, s'échangent contre un tissu fait avec des fibres de dattier.

Une telle masse de denrées et d'articles de toilette ou de ménage troqués les uns contre les autres, souvent à plusieurs reprises, par trois mille personnes, doivent procurer de grands bénéfices. Il y a là des gens qui viennent de vingt ou vingt-cinq milles.

La scène est d'un naturel et d'un entrain inimaginables. Les hommes se promènent en coquetant, vêtus de jupons courts, largement plissés et de couleur brillante. Les femmes ont de grandes hottes en forme d'entonnoir, dans lesquelles se glissent les marchandises qui ne doivent pas être vues. Au-dessus des objets contenus dans le panier, elles portent tout un échafaudage de vaisselle, attaché aux épaules et retenu par une courroie qui passe sur le front ; leurs mains

en outre sont pleines. Jamais on ne ferait porter à un esclave la moitié du poids dont elles se chargent volontairement. Elles travaillent de bon cœur, faisant sonner leur poterie pour montrer qu'elle est sans défaut, exposant leurs articles, en détaillant les qualités. Il faut voir et entendre avec quelle verve les choses s'affirment ! Le ciel et la terre, toute la création prise à témoin de la vérité du fait. Et quel étonnement, quel mépris lorsque la marchandise est dépréciée, et quelle insouciance quand l'acheteur s'éloigne !



*Types de Nègresses.*

Des petites filles vendent de l'eau à la tasse aux combattantes altérées, qui la leur payent avec de menus poissons.

Ce spectacle m'amuse ; je ne comprends pas ce qu'elles disent ; mais les gestes et les visages sont tellement expressifs qu'il n'y a pas besoin de paroles. Tout cela se fait loyalement : en cas de différend, toujours facile à arranger, on en appelle au jugement des autres ; ils ont tous un grand fond d'équité naturelle.

**Les brigands.** 15 Juillet. — A Nyangoué, jour de marché,



les coups de feu qui, depuis ce matin, se font entendre de l'autre côté de l'eau, annoncent que les gens de Dagâmbé exterminent ceux de Kimebourou et de quelques autres avec lesquels Manilla a fait échange de sang. « Manilla est un esclave ; comment ose-t-il mêler son sang à celui des chefs, qui ne doivent avoir pour amis que des hommes libres comme nous ? » Telle est leur plainte.

Kimebourou a donné trois esclaves à Manilla ; en retour, Manilla a pillé et brûlé dix villages. Ravi de cette preuve d'amitié, Kimebourou a offert à Dagâmbé neuf esclaves pour une même opération ; il a éprouvé un refus ; et aujourd'hui les gens de Dagâmbé détruisent ses villages, fusillent et capturent ses sujets pour punir, dit-on, Manilla, mais en fait pour apprendre aux indigènes qu'ils ne doivent avoir de relations et ne faire de commerce qu'avec Dagâmbé et les siens : « Soyez amis avec nous, non pas avec Manilla, ni avec aucun autre, » c'est là-dessus qu'on insiste.

Malgré les villages en flammes et les coups de fusil, qui de temps en temps se tiraient sur les fugitifs, quinze cents personnes vinrent au marché. En arrivant sur la place, je rencontrai tout d'abord Edaï et Manilla, puis trois des hommes que Dagâmbé a récemment amenés d'Oujiji.

*Je m'étonnai de voir ces trois hommes avec des mousquets, et fus sur le point de leur reprocher d'être venus là avec des armes, ce que ne font jamais les habitants ;* (1) mais je l'attribuai à leur ignorance des usages du pays ; et, la chaleur étant suffocante, je résolus de rentrer chez moi. Comme je m'éloignais, je vis un de ces hommes marchander une poule et s'en emparer.

**La tuerie ; la noyade.** — Je n'avais pas fait une trentaine de pas hors de la place, qu'une double détonation m'apprit que le massacre commençait. La foule s'élança de tous côtés, chacun jetant ses marchandises et prenant la fuite. Les trois hommes continuaient à tirer sur les groupes qui étaient en

---

(1) Dans toute l'Afrique centrale, comme sur le Bas-Congo, les lieux de marché sont tenus neutres et inviolables. Tout homme qui se présente en armes est pris et pendu.

haut du marché, quand des volées de mousqueterie partirent d'une bande postée en bas, près de la crique, et dont les coups se dirigeaient sur les femmes qui se précipitaient vers les canots.

Une cinquantaine de pirogues étaient là pressées les unes contre les autres. Dans l'effroi qui les avait tous saisis, les hommes oublièrent leurs pagaies. Les canots ne pouvaient pas sortir tous à la fois, et, voulant tous partir, ils s'en empêchaient. Hommes et femmes entassés dans les barques, blessés par les balles qui continuaient de pleuvoir, sautaient dans l'eau et s'y débattaient en criant. Une longue file de têtes, sortant de la rivière, montraient que les malheureux nageaient vers une île située à quinze cents mètres ; pour y atteindre, il leur fallait opposer le bras gauche à un courant de deux milles à l'heure. S'ils avaient pris la diagonale pour gagner l'autre rive, le courant les aurait aidés, et, bien que la distance fût de trois milles, quelques-uns l'auraient franchie. Mais toutes ces têtes au-dessus de l'eau marquaient la ligne de ceux qui devaient périr.

Les coups de feu continuaient, tombant sur les faibles et sur les blessés. A chaque fois disparaissaient des têtes, les unes tranquillement : elles coulaient à fond et rien de plus ; tandis qu'à la place des autres, on voyait des bras se tendre vers le ciel, puis disparaître aussi.

Un canot se chargea d'autant de monde qu'il put en contenir ; tous le firent marcher en patouillant avec les bras, en guise de rames. Trois autres allèrent au secours des amis défaillants et s'emplirent au point qu'ils sombrèrent.

Seul dans une longue pirogue, où auraient pu tenir quarante ou cinquante personnes, un homme avait perdu la raison : il remontait la rivière, payant sans but, tournoyant, n'allant nulle part, et ne regardant pas ceux qui se noyaient.

Peu à peu toutes les têtes disparurent. Quelques nageurs qui avaient pris en aval, gagnèrent la rive et échappèrent au massacre.

Dagâmmbé mit de ses gens dans l'un des canots restés sans maîtres, et les envoya au secours des malheureux : vingt-deux furent sauvés de la sorte. Une femme refusa d'être prise

à bord, préférant la chance de se sauver en nageant à la crainte d'être esclave.

Les femmes baghénia sont d'habiles nageuses, habituées qu'elles sont à plonger dans la rivière pour y pêcher des huîtres ; et celles qui ont suivi le courant ont pu être sauvées ; mais les Arabes, eux-mêmes, estiment **le nombre des morts à un chiffre qui varie entre trois cent trente et quatre cents ; et ils sont bien loin de compte.**

Dans leur acharnement, les hommes qui fusillaient près des canots, ont tué deux des leurs, plus un nègre de leur suite qui, entré dans une embarcation pour la piller, tomba dans la rivière, reparut à la surface et coula pour toujours.

*Mon premier mouvement fut de décharger mon pistolet sur les assassins ; mais Dagâmmbé protesta contre mon immixtion dans une querelle sanglante ; je dois m'estimer heureux d'avoir écouté son avis.*

**Mensonges.** — Deux misérables mahométans affirmèrent « que la fusillade avait été faite par les gens de l'Anglais. » Je demandai à l'un d'eux comment il pouvait mentir à ce point ; il ne trouva nulle excuse ; pas un autre mensonge ne lui vint en aide ; il resta confus devant moi ; et lui recommandant de ne pas dire de faussetés aussi palpables, je le laissai bouche béante et l'oreille basse.

Après cette terrible affaire, la horde de Tagamoyo, le principal auteur du crime, continua à tirer sur les habitants de la rive gauche et à brûler leurs villages. Au moment où j'écris ces lignes, j'entends les lamentations qui se répandent sur ceux qu'on a tués de l'autre côté de l'eau et qui sont morts, ignorant combien de leurs amis gisent dans les profondeurs du Loualaba.

*Oh ! mon Dieu, fais que ton règne arrive !.....*

**Intervention de l'explorateur. Les responsabilités.** — Quelques fugitifs sont venus à moi et ont été protégés. Dagâmmbé en a sauvé vingt-deux et les a libérés de lui-même ; ils ont été amenés ce soir près de ma maison. Dans le nombre est une femme qui a eu la cuisse traversée par une balle et une autre qui est blessée au bras. J'ai envoyé mes hommes avec le drapeau, car sans pavillon ils auraient

pu être victimes de ces forcenés, et ils ont sauvé quelques personnes.

Ce matin, **seize villages étaient en feu, je les ai comptés**. « Meurtre et pillage ; pourquoi tout cela ? » ai-je dit à Dagâmbbé et aux autres. Tous rejettent la faute sur Manilla ; et, dans un certain sens, il en a été la cause ; mais je ne peux pas croire, ainsi qu'on me le répète, que ce soit pour punir Manilla d'avoir fait, lui étant esclave, pacte d'amitié avec des chefs. Le désir d'inculquer aux indigènes le senti-



*Indigènes de l'Afrique centrale.*

ment de l'importance et de la force des nouveaux venus est un motif plus sérieux ; mais il est terrible de penser que le meurtre de tant d'innocentes créatures a pu être prémédité.

Mon cœur se soulève. Qui pourrait accompagner au Lomami les gens de Tagamoyo et de Dagâmbbé, sans se faire complice de tous ces crimes ?

J'ai proposé de saisir les assassins et de les pendre haut et

court sur la place du marché, pour protester publiquement contre cette boucherie. Dagâmbé m'a répondu que si le massacre avait été fait par les gens de Manilla, lui et les autres accepteraient cette mesure; mais que ceux qui avaient tiré appartenaient aux hommes de la bande dont il était le chef, et qu'il ne pouvait rien contre les associés.

Ce carnage est d'autant plus atroce que, dans le pays, — le fait est de notoriété publique, — les femmes qui viennent au marché n'ont rien à craindre, même dans les districts actuellement en guerre avec le leur : « Elles passent parmi nous sans être inquiétées, » disent les naturels ; et il n'y a pas d'exemple que l'une d'elles ait été volée par un homme.

Ces musulmans noirs sont inférieurs aux Manyémas pour le droit et la justice. Les gens d'Hassani ont l'*hypercriminalité d'attaquer les villages les plus inoffensifs*, et de piller, de tuer, et de capturer indistinctement.

16 juillet. — Dagâmbé m'a promis d'envoyer des gens porter l'ordre à ceux de Tagamoyo, qui sont de l'autre côté de la rivière, de cesser de tirer sur les hommes et de brûler les villages. Cette bande d'incendiaires et de meurtriers a passé toute la nuit, et toute cette journée du 16, parmi les ruines qu'elle a faites, à se gorgier de chèvres et de volaille. Ce soir elle a repris son œuvre : **vingt-sept villages sont détruits.**

J'ai rendu trente et quelques échappés au massacre d'hier à leurs familles. Dagâmbé a fait preuve de bonne foi en ne retenant pas un seul des individus qu'il a sauvés ; c'est de lui-même qu'il en a fait la restitution. Les femmes sont remises à leurs maris ; et trente-trois canots, restés dans la crique, sont gardés pour être restitués à leurs propriétaires (1).

Minuit. — La fusillade continue sur l'autre rive et les captures se multiplient.

17 juillet, une heure de l'après-midi. — Les gens de Tagamoyo ont fini leur besogne ; ils commencent à repasser la

---

(1) Singulière contradiction dans la conduite de ces brigands, qui, après avoir fait tant de victimes, consentent à en restituer une partie, à la demande d'un blanc. On voit par là la grande influence du pacifique Livingstone sur les plus féroces des traitants.

rivière et nous arrivent, tambour battant, déchargeant leurs mousquets en signe d'allégresse, et jetant des cris de triomphe, comme pour nous dire : « Saluez le retour des vainqueurs, la venue des héros ! ».

Je compte dix-sept villages en flammes ; la fumée s'élève verticalement et forme un nuage au sommet de la colonne, indiquant un foyer d'une extrême ardeur, car toutes les maisons sont pleines de bois de chauffage.

L'attaque des gens du marché, tout ce carnage, m'a laissé l'impression d'avoir été dans la Géhenne, moins le feu et le soufre ; et encore, la chaleur qui était accablante, et les mousquets brûlant leur poudre et vomissant leurs balles, pouvaient faire croire qu'on était dans l'abîme sans fond.

Cet exemple infernal de la cruauté de l'homme a produit chez moi des douleurs de tête qui auraient pu être sérieuses, si elles n'avaient été soulagées par un flux de sang copieux. J'ai passé hier toute l'après-midi accablé par le souvenir de ce massacre ; mes yeux en sont pleins, et l'horreur que j'en éprouve est inexprimable. « Ne vous en allez pas, » me disent les chefs manyémas ; mais **je ne peux plus rester dans une pareille agonie...**

[Le 20 juillet, Livingstone, las de tant d'horreurs, repartait vers l'est pour le Tanganika et Oudjiji. De là, il se rabattit vers le sud, pour venir mourir deux ans après, le 1 mai 1873, sur la rive méridionale du lac Bangwelo.

On sait que ses restes, rapportés à Zanzibar par ses fidèles serviteurs, reposent aujourd'hui dans la grande église de Westminster : témoignage royal de la grandeur des services rendus par le savant et l'homme de bien dont le nom restera comme le symbole de l'émancipation d'un continent.

Sur la dalle qui recouvre sa tombe, on lit les paroles ci-après, recueillies parmi les dernières qu'il ait écrites :

**Puissent les bienfaits célestes descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à guérir cette plaie saignante du monde ! »**

---

## CHAPITRE VIII.

### TÉMOIGNAGE DE CAMERON.

#### AFRIQUE CENTRALE

Verney Lowett Cameron, descendant d'une famille noble d'Ecosse, et alors lieutenant de la marine anglaise, fut en 1872 envoyé à la recherche de Livingstone par la côte orientale. Parti de Zanzibar, il rencontra à Tabora le convoi funèbre de l'homme illustre qu'il cherchait, rapporté par ses fidèles serviteurs. Après avoir organisé leur retour vers la côte, il résolut de continuer sa route vers l'ouest, atteignit le lac Tanganika, en fit le tour en barque, découvrit la Loukougua qui en sort, traversa les forêts du Manyéma, alors si peuplé, et arriva à Nyangoué (1874).

Là, son but était de descendre le fleuve mystérieux, mais comme Livingstone, il en fut empêché par les marchands d'esclaves qui refusèrent de lui fournir des canots. Obligé de prendre par le sud, il remonta le Loualaba-Congo, parcourut vers l'ouest la crête de partage des bassins du Congo et du Zambèze et parvint sur la côte de l'Angola portugais, ayant ainsi opéré la seconde traversée du Continent noir ; (Livingstone avait fait la première).

Comme pour son illustre prédécesseur et compatriote, son voyage fut pacifique, mais obligé de suivre des caravanes de trafiquants, il eut souvent la douleur d'être le témoin impuissant des horreurs de la traite. Son grand cœur lui fait aujourd'hui suivre avec intérêt la prédication de Mgr Lavigerie, et il s'est offert à contribuer de sa personne, s'il le faut, à la répression de cet infâme trafic.

Nous donnerons ci-après quelques extraits de son ouvrage

intitulé : VOYAGE A TRAVERS L'AFRIQUE, ainsi qu'une lettre adressée par lui au Cardinal.

« **L'Afrique perd son sang par tous les pores.** Un pays fertile qui ne demande que du travail pour devenir l'un des plus grands producteurs du monde voit ses habitants, déjà trop rares, décimés par la traite de l'homme et par les guerres intestines. Qu'on laisse se prolonger cet état de choses, et tout ce pays, retombé dans la solitude, repris par le hallier, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur.

» La seule possibilité d'un pareil événement est une souillure pour notre civilisation trop vantée. Si l'Angleterre, avec ses usines qui chôment la moitié du temps, négligeait de s'ouvrir un marché pouvant donner de l'emploi à ses milliers d'hommes en détresse, ce serait inexplicable.

» Espérons que la race anglo-saxonne ne permettra à aucune autre de la distancer dans les efforts qui doivent être faits pour racheter des millions de créatures humaines de la misère et de la dégradation où elles tomberaient infailliblement si on n'allait pas à leur secours. »

« Partis de Kouaséré, nous fîmes plusieurs étapes dans un pays bien arrosé, pays populeux, où l'on voyait des champs de sorgho d'une végétation luxuriante, et où nous fûmes accueillis avec une tranquillité morne, un calme hostile : les traitants n'y devaient leur sécurité qu'à la crainte inspirée par leurs fusils.

» Néanmoins, les indigènes venaient au camp nous offrir non seulement des vivres, mais des esclaves. Ceux-ci, ordinairement, étaient bâillonnés avec un morceau de bois, placé comme un bridon ; ils avaient en outre la fourche au cou, les mains liées derrière le dos et, de plus, étaient attachés par une corde à la ceinture du vendeur.

« Coimbra arriva dans l'après-midi avec **cinquante-deux femmes enchaînées** par groupes de dix-sept à dix-huit. Toutes ces femmes étaient chargées d'énormes fardeaux, fruits des rapines du maître. En surplus de ces lourdes charges, quelques-unes portaient des enfants, d'autres étaient



enceintes. Les pauvres créatures, accablées de fatigue, les pieds déchirés, se traînaient avec peine. Leurs membres, couverts de meurtrissures et de cicatrices, montraient ce qu'elles avaient eu à souffrir de celui qui se disait leur maître.

» La somme de misère et le nombre des morts qu'avait produits la capture de ces femmes est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il faut l'avoir vu pour le comprendre. Les crimes perpétrés au centre de l'Afrique sembleraient incroyables aux habitants des pays civilisés.

» Pour obtenir les cinquante femmes dont Alvez se disait propriétaire, dix villages avaient été détruits ; dix villages ayant chacun de cent à deux cents âmes, un total de quinze cents habitants ! Quelques-uns avaient pu s'échapper ; mais la plupart — presque tous — avaient péri dans les flammes, été tués en défendant leurs familles, ou étaient morts de faim dans la jungle, à moins que les bêtes de proie n'eussent terminé plus promptement leurs souffrances.

» La bande, qui avait pour escorte des gens du roi, comptait, en surplus des cinquante-deux captives, deux hommes appartenant à Coïmbra, deux épouses du maître, données à celui-ci par Kassonngo et parfaitement à la hauteur de leur tâche, qui était de surveiller les esclaves ; enfin trois enfants, dont l'un portait une idole, également offerte par Kassonngo à Coïmbra, et que ce dernier considérait comme un Dieu tout aussi bon qu'un autre, bien qu'il fît profession d'être chrétien. »

...

« Des tombeaux et de nombreux ossements témoignaient de la quantité de victimes qui avaient péri en cet endroit. Des entraves et des jougs, encore attachés à des squelettes ou gisant auprès d'eux, montraient également que la traite de l'homme se faisait toujours sur cette ligne. D'autres fourches, d'autres liens pendaient aux arbres, et si peu détériorés, au moins un certain nombre, qu'évidemment il n'y avait pas plus d'un mois qu'ils étaient là. On les avait enlevés à des gens trop affaiblis pour qu'on pût redouter leur fuite, et avec

l'espoir que le peu de forces qui ne suffisait pas à porter le poids des fers, permettrait au malheureux cheptel de se traîner jusqu'à la côte. »

« Beaucoup d'Arabes sont assez éclairés pour comprendre que le portage à dos d'hommes est le plus précaire et le plus onéreux de tous les moyens de transport ; et ils accepteraient avec joie tout ce qui pourrait le remplacer.

» Sur les lignes occupées par les Portugais, principalement sur les routes qui vont de Bihé à l'Oroua et au Katanga, il se fait un commerce considérable d'esclaves. La plupart de ces capturés — presque tous sont obtenus par la violence et le rapt — ne sont pas menés à la côte, mais en pays cafre, où ils sont échangés pour de l'ivoire. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'une grande partie des travailleurs fournis par les Cafres aux mines de diamant proviennent de ces marchés.

» Les traitants actuels ne le cèdent en rien à leurs ancêtres, qui inscrivaient leurs esclaves comme *ballots de marchandises*, et en faisaient baptiser cent d'un bloc par l'évêque de Loanda, pour éviter le droit d'exportation ; ils ne le cèdent en rien, disons-nous, à ceux d'autrefois pour la manière d'agir envers l'esclave, et pour l'insouciance à l'égard des moyens qui leur procurent cet article de commerce.

» Les agents qui vont, dans l'intérieur, chercher la marchandise humaine pour les traitants établis sur la côte, sont généralement eux-mêmes des esclaves ; et comme il arrive toujours, — on le voit dans les basses classes de la civilisation, — les opprimés deviennent les oppresseurs les plus cruels de ceux qui se trouvent à leur merci. »

« Que ceux qui désirent l'extinction de la traite des noirs se lèvent, et par leur parole, leur bourse, leur énergie, viennent en aide aux individus à qui cette entreprise peut être confiée.

» Que les personnes qui s'occupent des missionnaires secondent de tous leurs efforts ceux qui travaillent en Afrique, et leur envoient de dignes associés, prêts à vouer leur existence à la tâche qu'ils entreprennent.

» Ce n'est pas par des discours ni par des écrits que l'Afrique peut être régénérée, mais par des actes. Que chacun de ceux qui croient pouvoir y prêter la main le fassent donc. Tout le monde ne peut voyager, devenir apôtre ou négociant ; mais chacun peut donner une cordiale assistance aux hommes que le dévouement ou la vocation mène dans les lieux inconnus.

» Toutefois, je recommanderai à tous ceux que la question concerne, de ne pas s'illusionner. Beaucoup de noms seront ajoutés au martyrologe de la cause africaine ; beaucoup de souffrances devront être subies sans plaintes, beaucoup d'années de pénible labeur acceptées sans faiblesse avant que l'Afrique soit vraiment libre et heureuse. »

---

**Lettre de M. Cameron.** — Au cours de la conférence faite à Londres par Mgr Lavigerie, le cardinal a donné lecture d'une lettre très importante de l'illustre Cameron, explorateur africain, lettre écrite en français et intéressante par l'accord complet qu'elle établit entre les renseignements et les vues des missionnaires français et catholiques et ceux d'un officier anglais et protestant. Voici cette lettre.

*A Son Eminence le Cardinal Lavigerie.*

Monseigneur,

Je vois avec beaucoup de joie que Votre Eminence est venue à Londres pour nous recommander à nous autres Anglais la question de la traite.

Pendant les trois ans que j'ai employés à traverser l'Afrique, j'ai été souvent témoin des maux causés par le commerce des esclaves et, auparavant, j'avais passé quatre ans à faire la chasse aux Dahous arabes, qui portaient les esclaves en Asie.

La plupart de ceux qui pensent encore aujourd'hui aux horreurs de la traite, croient que cette question n'intéresse que le transport des esclaves par mer, et que, sur terre, ils ne sont ni si maltraités ni si malheureux.

Monseigneur, j'ai vu les esclaves à bord des Dahous arabes, accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture, les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés.

Mais cela n'est rien encore, comparativement aux horreurs que l'on voit à terre ; des villages brûlés, des hommes tués en défendant leurs foyers, des provinces entières dévastées, des femmes insultées, des petits enfants mourant de faim, ou, si quelque mère a obtenu d'emporter avec elle son enfant et que le négrier brutal trouve que la pauvre femme ne peut plus porter à la fois son fardeau et l'enfant, c'est ce dernier qui est jeté à terre, et qui a la tête brisée sous les yeux de sa mère.

Des milliers de pauvres gens portent en de lourds fardeaux le butin même que les maîtres cruels ont peut-être volé à ceux qui sont maintenant leurs esclaves, forcés de marcher, même quand ils sont mourants et couverts de blessures, et, en sus de leurs fardeaux, portant des fourches attachées à leur cou.

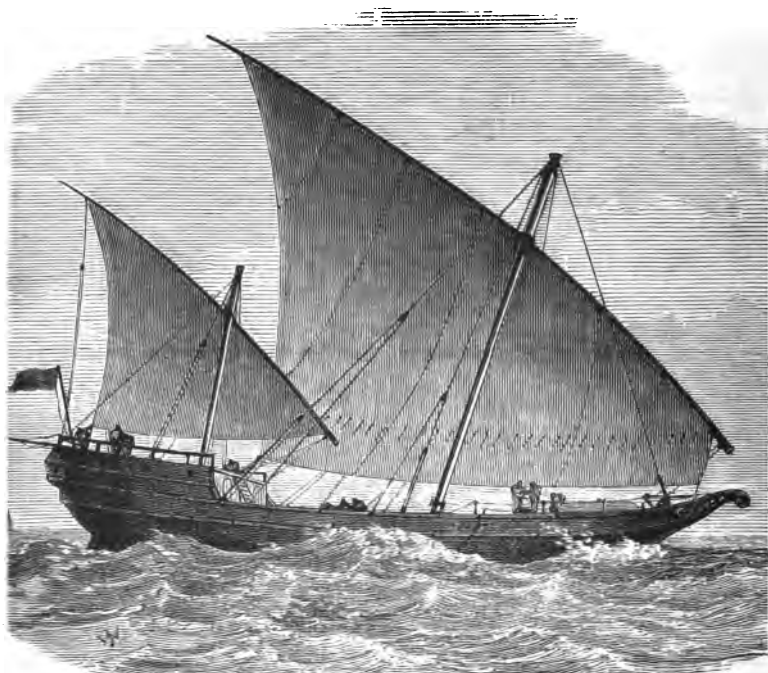
Ces fourches sont de lourdes pièces de bois qui se mettent au cou des esclaves, comme on attache le joug au cou de nos bœufs.

Les arrêts ne leur donnent nul soulagement. Ils sont forcés de construire les abris de leurs maîtres, et ensuite de se coucher, souvent sans manger, au froid et à la pluie. Quand il arrive qu'un pauvre esclave ne peut plus mettre un pied devant l'autre, au lieu d'enlever la fourche qu'il porte au cou, le négrier la lui laisse, de façon à rendre impossible à ce malheureux d'échapper à la mort. Quelquefois, des hommes ou des femmes, laissés de cette manière à côté des chemins, sont dévorés encore vivants par des bêtes féroces, moins féroces néanmoins que ceux qui les laissent périr sans aucun secours.

Quelques-uns de ceux qui veulent défendre la traite de terre, disent que c'est une nécessité pour le commerce de l'ivoire. Je sais bien que plusieurs des commerçants arabes

qui vont chercher l'ivoire en Afrique se font marchands d'esclaves, par suite du manque de bras libres pour porter l'ivoire qu'ils ont amassé. Mais les esclaves employés à ce travail ne sont pas le dixième de ceux que l'on fait aujourd'hui.

**Les négriers**, qui font tant de mal aux missions écossaises et aux commerçants européens du lac Nyassa, ne sont ni Arabes, ni marchands d'ivoire. Ce sont des métis abrutis qui



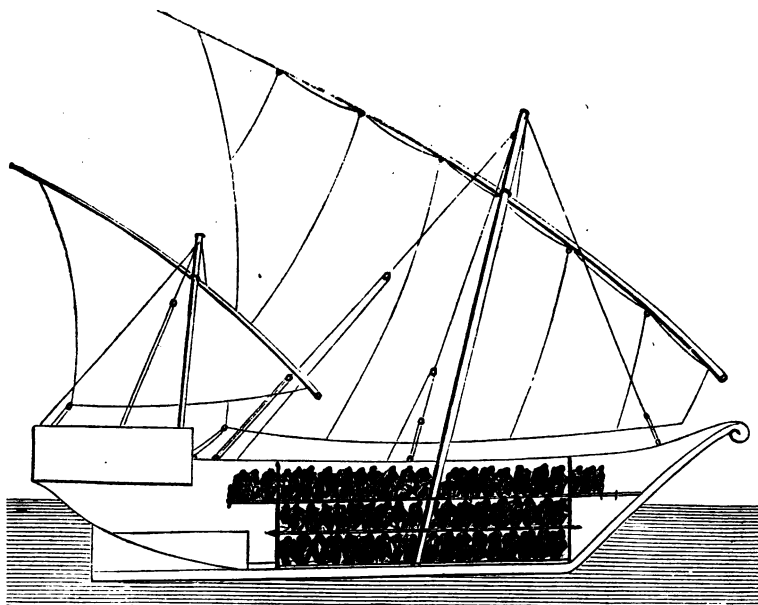
*Dahous ou dhow, boutre ou barque de négrier arabe.*

veulent avoir ces esclaves parce qu'ils peuvent avec eux vivre sans travailler et se donner les plaisirs brutaux dont ils ont l'habitude. Ils trouvent maintenant le moyen de disposer de leur butin humain en faveur de gens qui se sont engagés à trouver des « émigrés libres. » Tous les pays musulmans et quelques-uns des noirs païens achètent des esclaves et ne pensent guère à l'ivoire.

Les esclaves, qui, auparavant, trouvaient un marché

presque libre en Egypte, sont maintenant transportés dans la Tripolitaine et au sud des provinces barbaresques, à travers le Sahara dont les sables sont parsemés de leurs squelettes.

Les grands chefs indigènes, comme Karougo et Muanga, sans même avoir besoin des provocations qui viennent des négriers étrangers, font la chasse aux esclaves sans avoir souvent d'autre raison que leurs caprices. Ainsi **chaque nè-**



*La même, coupe théorique, pour faire voir l'entassement des malheureux esclaves accroupis et cachés entre les planchers.*

**gre veut en posséder un autre**, et l'idée de l'esclavage se mêle au sang africain. Je dois ajouter que tous les systèmes par lesquels on cherche à pallier l'esclavage sont inutiles, que les gens qui y sont assujettis, qu'ils soient appelés « émigrés libres », « apprentis » ou de quelque autre nom que ce soit, sont la même chose sous un autre nom et donnent occasion dans l'intérieur de l'Afrique à la chasse aux esclaves. Si ces systèmes ne sont donc abolis ou changés ra-

dicalement, nous ne réussirons jamais à la supprimer partout. Maintenant, si les gouvernements ne peuvent supprimer la traite de terre par la force, comme le gouvernement anglais l'a fait précédemment sur les côtes occidentales d'Afrique, et travaille encore à le faire dans la mer Rouge et l'océan Indien, **il faut que des gens** de toute religion, de tout pays, de toute nation **s'allient ensemble pour envoyer en Afrique des expéditions** ayant pour seul but l'abolition de l'esclavage.

Quelques-uns (comme les missionnaires) peuvent travailler à ce but par la force morale, mais les autres doivent se servir d'armes matérielles. Si, sur les grands lacs et à quelques autres points de l'intérieur, nous avons quelques petites troupes bien armées et bien disciplinées, **nous parviendrions bientôt à supprimer le transport** des esclaves dans les pays lointains. Jusqu'ici personne n'a rien fait dans ce but, mais **une centaine d'hommes** européens pourraient dominer le lac Nyassa, et il en est de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. L'Allemagne vient de devenir la maîtresse d'une grande région de l'Afrique, mais jusqu'à présent elle ne témoigne aucune volonté de soulager les maux de ceux dont elle est désormais la souveraine.

J'espère que vous, Monseigneur, réussirez à exciter un vif intérêt pour cette question de la traite et que vous parviendrez à trouver le moyen de la supprimer.

*L'homme qui assurera la liberté à la race nègre sera le plus digne serviteur de Dieu que le monde aura jamais vu*  
Agréez, Monseigneur, etc.

LOWETT CAMERON.

## CHAPITRE IX.

### TÉMOIGNAGE DE STANLEY.

#### LA CHASSE AUX ESCLAVES SUR LE HAUT-CONGO. SCÈNES ÉPOUVANTABLES.

Stanley, en descendant le fleuve qu'il découvrait en 1877, avait signalé la nombreuse population des rives du Congo, dans la partie située entre l'embouchure de l'Arouhimi et les Stanley-Falls, au nord de l'Equateur.

En revenant cinq ans après (1882) dans ces parages, il trouve partout la désolation et la mort. Il surprend les chasseurs d'hommes campés avec leur proie, mais seul, au milieu de centaines de brigands, il se sent impuissant à les combattre. Voici le récit des scènes effroyables dont il a été témoin désolé, et qui dépasse peut-être tout ce qui a été écrit sur ce triste sujet. (1)

**Le théâtre des massacres.** — Fendant le flot jaune du Congo, nous avons maintenant devant nous une largeur et une perspective de fleuve beaucoup plus étendues que l'Arouhimi. Là où il n'est pas entrecoupé par les îlots, le Congo se révèle tout entier à la vue, sur une largeur de quatre kilomètres, c'est-à-dire qu'il est assez vaste pour absorber douze tributaires aussi considérables que l'Arouhimi. Et cependant nous ne sommes encore qu'à 2050 kilomètres de la mer et à 1480 kilomètres de Léopoldville.

Fidèles à la tâche que nous nous sommes tracée, nous

---

(1) H. STANLEY. *Cinq années au Congo*. L'auteur relate les travaux de premier établissement des stations au Congo, de 1879 à 1884. Voir notre ouvrage : le CONGO BELGE ILLUSTRÉ.



appuyons sur la rive droite qui est basse, mais pittoresque, grâce à l'ampleur des forêts. Bientôt nous apercevons **une clairière qui a servi autrefois de marché et qui est aujourd'hui complètement abandonnée**. Pourquoi la population ne se sert-elle plus de ce lieu de réunion ? D'où ce changement d'habitudes ?

Voici : des rumeurs sinistres circulent dans la région. **Il n'est bruit que des crimes commis par les maraudeurs Bahoungas** (nom que les indigènes donnent aux arabes, chasseurs d'hommes). Et l'épouvante, la méfiance règnent dans tous les cœurs.

On nous trouve à nous-mêmes un air louche. Les naturels ne sont pas bien sûrs qu'il n'existe point une parenté quelconque entre nous et les féroces chasseurs qui errent, à minuit, sur le grand fleuve et se ruent tout à coup sur la population endormie. Nous portons, comme les brigands, des vêtements d'étoffe ; comme eux nous sommes armés de ces terribles tubes qui vomissent de la foudre et sèment la désolation parmi les hommes. C'en est assez pour nous rendre suspects.

Mais enfin quels sont les misérables qui ont répandu tant de terreur et de deuil dans le pays ? Nous nous rapprochons d'eux sans cesse, voilà qui est clair, et cependant nous ignorons toujours leur origine.

A quatre heures, un second emplacement de marché se présente. Si nous y campions ?... Mais ceux des hommes d'équipage qui sautent à terre avec les câbles d'amarre tombent aussitôt et se relèvent les pieds ensanglantés. C'est que pour défendre le sol de la rive contre les incursions, les naturels y ont planté des tiges de rotin, aiguës comme des pointes d'épingles. Il nous faut donc reprendre notre route et naviguer pendant une heure encore avant de trouver un lieu de campement dans l'épaisse forêt.

Nous passons le lendemain devant le marché bien connu où, en 1877, vendeurs et acheteurs s'arrachèrent brusquement à leurs occupations pour nous attaquer avec une étonnante impétuosité. Ici chaque arbre nous rappelle quelque incident.

Une heure plus tard, nous rencontrons un quatrième

marché qui se dépeuple complètement à notre approche. Mais l'espèce de vapeur moite que répand la grande chaleur du jour obscurcit les choses et nous empêche de distinguer la configuration de l'autre rive.

Un peu plus loin, toutefois, le brouillard s'étant dissipé, nous voyons le terrain s'élever et former de gracieuses éminences boisées qui s'épanouissent au milieu d'un perpétuel printemps ; et çà et là se profilent des bosquets de bananiers appartenant à de minuscules hameaux qui occupent d'étroites clairières. Ces hauteurs se rattachent sans doute aux rives du Bierré, près de Jamboumba.



*H. Stanley, à son premier voyage.*

**La flottille des chasseurs d'esclaves.** — Nous contemplons les îlots, qui recommencent à se montrer au milieu du Congo, lorsqu'il nous semble remarquer au loin *de ces mouvements d'aviron* qui, en soulevant l'eau, lancent des reflets semblables à ceux d'un rayon de soleil sur un miroir. Je braque du côté des îles ma lunette d'approche. Nous ne nous sommes pas trompés. *Il y a là-bas une foule de canots* ; ils sont même si nombreux qu'on les dirait réunis pour un combat. Que signifie cette rencontre ? Ces bateaux sont-ils ceux des terribles Bahoungas ?

L'*En-Avant*, se détachant de la baleinière qu'il a remorquée jusqu'ici, pousse une pointe du côté où l'on aperçoit l'immense flottille. Et nous ne tardons pas à voir une file interminable de canots qui montent le fleuve, en glissant, — en rampant presque, — sous le feuillage des arbres qui ombragent l'eau. La colonne d'embarcations peut bien avoir cinq kilomètres de longueur et j'évalue le nombre des canots à un millier. Les plus nombreuses flottilles, que nous ayons jamais rencontrées, ne sont plus que des pygmées à côté de cette armée de pirogues.

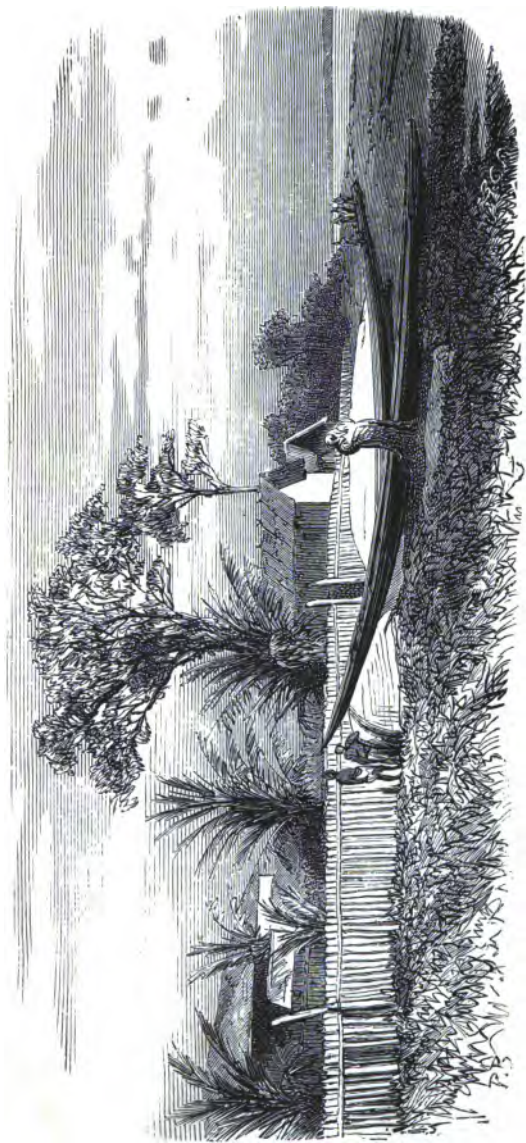
Qu'advierait-il si on nous attaquait ? En supposant chaque barque montée par cinq individus, nous avons devant nous 5000 hommes qui pouvaient facilement nous accabler sous leur nombre, leur armement fut-il de beaucoup inférieur au nôtre.

En pareil cas la véritable valeur réside dans la prudence. Nous n'étions en mésintelligence avec personne, les Bouhangas eux-mêmes qui nous étaient inconnus, ne soupçonnaient pas les sentiments que nous inspirait le bruit de leurs exploits ; bref, nous n'avions aucune raison de préluder à nos labeurs par des batailles. Aussi donnai-je l'ordre à l'*En-Avant* de battre en retraite, et notre flottille se remit en marche parallèlement aux canots entrevus de loin et qu'elle perdit bientôt de vue.

Un orage accompagné d'éclairs et de tonnerre, épilogue habituel des journées brumeuses comme celle-ci, nous obligea à faire halte vers quatre heures et demie. Nous trouvâmes heureusement un excellent abri, où nous passâmes la nuit sans nous ressentir de la tempête.

**Un grand village incendié et désert.** — Le lendemain, nous étions depuis deux heures en chemin, quand le mur de forêts qui bordait la rive présenta une solution de continuité. Je reconnus l'emplacement d'un village que j'avais désigné sur ma carte de 1877, sous le nom de Maouembé.

Mais alors la localité était fortement retranchée derrière des palissades, tandis qu'aujourd'hui il n'y avait plus même la moindre hutte. En nous rapprochant, nous pûmes distinguer les débris de quelques bouquets de bananiers, en



*Une boma, village entouré de palissades. Rives du Congo. Canots indigènes.*

même temps que les traces des sentiers blanchis qui menaient du bord de l'eau à la petite ville ; *mais plus rien ne remuait, plus rien ne vivait en ces lieux.* Les haies, les cônes des poulaillers, et les toitures basses et larges des maisonnettes qui se dessinaient naguère à l'arrière-plan, tout avait disparu. Arrivés à front de l'endroit, nous reconnûmes les signes d'un récent incendie. Le feuillage, et même les troncs argentés des plus hauts arbres, avaient été roussis par quelque chaleur artificielle ; les bananiers, terriblement clairsemés et endommagés, agissaient tristement leur frondaison déguenillée, comme des pauvres implorant l'aumône. Alors nous ralentîmes notre marche, pour contempler à loisir ce tableau et en rechercher la signification.

Six années auparavant, nous étions passés devant cette localité à toute vitesse, sans nous arrêter une fois, voulant déjouer tout projet hostile de la part des indigènes, pour le cas où ceux-ci eussent été mal disposés. Depuis, le village avait cessé d'être, comme s'il n'eût jamais existé qu'en rêve. Que s'était-il donc passé ?

Un peu plus loin, un autre phénomène attira nos regards. Deux ou trois grands canots, dont une des extrémités était fichée en terre, se dressaient tout debout sur la rive, comme des colonnes fondues et creuses, Que pouvait signifier ce fantastique spectacle ? Chacun des canots devait peser, au bas mot, une tonne. Pour soulever pareil poids, il avait évidemment fallu un grand nombre de bras, et des bras robustes encore. Ce n'était point là l'œuvre des nonchalants sauvages aborigènes. Mais alors !... Et bien ! il n'y avait que les **Arabes** qui eussent pu accomplir ce tour de force ; *ces canots, droits comme des sentinelles, trahissaient l'apparition des chasseurs d'esclaves* au-dessous des Stanley-Falls !...

Plus tard, nous apprenons que la ville de Yomburri occupait précédemment ce site aujourd'hui désert.

**Désespoir des malheureux incendiés.** — En attendant, nous ne tardons pas à apercevoir, sur le même côté du fleuve, une nouvelle scène de désolation et de misère. Ici, c'était *une ville entière brûlée*, les palmiers abattus, les bananiers ravagés, et le même étrange spectacle de canots dressés

de toute leur hauteur. Mais il y avait au moins des êtres humains capables de nous fournir l'explication de ces mystères. Environ 200 indigènes se tenaient en effet accroupis sur la berge, devant les décombres. Quelques-uns avaient la tête enfouie dans les mains, d'autres regardaient tristement le vide, d'autres encore, le menton appuyé sur la main, nous dévisageaient d'un air de stupide indifférence.

« La cruauté des hommes s'est abattue sur nous », semblaient-ils dire. « Nous avons tout perdu : biens, bonheur, espérance. Quel mal nouveau pourriez-vous nous faire ? Nous avons tant souffert que vous ne pourriez imaginer des supplices plus cruels ».

Je donnai ordre à Youmbila d'interroger ces malheureux. Alors, un vieillard, qui paraissait accablé de désespoir, se leva et commença à nous raconter l'histoire de leurs malheurs avec une extrême volubilité.

**Récit d'un indigène.** — Le village avait été envahi à l'improviste par une bande d'hommes qui faisaient retentir les ténèbres de leurs clameurs féroces et d'une assourdissante fusillade. **Ces brigands avaient égorgé tous les habitants qui tentaient de s'échapper des huttes en feu ;** pas un tiers de la population mâle n'avait eu la vie sauve, et le plus grand nombre de femmes et d'enfants avaient été enlevés et emportés, Dieu sait où.

— Et dans quelle direction ces malfaiteurs se sont-ils éloignés ?

— Ils ont remonté le fleuve. Il y a de cela huit jours.

— Ont-ils incendié tous les villages ?

— Tous sans exception, des deux côtés de la rivière.

— Et comment sont-ils faits, ces brigands ?

— Ils ressemblent aux noirs que vous avez sur vos bateaux et sont vêtus d'étoffes blanches.

— Bah !... Et quels sont les gens que nous avons aperçus hier près des îles, montés sur des centaines de canots ?

— Ils sont des nôtres. Ce sont les riverains de droite et de gauche qui se sont réunis pour se défendre mutuellement contre toute nouvelle attaque. La nuit ils s'en vont dans les champs chercher leur nourriture ; le jour, ils vivent

dans les îles et tiennent leurs canots constamment prêts, de crainte que les cruels étrangers ne reparassent. Mais vous, que faites-vous ici ?... Allez vous-en ! Tous les étrangers sont cruels (1). Si vous avez besoin d'ivoire, allez en demander aux brigands qui nous ont pris tout ce que nous possédions. Faites-leur la guerre si vous voulez. Quant à nous, il ne nous reste plus rien. »

Et le vieillard, étendant ses mains calleuses et ridées, ponctuait son discours de gestes et d'effroi.

Nous nous remettons en marche en accélérant le plus possible notre vitesse. Désormais nous ne *pouvons plus faire six kilomètres sans rencontrer de lugubres traces de carnage et de destruction*. Partout des arbres calcinés, des canots dressés tout debout, des palmiers couchés sur le sol, des maisonnettes en ruines. A quatre heures de l'après-midi, nous avons compté *douze villages entièrement consumés par les flammes*, et qu'habitaient naguère huit communautés distinctes.

En face de Yavounga sur la rive gauche, est situé le district de Yaporo. Nous nous y installâmes pour examiner le voisinage et, nous aidant de lunettes d'approche, nous pûmes nous assurer que le récit du vieillard ne contenait pas l'ombre d'exagération. Plus une maison n'était visible sur le territoire, jadis si peuplé, de Yaporo, où j'avais remarqué en 1877 une grande ville bâtie sur l'argile rougeâtre de la rive et où des indigènes nous avaient même livré un rude combat au cri de : « *Ya Marioua !* »

Dans la matinée du 17 novembre, nous nous attardions sur la rive à couper du bois, lorsque nous aperçûmes sur le fleuve un objet couleur d'ardoise qui descendait avec le courant. L'*En-Avant* gagna le large, et un de nos hommes arrêta l'épave avec une perche à sonder. Horreur ! c'étaient **deux cadavres de femmes liées ensemble** par une corde !... Et à en juger par l'état des deux corps, le drame ne remontait qu'à douze heures au plus !...

---

(1) Cette assimilation des blancs avec les Arabes dans l'esprit des indigènes de cette région, explique pourquoi Stanley eut à soutenir tant d'attaques de leur part à son premier voyage.

**Le camp des traitants arabes.** — Tout en cherchant à nous expliquer ce crime atroce, nous continuâmes à longer la rive, jusqu'à l'extrémité supérieure de la courbe que décrit le fleuve au-dessus de Yavounga. A peine eûmes-nous contourné ce croissant que nous vîmes une masse d'objets blancs amassés devant le débarcadère d'un village. A l'aide de mes jumelles, je reconnus des groupes de tentes. *Nous avions rejoint les Arabes de Nyangoué.*

Ces Arabes étaient évidemment en force, car leur camp, entouré d'une palissade improvisée, occupait un vaste espace de terrain.

Nous nous formons en ligne et continuons à avancer. A notre approche un véritable remue-ménage se produit sur la rive. Une multitude d'hommes, gesticulant avec animation et en proie à une surexcitation visible, s'assemblent sur la berge. On aperçoit un grand nombre de canots amarrés au débarcadère et dont la présence explique toutes les nocturnes incursions dont nous venons de contempler les tristes effets. Ces gens sont évidemment descendus de Nyangoué par les Stanley-Falls.

*Une lutte terrible se livre en moi. Pendant un instant, je me sens irrésistiblement poussé à châtier les auteurs de tant de massacres et de forfaits.* Le souvenir des maisons veuves de locataires, des habitants arrachés à leurs demeures, et de ce pauvre vieillard si éloquent en sa douleur, et de ces cadavres de femmes pourrissant au milieu du fleuve, — ce souvenir affreux semble avoir une voix et *crier vengeance.*

Et cependant la réflexion me vient. De quel droit me ferais-je le justicier de l'Afrique ? Et à quoi bon faire justice ? Tous ces crimes diaboliques sont consommés, les cendres des habitations brûlées se sont refroidies ; le sang répandu a déjà séché sur le sol. Pourtant !... pourtant, les captifs sont toujours entre les mains de leurs ravisseurs, il y a encore là des douleurs toutes fraîches à soulager, des larmes dont la source est loin d'être tarie. D'ailleurs à quoi nous servira plus tard cette fertile région, si nous souffrons que les barbares viennent la dévaster, la mettre à feu et à sang, la dépouiller de toutes ses richesses ?



Mais j'ai beau raisonner et chercher à m'exciter moi-même à la vengeance. Ma conscience me dénie toute autorité, et m'interdit formellement le rôle de censeur, de juge et de bourreau. Je ne représente aucun gouvernement constitué ; les deux parties sont censées être dans les meilleurs termes avec moi ; les forts ont exterminé les faibles, mais je n'ai pas mandat d'intervenir. Ah ! si j'avais surpris les malfaiteurs en flagrant délit. Assister à des crimes aussi affreux, sans s'y opposer, c'est s'en faire complice. Mais le drame était maintenant un fait accompli, et je n'étais pas fondé à m'ériger en tribunal vis-à-vis des coupables.

D'ailleurs j'étais impuissant.

Nos bateaux ayant, selon la coutume, annoncé leur arrivée par quelques coups de fusils simplement chargés à poudre, les Arabes nous répondirent par des salves analogues et, nous abordant en canots, nous saluèrent dans la langue « souahili », — langue de la côte orientale d'Afrique ; -- nous répondîmes par des paroles de paix.

Débarqués, nous établîmes notre camp un peu au-dessous du camp arabe ; et quelques minutes plus tard nos employés zanzibarites échangeaient force poignées de mains avec les Manyémas, esclaves d'Abed-ben-Alim, qui avaient envahi et ravagé la région pour en rapporter de nouveaux esclaves et de l'ivoire à leur maître.

Cette horde de bandits — car elle ne méritait pas d'autre nom -- opérait sous le commandement de plusieurs chefs, dont Karéma et Kibourouga étaient les principaux. Elle avait quitté, seize mois auparavant, la ville de Ouané Kiroundou, située à environ cinquante kilomètres de Vinya-Njara.

**Etendue de la dévastation.** — Pendant onze mois, la bande avait mis à sac toute la région qui s'étend entre le Congo et le Loubiranzi, sur la rive gauche. Et elle s'était engagée à faire la même monstrueuse besogne entre l'Arouhimi et Ouané Kiroundou. En étudiant ma carte, je découvre que la région dévastée, sur la rive droite et la rive gauche, occupe une superficie de plus de 55,000 kilomètres carrés -- soit le double de l'étendue de la Belgique, 3,200 kilomètres

carrés de plus que l'Irlande — et qu'elle a une population d'environ *un million d'âmes*.

A l'époque où elle avait quitté Kiroundou, la bande se composait de 300 hommes, armés de fusils à pierre ou de fusils se chargeant par la culasse ; et elle était renforcée d'autant de femmes et d'enfants. Après avoir consacré toute la matinée aux cyniques récits de leurs aventures, ces misérables me laissèrent voir, dans l'après-midi, la moisson humaine qu'ils avaient faite.

**Le parc de bétail humain.** — Leur camp était établi à environ 125 mètres du nôtre et protégé par une haie construite avec les débris des maisonnettes de Yangambi, brûlées par eux. Au milieu de l'enclos, s'élevaient des rangées de hangars qui couvraient un espace d'une centaine de mètres, et devant le débarcadère je comptais cinquante-quatre canots capables de contenir, selon leur dimension, de dix à cent personnes chacun. Le camp est littéralement bondé de monde. *De tous côtés, des groupes de noirs, immobiles ou errant, silencieux et mornes*, tranchant sur les costumes blancs des Arabes ; on aperçoit sous les hangars *des corps nus*, étendus dans toutes les postures ; d'innombrables rangées de jambes, appartenant à des malheureux endormis ; des petits enfants dont les formes naissantes indiquent encore à peine leur sexe ; et çà et là *un troupeau de vieilles femmes* entièrement nues, ployant sous des paniers de charbon, ou des tas de cassave ou de bananes, et conduites par deux ou trois bandits armés de carabines.

En examinant le tableau de plus près, je m'aperçois que la plupart de ces infortunés sont *chargés de chaînes* ; les jeunes gens ont autour du cou des *carcans*, que des anneaux retiennent à d'autres carcans, de sorte que les captifs marchent par groupes de vingt. Les enfants de plus de dix ans ont les jambes attachées par des *anneaux de cuivre* qui gênent tous leurs mouvements, les mères par des *chaînes* plus courtes qui festonnent leur sein et y maintiennent les enfants en bas âge. *Pas un homme adulte parmi ces prisonniers.*

De toutes parts, les reliques de cent incursions jonchent le sol. Ce sont : des tambours, des lances, des sabres, des cou-

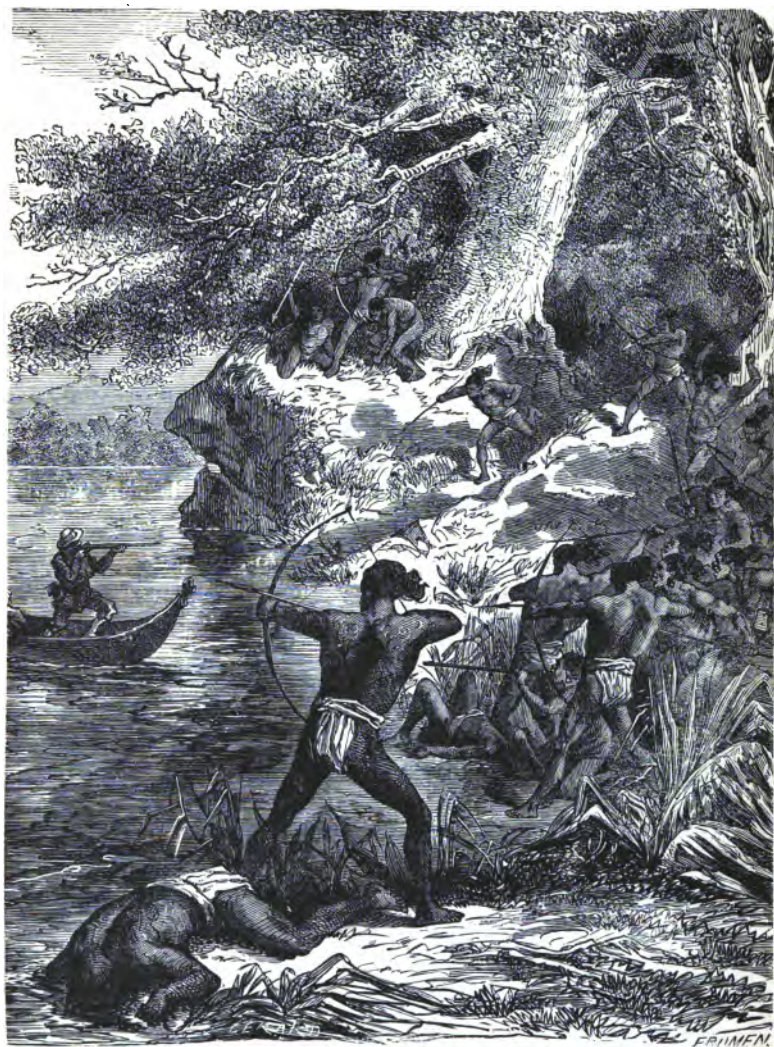
telas, des assagaies, des arcs, des flèches, des ustensiles de fer de fabrication indigène, des avirons, des cornets à bouquin en ivoire, des idoles de bois, des perles, des vêtements de médecins-fétiches, des filets de pêche de toute grandeur, des boucliers de bois ou de jonc, grands comme des portes de cabanes, des paniers, des gourdes, des pots à bière, des outils, des canots, des habits d'herbes sèches, — *une dépouille complète de village aborigène.*

Tout cela est répandu pêle-mêle ou empilé sur le sol, avec des tas de cassave ou de bananes, et au milieu des malheureux noirs accroupis. Pas un demi-mètre carré de terrain qui ne redise l'histoire des rapines exercées par les barbares.

Quant à moi, tout en cherchant à dissimuler les sentiments d'horreur que m'inspirait un tel spectacle, **j'étais au milieu de tout cela comme dans un rêve**, et me figurais les bandits se glissant furtivement, la nuit, dans les villes vouées à la destruction, s'avancant à pas de loup au milieu d'un silence à peine interrompu, çà et là, par le chant lointain des cigales ou le coassement des grenouilles ; puis s'élançant sur les cabanes en brandissant leurs torches allumées, en répandant partout les flammes de l'incendie, en mitraillant les troupeaux affolés et désarmés d'indigènes, arrachés à leur sommeil pour être plongés aussitôt, après une agonie d'une minute, dans l'infini sommeil des morts.

Et j'aurais voulu être seul et pouvoir prendre ma tête dans mes mains, et réfléchir longuement à la ruine subite qui s'était ainsi abattue sur Bandou, Yomburri, Yangambi, Yaporo, Yakousou, Oukanga, Yakondé, Itouka, Yaryembi, Yarouché, Isangi et bien d'autres villages encore.

De leur propre aveu, les ravisseurs d'esclaves **n'ont actuellement avec eux que 2300 captifs**. Et cependant ils ont parcouru comme un fléau, tuant et détruisant sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, un pays aussi étendu que l'Irlande ; **118 villages**, représentant quarante-trois communautés plus vastes, **ont été ravagés**, et cette œuvre d'extermination n'a rapporté aux exterminateurs que 2300 esclaves, femmes et enfants, et environ 2000 défenses d'ivoire. La quantité de lances, de sabres, d'armes de toute espèce, qui



*Un explorateur poursuivi par les sauvages.*

font partie du butin, indique que des milliers d'hommes adultes sont morts en combattant. En supposant que chacun des 118 villages n'ait eu qu'une population de 1000 personnes, les Arabes n'en ont enlevé que deux pour cent, et en faisant la part des accidents qui surviendront pendant le voyage de Kiroundou et de Nyangoué, des effets qu'exerceront les tortures de la captivité, et les maladies épidémiques engendrées par la malpropreté et les privations, on peut calculer que ces sanglantes aventures n'auront donné qu'un **bénéfice de un pour cent** à leurs tristes héros.

Ces misérables m'assurent que plusieurs convois d'esclaves, tout aussi nombreux que celui-ci, sont déjà arrivés à Nyangoué. **Cinq expéditions** sont venues et reparties avec un butin de captifs et d'ivoire, et ces cinq expéditions ont épuisé et vidé le vaste territoire au milieu duquel nous voyageons. Pour le moins, **les brigands ont captivé 10.000 esclaves**. Et la moitié de ceux-ci ayant péri en route, il n'en est arrivé à Nyangoué, Kiroundou et Vibondo, que 5000 environ, soit un demi pour cent de la population. Et que de sang versé, que d'existences brisées, pour obtenir ce résultat ! Dressons cet affreux bilan :

**Calcul effroyable.** — Dans les 118 villages mentionnés plus haut, les Arabes ont fait 3600 esclaves. Il leur a fallu tuer pour cela 2500 hommes adultes pour le moins, et, de plus, 1300 de leurs captifs ont succombé en route au désespoir et à la maladie. Etant donnée cette proportion, la capture des 10,000 esclaves par les **cinq expéditions d'Arabes n'a pas coûté la vie à moins de 33,000 personnes !...** Et encore, quels esclaves que ceux que je vois là enchaînés, et pour lesquels frères, pères et maris ont répandu leur sang !... De faibles femmes, de tout petits enfants !... Pour jeter dans les fers un garçon de quatre ans, on a sacrifié des familles entières de six personnes !

Telles sont les réflexions qui nous accablent devant ce terrible spectacle. A tout instant, le cliquetis des fers écorche nos oreilles, tandis que le regard saisit les pénibles mouvements d'une main qui cherche à desserrer un carcan, ou d'un pied s'agitant nerveusement pour secouer la douleur produite

par une chaîne qui s'enfonce dans les chairs. Et on n'imagine pas les rances odeurs de ces troupeaux d'esclaves accroupis dans l'ordure. L'air en est empesté. Comment des malheureux, liés ensemble par vingtaines parviendraient-ils à se débarbouiller, à donner le moindre soin à leurs personnes ?

Seules, les vieilles femmes jouissent d'une certaine latitude. On les amène dans les champs pour récolter de la cassave et cueillir des bananes, sous l'œil d'un carabinier, prêt à tenir en respect l'indigène qui s'aviserait de venir venger ses frères. Les victuailles que rapportent ces malheureuses sont maigres. On les jette à terre en tas devant les groupes de *captifs affamés, qui se les disputent comme des chiens*. La plupart des prisonniers sont enchaînés depuis plusieurs mois. *Leurs os qu'on voit saillir semblent vouloir percer leur peau flétrie*, et les yeux démesurément grandis par la souffrance, ressortent au milieu des faces caves et décharnées, comme autant de muets appels à la pitié, à la clémence.

**Les bourreaux.** — Et pourquoi cet immense sacrifice d'existences, pourquoi cette abominable servitude ? Parcequ'il y a quelque part un vieil Arabe, un loup à face humaine, qui a des instincts sauvages à satisfaire. Ce vieux scélérat a voulu avoir des esclaves pour les vendre à d'autres Arabes, et se trouvant possesseur d'une assez grande quantité de fusils et de poudre, il a armé 300 hommes et les a lâchés sur l'intérieur de l'Afrique, comme un gentilhomme européen met des carabines entre les mains de ses hôtes, pour tuer le gibier de son parc. Si l'on évalue à trois litres le sang versé par chaque victime de cette campagne de meurtre, on constate que *ce seul Arabe a fait répandre 12,950 litres de sang humain*, de quoi emplir une citerne où l'on noierait facilement le chef des assassins et toute sa bande !

Je m'explique maintenant la peur que manifestaient les Basokos du Biyerré, en apprenant que nous nous disposions à monter le Congo. Le nom de « Bahoungas » donné par eux aux envahisseurs, était un nom quelconque inventé pour désigner les bandits. Et ils espéraient que nous nous trouverions aux prises avec ces Bahoungas, et que nous nous

entredétruirions, de façon à délivrer d'un coup le Congo de tous les étrangers, — amis ou ennemis — qui s'y aventurent.

Nous échangeâmes des présents avec Karema et ses sanguinaires acolytes qui mirent à notre disposition des guides, chargés de nous servir d'interprètes aux Stanley-Falls ; puis, impatients de quitter ces lieux maudits, nous nous rembarquâmes le 28 novembre, à destination des cataractes.

---

## CHAPITRE X.

### TÉMOIGNAGE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS.

En 1878, il y a donc une dizaine d'années, le cardinal Lavigerie, à la demande du Souverain-Pontife, envoya des Missionnaires d'Alger (1) évangéliser les régions de l'Afrique récemment explorées. Plusieurs caravanes de missionnaires prirent la voie de Zanzibar, Bagamoyo, Tabora, sous l'escorte de chefs arabes, notamment du fameux Tippo-Tip lui-même, et se dirigèrent vers les Grands Lacs. Ce sont les seuls français qui, même jusqu'à nos jours, aient pénétré dans ces lointains parages. Aujourd'hui 45 de leurs membres dirigent 11 stations formant 4 vicariats apostoliques.

Le premier est le vicariat du lac VICTORIA-NYANZA, dont la principale résidence est *Roubaga*, la capitale même du cruel Mouanga, fils de Mtésa et roi de l'Ouganda.

Le second est celui du HAUT-CONGO (belge) dont les résidences, situées sur la rive occidentale du Tanganika, sont : *Kibanga*, au nord-ouest, et *Mpala*, à l'ouest.

Le troisième est celui du TANGANIKA, rive orientale, avec la ville célèbre d'*Oudjiji* et la station de *Karéma*.

Le quatrième porte le nom de Mission de l'OUNYANYEMBÉ,

---

(1) La Congrégation des Missionnaires d'Alger, dits *Pères Blancs*, fut fondée vers 1868 par Mgr Lavigerie. Elle compte actuellement 200 membres; 12 Pères ont été martyrisés au Sahara et dans l'Afrique centrale. — Son noviciat général est à la *Maison Carrée*, près d'Alger; plusieurs succursales sont à Lille, pour le nord de la France; à Woluwe, près Bruxelles, pour la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. La Procure générale est à Paris, rue du Regard, 11.

Les *Pères Blancs* portent une tunique blanche (la gandourah arabe), parfois aussi le burnous, manteau blanc. Ce costume africain les a rendus populaires parmi les arabes, dont plusieurs d'entre eux parlent la langue.



ayant une résidence à *Tabora*, grand marché d'esclaves, et deux autres à *Kipalapala* et *Kamoga*.

Les missionnaires français sont donc à même d'observer les effets de la traite et parfois de soulager les malheureux noirs ; c'est pourquoi nous joignons ici leur témoignage à celui des explorateurs anglais.

# I. EXTRAITS (1) DU JOURNAL DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

« **La caravane d'Arabes** qui, depuis plus d'un an, fait son commerce dans le Marungu, est passée chez nous malgré les appréhensions du chef de cette caravane. *Il me donna un enfant* pour sa bonne venue et *je pus racheter treize enfants*, de tout petits enfants qui ne pouvaient suivre la marche et qu'on devait porter, ainsi que les malades et que *pour quelques sous* on nous laissait. On aurait bien voulu notre bateau pour aller sur le lac, au moins jusqu'à l'Uguha, mais il nous est impossible de nous prêter à un tel commerce... Encore **cent cinquante créatures humaines** qui suivent, la chaîne au cou, le chemin si rude de l'esclavage. Plusieurs autres caravanes, qui étaient aussi dans le Marungu à y faire leur boue de neige, sont également passées par ici. Tipo Tipo doit y revenir aussi avec Kampa Kampa son frère, celui-là même qui a conduit la caravane de nos Pères, avec Mohammed ben Raffan ; ils doivent y faire une grande guerre. »

« On devrait bien, dans les pays d'Europe où l'on veut abolir le commerce arabe, aller un peu plus vite, dire un peu moins de paroles et agir un peu plus : ce ne sont pas les paroles qui guériront cette plaie, mais les actes. Congrès, conférences, meetings, partout on péroré ; on parle bien, si vous voulez ; mais au loin et sur les lieux de l'intérieur de l'Afrique, où l'on a eu vent de tout cela, on s'agite et on augmente la traite sans qu'il y ait personne pour s'y opposer. »

---

(1) Cités comme pièces justificatives au Discours du Cardinal Lavigerie à Saint-Sulpice. Les faits se rapportent aux années 1880-83.

.....« Mzovera, instrument fidèle entre les mains de l'Arabe Zed de Tabora, occupé depuis plus d'un an à dépeupler le Marungu, se trouve cette fois, malgré ses appréhensions, forcé de traverser notre petit territoire avec son triste butin, fruit de ses exploits. Rencontrant dernièrement un de nos hommes, il lui fit part ouvertement de ses craintes et de son désir de suivre une autre route, craignant d'étaler à nos yeux ses captures humaines. Son butin se compose d'ivoire et d'esclaves; ces derniers au nombre de *deux cents : femmes, hommes et enfants, se trouvent enlacés dans de longues chaînes comme des grains de chapelet.*

« Caravane lourde, dit Mzovera, à nulle autre pareille; douze jours chez Kyula; neuf chez Katela; il devra rester vingt et un jour chez nous avec des gens épuisés par la fatigue, les mauvais traitements et le manque de nourriture. Dans le but d'abrèger son voyage et ses dépenses, il aurait voulu louer nos bateaux pour conduire ses esclaves à Ujiji, comptant également que *son monde, souffrant du mal de mer, économiserait la nourriture*; nous nous sommes refusés avec indignation à son honteux stratagème. Il fut donc dans la nécessité de nous céder une partie de ses esclaves, ne pouvant leur procurer la nourriture qui leur était strictement nécessaire pour ne pas succomber d'inanition.

Nous avons pu racheter ainsi onze enfants dont deux sur le point de mourir, réduits à l'état de *squelettes*: aussi avons-nous pu nous les procurer *pour sept francs*.

» Très volontiers nous nous entretenons avec les plus grands qui nous donnent les détails les plus navrants sur leur existence. Dans leur ingénuité enfantine, ils nous disaient: « Ces *Wangwana* (1) nous brisent les jambes, ils nous prennent pour nous faire mourir de faim, marcher sur les pierres; nous n'en voulons plus. Nous voulons rester ici chez le blanc, nous y sommes si bien; au moins nous pouvons manger. »

Un pauvre petit qui avait certainement été pris à la ma-

---

(1) Les Wangwana (Ouanguanas) sont des nègres de Zanzibar, engagés comme soldats ou comme porteurs, par la plupart des caravanes européennes ou arabes dans l'Afrique. Ils servent aussi bien les missionnaires et les explorateurs que les chasseurs d'esclaves.

melle (il peut avoir de deux à trois ans) disait à l'un de ses camarades : « Il faut nous échapper et repartir auprès de notre mère ; » il doit être à sept ou huit jours de chez lui. Son petit camarade vint immédiatement m'avertir : « Kabwilé veut se sauver, » me dit-il. — Le P. Moinet le consola de son mieux. « Attends un peu, mon enfant, lui dit-il, les pluies sont encore abondantes, les rivières sont fortes et les chemins mauvais. — Mama ! Mama ! nataka mama : maman, maman, je veux maman. — Il est trop tard aujourd'hui, lui répond le Père, et puis, si tu pars, les Wangwana vont encore te prendre et te faire souffrir, alors tu ne pourras plus voir ta maman ; si tu restes avec moi, tu la reverras, et les Wangwana ne pourront plus te faire de mal. » L'enfant finit par se rendre aux raisons du P. Moinet et par se calmer.

« Tout ce petit monde nous fut cédé uniquement parce qu'il encombra la caravane ; sans cette raison nous n'aurions pu les racheter ; à Ujiji, ils auraient été vendus plus chers. Pendant son séjour, Mzovera ne manqua pas à la visite du matin. D'ailleurs, outre la politesse dont les Arabes sont parfois prodigues, la visite était gratuite : aussi se faisait-il suivre de vingt ou trente malades qui tous recevaient les soins du P. Moinet. »

«..... Je viens au triste spectacle que j'ai en ce moment sous les yeux. La caravane que nous avons actuellement sur notre territoire se compose non seulement d'enfants cruellement arrachés à l'affection de leurs parents, mais aussi de vieillards qui se voient forcés de partager les tortures d'un enfant, d'un petit-fils peut-être. La jeunesse est méprisée, la vieillesse outragée, l'infirmité même ne trouve pas grâce dans le cœur de ces cruels barbares, qui, les confondant tous, leur font endurer les mêmes souffrances en leur tenant les jambes fortement serrées dans de gros morceaux de bois percés. »

«..... *Quels crimes ont donc commis ces enfants*, ces pauvres vieillards, dit le P. Moinet à Mzovera, le chef de la troupe esclavagiste. — Ils se sauveraient, répond Mzovera. — Mais

alors pourquoi retirer ces pauvres gens de leur pays ? Pourquoi ne pas les y laisser mourir en paix ? — Pour en tirer un bénéfice en les vendant. — Mais quel bénéfice tireras-tu de ces vieillards avancés en âge, sans force, qui, peut-être, trouveront la mort pendant le trajet ? Pas un de tes esclaves n'arrivera au terme si tu les privés ainsi de nourriture : deux sont déjà morts chez nous ; de plus, pour une somme dérisoire nous t'avons racheté d'autres mourants. Pourquoi ne soignes-tu pas mieux tes esclaves ! — Comment veux-tu, lui répond Mzovera, que des gens qui n'ont qu'une maigre ration, et une seule encore par jour, puissent engraisser. »



*Les Rougas Rougas, incendiant, traquant les indigènes jusque dans leurs cachettes souterraines.*

» J'avoue que mon cœur se fendit de pitié pour ces pauvres esclaves, et d'indignation envers ce cruel traitant. Quand donc le règne pacifique de Notre-Seigneur viendra-t-il rendre à ces pauvres peuples la dignité qu'ils ont perdue !

« Dans nos pays du centre de l'Afrique, on redouble de fureur, on vole, on pille, on enchaîne, on est sur le point de voir des pays entiers anéantis et réduits en immenses déserts.

Le Manyéma est traversé en tous sens, pressuré jusqu'à la dernière goutte ; à Mtowa, débarcadère du Manyéma, **il n'y a pas de jour où les bateaux ne chargent des centaines d'esclaves**. Le Marungu est aussi traversé en tous sens avec d'autant plus d'acharnement que la race des Maringa, des Watana, des Malemba reçoit une bonne rémunération, et, dans l'espace de moins de deux mois, nous avons vu passer à notre station plus de **quatre cents esclaves** : c'est le **signe d'une agonie prochaine.** »

..

« Mzovera part avec sa caravane ; nous demandons aux enfants que nous lui avons rachetés s'ils veulent partir avec leur ancien maître. « *Rawe, Rawe*, non, disent-ils, nous restons avec toi, ici. »

» Pour remplacer Mzovera, il arrive ce soir une *seconde caravane et un bateau très chargé*. On fait descendre une partie des esclaves sur le rivage, encore des chaînes, des cangues ; mais on hésite à faire sortir les enfants, on pousse le bateau au large et à l'ancre. « Les blancs sont là, dit le chef de la caravane, ils nous voient, nous ne descendrons les enfants qu'après leur départ. »

« Nous étions en effet sur un petit tertre qui surplombe le port. Le spectacle de ces caravanes d'esclaves revêt toujours la même forme de tristesse : c'est la force qui prime le droit, même celui de vivre ; c'est la souffrance étalée sous toutes ses formes plus lugubres les unes que les autres ; c'est le sentiment naturel le plus pur méprisé ; c'est la famille brisée, l'amitié rompue ; c'est l'image de la mort s'avancant à pas comptés. Ils sont cependant troublés par le passage des Wangwana (Zanzibarites) qui aiment le pays pour les esclaves ; car, outre que l'esclave Marungu est à bas prix, on l'estime comme travailleur. Il y a aussi un autre sujet de trouble causé par la présence de quelques Ounyamouézi qui sont venus dans ces contrées pour chasser l'éléphant, s'y sont établis et ont voulu imposer leur autorité en combattant et en frappant d'impôts les indigènes, qui les détestent. »

## II. — MISSION DE KIBANGA, COTE OUEST DU TANGANIKA.

*Lettre du P. Moinet, adressée à S. E. le cardinal Lavignerie. (1)*

Kibanga, 3 Décembre 1887. Fête de S. François-Xavier.

*Eminence....*

**Les brigands.** .... La matinée se passe comme à l'ordinaire. Vers midi nous commençons à voir sur les collines qui entourent notre station des nègres qui semblent fuir en se dirigeant vers notre *tembé* (2). Les premiers arrivés nous apprennent qu'un chef métis esclavagiste (3) de l'est du Tanganika vient fondre sur la contrée. Beaucoup d'indigènes éloignés de la Mission se sauvent chez nous, avec tout ce qu'ils possèdent.

Tout d'abord nous croyons que ce n'est qu'une fausse alerte comme il en arrive souvent dans ces contrées, mais vers trois heures nous voyons défiler au loin, vers l'est, une troupe de métis et de nègres armés, sur les hauteurs qui se trouvent en deçà de la rivière Louvou, limite du terrain de notre Mission. Tous nos néophytes fuient en toute hâte chez nous.

En effet, ce sont les soldats de Mohammed, qui viennent faire leur razzia, comme ils en font dans tous les pays qui nous environnent ; nous apprenons qu'ils viennent de saisir deux de nos enfants. Aussitôt toutes les mesures de prudence sont prises ; le *tembé* est fermé et des munitions sont distribuées aux nègres de notre village, dont une vingtaine vont

(1) Extrait du journal manuscrit de la mission de Kibanga (CONGO BELGE)

(2) Le *tembé* est une vaste enceinte en pisé qui entoure la maison des Missionnaires et est destinée à donner asile à leurs nègres en cas de péril. On dit aussi *boma*.

(3) La plupart des esclavagistes qui font avec leurs troupes infernales la chasse à l'esclave sont des métis de nègres et de musulmans arabes, qui n'ont eux-mêmes de musulman que le nom, et dont la cruauté est proverbiale dans toute l'Afrique : « Dieu a fait les blancs, disent les indigènes, » Dieu a fait les noirs, mais c'est le démon qui fait les métis. »

avec le T. R. P. Supérieur et le Père Vyncke au-devant des pillards pour les arrêter et leur demander compte de leur invasion sur le terrain de la Mission, pendant que les autres, avec le P. Guillemé et le F. Jérôme, gardent la maison et rassurent les fugitifs. Arrivée à environ 250 mètres de notre enceinte, notre avant-garde se trouve en présence des *Rouga-Rouga* (1) qui ont passé, *drapeau rouge en tête*, à travers les villages, fait main basse sur tout ce qu'ils ont trouvé, choses et gens, et sont en train de poursuivre quelques fuyards éperdus dans les hautes herbes d'une vallée.

On leur crie de s'arrêter, de venir parlementer, de dire pourquoi et de la part de qui ils viennent, mais, au lieu de répondre, ils changent de direction et vont vers un autre village du côté du Tanganika. Mais bientôt des renforts arrivaient aux brigands ; une bande d'une cinquantaine d'hommes sort du côté des collines du Louvou et vient se joindre à l'avant-garde.

**Etat de siège.** — Nous étions alors à une dizaine de minutes de la maison. Ne voulant pas commettre l'imprudence de nous éloigner davantage, et voulant empêcher les chasseurs à l'homme d'entrer dans notre enceinte, — ce qui serait arrivé certainement sans cette première sortie, — le Père donne le signal de se replier. La retraite s'effectue en bon ordre. Grâce à l'arrivée de quelques-uns de nos nègres chrétiens envoyés par le R. P. Provicaire, qui faisaient entendre le feu de la fusillade, les *Rouga-Rouga* n'osèrent pas poursuivre nos tirailleurs qui rentrèrent tranquillement dans la Boma (tembé) sans être inquiétés. Durant ces premiers incidents tous les pauvres sauvages du pays qui avaient confiance en nous (d'autres s'étaient enfuis sur le lac ou dans les hautes herbes) étaient venus se blottir sous nos ailes protectrices, bien assurés qu'au dehors ils seraient, comme toujours, pris comme esclaves ou massacrés impitoyablement.

La panique était grande parmi les femmes et les enfants

---

(1) *Brigands*. C'est le nom que portent dans la langue indigène ces bandes d'esclavagistes. *Rouga-Rouga* signifie aussi simplement les soldats, les soudoyés.

de nos chrétiens, mais ils avaient confiance en Dieu et ils priaient. Les enfants de l'orphelinat disaient le chapelet à la chapelle, les femmes récitait en pleine cour du tembé toutes les prières de leur répertoire. Les hommes de nos villages chrétiens reçurent d'abondantes munitions, mais ordre était donné de ne pas sortir et de s'en tenir à défendre l'accès de notre *boma* en cas de nouvelle attaque et à brûler jusqu'à la dernière cartouche à travers les meurtrières de notre enceinte heureusement terminée, plutôt que de laisser tomber entre les mains des brigands arabes, les femmes et les enfants dont nous avons racheté les corps et les âmes, ainsi que les pauvres indigènes qui cherchaient leur salut chez nous. En attendant, nous essayons de parlementer avec l'ennemi, de savoir si vraiment Mohammed, qui se disait notre ami, a commandé à ses gens de piller la Mission, s'il n'a pas reçu d'instructions du sultan de Zanzibar pour nous respecter.

L'effectif de notre personnel dans notre enceinte murée se composait d'environ cent hommes armés de fusils (dont une dizaine à tir rapide mais avec peu de cartouches), près de deux cents sauvages avec des lances, de trois à quatre cents femmes et autant d'enfants y compris notre orphelinat, total : environ mille personnes.

Nous voilà donc sur le qui-vive et à garder notre colline, nous mettant nous-mêmes sous la garde de Dieu.

**Pillages.** — Mais la nuit approche ; les Wangwana ne trouvant plus personne sur leur passage occupaient sans coup férir les villages environnants, et immédiatement ils se mettaient à faire main basse sur tous les objets qui se trouvent à leur portée. Nous les voyions du haut de notre butte attraper les volailles, arracher les cultures et voler tout ce qu'ils trouvent dans les cases, et que les pauvres habitants n'ont pu emporter dans leur fuite précipitée. Nous aurions pu les inquiéter dans leur pillage en leur envoyant quelques projectiles avec les fusils à longue portée, mais nous préférons savoir enfin à quoi nous en tenir pour nos chrétiens et parlementer avec eux. Ils répondirent à notre appel cette fois-ci et dirent qu'ils étaient bien les hommes de l'Arabe Mohammed et que leur chef de troupe n'allait pas tarder



d'arriver. En effet, ce lieutenant arriva vers six heures et demie, et ne pouvant venir lui-même jusque près de nous, à cause d'un mal de jambe vrai ou prétexté (on ne sait trop ce qu'il faut croire quand un Mgwana parle), il nous envoyait un billet pour nous dire que son maître avait reçu de Saïd Bargash des instructions pour ne pas piller chez les blancs, et que sa troupe venait simplement battre les nègres du pays. En même temps il nous envoyait une femme indigène (la belle-mère d'un de nos chrétiens) qui avait été capturée dans un des villages, et nous disait que le lendemain, de bonne heure, on arrangerait bien toutes les affaires.

Enfin, nous savons à quoi nous en tenir pour nos gens, et nous les rassurons en leur disant de bien prier pour qu'il n'y ait pas de guerre ; mais nous faisons bonne garde avec nos hommes et prenons toutes les précautions possibles pour être à l'abri d'un coup de main ou de la trahison, dont ces sauvages métis mahométans seraient bien capables.

**Parlementaires.** Dimanche, 4 décembre. — Dieu soit béni ! La nuit a été calme, les sentinelles n'ont rien eu à signaler, aucune alerte n'est survenue. Nous disons nos messes de bon matin, ajoutons un Pater et un Ave à la prière pour demander à la Sainte Vierge, Saint Joseph, Saint Michel et tous nos anges gardiens de nous tirer d'embarras ; puis, vers sept heures, le T. R. P. Provicairé et le Père Vyncke vont trouver le chef dans son campement, un de nos hameaux abandonnés dans l'invasion d'hier. Ce lieutenant de Mohammed est un métis de petite taille, de vingt-cinq à trente ans, petite barbe noire, teint très bronzé. A peine introduit dans la case, le T. R. P. Provicairé demande si c'est ainsi, en venant saccager le pays jusque sous les murs de notre habitation, qu'on tient compte des ordres de Sa Hautesse le Sultan de Zanzibar. *L'autre se confond en excuses*, il dit avoir donné ordre à ses gens de ne rien piller chez nous, de ne pas se battre contre nos enfants, etc. ; qu'il venait seulement, d'après les ordres de son chef, après avoir battu le Mtémi (chef nègre) de la presqu'île, battre également le Moami (roi) Poré (ce sont les deux chefs voisins de la Mission) ; que pendant que lui, commandant des troupes,



*Le missionnaire catholique chez un roi nègre.*

se trouvait avec ses nyampara (capitaines) à l'arrière de la colonne, ses Rouga-Rouga (soldats) indisciplinés, ayant faim après dix jours d'expéditions, avaient pu ne pas distinguer entre le pays de Poré et le nôtre, et qu'ainsi quelques déprédations avaient pu être commises contre sa volonté. Le T. R. Père exige qu'on restitue immédiatement les deux enfants qui ont été saisis chez nos néophytes, ce à quoi on fait droit. Enfin tout s'arrange à l'amiable, grâce à la fermeté du T. R. Père. Le chef des troupes défend à ses hommes de piller n'importe quoi dans nos cultures, et dit à nos gens de chasser tous les maraudeurs.

**Visite.** — En reconduisant les Pères qui quittent le campement, Bwana Masoudi nous promet une visite pour l'après-midi. Il vient effectivement avec sa suite, une dizaine de brigands ; nous empêchons le reste de sa tourbe d'entrer dans l'enceinte, par mesure de prudence. Le pauvre chef a revêtu pour la circonstance sa grande tenue, une longue veste rouge comme en portent les laquais ou les suisses chez les grands seigneurs en Europe. Il cause beaucoup et répond à nos nombreuses questions sur les pays qu'il a saccagés, sur le Rouando du Nord, sur les lacs Kiro et Kangaro, le Manyéma, l'Ounyabemba, l'Ouboudjwé, etc., etc. Il est mendiant comme tous les gens de cette race de métis-arabes-nègres ; nous écartons poliment ses demandes de cartouches et le contentons avec une paire d'espadrilles, de vieux souliers et une bouteille vide qu'il nous demande avec instance.

**Razzia d'esclaves.** — Mais, au soir, nous assistons dans le pays qui nous environne au triste spectacle d'une **razzia d'esclaves** ; partout on voit flamber les villages, les gens se sauvent sur le lac. Les Rouga-Rouga reviennent chargés de poulets, de chèvres, de paquets de poissons, de moutama, etc., etc. Une troupe d'une trentaine de brigands parcourt sous nos yeux les collines et les bas-fonds de la rivière Maongolo où sont cachés de pauvres fuyards ; ils **reviennent au soir avec les femmes et enfants liés !**

C'est un spectacle affreux ! *On voudrait pouvoir fusiller sur place ces ignobles bandits sans foi ni loi, qui volent ainsi des créatures humaines pour les plonger dans le double esclavage.*

vage de l'âme et du corps. Nous aurions peut-être la chance de délivrer beaucoup de malheureux en permettant à nos gens armés de sauter sur cette troupe de démons incarnés, mais ce serait la guerre ouverte, et la Mission serait perdue.

Hélas ! quand donc un pouvoir européen quelconque voudra-t-il détruire cette maudite traite des esclaves et tous les maux qui en sont le triste cortège ! *Il suffirait d'un détachement de cinquante soldats européens* bien armés et acclimatés pour anéantir, en quinze jours de temps, toute cette vilaine troupe (un ramassis de deux à trois cents brigands) qui fait la terreur de tous les pays depuis Tabora par Oujiji jusqu'au Manyéma, et sur tout le Tanganika jusqu'à l'Albert-Nyanza.

Si la conférence de Berlin et les démarches des consuls n'ont pu amener que de si maigres résultats, il faut reconnaître que le prestige de l'Europe ne doit guère briller aux yeux des indigènes qui espéraient voir disparaître les traitements avec toutes leurs infamies.

Mais qu'y pouvons-nous faire, pauvres missionnaires, sinon prier Dieu pour la pauvre race noire et pour ses pires ennemis qui sont les Arabes et les métis ! Mais qu'il est horrible de voir ces chasses à l'homme !

Au soir de ce triste dimanche qui ne s'effacera jamais de notre mémoire, le cœur plein de ces pensées, le T. R. P. Supérieur envoie le P. Vyncke au camp arabe pour demander qu'on mette au plus tôt fin à ces indignes vexations, que la troupe déguerpisse au plus vite et qu'on laisse rentrer nos nègres chrétiens dans leurs villages où on a détruit presque toutes les plantations. Le chef arabe, qui est incapable de faire respecter l'ordre dans les rangs de ses coquins, promet de partir demain matin de bonne heure, et nous laisse racheter, parmi les victimes de la chasse de cet après-midi, les femmes et les enfants dont nous pouvons payer la rançon. Tout ce que nous avons y passe. Jugez de la joie des élus qui peuvent entrer dans leurs foyers, mais aussi du désespoir des pauvres malheureux qui ne peuvent participer à la délivrance et qui sont emmenés de force enchaînés à leurs canques, au milieu de leurs cris de désespoir ! Oh ! que n'avions-nous de quoi les délivrer tous !

Lundi, 5 décembre. — Encore une fois, Dieu soit loué !... Ce matin, à sept heures, les oppresseurs, les meurtriers infâmes de notre paisible population sont partis et nous ont quittés à travers une pluie battante, emportant l'exécration de tous les indigènes. Ils étaient près de trois cents en tout, une troupe comme celles qui viennent de la côte avec tambour et drapeau, portefaix, femmes et enfants, etc.... La caravane des esclaves suivait tristement. Une pauvre vieille emmenée en captivité, passant à côté du bon Frère Jérôme, veut s'attacher à ses habits et lui crie de la sauver ; mais il n'y peut rien et elle est entraînée comme une bête de somme, la corde au cou.... Il ne restait plus rien pour la racheter.... Le défilé a été assez long, l'arrière-garde est restée jusqu'après la pluie ; nous ne leur souhaitons ni adieu ni au revoir. Ces horribles sangsues sont tombées maintenant sur l'Oubembé où on voit de loin s'allumer les incendies.

Ces tristes expéditions sont *de véritables pompes pneumatiques de l'enfer ; elles font le vide autour de nous*, tous les villages où nous allions encore hier faire le catéchisme sont maintenant des vastes déserts....

**Une pauvre femme** de celles que les Rouga-Rouga avaient prises, vient de mourir sous nos yeux. Elle s'était débattue en criant lorsqu'on l'avait arrêtée, ne voulant pas se laisser enchaîner ; alors un de ces brigands lui avait déchargé un coup de pistolet dans le sein. Elle tomba mortellement blessée et se tordait dans d'atroces douleurs ; nous la primes et l'emportâmes dans le tembé. Elle connaissait déjà un peu la religion, nous lui parlâmes du ciel et du baptême. Elle accepta celui-ci, le reçut et cessa de se plaindre. Elle est morte !

O Dieu ! qui nous délivrera de tant d'horreurs !...

(R. P. Moinet, de la Société des Missionnaires d'Alger.)

Kibanga, 14 juin 1888,

Mon Révérend Père,

**Rachat d'esclaves.** — La Mission de Kibanga où je travaille avec le Père Vynck et le Frère Jérôme s'augmente

tous les jours de nouveaux venus. Les occasions de libérer des esclaves ne manquent pas, et les enfants pris et enlevés par les Wanguana à leurs parents se vendent à vil prix sur les marchés d'Ujiji et des environs, où beaucoup meurent de faim, parce que leurs maîtres ne trouvent pas à s'en débarrasser. Depuis le premier janvier jusqu'au premier juin, nous avons pu racheter et délivrer cent cinquante esclaves, hommes, femmes et enfants, ce qui porte le nombre des enfants résidant à l'orphelinat à trois cents, sans compter les grands qui sont établis dans nos villages chrétiens et aussi très nombreux. Ce qui nous a permis de racheter tant de monde, c'est le prix relativement très peu élevé que nous devons payer pour les avoir. Malgré ce prix peu élevé, nos ressources se sont cependant épuisées, et nous avons dû nous arrêter.

Notre hôpital se compose principalement de vieillards, eux aussi très intéressants, et anciens esclaves rachetés pour quelques cotonnades, ou encore de vieilles négresses rejetées par leurs maris ou leurs enfants auxquels elles ne peuvent plus, à cause de leur grand âge, rendre de services. Cette maxime toute païenne, pratiquée presque dans toute l'Afrique : Quand ton père ou ta mère, devenu vieux, et par conséquent inutile, commencera à se pencher vers la tombe, délivre-le de la vie ou chasse-le dans les bois, existe ici dans toute son horreur. C'est pourquoi, grâce à la générosité d'une de nos bienfaitrices, nous avons pu créer un asile pour ces pauvres abandonnés où nous leur procurons les soins du corps et ceux bien plus précieux de l'âme. Ces vieillards étant un fardeau inutile, on les laisse venir sans répugnance.

**Meurtre d'une vieille négresse.** — Tout dernièrement une pauvre vieille négresse demeurant à plusieurs journées de la mission, ayant entendu parler des bons soins que ses semblables recevaient chez nous, et comparant leur état à la misère, aux rebuts auxquels elle était réduite, se décida à entreprendre le voyage de Kibanga pour venir, elle aussi, y demeurer. Elle arriva exténuée de fatigue, de misère et de faim, dans un état qui lui attira la compassion de tous. Confiée aux soins d'une autre bonne vieille plus forte qu'elle, elle se remit promptement de ses fatigues. Elle était heureuse,

nous disait-elle tous les jours, et voulait mourir près des Missionnaires, dans la maison de leurs enfants. Mais hélas ! il n'en fut point ainsi et son bonheur ne devait pas durer longtemps, car ses maîtres, auxquels elle n'avait point dit qu'elle venait chez les Missionnaires, apprenant qu'elle était fixée chez nous, vinrent la chercher pour l'emmener dans son pays. Ils tenaient peu à cette créature ; mais ce qu'ils espéraient, c'étaient des étoffes en compensation de la perte qu'ils faisaient, disaient-ils. Des étoffes leur furent proposées, mais leurs exigences furent si onéreuses que nous ne pûmes accepter leurs conditions. La pauvre femme se vit donc entraînée de force et obligée de reprendre le chemin de son village. Comme ses jambes raidies par l'âge ne pouvaient suivre le pas de ses maîtres, un individu armé d'un bâton fut placé derrière elle pour la faire hâter le pas. Véritable bête féroce, il ménageait peu les coups sur le dos de sa victime qui, après dix minutes, fut exténuée de fatigue et s'arrêta à bout de forces. Nous entendîmes alors un coup d'arme à feu du côté où ils avaient disparu. La pauvre femme venait de tomber sur le sentier, la tête percée d'une balle. Plusieurs de nos chrétiens soupçonnant le crime se rendent immédiatement dans cette direction ; mais il était trop tard, la victime avait expiré et les brigands s'étaient enfuis.

### III. LE MARCHÉ D'ESCLAVES D'OUJDIDI.

*Extrait d'une lettre du R. P. Guillemé, de la station de Kibanga, à Monseigneur Lavigerie.*

.....« Puisque j'en suis à **Oujiji**, je dois en dire un mot en passant ; mais je me sens incapable de décrire cette ville telle que je l'ai vue, et *la plume se refuse à raconter toutes les horreurs qui s'y commettent*. Oujiji est le centre arabe le plus peuplé du Tanganika. C'est là qu'aboutissent toutes les caravanes d'esclaves pris dans l'intérieur et dirigés vers Zanzibar ; c'est là que se réunissent tous les métis (musulmans), pour concerter entre eux de quel côté et dans quel pays ils feront leurs razzias ; c'est de là que partent toutes les bandes de pillards qui inondent maintenant le Manyéma

et qui achèvent d'anéantir ce pays, autrefois si peuplé. Véritable Sodome, elle est le théâtre de tous les crimes, de toutes les débauches, de toutes les horreurs et de tous les vices. Quel malheur pour l'Afrique, le jour où les Musulmans ont mis le pied dans l'intérieur ! Car avec eux ont pénétré et leur religion immorale et leur mépris du nègre et leurs vices et leurs maladies infâmes, inconnues jusque-là chez les Nègres.

» J'avais autrefois, à plusieurs reprises, visité le marché d'Oujiji, mais à cette époque les esclaves étaient peu nombreux, et je n'avais pas vu cet odieux trafic dans toute son horreur. A l'époque de ce dernier voyage, la ville venait d'être inondée, dans toute la force du terme, par des caravanes d'esclaves, venus du Manyéma, du Maroungou, de l'Ouvira et de l'Oubuari. Les esclaves, en raison du nombre, étaient à bon marché, et l'on venait me proposer d'en racheter à vil prix, mais presque tous exténués de fatigue, de misère et mourant de faim ; quelques-uns auraient été même incapables de faire la traversée du lac pour arriver à la Mission. J'étais si pauvre que je dus presque tous les refuser, ayant à peine de quoi racheter les captifs que j'étais venu chercher, et que je devais préférer parce qu'ils avaient déjà été instruits par nous.

» *La place était couverte d'esclaves en vente* attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

» Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des **esquelles** **vivants**, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton ; ils n'étaient plus enchaînés parce qu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance et les privations de toute sorte étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de mauvais traitements de la part de leurs maîtres, qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert. D'autres, couchés dans les



rues ou à côté de la maison de leur maître qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence. En voyant ces malheureux qui n'ont point comme ceux qui connaissent Dieu, d'espérance pour soulager leur misère, comme le cœur du missionnaire saigne en pensant que tant d'âmes se perdent, faute d'ouvriers et de ressources pour les délivrer !

» Mais c'est surtout du côté du lac (Tanganika), dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devions voir toutes les horribles conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le *cimetière d'Oujiji*, ou, pour mieux dire, la *voirie où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agonisants*. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac ; mais à la vue de nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

» Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit sur un ton naturel et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde : « Autrefois, nous étions habitués à jeter en cet » endroit les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit » **les hyènes** venaient les emporter, mais cette année le » nombre des morts est si considérable, que ces animaux ne » suffisent plus à les dévorer, **ils se sont dégoûtés de la** » **chair humaine !!!** »

#### IV. CE QUE PEUT UN SOLDAT EUROPÉEN.

**Le capitaine Joubert.** — L'héroïque capitaine des Zouaves, le vaillant Joubert, qui prête aux missionnaires du Tanganika l'appui considérable de ses conseils et surtout de son bras, rapporte dans son dernier journal, qui nous est communiqué, de quelle façon il est parvenu à arrêter une troupe

de traitants. Cette preuve de ce que peuvent l'énergie et le tact d'un blanc en lutte avec des marchands de chair humaine fera tomber, espérons-nous, l'accusation d'utopie que l'on adresse parfois à l'œuvre antiesclavagiste (1).

« Il se forme chaque année, dit le capitaine Joubert, des bandes armées de Rougas-Rougas. Le but de ces expéditions est toujours la chasse à l'esclave et c'est toujours le Marungo (Sud-Ouest du Tanganika), qui est à la fois le théâtre et la victime de ces chasses barbares.

Ces expéditions sont généralement commandées par des Ouangouanas et des Métis Zanzibarites.

C'est une expédition de cette espèce commandée par le métis Mohamadi, qui vint, il y a quelques mois, aborder chez Kateli au sud-ouest du Tanganika où il resta quelques jours avant de s'enfoncer dans l'intérieur. Cette fois le but était l'Urua, mais pour y arriver il fallait traverser le sud du Marungo et passer par le territoire qui se trouve sous notre protection.

En passant, la caravane attaqua Katambwa, un de nos amis, et elle se livra à ses instincts de pillage. On tua plusieurs indigènes et on en enleva un grand nombre, tous les biens de ces pauvres gens furent volés, leurs cultures dévastées et leurs maisons détruites. Katambwa se réfugia chez nous et nous raconta l'attaque dont il avait été l'objet.

Je partis aussitôt avec une trentaine de fusils seulement. Le lendemain, 7 août 1887, nous arrivons chez Kinla, où je trouve Kassalabo, un de nos hommes, avec une petite troupe de dix noirs armés de nos fusils. On dit que les Rougas-Rougas sont déjà de retour chez Katambwa après leur razzia dans l'Urua. Ils ont capturé plus de 100 esclaves et volé 500 kilos d'ivoire.

Je donne ordre de saisir les cinq barques qu'ils avaient laissées chez Kateli, afin de couper la route à Mohamadi (le même que Mohammed ou Mahomet) et à sa troupe.

---

(1) Voir le *Mouvement antiesclavagiste*, de Bruxelles. Voir aussi pour les détails de ce chapitre, les *Missions africaines* et le *Bulletin de l'Œuvre antiesclavagiste*, de Paris.

On m'annonce que demain l'ennemi se portera sur Mogabé. Je distribue des munitions et nous nous dirigeons vers Mogabé, où nous arrivons à midi. Une demi-heure plus tard arrivent deux éclaireurs de Mohamadi. Ils ne s'attendaient guère à nous trouver là, mais sans perdre leur aplomb *ils prétendent qu'ils ont été envoyés par Mohamadi pour me saluer !! Ils affirment qu'ils ne veulent pas se battre avec nous* et que les Rougas-Rougas de l'autre côte sont seuls responsables des dégâts commis, que d'ailleurs ils sont prêts à réparer les dégâts commis chez les nôtres. Je les fais garder tous les deux.

Le 9 août, j'envoie deux hommes à Mohamadi avec un des prisonniers, en lui signifiant qu'il avait à comparaître devant moi le soir à 4 heures. Ils reviennent en me ramenant un vieillard, deux femmes et trois enfants capturés par les Rougas-Rougas.

Mohamadi m'envoie une lettre dans laquelle il assure qu'il n'est pour rien dans les faits imputés à sa bande. Il rejette toute la faute sur les Wafipas (habitants du sud-est du Tanganika), dont il ne peut se faire obéir. Il m'annonce qu'il se présentera devant moi et qu'il ne veut pas se battre avec nous.

Le 10 août, j'envoie le second prisonnier accompagné de deux hommes enjoignant de nouveau à Mohamadi de se présenter aujourd'hui.

Le fils de Manda, un de nos amis, vient m'annoncer qu'il précède son père, *lequel sans avoir été demandé, vient à mon secours avec une troupe armée.*

A midi, Mohamadi arrive, mais accompagné de toute sa troupe. Je consens à le recevoir, entouré de son état-major. Je lui déclare que comme chef de la troupe il est responsable des dégâts commis, meurtres d'hommes et d'enfants ; vols, incendies, destruction des récoltes, etc. Je le condamne à restituer les esclaves volés et à payer 15 fusils.

A la nuit tombante, il envoie 3 femmes et 2 enfants. Un peu plus tard, il envoie encore 3 enfants avec une dent d'éléphant. Le 11 août au matin, Mohamadi m'envoie encore une défense en me disant que ses Rougas-Rougas ne veulent pas entendre raison. Antonio Kondo, un de mes hommes, se rend

courageusement au camp ennemi pour signifier aux Nyamparas (officiers) des Rougas-Rougas, qu'ils ont à venir s'expliquer avec moi ; mais ils refusent de venir. Alors je sors avec mes hommes en leur faisant déclarer que s'ils ne s'exécutent pas aussitôt, je saurai les y forcer. Aussitôt toute la troupe sort du camp. Comme ils étaient beaucoup plus nombreux que nous, nous nous abritons derrière une palissade et le feu commence. Les brigands font preuve d'audace, mais nos fusils les forcent à céder. Ils s'enfuient dans les hautes herbes, laissant 3 morts et 6 blessés. Nous nous précipitons vers leur camp, que nous enlevons sans peine.

Le 3 décembre, Rutuku, aidé des sauvages Wawendis de Chata, vient pour nous attaquer. Il n'a pas de chance, ce pillard ! Venu de la côte Est avec 7 pirogues, il débarque le soir à Tembwé avec ses Rougas-Rougas. Ils sont aussitôt aperçus par nos noirs et en 6 heures, c'est-à-dire vers minuit nous sommes avertis.

Avant le jour, avec vingt fusils, je pars au secours de Wondo, notre allié ; quelques habitants de Mpala se joignent à nos 20 hommes et se rendent à Tembwé. A la pointe du jour ils aperçoivent les Wawendis, les uns sur le rivage, les autres sur leurs bateaux. Ceux-ci, à la vue de nos hommes, rebroussement chemin. De la sorte, nous évitons à nos gens la visite de ces hôtes peu agréables.

Quelques jours plus tard, nous croyant tranquillement chez nous, ils retournent à Tembwé et attaquent Wondo. Mais on avait prévu leur retour. Quelques-uns de nos hommes avaient été établis près de Wondo ; Kassabala et 20 de ses hommes, auxquels on avait remis de bons fusils, s'étaient joints à eux, et se trouvaient retranchés derrière une solide boma (enceinte de palissades). Les Rougas-Rougas trouvant à qui parler, se retirent précipitamment et retournent sur l'autre côte, les mains vides, grâce à Dieu. »

CAPITAINE JOUBERT.

(Lettre écrite de *Mpala*, rive belge du Tanganika.)

## CHAPITRE XI.

### L'ESCLAVAGE DANS L'AFRIQUE MÉDITERRANÉENNE.

#### RÉVELATIONS DU BLUE BOOK ANGLAIS.

Dans les chapitres précédents, nous avons étudié l'esclavage dans les régions australes, orientales et centrales de l'Afrique, contrées qui nous intéressent parce que tout y est neuf, connu depuis 30 ou 40 ans à peine.

Est-ce à dire que l'Afrique du Nord ne recèle plus le fléau de la traite et les horreurs de la servitude humaine, depuis que l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte sont sous la tutelle européenne, et que les États musulmans du Maroc, de Tripoli, de Turquie même sont entrés dans le concert des nations civilisées ?

Loin de là. — Si on parcourt ces mêmes rivages, on y trouve le Maroc, la Tripolitaine, l'Égypte, la Turquie d'Asie, la Turquie d'Europe sous le joug du mahométisme, en sorte que, pour une moitié, le nom de la Méditerranée est celui de **lac de l'esclavage**, car, partout où se trouvent des produits mahométans, se trouvent des esclaves. (1)

Il est vrai que l'esclavage domestique, celui qui existe héréditairement dans l'intérieur même des familles musulmanes, est ordinairement un esclavage patriarcal assez généralement doux. Selon les préceptes mêmes du Coran, les esclaves y font comme partie de la famille ; ils sont, le plus souvent, vêtus, nourris comme les maîtres ; ils s'attachent à eux, ils restent volontairement dans leur condition. Aussi, cet esclave n'attire-t-il pas l'attention des voyageurs.

---

(1) Ce chapitre est emprunté au *Bulletin de la Société antiesclavagiste de France*, revue mensuelle, qui se publie à Paris, rue du Regard, 11.

Mais ce n'est pas seulement l'esclavage domestique qui existe sur les bords de la Méditerranée, c'est la vente soit publique, soit secrète des esclaves, c'est la traite infâme qui réunit tous les crimes : toutes choses que la Turquie, l'Egypte ont promis en apparence de supprimer, mais qu'elles conservent partout en secret, de telle sorte que le commerce des noirs se continue chez elles, et **non-seulement s'y continue, mais s'accroît chaque jour.**

Cette affirmation est si grave, elle est tellement contraire à l'honneur de l'Europe méditerranéenne, que je crois devoir l'appuyer de preuves indiscutables. Je ne donnerai même ici que *des preuves officielles et je les emprunterai à l'Angleterre, la nation qui a rendu le plus de services pour l'abolition de la traite* dans les Indes occidentales, et n'en rend pas de moindres par sa vigilance dans la question de la traite orientale. Elle la surveille sur terre par ses consuls, sur mer par ses croisières. Elle ne se contente pas de cette surveillance, elle en publie régulièrement les résultats qui jettent un jour sombre sur tant de honteux mystères.

Chaque année elle distribue à son Parlement un **Livre bleu** (Blue book), où les rapports de ses agents relativement à l'esclavage sont reproduits dans leur intégrité. C'est là que je veux chercher les preuves de mes assertions précédentes, en prenant une à une les diverses provinces musulmanes de la Méditerranée.

**Dans le Maroc.** — Je commence donc par le Maroc. Là, comme je l'ai dit plus haut, *le commerce se fait publiquement.* Les caravanes arrivent du Soudan, après avoir traversé le désert, et, à peine arrivés, les nègres, encore exténués par suite de leurs privations et de leurs souffrances, sont mis publiquement en vente. C'est ce dont témoignent les rapports de sir John Kerbi Green au marquis de Salisbury.

Voici ce qu'il lui écrit dans une lettre du 12 mai 1886, publiée au *Livre bleu*, page 175.

« Depuis que je suis dans la ville de Maroc, j'ai, conformément au désir du ministre de Sa Majesté, visité six fois le marché à esclaves de cette ville, quelquefois seul, et quelquefois accompagné par d'autres membres de la mission. Dans

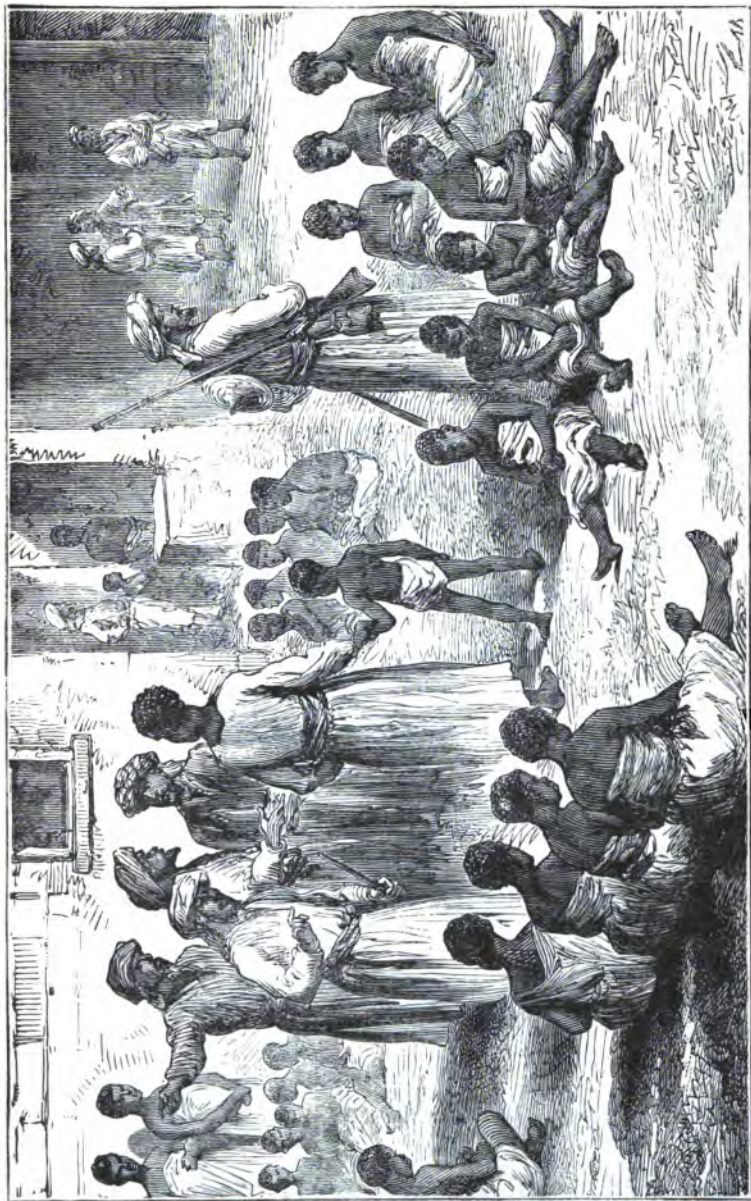
une dernière visite, il y a trois semaines, le marché était absolument plein à cause de la récente arrivée du désert d'une caravane nombreuse. Je vis, dans cette occasion, plus de *cent cinquante nègres, principalement de jeunes filles*. Le marché est tenu seulement les lundis et jeudis, une demi-heure avant le coucher du soleil, dans le but de permettre aux ouvriers d'y venir après la fin de leur travail. A l'occasion sus-indiquée d'un marché nombreux, je remarquai des enfants qui ne paraissaient pas avoir plus de six ou sept ans, et qui étaient vendus au prix de dix-huit ou vingt dollars par tête. »

Aux pages 173 et 174 du *Blue Book*, je trouve une adresse de la Société antiesclavagiste de Londres au sultan pour le supplier d'abolir dans ses Etats les horreurs de l'esclavage. Les membres de cette Société s'adressent à lui, non seulement au nom de l'humanité, mais encore au nom même du Coran, qui condamne les cruautés spéciales qui s'évalent sur les marchés et dans les établissements secrets du Maroc :

« Il est vrai, disent-ils, que l'existence de l'esclavage est reconnue par Mahomet, mais seulement pour les captifs pris dans la guerre, et que le Prophète enjoint strictement de bien traiter tous les esclaves, de même qu'il recommande comme un acte spécialement agréable au Ciel, celui de leur rendre la liberté. Le Coran n'approuve pas non plus la séparation du mari d'avec la femme ou des enfants d'avec leurs parents, comme cela se fait maintenant ouvertement dans les marchés du Maroc. Enfin, la mutilation des enfants pour les harems, telle qu'elle se fait d'une manière si fréquente dans les domaines de Votre Hautesse, est un crime contre Dieu et la nature humaine que le Coran ne peut justifier. »

Or, le 24 juin 1888, sir William Green rend compte au premier ministre britannique de l'insuccès de ses efforts :

» Dans une audience du Sultan en date du 30 avril dernier, dit-il, je lui parlai de l'adresse de l'*Anti-Slavery-Society*, que M. Donald Mackenzie lui a fait présenter par Cid Emfadel Gharneet. Sa Majesté schérifienne répondit que les Maures traitent leurs esclaves tout différemment des autres peuples, et qu'en conséquence l'institution de l'esclavage au Maroc n'a besoin ni de réforme, ni de changement. »



*Un marché d'esclaves sur les ports africains de la Méditerranée et de la côte orientale.*



Mais le ministre anglais n'attache pas une grande importance à cette assertion :

« Malgré l'observation que les esclaves semblent être heureux et contents, je crois, dit-il, qu'il est juste d'ajouter que l'esclavage a son noir côté dans le Maroc, et que le bonheur des esclaves y dépend uniquement du caractère des maîtres dans les mains desquels le sort les a fait tomber. »

On ne tarde pas à se convaincre de ce qui peut exister à cet égard, lorsqu'on trouve, dans un document publié par le *Livre bleu*, cette affreuse révélation :

« A Messfoua se trouve un vaste établissement destiné à la préparation des eunuques, pour le sérail de Sa Majesté schérifienne. Je remarquai une grande quantité d'enfants nègres, dont la plupart avaient l'air extrêmement malades, et, le soir, je demandai aux Maures, qui étaient venus me voir dans ma tente, la raison de leur état de souffrance, si l'on devait l'attribuer au climat ou à l'eau, mais je ne pus en obtenir aucune réponse. Quand ils se furent retirés, je fus informé confidentiellement que c'était parce que là étaient préparés les eunuques pour le Sultan, et que, si le caïd apprenait que ce secret a été divulgué, la vie du révélateur serait sacrifiée. Je fus aussi informé que, sur trente de ces enfants opérés, il en meurt au moins vingt-huit. C'est une chose horrible et révoltante. » (p. 173.)

Donc, pour le Maroc, plus de doute : l'esclavage y est toujours public, l'empereur a résisté même aux instances des gouvernements et des sociétés antiesclavagistes ; il refuse d'abolir même les coutumes les plus atroces, en ne voulant rien changer de ce qui existe chez lui.

**Dans la Tripolitaine.** — De la Tripolitaine, j'en dois dire autant, sous une forme différente. Là, le commerce criminel de l'homme n'est pas officiel et public ; *il est même, en vertu du traité anglo-turc de Constantinople, prohibé par la loi*, mais il a des caractères qui le rendent plus odieux encore.

Le premier est le nombre des esclaves. Il dépasse de beaucoup, d'après tous les témoignages, celui du Maroc. Pour une petite ville maritime sans importance, comme Bengazi et ses

alentours, le consul anglais Vood n'hésite pas à porter jusqu'à près de **vingt et un mille les esclaves** capturés et amenés du Soudan en quatre années.

Voici ce qu'il dit dans sa lettre du 11 juin 1887 au marquis de Salisbury :

« En admettant, lui écrit-il, que le nombre des esclaves étant la possession de la population nomade des alentours, dont la culture, la semence, la moisson sont faites en grande partie par le travail des nègres, est plus du double de celui qui existe dans la ville et dans ses faubourgs immédiats, nous arrivons à un total de 6860 esclaves. Et en tenant compte du fait affirmé par les voyageurs et les autres qui se sont intéressés à l'étude de cette question, que, pour chaque esclave qui arrive à destination, au moins trois succombent dans la route, on trouve que le nombre d'êtres humains qui ont été capturés et envoyés dans cette région monte, en un espace d'un peu moins de quatre ans, à 20,600. » (p. 196.)

Si de ces chiffres pour une petite ville et ses environs on conclut à un total proportionnel pour la Tripolitaine, pour la ville de Tripoli, pour celle de Mourzouk, pour le Fezzan, on arrive, comme on pourra du reste le voir par ce qui va suivre, à un chiffre énorme que les témoins oculaires estiment à plus de **cent mille esclaves**.

Le second caractère de la traite particulièrement odieux dans la Tripolitaine, *c'est la complicité vénale des autorités inférieures*, qui rend inutiles les promesses du gouvernement turc.

Voici ce qu'en disait déjà Nachtigal, longtemps après l'adoption du traité turco-britannique :

« Aux yeux des musulmans, ce genre de trafic n'a pas cessé d'être légitime, et toutes les fois qu'un chef de province peut le faire impunément, *il ferme les yeux sur ce chapitre*, favorisant même les contraventions pour peu que son intérêt le lui commande. Les gouvernements de là-bas, toujours obérés, paient peu ou point leurs fonctionnaires : n'est-il pas naturel que ceux-ci recherchent un supplément de profit dans une branche d'affaires *qui s'accorde avec leurs convictions religieuses* ? Le gouverneur du Fezzan, pour chaque esclave

importé, reçoit, suivant une vieille règle, la somme de deux mahaboubs (9 fr. 45 environ), ce qui, naguère encore, lui faisait au bout d'une année un casuel de 50,000 francs. Un fonctionnaire, chargé du contrôle dans la dernière oasis du pays touchait, bien entendu, sa petite part. Par malheur, cette source de gain n'est pas suffisante pour un pays qui ne possède point d'industrie lucrative. »

Les récits de Rohlf, rapportés par Berlioux dans son livre de *la Traite orientale*, disent la même chose de la Tripolitaine. Suivant le docteur, « à Mourzouk, il y aurait un étrange marché entre les autorités et les négriers : ces derniers ne font entrer leurs convois que la nuit. Le sultan et les négrophiles doivent être enchantés de cette politesse. C'est véritablement une preuve d'égards et de bonne éducation. »

Ceci est déjà ancien et n'est pas officiel, mais je ne le rapporte que pour faire comprendre les témoignages et les plaintes récentes des agents anglais, par les explications du passé. A chaque instant, dans leur correspondance, ils mentionnent cette complicité des Turcs. Dans une lettre du 24 mai 1887, M. Vood parle de faux certificats délivrés par le greffier du tribunal de Bengazi et munis du sceau de ce tribunal, pour permettre à des marchands d'esclaves de les faire voyager, en qualité d'hommes libres, jusqu'au lieu où ils veulent les conduire ; il parle aussi de négresses esclaves transportées à bord du steamer *Kiamil Pacha* par des gardiens de la régie des tabacs ; de femmes enlevées à une caravane de 150 nègres arrivée la veille du Soudan, dans un lieu désert appelé Wadi-el-Faragh, saisies par les zaptiés et reprises par les propriétaires.

A l'occasion d'autres femmes esclaves, il ajoute dans la même lettre :

« Le 25 avril, un lot de seize négresses, si récemment arrivées de l'intérieur qu'elles ne comprenaient pas les questions qui leur étaient adressées en arabe par mes cavass, étaient embarquées sur des steamers de la Compagnie Mah-soussé. Quoique pourvues de papiers d'émancipation, elles ignoraient absolument le nom de leurs propriétaires (je ne peux pas dire de leurs employés) et leur dernière destination.

Elles étaient à la charge d'un indigène nommé Hussein, Arabe de mauvaise réputation. Lorsqu'on la requerra, la liste des noms de leurs propriétaires prouvera le peu de confiance que méritent les employés de Bengazi quand ils traitent de ces affaires criminelles. »

Tout cela se trouve aux pages 194 et 195 du *Livre bleu*.

Les mêmes plaintes se renouvellent dans une autre lettre du 9 février 1887 :

« Il vient d'arriver justement à ma connaissance, écrit le consul Vood au consul Biliotti, de la Canée, en Crète, que huit esclaves ont été embarqués à bord d'un steamer ottoman qui part d'ici pour la Crète, et que quelques-uns d'entre eux sont munis de faux papiers de libération. »

Le 2 mars de la même année, nouvelles plaintes du même consul à son collègue :

« Je suis encore obligé de vous importuner par rapport aux esclaves. Ayant été informé au dernier moment que six femmes esclaves sont à bord du steamer ottoman *Kiamil Pacha*, je ne puis que m'adresser à vous et vous demander vos bons offices, pour qu'elles soient interrogées à leur arrivée dans votre région.

» De ces femmes infortunées, deux sont destinées à notre Vali, une a été embarquée pour notre Defterdar, mais elle a été payée pour le compte du Hussein Effendi, l'un des employés du bateau, deux autres ont été vendues pour l'exportation par un certain Hadj Ohalem, et une pour le Moulazim de Karaka.

» Elles sont toutes en possession de papiers de libération dont la vraie raison s'explique par l'intervention du Defterdar. »

Le *Foreign Office* écrit de son côté au consul Vood, le 15 juillet 1887 :

« Monsieur. Un résident de Smyrne m'annonce qu'il a été constaté qu'une entière cargaison d'esclaves a été récemment mise à terre à Smyrne, d'un vaisseau naviguant sous pavillon turc et venant de Tripoli. Je suis chargé par le marquis de Salisbury de vous en informer pour que vous fassiez un rapport sur cette dénonciation. »

La Tripolitaine est donc, à n'en point douter, une des grandes portes par lesquelles le Soudan envoie aujourd'hui ses esclaves sur les bords de la Méditerranée, en Crète, à Smyrne et jusqu'à Constantinople.

Pour la Crète, je le trouve constaté dans une lettre du 30 mai 1887, écrite par l'ambassadeur de Constantinople au ministre Sard Pacha.

Constantinople, le 30 mai 1887.

« Monsieur le Ministre. Je suis informé qu'en dépit de tous les efforts faits en Crète, par les autorités civiles et militaires, dans le but de mettre un terme au commerce des esclaves, ce trafic prohibé en est venu au point que les bateaux à vapeur de la Compagnie Mahsoussé emportent maintenant un nombre d'esclaves, dans chacun de leurs voyages des côtes de l'Afrique, et c'est là une preuve évidente que ces esclaves sont introduits secrètement dans cette île et dans les autres ports de l'empire ottoman.

« Signé : W.-A. WHITE. »

Smyrne et Constantinople reçoivent également de Tripoli la triste marchandise.

On vient de lire relativement à Smyrne une lettre de lord Salisbury ; mais, dans plusieurs pièces du *Livre bleu* de 1888, on trouve la mention d'un fait qui suffit à lui seul pour établir et l'étendue et les horreurs de ce commerce. **Il s'agit d'un bateau chargé d'esclaves** et parti de la Tripolitaine pour les transporter et les vendre. Il s'était déjà débarrassé en Crète d'une partie de son triste chargement lorsque, surpris par une tempête, il fut obligé de relâcher dans le port de Fokia. Là, trahi par un matelot, mécontent sans doute, le capitaine musulman prit la fuite, et les autorités, avisées par le dénonciateur, entreprirent, sur la demande expresse de l'agent anglais, la visite du navire. *Ici, les détails sont vraiment horribles.* Je les emprunte à la déposition juridique du matelot turc lui-même. Il raconte que, durant trois jours, et malgré trois visites consécutives, les commissaires délégués ne purent rien découvrir malgré des recherches minutieuses, et qu'alors lui-même dut intervenir et découvrir la cachette

où étaient retenues, ou plutôt, où agonisaient dix-huit malheureuses négresses. C'était à fond de cale, le long de la quille du bâtiment, sous un amas de sable entassé là comme du lest, que se trouvaient ces infortunées !

L'ambassadeur d'Angleterre n'en parle pas avec moins d'horreur au ministre Saïd Pacha :

« Monsieur Barker, dit-il, faisant fonctions de consul, m'a rapporté que, le 30 du mois dernier, le schooner turc *Mahroussa*, capitaine Ahmed Amora, a été poussé par une tempête dans le port de Fokia à côté du golfe de Smyrne, et que, pendant qu'il était à l'ancre auprès de la ville, un marin est descendu et a informé les autorités qu'il était parti de Bengazi avec vingt-six esclaves dont huit avaient été débarqués dans la baie de Vaalah et le reste était caché à bord. Le Kaïmakan de Fokia envoya un homme de la police accompagné par le dénonciateur, et, sur la déclaration de ce dernier, *le ballast de sable ayant été soulevé, on vit une trappe qui fermait un compartiment s'étendant sur tout le long de la cale.* Dans ce réceptacle furent trouvées, entassées les unes sur les autres, *dix-huit négresses esclaves, dans un pitoyable et dégoûtant état, réduites à l'état de squelettes et mourant de faim.* Les esclaves furent descendues à terre où les autorités leur donnèrent les soins nécessaires. L'équipage cependant ne fut pas arrêté, et le maître de port se borna à retenir les papiers du navire, pensant que cela suffirait pour prévenir son départ, mais le maître leva l'ancre durant la nuit et fit voile, abandonnant le marin. »

L'audace des négriers ne s'arrête pas aux côtes de la Syrie ; elle brave les autorités musulmanes jusque dans Constantinople. C'est ce que prouve le *Memorandum* de M. Marinitch, inséré à la page 226 du *Livre bleu*.

**Dans l'Egypte et l'Arabie.** — Tout semblerait dit en ce qui concerne la continuation de la traite méditerranéenne. Mais il faut revenir sur nos pas, car, outre la voie de mer, l'esclavage du Soudan prend encore, par des routes détournées et plus longues, la voie de terre par l'Arabie, en traversant simplement la mer Rouge.

Nous avons ici, par les mêmes agents anglais, la preuve formelle, d'une part, *que cette traite augmente*, d'autre part, *qu'elle se fait avec la complicité des autorités turques*, et, enfin, qu'elle prend, une fois en Arabie, toutes les routes de terre, y compris celles de Damas, de la Syrie et de l'Asie Mineure.

Voici les textes formels. Je me contenterai de les citer laissant aux hommes de cœur de faire, à cet égard, les réflexions qu'une telle constatation suggère.

*Le colonel Schaefer à M. Baring. Le Caire, 24 janvier 1887*

« Dans le rapport ci-annexé, j'ai établi que **le commerce des esclaves à Djeddah** se faisait maintenant et avait pris une extension qu'il n'avait jamais eue jusqu'ici.

» Je n'ai pas parlé ainsi par ouï-dire, mais par une conviction personnelle acquise sur les lieux à Djeddah. Lorsque j'arrivai dans cette ville, comme le paquebot s'y arrête huit heures, je résolus de profiter de cette circonstance pour voir comment les choses se passaient là, et j'envoyai un de mes officiers voir s'il pourrait acheter un esclave. Il demanda, comme par hasard, au batelier qui l'avait conduit à terre, quel était l'endroit où il trouverait le plus facilement à acheter un esclave. Le batelier lui offrit de le conduire aux maisons du principal marchand. Lorsqu'il fut connu qu'il désirait un esclave, plusieurs personnes vinrent à lui dans la rue et lui offrirent de le conduire dans quelques autres maisons. Il entra ainsi dans *dix-huit maisons de marchands*, où il trouva des esclaves nègres et abyssins, au nombre de six à quatorze dans chaque maison. Pour montrer comment tout cela se fait ouvertement, il me suffira de dire qu'il était accompagné d'un officier égyptien en uniforme et par un sergent-major de mon département, également en uniforme. Il m'aurait été également très facile d'entrer dans ces maisons, mais je préférerai ne pas le faire, car, si j'avais été reconnu, on aurait probablement fait quelque désordre, sous prétexte qu'un chrétien entrait dans une maison musulmane.

» Mon délégué ne put voir un plus grand nombre de maisons à cause du peu de temps qu'il avait pour cela, mais il est convaincu qu'il n'a pas vu le quart des maisons de ces marchands.

» Les esclaves sont introduits avec la complicité des autorités, qui reçoivent, je m'en suis assuré, un dollar par tête. Les marchands ont un nombre considérable d'esclaves, et on n'en a jamais vu, jusqu'ici, *une pareille abondance sur le marché de Djeddah*. Les prix sont aussi bons, variant de 60 à 300 dollars et davantage encore, dans certains cas.

» Un certain nombre de ces esclaves demeurent à Djeddah après leur vente, mais un plus grand nombre vont à la Mecque d'où ils sont conduits, avec les caravanes des pèlerins, en Perse, à Bagdad et en Syrie. »

Dans le *Memorandum* dont le colonel Schaefer parle au commencement de sa lettre, il s'exprime d'une manière à peu près identique :

« Conformément à mes instructions, dit-il, je partis pour Souakim le 4 mai. A mon arrivée à Djeddah, je pus me convaincre facilement que le commerce des esclaves y augmente dans une proportion alarmante, et cela s'explique ainsi :

» Aussi longtemps que les hostilités du Soudan n'ont pas été terminées et que les tribus du Kordofan étaient sous les armes avec le Mahdi et son successeur, elles avaient peu de temps pour s'occuper de la chasse aux esclaves et de leur vente, mais maintenant que ces tribus sont retournées dans leurs propres districts, elles ont de nouveau repris le commerce des esclaves, entraînées par les gros profits.

» Dans un tel état de choses, il n'est pas étonnant qu'il se trouve un très grand nombre d'esclaves prêts pour l'exportation. J'ai déjà fait observer ce fait que, les marchés égyptiens étant fermés maintenant aux marchands d'esclaves, ils ont essayé de placer leur marchandise soit à Djeddah, soit à Tripoli.

» La clef de cette situation est entre les mains des autorités turques, et si elles ne peuvent arriver à remplir leurs engagements dans la convention conclue entre le Sultan et



le Gouvernement britannique, rien ne peut arrêter le présent commerce qui est tous les jours en progrès. »

La même constatation est faite dans une lettre de M. Razzack, faisant fonctions de consul à Djeddah, et datée d'environ trois mois plus tard, du 25 juillet 1887 :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que jamais la traite n'a cessé **dans le Hedjaz**, et que les fluctuations de son activité ont été en proportion des facilités d'importation ou de la surveillance exercée, par les autorités égyptiennes et les croiseurs anglais, de l'un et de l'autre côté (de la mer Rouge).

» Tant que les hostilités ont continué dans le Soudan, très peu d'esclaves noirs ont été importés ici, et il y a eu une grande hausse de prix tant sur les Abyssins que sur les Gallas et, plus particulièrement, sur les noirs ; mais, en dernier lieu et depuis la fin de la guerre du Soudan, la traite a repris, et l'extension de ce trafic a été de temps en temps signalée au Foreign Office par ce consulat.

» Les autorités des deux côtés de la mer Rouge semblent être sans force suffisante, l'une pour prévenir le départ, l'autre pour s'opposer au débarquement des groupes d'esclaves, sur leurs côtes respectives. Ce que le gouvernement égyptien, avec son organisation spéciale et aidé par des Anglais, trouve impossible, les autorités de l'Hedjaz, avec une police et des forces régulières vraiment insuffisantes pour tenir le pays, sur une aussi grande étendue de côtes, le trouvent encore plus difficile à arrêter.

» Autrefois les esclavagistes avaient l'habitude de partir des criques et des abris qui sont au nord de Souakim, mais, maintenant, ils trouvent plus commode de prendre la mer des côtes voisines de Massaouah, et, depuis quelque temps, toutes les fois qu'une cargaison arrive, on en parle comme venant de cette ville.

» Les dahous arabes ne viennent jamais dans le port même de Djeddah et jamais, non plus, les esclaves ne sont débarqués à Djeddah. Depuis qu'ils y ont été saisis quelquefois, ils prennent terre dans quelque lieu convenable de la côte, au-dessus ou au-dessous de Djeddah, près de quelque

village bédouin où les esclaves, dès qu'ils sont débarqués, sont pris et transportés à travers le pays, en petits groupes, jusqu'à la Mecque, ou introduits en contrebande dans Djeddah.

» Les esclaves ne sont pas, en effet, vendus dans un marché ouvert ; ils le sont dans des maisons privées où chacun peut aller les acheter à volonté. Ces salles de marchés secrets ne sont pas interdites par les autorités.

» Très peu d'esclaves, si même il y en a de ceux qui sont amenés ici, sont emportés ensuite par la voie de mer, mais les caravanes de terre qui viennent de Syrie, du Nedjed et de la Perse, particulièrement de ces deux dernières contrées, en ramènent un nombre considérable. »

**Dans la Turquie.** — Enfin, une lettre encore pour prouver qu'après avoir traversé l'Égypte et la mer Rouge pour se rendre sur les marchés de l'Arabie, les esclaves sont ensuite transportés, par les caravanes, jusqu'en Syrie ou embarqués de nouveau pour la Méditerranée.

*Le consul Dickson au comte de Iddeisleigh.*

Damas, le 26 janvier 1887.

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de la dépêche du sieur Julien Pauncefote's du 7 courant. Avant de vouloir traiter avec la Sublime Porte la question de l'importation des esclaves à Alep par le moyen des pèlerins qui retournent de la Mecque, vous désirez savoir si je suis en état d'établir ce fait.

» Voici ma réponse. J'ai l'honneur de dire à Votre Seigneurie que les informations contenues dans ma dépêche du 24 novembre dernier, relativement à l'importation des esclaves par le retour des caravanes de la **Mecque**, ont été obtenues des pèlerins eux-mêmes, au moment où la caravane était à quelque distance de Damas, et avant que les pèlerins ne se séparassent pour rentrer dans leurs demeures.

» Les renseignements que j'ai pu me procurer et dont je place une copie sous ce pli ont été confirmés par l'aveu même du gouverneur général de la Syrie, dans la lettre qu'il

m'a adressée et dont j'ai eu l'honneur de vous transmettre la traduction, dans la dépêche mentionnée ci-dessus, que quelques esclaves ont été introduits en Syrie ; et, en même temps, des informations privées m'ont appris que *des esclaves, qualifiés de serviteurs domestiques* et, quelquefois même, pourvus de papiers de libération, sont embarqués sur les côtes de l'Arabie ou de la mer Rouge par la Méditerranée.

» Signé : John DICKSON. »

Pour terminer ce tableau, il faudrait ajouter ici les longues listes d'esclaves transportés à **Constantinople** et qui ont pu, après leur arrivée, réclamer leur liberté à l'ambassade d'Angleterre, aussi bien que la liste de ceux qui ont été délivrés par cette ambassade, après un temps plus ou moins long de séjour. On comprendrait alors combien le mal est étendu.

Du reste, les musulmans, instruits de ce qui se passe en ce moment dans les contrées orientales, non seulement avouent la continuation de la traite, mais encore l'expliquent et la reconnaissent comme une nécessité.

Voici, en effet, les paroles significatives du khédivé d'Egypte, rapportées à sir Baring par le colonel Schaefer, directeur du service de l'esclavage en Egypte, dans une lettre en date du 24 mai 1887.

« Pour éviter d'être découverts, dit le colonel, soit par crainte du châtiment, soit par crainte d'amende pécuniaire, les marchands devraient être contraints à de telles précautions que l'importation devînt une impossibilité. La raison qui rend cela absolument nécessaire m'en a été donnée par le khédivé. M'entretenant de ce sujet avec Sa Hautesse, lorsque je pris congé d'elle pour aller remplir ma mission à Souakim, elle me dit qu'elle avait appris de très bonne source qu'à Constantinople les esclaves circassiens arrivaient en très petit nombre, parce que, depuis la dernière guerre avec la Russie, le peu de districts où les Circassiens étaient encore sous le gouvernement des Turcs ont été annexés par la puissance moscovite. En conséquence, (*faute de Circassiens*) les esclaves noirs sont recherchés comme domestiques. »

Une lettre de M. Portal, en date du 11 juillet 1887, au marquis de Salisbury n'hésite pas à affirmer l'augmentation du nombre des esclaves.

Or, on se rappelle, au jugement de sir Bartle Frère, que le nombre des esclaves venus du Soudan pour le Maroc, la Tripolitaine et l'Égypte était déjà estimé de son temps à **un million par an**.

Je m'arrête.

Ces citations suffiront, sans doute, pour faire connaître aux nations des bords de la Méditerranée que tout près d'elles et sous leurs yeux l'esclavage existe, se perpétue, s'augmente malgré les obstacles, et, si elles ne font rien, les déshonoreront un jour aux yeux de l'histoire.

(*Bulletin de la Société antiesclavagiste de France*,  
25 décembre 1888).

---

### Histoire d'un esclave, racontée par lui-même. —

Il s'agit d'un jeune nègre, du nom de Farraghit, âgé de 19 ans, jadis esclave, ensuite élevé par les Pères Blancs, à leur établissement de Lille, et qui se rendit à Bruxelles, le 23 septembre dernier, au grand concert donné au palais des Académies, au profit de la société antiesclavagiste.

Nous laissons la parole à Farraghit Emmanuel Bienno :

« Je naquis à Kaffouan, au sud du Soudan, en 1869 ; j'avais deux ans lorsque mourut mon père. Je restai dans ma tribu avec ma mère et ma sœur plus jeune que moi. Un jour, ma mère se rendait avec ma sœur, moi et quelques autres habitants de notre tribu, à un village voisin de Kaffouan, quand nous nous vîmes tout à coup entourés par des marchands touaregs qui nous faisaient peur en nous montrant leurs poignards et leurs bâtons. Un nègre qui était avec nous s'avisa de crier « Au secours » ; il fut immédiatement renversé par terre et tué d'un fort coup de bâton. Un vieillard nègre pris avec nous voulut se défendre, il jeta sur les marchands une flèche qu'il portait sur lui, mais l'arme s'abattit

sans force et ne fit qu'exciter la rage des Touaregs, qui frappèrent le vieux nègre à coups de poignard et le laissèrent mourir ainsi.

» Des Arabes achetèrent ceux d'entre nous qui paraissaient les plus forts. Ma mère, jugée bonne et solide pour travailler, fut envoyée de suite en service. Un Arabe cruel nous arracha notre pauvre mère, sans que nous puissions même lui dire adieu.

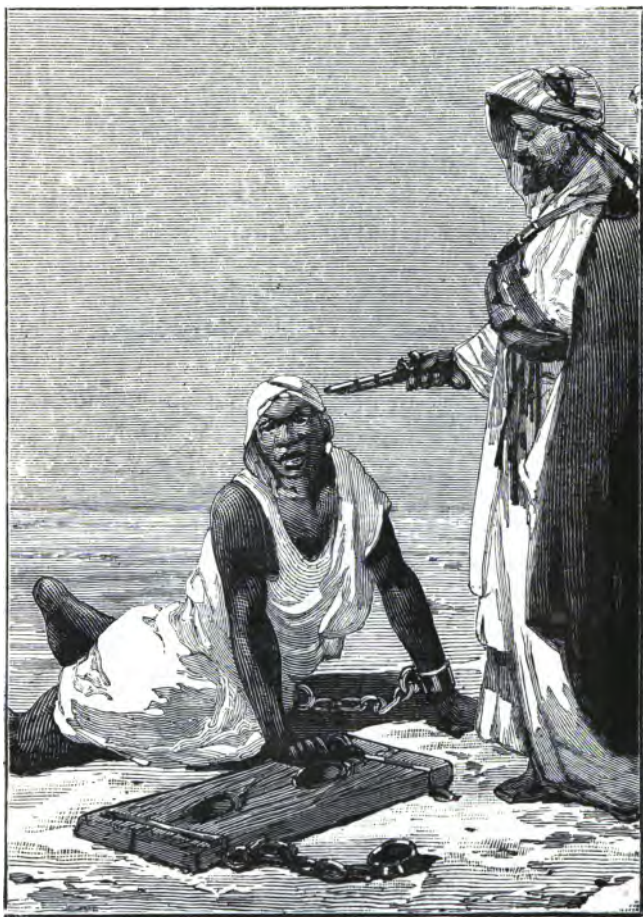
» Au bout de deux jours de marche, ma petite sœur fatiguée de cette route brûlante et si pénible à travers les sables, tomba épuisée au milieu du désert ; je restai à ses côtés tandis que la caravane continuait sa course. Mais un des maîtres touaregs nous aperçut ; il vint à nous et se mit à crier et à nous frapper à coups de fouet pour nous faire avancer. Ma petite sœur pleurait beaucoup, car elle souffrait et ne pouvait marcher ; alors le marchand voyant qu'il ne pouvait tirer nul profit de cette esclave de 4 ans, l'assomma sous mes yeux à coups de bâton ; je vis mourir ma petite sœur, ma seule consolation ici-bas ! Puis le Touareg me menaça de la mort aussi, si je ne regagnais la caravane ; il me donna du bâton et du fouet jusqu'à ce que je fusse entré dans les rangs de mes compagnons d'esclavage.

» Après quelques jours encore, la caravane arriva au terme du voyage : les marchands touaregs nous conduisirent au roi des Bambas : ce roi acheta à la caravane une centaine de nègres. Cinquante d'entre eux étaient destinés à être brûlés vifs pour apaiser *l'esprit du mal* qui avait donné une forte fièvre au prince.

» Je fus acheté avec d'autres pour un cheval et devins esclave du roi des Bambas.

» Je remarquai devant la tente du prince une centaine de têtes de nègres enfilées dans des cordes ; ce sont les restes des sacrifices humains que le roi offre à ses dieux. Au bout de quelques jours, je fus envoyé à Tombouctou avec quatre ou cinq autres nègres esclaves comme moi. Peu après je fus vendu à des Arabes (car jusqu'ici j'étais chez les Touaregs) ; ces nouveaux maîtres me mirent dans la troupe des nègres esclaves qui suivaient leur caravane. Ils me jetèrent avec

quatre ou cinq nègres comme moi, dans un grand sac qu'ils lièrent sur un chameau. J'étais étouffé dans ce sac, où nous étions six : j'avais le corps plié de diverses manières, mes jambes et mes bras étaient rompus. Nous arrivâmes enfin



*Un traitant arabe tuant une pauvre négresse qui ne peut suivre la caravane.*

chez le roi des Bambas à qui je fus vendu : c'était la troisième fois déjà qu'on me vendait.

» Je fus échangé avec quatre de mes compagnons contre un chameau. Le roi avait plusieurs centaines d'esclaves et près de mille femmes.

» Ma nourriture était celle que je pouvais trouver, les os qui restaient du repas de mes maîtres, les dattes que je volais dans le jardin des Bambas, un peu de farine pétrie avec de l'eau. Je vécus ainsi pendant six mois environ, lorsque je fus vendu une quatrième fois à des Arabes qui me firent aussi beaucoup souffrir ; après le marché il fallut suivre non sans d'immenses fatigues la caravane dans le désert.

» Tout le long de la route, on ne rencontrait que des cadavres séchés ou en putréfaction : c'étaient des esclaves massacrés par leurs maîtres.

» Comme le temps pressait, les maîtres nous frappaient à coups de fouet et de nerfs de bœuf. Qu'il était triste de voir les vieillards et les malades ! Ils s'accrochaient en désespérés à leurs compagnons de misère, et quand la bande s'arrêtait pour respirer une minute, il en était qui restaient suspendus à leur collier comme une masse inerte.

» Des drames épouvantables marquaient ces minutes de repos. Le pauvre esclave nègre était-il à bout de force.... on lui coupait la tête, et la bande allégée reprenait sa marche.

» J'étais exténué et mes maîtres voulaient absolument me faire marcher et courir avec les autres nègres ; je refusai et cherchai l'occasion de m'échapper, lorsqu'un Arabe vint à moi avec son poignard et m'en porta un coup de plat dans le flanc droit. Je ressentis d'atroces douleurs ; le coup fut porté si raide que j'eus une côte brisée. Je vis le sang couler en abondance et je tombai évanoui. Un Arabe alors me prit sur ses épaules et me reconduisit à la caravane ; il me mit dans un sac sur le dos d'un chameau ; c'est là que je repris connaissance. Dans ce sac de toile épaisse, l'air entraînait difficilement.

» Le coup de poignard que j'avais reçu m'arrachait encore souvent des cris, surtout quand j'étais ballotté par la course du chameau : chaque mouvement, chaque choc était pour moi un nouveau coup de poignard. Au bout de quelques jours, le chef arabe me fit descendre de chameau, me tira hors du sac et me dit de marcher avec les autres esclaves.

» Je n'étais pas encore solide et je boitais : chaque pas me causait des douleurs, et je fus obligé de marcher et de suivre toujours mes maîtres à travers le désert brûlant. Peu à peu, la plaie se cicatrisa, mais je boitais toujours et souffrais encore.

» Après huit jours de marche, la caravane s'arrêta dans une oasis, les Arabes prirent leur repas et nous jetèrent les os et les restes de leur viande ; nous mourions de faim et de soif et nos maîtres ne voulaient rien nous donner. Nous mangions des insectes et des sauterelles, un peu de feuilles de sutama et de la terre rouge.

» J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maîtres touaregs et arabes. Voyez, nous dit Farraghit en nous montrant son visage zébré de cicatrices anciennes, voyez six tatouages sur la joue droite, six sur la joue gauche et trois sur le front ! Chaque marchand arabe et chaque marchand touareg a sa marque.

» J'étais donc à Aïn Salah dans une tente, parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Warglah, afin de nous exposer en vente sur le marché d'esclaves.

» Ce fut grâce à mon air maladif que le Père Blanc, qui proposa à mon maître de m'acheter, m'obtint pour 100 francs. Après avoir été racheté je fus envoyé à Tunis et à Alger pour apprendre le français et l'italien. Et depuis quelque temps je suis en France. »

Voilà toute cette navrante odyssée que nous avons tenu à rapporter fidèlement, comme l'a racontée Farraghit lui-même au reporter du *Patriote* belge.

P. S. Farraghit, après ses études de médecin, à Lille, est parti en cette qualité pour la région des Grands Lacs, comme auxiliaire des Missionnaires d'Alger.

---



## CHAPITRE XII.

### LA CROISADE AFRICAINE.

#### I. — LES MISSIONS CATHOLIQUES.

Le mal est désormais connu. Il s'agit d'y apporter un prompt remède. Et comment ?

De trois manières principales :

- 1° Par l'action combinée des *gouvernements* européens ;
- 2° Par le dévouement d'un certain nombre de *volontaires*, envoyés et soutenus par la générosité libre du public ;
- 3° Par l'action religieuse et civilisatrice des *missions chrétiennes*.

Cette dernière ne fera pas défaut. Elle est à l'œuvre depuis longtemps déjà, et bien que cette action des Missions ne rentre pas nécessairement dans l'objet de cet ouvrage, on ne peut la passer sous silence. Non seulement l'évangélisation par les Missions catholiques est le moyen de civilisation par excellence pour les nègres africains, comme elle l'a été jadis pour les Blancs européens, mais les Etablissements des Missionnaires déjà existants doivent servir d'objectif, de centres de ralliement et de base d'opération, dans l'intervention armée soit des volontaires, soit des troupes régulières (1).

Voici, d'après une note qui nous a été communiquée par le R. P. Barillec, de la Congrégation du St-Esprit et du S.-Cœur de Marie, quelle était la **situation de l'Eglise**

---

(1) L'influence civilisatrice des Missions est tellement évidente, et leurs résultats prouvent si bien la possibilité de relever la race nègre de son état actuel, que nous en faisons l'objet d'un second volume sous le titre de : LA BARBARIE AFRICAINE ET LES MISSIONS CATHOLIQUES ; in 8°, 192 pages.

catholique aux siècles précédents, et ce qu'elle est aujourd'hui.

L'Eglise Catholique si florissante en Afrique dans les cinq premiers siècles de notre ère, y avait été tellement ruinée par suite des schismes, des hérésies, des persécutions et surtout de l'invasion musulmane, qu'au commencement de ce siècle on pouvait la regarder comme anéantie sur ce vaste continent. On n'y comptait, en effet, qu'un évêché vacant, et trois ou quatre missions ou préfectures apostoliques, savoir :

1° La préfecture apostolique de Tripoli et la mission de Tunis, qui étaient chargées de pourvoir aux besoins spirituels des européens commerçant dans ces parages, ou des malheureux chrétiens pris par les corsaires et retenus dans les bagnes ;

2° La préfecture apostolique du Sénégal, qui se bornait aux îlots de St-Louis et de Gorée ;

3° La préfecture apostolique du Congo, bien déchue de son ancienne splendeur ;

4° L'évêché d'Angola, habituellement vacant ;

5° La prélature du Mozambique, qui ne faisait que végéter au point de vue religieux et civil.

Aujourd'hui l'Evangile est prêché par toute l'Afrique, et chaque année voit s'y former de nouvelles Missions.

Voici le tableau des diverses juridictions ecclésiastiques actuellement existantes avec la date de leur érection et le nom des Instituts chargés de leur évangélisation :

ANNÉES D'ÉREC- TION.	NOMS DES JURIDICTIONS ECCLÉSIASTIQUES.	ORDRES DES MISSIONNAIRES.
1640	Préfecture apostolique du Congo.	Pères du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.
1654	Préfecture apostolique de Tripoli.	Franciscains réformés.
1765	Préfecture apostol. du Sénégal.	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1797	Évêché d'Angola . . . . .	Prêtres séculiers et PP. du St-Esp.
	Prélature du Mozambique. . .	Prêtres séculiers et Jésuites.
1837	Vic. ap. du Cap de Bonne Espér.	Prêtres séculiers.
1838	Diocèse d'Alger. . . . .	» »
1839	Vic. apost. d'Egypte et d'Arabie.	Mineurs observatins, Min. réformés, Missionnaires de Lyon.
1842	Vic. apost. des Deux Guinées. .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1846	Vic. apost. de l'Abyssinie. . .	Lazaristes.
1846	Vic. apost. de l'Afr. cent. (Soudan).	Institut de Vérone.

1846	Vic. apost. des <i>Gallas</i> . . . .	Capucins.
1847	Vic. apost. du <i>Cap Oriental</i> . . .	Prêtres séculiers.
1850	Vic. apost. de <i>Natal</i> . . . . .	Oblats de Marie Immaculée.
1858	Vic. apost. de <i>Sierra-Léone</i> . . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1859	Préf. apost. du <i>Maroc</i> (réérigée)	Franciscains.
1860	Vic. apost. de <i>Bénin</i> . . . . .	Missionnaires de Lyon.
1863	Vicariat apost. de la <i>Sénégalie</i> . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1866	<i>Évêché d'Oran</i> . . . . .	Prêtres séculiers.
1866	<i>Évêché de Constantine</i> . . . . .	» »
1868	Préf. apost. du <i>Sahara</i> . . . . .	Pères d'Alger.
1874	Préf. apost. du <i>District central</i>	Prêtres séculiers.
	(au Cap de Bonne Espérance).	
1879	Préf. apost. de la <i>Cimbébasie</i> . . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1880	Vic. apost. du <i>Tanganika</i> . . . . .	Pères d'Alger.
1880	Vic. apost. du <i>Victoria-Nyanza</i> . .	» »
1882	Préf. apost. du <i>Dahomey</i> . . . . .	Missionnaires de Lyon.
1883	Vicariat apost. du <i>Zanguebar</i> . . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
	(Préfecture depuis 1863.)	
1884	Préfecture apost. du <i>Niger</i> . . . .	Missionnaires de Lyon.
1886	Préf. apost. du <i>Delta du Nil</i> . . . .	» »
1886	Vic. apost. de l'Etat d' <i>Orange</i> . . .	Oblats de Marie Immaculée.
1886	Vic. apost. du <i>Congo Français</i> . . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.
1886	Vic. apost. du <i>Congo Supérieur</i> . .	Pères d'Alger.
1886	Vic. apost. de l' <i>Ounyanimbé</i> . . . .	» »
1887	Préf. apost. du <i>Zanguebar mér.</i>	Bénédictins de Bavière.
1888	Vic. apost. du <i>Congo Belge</i> . . . .	Congrég. de l'Imm. Cœur de Marie de Scheut-lez-Bruxelles.
1889	Préf. apost. du <i>Bas-Niger</i> . . . .	PP. du St-Esp. et du S.-C. de M.

Quant au rôle bienfaisant de l'Eglise à l'égard des malheureux, des pauvres et des esclaves, il est prouvé par l'histoire, à toutes ses pages.

Parmi les Ordres religieux fondés au moyen âge pour le rachat des captifs, il suffit de citer l'Ordre des Trinitaires, qui délivra *neuf cent mille* captifs.

L'Ordre de la Merci, qui en racheta *cinq cent mille*.

D'après des calculs fondés, la délivrance de ce *million et demi* d'esclaves coûta la somme énorme (rapportée au taux actuel) de *huit milliards quatre cents millions*.

Mais ce qu'on ne supputera pas, c'est le nombre de ces chrétiens héroïques qui se sont donnés eux-mêmes pour racheter les captifs.

..

**L'établissement de Bagamoyo.** — Comme exemple des missions créées sur la côte, nous citerons particulièrement le

célèbre établissement de *Bagamoyo*, fondé en 1863 par les Pères du Saint-Esprit sur la côte orientale d'Afrique, en face de Zanzibar, parce qu'il a rendu des services tout à fait exceptionnels à la pénétration du Soudan par cette route.

Cet établissement est magnifique et plein de prospérité. C'est un poste central destiné à aider et soutenir les autres établissements qui pénètrent jusqu'à 60 ou 75 lieues dans l'intérieur. Les Pères y élèvent et entretiennent environ 200 jeunes nègres qu'ils achètent aux traitants, ou qui abandonnés par leurs caravanes, ont été recueillis ou pris par les croisières sur les bateaux négriers. Ils donnent à ces enfants une instruction primaire, ils leur apprennent à tous quelque métier : maçon, menuisier, charpentier, forgeron.... Ils ont joint à l'établissement des terres d'une assez grande étendue, divisées en parcelles, qu'ils donnent à chaque nègre. Après son mariage, ils lui apprennent la culture et forment ainsi de petits villages, où chacun vit dans sa maison des produits de son travail. L'établissement opère sur eux un petit prélèvement pour l'entretien des jeunes nègres et pour l'agrandissement de la mission.

Ils préparent aussi quelques-uns de ces enfants à servir de *guides et d'interprètes* aux caravanes de missionnaires ou de voyageurs qui pénètrent dans l'intérieur ; fonctions des plus précieuses pour les caravanes, car dans ces pays, en dehors d'eux, les guides sont presque toujours des êtres sans foi qui trompent et trahissent ou rançonnent ceux qu'ils conduisent. Généralement les Pères se louent beaucoup de leurs enfants et les trouvent reconnaissants et fidèles. Il est rare qu'une fois instruits et chrétiens, ils cherchent à s'enfuir et abandonnent le droit chemin.

Cet établissement de *Bagamoyo*, situé près de la côte, rend les plus grands services. C'est là que se forment les caravanes et que les voyageurs prennent de précieux renseignements. Stanley en a fait le plus grand éloge ; son utilité et les services qu'il rend sont reconnus par les Arabes eux-mêmes, qui n'ont jamais manifesté d'hostilité contre les Pères, ni essayé de leur enlever aucun enfant.

## II. ACTION DES PUISSANCES COLONIALES.

En supposant que l'accord s'établisse et se maintienne entre les puissances coloniales, leur action coercitive et répressive peut s'exercer de deux façons : 1° sur mer, par le blocus ; 2° sur terre, par des troupes tenant la campagne.

D'abord sur mer, ils bloqueront toutes les côtes de la mer Méditerranée, de la mer Rouge et de l'Océan indien, de façon à empêcher les daous (dhow) ou barques arabes de transporter les esclaves vers les pays musulmans asiatiques : Arabie, Turquie, Perse, Indochine, Malaisie.

Comme ces barques filent aisément sans être aperçues et s'abritent même sous l'inviolabilité des pavillons européens, il faut nécessairement que tout vaisseau européen de guerre ou de commerce, qui croise dans ces parages, ait le **droit de visiter** celles qui sont suspectes, nonobstant le pavillon qu'elles portent. Jusqu'ici la France seule s'est refusée à accorder ce droit de visite aux croiseurs anglais ou de toute autre nationalité : aussi, on le conçoit, les négriers voguent-ils de préférence sous pavillon français. Il est inutile d'ajouter que le gouvernement français, loin d'autoriser cette pratique, offre le concours de ses croiseurs, trop rares malheureusement dans ces parages.

On sait que depuis le Congrès de Vienne, les Anglais n'ont cessé de faire la chasse aux négriers. D'après même des conventions exigées des gouvernements de Constantinople, d'Egypte, de Zanzibar et autres, les croiseurs cernent les ports des côtes orientales africaines ; vingt fois chaque année, ils capturent des négriers arabes, et, après avoir rendu la liberté aux malheureuses victimes, le boutre ou daou capturé *est scié* par le milieu, et reste dans le port comme exemple de justice bien appliquée.

Si l'action internationale des croisières s'établit franchement, on pourra probablement détruire assez vite la piraterie sur mer ; mais dans l'intérieur de l'Afrique, la tuerie se continuera et les cruautés s'accroîtront peut-être même en raison du plus grand profit que les chasseurs d'hommes retireront

de leur « bois d'ébène », qu'ils feront plus difficilement parvenir à destination.

Quoi qu'il en soit, on devra proscrire avant tout la *vente des armes à feu* aux Africains, car c'est par le fusil que les traitants sont cent fois supérieurs en force aux pauvres nègres, mal armés de lances et de flèches sans portée efficace. Le roi Léopold II, souverain du Congo indépendant, a déjà prohibé cette vente des armes, de même qu'il a permis la formation de corps de *volontaires européens*, pour porter secours aux noirs dans l'intérieur de ses Etats.

Les autres puissances coloniales devront imiter cet exemple et, de plus, celles qui possèdent une marine de guerre et des troupes disponibles devront exercer dans leurs territoires respectifs une police à main armée.

Ce sera l'œuvre du temps, mais avec de l'entente et de la persévérance, le succès final n'est pas douteux, car dans cette affaire, plus qu'en toute autre, il est vrai de dire : *Aide-toi et le Ciel t'aidera.*

### III. ACTION DES CROISÉS VOLONTAIRES.

Mais à côté de l'action diplomatique et militaire des Puissances, il faut compter sur l'initiative privée, sur l'impulsion de l'opinion publique, provoquant et soutenant la création de corps de volontaires.

Dans sa Conférence de Bruxelles, l'illustre cardinal Lavigerie a proposé d'envoyer une centaine de volontaires belges sur le lac Tanganika, afin de couper les communications entre les territoires du Haut-Congo, ravagés par la chasse à l'homme, et les marchés d'Oudjiji, de Tabora et de la côte de Zanzibar, où se fait la vente de cette « marchandise » humaine.

Sa proposition est basée sur les rapports de ses missionnaires qui estiment qu'une petite troupe de nègres, organisée et bien conduite par quelques officiers et soldats européens suffirait. Il en a donné comme exemple, l'action du capitaine Joubert, qui déjà y soutient les missions catholiques, ainsi que nous l'avons dit plus haut (page 166).

Cameron réclamait aussi et a obtenu une centaine de volontaires armés pour le lac Nyassa, autour duquel sont les missions anglaises.

Il est de fait qu'un homme de la trempe de Stanley, par exemple, ferait à lui seul, à la tête de quelques centaines de nègres dévoués et bien dressés, une guerre terrible aux traitants, soit sur terre, soit plus facilement encore par eau.

Quoiqu'il en soit, il convient de donner suite à cette idée. Et comme le Roi-Souverain du Congo ne peut pas disposer des troupes belges pour ce sujet, il faut que des hommes de cœur et de dévouement s'offrent à leur place.

On sait que dès le soir même de son discours à Sainte Gudule, le grand Apôtre des Nègres recevait des offres de services de la part de plusieurs jeunes gens courageux, et nous en avons vu nous-même plusieurs le lendemain se présenter chez Mgr le doyen de Ste-Gudule pour cette croisade africaine. En ce moment c'est par huit cents qu'on compte les présentations. On pourra donc choisir dans un tel nombre les vocations les plus sérieuses à ce genre d'apostolat, celles qui avec une santé excellente, présenteront les meilleures garanties de conduite morale et de dévouement chrétien. (1).

---

(1) La lettre ci-après, adressée au *Bien Public* de Gand, prouve que les Belges ne sont pas en retard de dévouement sous ce rapport, et confirme la bonne opinion que, tout le premier, l'illustre cardinal s'en est faite lui-même.

*Monsieur le rédacteur,*

Comme vous, je suis sous le coup de l'émotion que produit par toute la Belgique l'admirable discours de S. E. le cardinal Lavigerie. Comme vous, j'ai senti frémir mon amour-propre national, en apprenant par la bouche de l'apôtre l'étendue de la mission congolaise et le petit nombre des ouvriers belges.

L'honneur de la Belgique, l'honneur du corps des zouaves pontificaux, auquel je me fais gloire d'avoir appartenu, m'engage à signaler à vos lecteurs quelques faits que l'illustre cardinal a sans doute perdus de vue dans la chaleur de l'improvisation.

Une première fois déjà, Son Eminence a senti le besoin d'adjoindre à ses missionnaires des auxiliaires laïcs et armés, chargés, cette fois, de protéger les caravanes et les missions. Dans ce but, il fit appel aux zouaves pontificaux. Quelques Flamands seuls répondirent à ce premier appel. Le 3 juin 1879, quatre jeunes gens partirent, dont trois succombèrent bientôt, victimes de leur dévouement. Ce furent Van Oost, Loosvelt et d'Hoop.

L'année suivante, la graine des martyrs porta déjà ses fruits : cette fois,

Un premier détachement de 15 à 20 croisés belges ouvrent en ce moment la voie du Haut-Congo. Les steamers de l'Etat indépendant leur faciliteront le parcours du moyen fleuve, et le Roi-Souverain leur offre même une embarcation spéciale pour la navigation au delà du Stanley-Falls et sur le lac Tanganika, terme de leur expédition.

*En France*, les volontaires se présentent nombreux également, sans qu'il y ait rien de précisé sur le champ d'action où ils opéreront ; les zones d'influence de la France comprennent la partie occidentale et septentrionale du bassin du Congo ; dans l'Afrique orientale, la côte d'Obock, dans le golfe d'Aden, les îles Comores et la grande île de Madagascar. Peut-être même le gouvernement voudra-t-il envoyer des volontaires au secours des Missions françaises dans la région des grands lacs.

*En Angleterre*, l'organisation de cette croisade existe déjà, car une troupe de braves guerrieroient comme nous l'avons dit,

---

le 23 janvier 1880, 18 anciens zouaves, la plupart Flamands, montèrent sur la brèche.

Malheureusement leur arrivée à Alger devançait les ressources de la Congrégation, qui, quatre mois après, laissa retourner 13 jeunes gens avec les marques les plus vives de regret et de sympathie. Dès lors l'élan était rompu. Sans cette fâcheuse impuissance de la Congrégation à nourrir ses aides, les cent hommes demandés si éloquemment par Son Eminence seraient déjà sous les armes à l'heure qu'il est. Permettez-moi d'ajouter encore, à l'honneur des zouaves, que des 5 jeunes gens restés de la seconde expédition, deux ont succombé à la tâche. Lallieu et Staes, et deux autres sont devenus Frères, tandis que le R. P. Vyncke, également notre frère d'armes, a pris la robe blanche des missionnaires.

Vous conclurez avec moi, Monsieur le rédacteur, de ce qui précède, que les zouaves flamands méritent une petite place dans l'histoire des Missions africaines de ces dix dernières années.

Ils ont, alors que la maturité de leur âge le leur permettait encore, devancé, pour ainsi dire, l'appel que l'illustre cardinal Lavigerie devait adresser à la Belgique, dix années plus tard.

Vos lecteurs flamands connaissent ces faits. C'est le dévouement de nos zouaves qui a popularisé chez eux les missions africaines et assuré ainsi à la congrégation de l'illustre cardinal ses plus fidèles souscripteurs. Il est bon que la Belgique entière connaisse ces faits, pour qu'elle ait un peu moins à rougir d'elle-même, afin qu'elle s'empresse de fournir les ressources qui manquaient, il y a dix ans, et que de plus jeunes s'apprennent à marcher sur les traces des anciens.

ALPH. JANSSENS-DE SCHRIJVER.

Saint-Nicolas, le 17 août 1888.



sur le lac Nyassa, et qui sait si bientôt, les Anglais, les Allemands peut-être, n'auront pas une flottille lancée sur le grand lac Victoria, qui est aussi dans leur sphère d'action.

#### IV. LES RESSOURCES PÉCUNIAIRES.

Mais les ressources ? Où les trouvera-t-on pour payer les frais de transport et d'entretien de 100 hommes dans des parages aussi lointains, dans des conditions aussi hasardées, aussi périlleuses ?

Les volontaires se sont présentés, mais l'argent qui le donnera, si ce n'est la charité publique ? C'est *dix mille francs* par homme, c'est donc *un million* qu'il faut trouver pour mener à bien cette tentative du Tanganika.

C'est pour recueillir ce million, c'est au besoin pour le renouveler à l'avenir que s'est organisée la « *Société antiesclavagiste de Belgique* » à l'instigation de Mgr Lavigerie, et à l'exemple de ce qui se pratique déjà en Angleterre depuis longtemps et qui se pratiquera bientôt parmi tous les peuples européens.

En France, en Italie, en Allemagne, partout où la grande voix du cardinal Lavigerie, de « ce vieux pasteur de l'Afrique, s'est faite entendre, plaidant la cause de ses enfants, de ses brebis nègres, » partout on organise des *Sociétés antiesclavagistes*, œuvre à laquelle les bénédictions divines ne manqueront pas.

**Bref du Pape Léon XIII et don de trois cent mille francs.** — N. S. P. le Pape voulant encourager l'œuvre antiesclavagiste a bien voulu adresser à son Eminent Fondateur le bref suivant, daté du 17 octobre 1888.

*A notre cher fils Charles-Martial Lavigerie, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, archevêque de Carthage et d'Alger.*

LÉON XIII, PAPE,

Notre cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Pressé par Notre charité, Nous vous avons confié une œuvre à coup sûr grande et difficile, en vous demandant de

tenter généreusement, par tous les moyens en votre pouvoir, de mettre fin en Afrique à l'esclavage de tant d'infortunés. Vous l'avez acceptée avec tant de dévouement qu'il était facile de voir avec quel cœur et quelle élévation de sentiment vous agissez lorsqu'il y va du salut des hommes. Nous voyons maintenant par vos lettres que votre zèle pour cette entreprise augmente chaque jour votre ardeur et votre courage, et que non seulement vous ne refusez pas des travaux même excessifs, mais qu'encore vous les désirez et vous les recherchez. C'est pourquoi Nous ne pouvons et même Nous ne devons pas tarder plus longtemps à vous témoigner, comme Nous le faisons par ces lettres, que **Nous approuvons grandement les commencements de votre entreprise** et que Nous sommes heureux de les voir aussi louer sans retard par les évêques. Nous souhaitons et Nous demandons à Dieu que vous obteniez, dans une cause si noble et si excellente, tout le succès que vous désirez. Ce qui est fait déjà Nous permet, du reste, d'avoir confiance, avec le secours de la grâce divine, dans les résultats ultérieurs. Les souverains de l'Europe sont d'accord qu'il convient de s'opposer à un si grand mal, avec plus de force que par le passé. Ils en sont convenus à la conférence de Berlin. Nous voyons aussi que la pitié d'un très grand nombre de personnes privées a été excitée par vos lettres et par vos discours, et cela, comme votre rapport écrit Nous le confirme, non seulement *parmi vos concitoyens*, nation toujours magnanime, mais encore *parmi les Belges*, toujours prêts aussi par nature à venir au secours des misères d'autrui; *parmi les Anglais* qui, depuis si longtemps, ont si bien mérité de la cause des esclaves noirs, et *parmi les catholiques de l'Allemagne et ceux du Portugal*, dont la piété Nous permet de tout attendre. Nous ne doutons pas enfin davantage que *les Italiens et les Espagnols* ne deviennent, avec le même cœur, les promoteurs et les auxiliaires d'une telle œuvre. Si, en faisant simplement mieux connaître l'infâme et horrible esclavage africain, vous avez pu enflammer ainsi tout d'un coup les esprits et les porter à chercher sans délai des remèdes à un tel mal, en excitant ces vifs sentiments d'humanité et de charité chrétienne,

Nous avons le droit de penser que l'approbation et la faveur que vous avez obtenues déjà de l'Europe assure pour l'avenir son concours et son appui.

Pour vous, ne doutez point que Nous ne cherchions à aider, par tous les moyens en Notre pouvoir, vos projets et votre zèle. Recevez, comme preuve de cette volonté de Notre part, les **trois cent mille francs** que Nous vous envoyons de grand cœur, *pour que vous les partagiez*, comme vous le trouverez le plus convenable, *entre les conseils et comités établis pour l'abolition de l'esclavage*. Rien ne peut être plus doux à Notre cœur que de venir ainsi au secours d'hommes si cruellement traités, et Nous pensons que les catholiques de toutes les nations, dont la générosité s'est montrée si grande envers Nous, principalement pendant cette année, seront heureux d'apprendre que leur munificence a pu Nous servir aussi à réparer tant d'atroces injustices et à défendre, dans un si grand nombre de nos frères, la dignité de la nature humaine. Courage donc, Notre cher fils, et mettez votre ferme espérance dans ce Dieu qui est le Père et le Sauveur de tous les hommes. Comme gage de son appui et de Notre paternelle bienveillance, Nous donnons très affectueusement dans le Seigneur *Notre bénédiction apostolique* à vous, Notre cher fils, à votre clergé et à tout votre peuple.

Fait à Rome, auprès de Saint-Pierre, le dix-septième jour du dixième mois de l'année 1888, onzième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

De cette somme de 300,000 francs, le cardinal en a distribué 50,000 à chacune des trois sociétés antiesclavagistes de France, d'Angleterre et de Belgique, réservant l'autre moitié de la somme pour les sociétés d'Allemagne, de l'Italie et autres.

---

## CHAPITRE XIII.

### LE MOUVEMENT ANTIESCLAVAGISTE EN EUROPE.

#### I. EN FRANCE.

Un comité central antiesclavagiste, composé d'un Conseil de haut patronage et d'un Conseil d'administration, a été formé à **Paris**.

Les membres du Conseil de haut patronage sont : MM. Jules Simon, sénateur, *Président* ; Wallon, sénateur, Vice-Président ; Lefèvre Pontalis, député, Secrétaire ; Bardoux, sénateur ; Chesnelong, sénateur ; Franck, de l'Institut ; Keller, député ; De Vogüé, ancien ambassadeur ; Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes* ; Denys Cochin, publiciste ; l'abbé Lagrange, publiciste ; Charles Petit, conseiller à la Cour de cassation ; Guillaume Guizot ; Etienne Récamier.

Le Conseil de haut patronage a pour mission de défendre et de promouvoir dans les assemblées politiques, dans les corps savants et dans la presse, la cause de l'abolition de l'esclavage. Composé d'hommes de tous les partis politiques, il doit spécialement s'évertuer à rappeler aux gouvernements les obligations qui leur incombent, par suite des engagements pris par eux dans l'acte fondamental de Berlin sur la constitution des nouvelles possessions africaines.

Le Conseil d'administration, qui est chargé de procurer à l'œuvre les ressources nécessaires, a pour *Président d'honneur*, Son Eminence le cardinal Lavignerie. — Ses membres sont : MM. Keller, député, Président ; baron d'Avril, ancien ministre plénipotentiaire ; général baron de Charette ; Chesnelong, sénateur ; amiral Fabre de la Maurelle ; Victor Guérin ; comte de Mun, député ; général Philibert ; comte de Resbecq ; marquis de Vogüé, ancien ambassadeur ; Wallon,

sénateur ; abbé Le Rebours, curé de la Madeleine ; R. P. Vincent-de-Paul Bailly ; R. P. Charmetant, directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient ; Mgr Brincat, directeur de la Société.

La Société antiesclavagiste de France a, jusqu'à ce jour, recueilli un nombre considérable de souscriptions, et des dévouements généreux demandent à s'enrôler sous sa bannière en donnant aux autorités établies l'appui de leurs bras et de leur courage.

Un grand nombre d'évêques français ont envoyé au cardinal Laviege des lettres d'adhésion et de félicitation.

Le Gouvernement, par la voix de M. Goblet, ministre, a déclaré que la marine française concourrait, avec celles des autres puissances, à la poursuite des négriers.

De son côté, le Conseil d'administration de la Société a définitivement arrêté le règlement pour l'admission des volontaires contre l'esclavage africain (1).

## II. EN ANGLETERRE.

**A Londres.** — Nous avons rapporté au chap. III, une

---

(1) ART. 1<sup>er</sup>. — L'admission des volontaires sera prononcée par le Conseil-Directeur, sur le vu de leurs pièces et des renseignements fournis par les Comités locaux.

ART. 2. — Pour être admis, il faut : 1<sup>o</sup> avoir un passé irréprochable ; 2<sup>o</sup> être sain et vigoureux de corps ; 3<sup>o</sup> avoir plus de vingt-cinq ans et avoir terminé son service militaire dans l'armée active ; 4<sup>o</sup> justifier qu'on ne laisse pas une famille sans moyens d'existence ; 5<sup>o</sup> accepter d'avance les règlements et la discipline du corps des volontaires.

En conséquence, ceux qui sont disposés à contracter un engagement devront envoyer au Conseil-Directeur : 1<sup>o</sup> leur casier judiciaire ; 2<sup>o</sup> un certificat de médecin, constatant leur bonne santé ; 3<sup>o</sup> leur extrait de naissance, leur état de service et leur certificat de bonne conduite ; 4<sup>o</sup> un certificat du maire de leur commune, attestant la situation de leur famille.

ART. 3. — L'engagement sera de trois années, voyage non compris, sauf le cas de réforme pour maladie.

ART. 4. — La Société fera les frais de l'équipement, du voyage (aller et retour), de l'entretien et de la solde des volontaires. Elle prendra les mesures nécessaires pour leur assurer les secours religieux et médicaux. Leur engagement étant un acte de dévouement, la Société ne s'engage à leur payer aucune indemnité, retraite ou pension pour quelque cause que ce soit. Toutefois, le Conseil se réserve de venir en aide à ceux dont il jugera la situation exceptionnelle.

partie du discours de Mgr Lavigerie à Londres, et les résolutions prises à cette occasion.

**A Manchester.** — Le 5 décembre, a eu lieu, dans la *Memorial Hall* de Manchester, un grand meeting antiesclavagiste, convoqué sous le patronage de la Société de géographie de cette ville.

Après une courte allocution de M. Hutton, président, et un discours du Rév. Scott sur l'esclavage africain et l'œuvre entreprise aujourd'hui sur les côtes orientales du continent noir, Mgr Vaughan, évêque catholique de Salford, a pris la parole et insisté avec vigueur et éloquence sur le caractère urgent et sacré de la mission dévolue aujourd'hui à l'Europe chrétienne.

Sa Grandeur n'a pas manqué de faire remarquer qu'au Pape Léon XIII revenait l'honneur et la gloire de cette nouvelle croisade.

Il a ensuite dit que, chargé par la Société d'inviter au meeting de Manchester S. E. le cardinal de Lavigerie, il avait reçu de l'archevêque de Carthage une lettre où, en s'excusant de ne pouvoir se rendre à l'appel de la Société de géographie de Manchester, le prince de l'Eglise dit la joie que lui cause la nouvelle de ce meeting; rappelle les raisons qui, à son avis, imposent à l'Angleterre une place d'honneur dans les rangs de la croisade africaine, et annonce que le Pape Léon XIII l'a chargé d'envoyer sa bénédiction apostolique aux organisateurs et aux membres du meeting.

Mgr de Salford ayant donné lecture de cette lettre, a alors commenté le passage relatif à la bénédiction apostolique et expliqué la nature de ce « message de bonne volonté » au grand meeting de Manchester; message, a-t-il ajouté, que personne, malgré la différence de foi, ne devrait être fâché de recevoir. Et Sa Grandeur a alors conclu en prononçant les paroles de la bénédiction apostolique.

Là-dessus un pasteur protestant, le rév. Steinthal, a proposé au meeting la résolution suivante :

« La Société de géographie de Manchester ayant entendu » lecture de la lettre du cardinal Lavigerie, exprime son » profond sentiment de gratitude à Sa Sainteté le Pape

» Léon XIII, pour avoir pris l'initiative de cette œuvre bien-  
 » faisante de la croisade contre l'esclavage en confiant la  
 » cause à un prélat aussi illustre et éminent que le cardinal  
 » Lavigerie, et pour avoir envoyé des offrandes si généreuses  
 » à toutes les sociétés qui, dans toute l'Europe, travaillent  
 » pour la cause. »

Une copie de cette résolution sera envoyée au nom de la Société de géographie de Manchester à Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

La résolution, appuyée par divers orateurs, a été votée à l'unanimité, et le *Tablet*, où nous lisons le compte-rendu de ce meeting, fait remarquer que « l'opinion publique a fait du chemin en Angleterre depuis l'émancipation. »

Et le fait est qu'il y a quelques années on aurait accusé d'in vraisemblance et de témérité celui qui aurait dit qu'on verrait en 1889 un meeting, en grande partie protestant, recevoir respectueusement la bénédiction du Pape et y répondre par une adresse pleine de convenance et de respect.

Mais, comme il faut, paraît-il, que l'intolérance de l'erreur se réfugie quelque part, c'est la presse libérale aujourd'hui, et notamment l'*Indépendance belge*, qui se chargent de décrier l'œuvre et les intentions du cardinal Lavigerie. Pour cette presse, maçonnique avant tout, le grand intérêt n'est pas d'abolir l'esclavage, mais d'empêcher qu'il ne soit aboli par l'initiative et par l'influence de l'Eglise.

### III. EN ALLEMAGNE.

**Lettre du Cardinal au prince de Bismarck.** — Le Cardinal Lavigerie n'ayant pu, pour cause de fatigue, se rendre auprès du gouvernement allemand, adressa le 24 août 1888 de Bruxelles au prince de Bismarck, une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Mon prince,

» Je prie V. A. d'agréer l'hommage des exemplaires des conférences que j'ai faites sur l'esclavage, en France, en Angleterre et en Belgique.

» C'est en ma qualité d'évêque missionnaire que, depuis

bientôt vingt ans, je m'occupe de l'érection des missions dans le centre de l'Afrique, et, ayant juridiction spirituelle sur la partie ouest qui a été soumise à l'empire d'Allemagne, j'ai l'honneur de m'adresser à vous, dans l'intérêt de tant d'âmes malheureuses dont je suis le vieux pasteur.

» Les contrées de Tabora et à l'ouest du Tanganika, où se trouvent mes missionnaires, parmi lesquels il y a quatre allemands, sont dans une situation aussi pénible que les autres, par rapport à l'esclavage. Je dirai même qu'elles en souffrent plus que d'autres contrées. Si V. A. veut se faire lire la lettre d'un de mes missionnaires, sur la situation actuelle de la traite des esclaves à Ujiji, elle se fera une idée des horreurs qui s'y commettent.

» Ujiji est situé dans la zone qui appartient à l'Allemagne. Je dois ajouter que dans toutes les parties de l'Unyanyembé et sur les chemins qui vont de Tanganika à la mer, on peut assister journellement au terrible spectacle de la traite des noirs, où l'on conduit de longues caravanes d'esclaves. Si le gouvernement de S. M. I. le veut, on peut facilement mettre fin à ces horreurs, et il donnera ainsi au monde chrétien l'exemple de la suppression du marché des esclaves qui fait actuellement, en Afrique, plus de ravages qu'il n'en a fait autrefois sur la mer.

» Il suffit donc de s'entendre pour défendre absolument le transport, dans l'intérieur de l'Afrique, d'armes à feu et de poudre, et une troupe de 500 hommes sera suffisante pour l'empêcher.

» Rien n'est plus apte à attirer sur nous la bénédiction de Dieu, qu'un tel acte de pitié et de miséricorde.

» J'adresse mes prières à Dieu et je le supplie que ses bénédictions viennent sur V. A. en récompense de ce qu'elle fera pour les peuplades dignes d'une immense commisération.

† CARDINAL LAVIGERIE.

Cette lettre a été envoyée le 25 août à son destinataire par le ministre plénipotentiaire allemand.



**La réunion du « Gurzeniche » de Cologne**, le 27 octobre 1888. — Les personnages les plus marquants, catholiques et protestants, en tête desquels se trouvaient Mgr l'Archevêque et le Président supérieur, gouverneur de la province du Rhin, assistaient à cette réunion, ainsi que toutes les autorités civiles et militaires de la ville. C'est à la suite de cette assemblée qu'eut lieu l'entente diplomatique entre les cabinets de Berlin et de Londres, auxquels s'est joint tout récemment celui de Lisbonne, pour le blocus de la côte orientale de l'Afrique, le long du Zanguebar.

Après que le conseiller intime M. Langen eut ouvert la séance, il proposa de donner la présidence à M. Hamme, procureur général. Celui-ci donne la parole au professeur de religion l'abbé Hespens, qui résume ce qui s'est passé en Afrique dans ces derniers temps. Pendant le cours de son discours l'orateur présente le lieutenant Wissmann à l'assemblée, qui applaudit celui-ci avec enthousiasme.

La parole est donnée après cela au *lieutenant Wissmann*, qui fait une description de l'intérieur de l'Afrique comme il l'a connue en 1882.

Il commence par réfuter quelques opinions émises dans la circulaire d'invitation, notamment concernant Tippo-Tip. Il insiste sur ces deux points : il est absurde d'assimiler Tippo-Tip au Mahdi ; *les dernières nouvelles concernant Tippo-Tip sont en sa faveur.*

Actuellement, là où l'orateur avait jadis, dans un premier voyage, constaté le bien-être et le bonheur, il a trouvé à son dernier voyage en Afrique la misère et la famine, tout cela grâce aux agissements des esclavagistes.

M. Wissmann dit que, dans un avenir plus lointain, la question la plus importante pour l'existence de l'État du Congo sera la question des Arabes. Il ne croit pas que l'expédition de Stanley pour délivrer Emin Pacha ait échoué. *Si ce malheur arrivait*, ce serait le signal de nouvelles luttes, de nouveaux désastres. Il n'y a qu'une chose sur laquelle tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique sont d'accord, c'est de louer Mgr Lavigerie de sa noble initiative.

Le discours de M. Wissmann a été salué au commencement et à la fin par un tonnerre d'applaudissements.

Après lui, le Dr Fabri, inspecteur des missions protestantes allemandes en Afrique, a pris la parole. Il a insisté sur le fait que les deux grandes communautés chrétiennes de l'Allemagne ont enfin trouvé un terrain de réconciliation et de fraternité. Le nègre est tellement démoralisé par l'oppression séculaire des Arabes, qu'il doit voir une puissance qui le défende, qui le protège pour secouer sa torpeur. Jusqu'à présent, cette puissance fait défaut.

Lorsque l'Allemagne a commencé son mouvement africain, elle pouvait calculer que le jour viendrait où elle rencontrerait l'élément arabe.

Il y a maintenant une question primordiale, celle d'envoyer des expéditions volontaires au Congo. L'armée allemande n'est pas organisée de façon à envoyer un corps de troupes en Afrique. Il n'y a que la marine qui puisse agir.

A ce moment, M. *Descamps-David*, professeur de droit international à l'université de Louvain, délégué de la Société antiesclavagiste de Belgique, prononce un important discours :

« Je vous apporte les meilleures nouvelles du mouvement antiesclavagiste belge. Ils abondent les dévouements personnels qui viennent s'offrir à nous. D'autre part, dès avant la constitution de nos comités, près de 200,000 francs ont été souscrits. Dans toutes les villes importantes de Belgique, des comités d'hommes et des associations de dames patronnesses se forment pour soutenir notre œuvre. Le mouvement est général et magnifique.

» Je voudrais maintenant faire une observation sur un point spécial et rectifier certaines données produites à cette tribune par l'orateur précédent, l'honorable docteur Fabri, directeur des missions évangéliques. Comme l'a fait déjà observer le premier lieutenant Wissmann, l'illustre explorateur que vous avez acclamé tout à l'heure, il serait injuste de soutenir que l'État du Congo soit en quelque sorte dans les mains de Tippo-Tip. Je sais que l'État indépendant, qui masse des forces considérables sur l'Aruwimi, n'a pas à se plaindre de Tippo-Tip en ce moment. On a de sérieuses

raisons d'admettre, à Bruxelles, que Tippo-Tip est entré dans la bonne voie et des mesures sont prises pour l'y maintenir.

» Des recrutements importants ont été faits et le jeune État prend vaillamment toutes les mesures propres à maintenir l'ordre chez lui.

» En ce qui concerne une entente internationale sur certains points, elle est, à coup sûr, hautement désirable et serait un gage d'un rapide et complet résultat.

» Il faudrait s'entendre premièrement pour défendre d'importer en Afrique de la poudre, des armes et des liqueurs fortes.

» On pourrait s'entendre aussi contre le Mahdi et diriger dans ce sens des expéditions de divers pays dans un but commun. »

Le président de l'assemblée, le procureur général Hamme, a résumé les débats. Il a dit que cette réunion de 3000 personnes a démontré que tous voulaient atteindre le même but humanitaire. Les résolutions qu'on prendra seront soumises au chancelier de l'empire et au Reichstag, et en même temps au noble champion d'une noble cause, le Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, auquel la réunion adressera des remerciements pour tout ce qu'il a déjà fait pour cette grande œuvre. Cette union de tous les partis pour une cause est la meilleure preuve que celle-ci est bonne.

Voici les résolutions qui ont été acclamées par l'assemblée :

1° La suppression de la chasse aux esclaves, avec ses horreurs infâmes, incombe aux États chrétiens et constitue la condition préalable de la suppression réelle de la traite des esclaves.

2° Bien que la conférence du Congo oblige toutes les puissances signataires à la suppression de l'esclavagisme et à l'amélioration du sort des indigènes, ce sont cependant en première ligne l'État du Congo, le Portugal, l'Angleterre et l'Allemagne, menacés directement par les esclavagistes arabes, qui ont le devoir d'accepter, de commun accord, et de mener à bonne fin le combat contre l'esclavagisme.

3° L'assemblée exprime la confiance que l'honneur du

drapeau allemand et les intérêts allemands, lésés dans l'Afrique orientale par les esclavagistes arabes, seront vengés par le gouvernement de l'empire.

4<sup>o</sup> Elle exprime l'assurance que le Reichstag accordera son appui à ces résolutions, en témoignage de l'accord parfait de toute la nation allemande, sans distinction de parti ni de confession religieuse.

Ces résolutions ont été envoyées au Chancelier et au Reichstag.

A la suite de cette réunion, les membres du bureau ont envoyé à Son Eminence le Cardinal Lavigerie une adresse chaleureuse, à laquelle celui-ci a répondu immédiatement.

**Réponse du prince de Bismarck à la même assemblée.** — De son côté le prince de Bismarck, à qui les résolutions prises dans la réunion du Gurzeniche avaient été envoyées, adressait au président de cette réunion la lettre suivante :

*Friedrichsruhe, 6 novembre.*

« Je vous remercie bien sincèrement pour votre lettre du 27 octobre et la communication des résolutions prises par l'assemblée tenue à Cologne sous votre présidence, dans le sens de la répression du commerce des esclaves et de la protection du travail colonisateur allemand en Afrique. Le gouvernement impérial s'efforce depuis longtemps d'amener une entente des puissances intéressées pour préparer des mesures efficaces contre la traite des noirs et, pour le moment, il est engagé dans des négociations à cet effet avec le gouvernement royal britannique. J'ose espérer que ces négociations formeront sous peu une base pour entamer également les pourparlers avec les gouvernements intéressés sur la côte orientale de l'Afrique, l'Italie et le Portugal, ainsi qu'avec les puissances signataires de l'acte du Congo.

DE BISMARCK. »

**L'accord anglo-allemand.** — Le 13 novembre suivant, *le Messager de l'Empire allemand* publiait le communiqué ci après :

« Les gouvernements allemand et anglais ont conclu, au

sujet des troubles de l'Afrique orientale, une entente, dont les notes qui suivent pourront donner une idée :

» Une note du comte de Hatzfeld à lord Salisbury, datée du 3 novembre, propose, en présence de l'hostilité croissante des trafiquants d'esclaves arabes, de bloquer en commun, et avec l'assentiment du Sultan, Zanzibar et les côtes de l'Afrique orientale qui appartiennent à ce souverain, afin de supprimer la traite des esclaves et l'importation d'armes et de munitions. Les amiraux anglais et allemand, ajoute le comte de Hatzfeld, se réuniraient à Zanzibar pour s'entendre relativement aux détails de l'établissement du blocus.

» Pour que le blocus fût effectif envers la traite des esclaves, il serait nécessaire que les croiseurs des deux puissances visitassent tout navire suspect, afin de le capturer, s'il était coupable, et quel que fût son pavillon.

» Le gouvernement allemand est prêt à faire, en commun avec le gouvernement anglais, les démarches nécessaires auprès des autres puissances. Comme le commerce des esclaves se produit aussi sans être troublé sur les côtes voisines des domaines portugais, il serait nécessaire de demander au gouvernement portugais son assentiment et son concours pour l'extension du blocus le long de ces côtes.

» Dans une note de lord Salisbury, datée du 5 novembre, ce dernier accepte les propositions du comte de Hatzfeld, en invoquant des raisons analogues à celles qui figurent dans la note précédente, et ajoute que le blocus devra durer jusqu'à ce qu'une des puissances manifeste son intention d'y mettre fin. »

*(Bulletin de la Société antiesclavagiste de France,  
25 Novembre.)*

#### IV. EN AUTRICHE.

Un certain nombre d'éminentes individualités, dit la *Correspondance politique*, se sont réunies à **Vienne**, sur l'invitation du prince Frédéric de Wrede, pour discuter l'attitude à observer par l'Autriche dans la question des esclaves d'Afrique et principalement à l'égard de l'entreprise du cardinal Lavignerie. Le prince de Wrede s'est présenté aux assistants comme

mandataire de ce dernier, et, en cette qualité, il a soumis à la réunion un exposé de la situation. On a institué alors un comité chargé de faire les préparatifs d'une action à organiser sur une assez vaste échelle. En même temps les assistants ont approuvé avec enthousiasme la résolution de convoquer à cet effet un grand meeting à Vienne pour la première quinzaine de décembre.

Le prince Frédéric de Wrede continue à user avec grande activité des pouvoirs qui lui ont été donnés par le Cardinal Lavigerie. Il vient d'être nommé président du comité antiesclavagiste d'Autriche.

Le 15 décembre a eu lieu à Vienne la réunion importante que nous avons annoncée dans notre premier numéro. Les orateurs qui y ont pris la parole ont été vivement applaudis par un public nombreux. Toute la presse autrichienne, sans aucune distinction, accorde son appui à l'œuvre.

Le 10 janvier a dû avoir lieu à Vienne une nouvelle réunion, dont le but était de constituer, sur des bases plus larges, le comité déjà formé. Aujourd'hui, le 15 janvier, le prince Frédéric de Wrede donne à **Buda-Pest**, une conférence dont on croit pouvoir espérer d'excellents résultats. Le courageux leader autrichien de l'œuvre antiesclavagiste est attendu à Rome pour la fin du mois de janvier, à l'effet de s'y rencontrer avec le Cardinal Lavigerie.

## V. EN ITALIE.

**A Rome**, 20 décembre. S. Emin. le Cardinal Lavigerie a fait ce soir à 6 h., dans la chapelle des Religieuses de la Retraite, une conférence à l'élite des dames romaines sur l'esclavage. Il y avait foule. Nous y avons vu presque toutes les princesses romaines.

L'illustre primat d'Afrique a retracé les horreurs de l'esclavage des femmes en Afrique. La plume est impuissante à reproduire cette parole simple, mâle, émouvante, où vibraient çà et là en accents pathétiques les plus nobles sentiments, les inspirations les plus généreuses de la foi et de l'humanité. On croyait entendre un de ces patriarches bibliques, bénis-

sant les foules et unissant la grandeur des idées à la simplicité du style. Pas de phrases. Rien que des peintures relevées par des récits, des détails qui ont fait comprendre l'horreur de cette honte, mieux que les plus doctes explications.

Les larmes coulaient abondantes au récit du « vieux missionnaire » et l'émotion a atteint son comble, quand il a rappelé les paroles par lesquelles Léon XIII lui a confié cette mission.

Le conférencier a appelé les bénédictions de Dieu sur les coopérateurs, surtout sur l'Angleterre qui, dit-il, a ouvert son âme et ses ressources à l'envoyé du Pontife.

Le cardinal a fini par une vibrante péroraison, disant que la Rome des Papes surpassera les autres villes et demandant aux dames une prière pour que le Cardinal « ne tombe pas en route. »

Après la conférence, les dames ont constitué un comité antiesclavagiste. Malgré que toute quête fût défendue, de riches offrandes ont été prodiguées au Cardinal.

Le succès de la Conférence a été complet. Léon XIII aura la consolation de voir la Ville catholique prendre un des premiers rangs dans la croisade abolitionniste.

**A Milan**, 6 Janvier 1889. Hier dimanche, à 3 heures, a eu lieu à Milan, avec un éclat extraordinaire, la conférence anti-esclavagiste de S. Eminence le cardinal Lavigerie. Elle était annoncée depuis plusieurs jours. La cathédrale étant trop grande pour qu'un orateur puisse y être entendu de tous, la basilique de Saint-Etienne, la seconde de la ville pour ses dimensions, avait été choisie ; mais elle s'est trouvée beaucoup trop étroite pour contenir la foule, qui a dû rester en grande partie au dehors. Mgr l'archevêque de Milan présidait la cérémonie, assisté de Mgr l'évêque de Côme ; toutes les notabilités de la ville et toute la presse étaient présentes. Le succès de l'éminent conférencier a été considérable, comme dans toutes les autres villes de l'Italie où il a parlé. A la fin, après avoir fait des vœux pour le salut de l'Afrique, Son Eminence en a fait pour la ville de Milan, et sa péroraison a produit une émotion telle qu'il faut en avoir été le témoin pour s'en faire une juste idée. Seul le respect du lieu saint a

empêché une manifestation bruyante dans le sein même de l'église ; mais les journaux milanais, qui sont tous, comme on sait, absolument opposés à une guerre avec la France, parlent avec enthousiasme de la conférence du cardinal Lavigerie.

Cette conférence a été prononcée en français ; seule, la péroraison était en langue italienne.

**A Naples.** Le duc della Regina a, paraît-il, accepté la présidence du comité de Naples, dans lequel prendra place l'élite de la société napolitaine.

Le 13 décembre, le Cardinal Lavigerie a prononcé, à Naples, dans l'église de l'*Ospedaletto*, un émouvant discours en faveur de la suppression de l'esclavage et de la traite des nègres. Ce discours éloquent a produit une telle sensation et a si profondément électrisé tout l'auditoire, que tous les journaux, ceux-là mêmes qui avaient le plus indignement attaqué Son Eminence pendant son séjour à Rome, en font les plus grands éloges et rendent hommage à l'éloquence du cardinal, en déclarant que sa parole émue et pleine de conviction a exercé une fascination irrésistible.

Le cardinal Sanfelice, archevêque de Naples, qui présidait la cérémonie, a voulu être le premier oblateur de son diocèse en faveur de l'œuvre contre l'esclavage, et prêcher ainsi d'exemple à ses ouailles. Il a donc envoyé à l'éminent archevêque de Carthage pour être vendue au profit de cette œuvre, la riche croix pectorale qui lui fut offerte par la ville de Naples après le choléra, en témoignage d'admiration et de reconnaissance pour son zèle, sa charité et son abnégation. Plein de gratitude pour un don si généreux, et ne voulant pas, d'autre part, que son éminent collègue reste privé de cette croix d'honneur, si vaillamment gagnée sur les champs de bataille de l'épidémie, le Cardinal Lavigerie a envoyé la croix au directeur du *Corriere di Napoli*, en le priant d'ouvrir une loterie, dont le gagnant s'engagera à restituer la croix au cardinal Sanfelice. Cette croix, qui est ornée de pierres précieuses, a une valeur de 10.000 francs.

Nous extrayons de la lettre du cardinal le passage suivant :



« En lisant ces lignes, je me suis rappelé avec attendrissement les exemples de la primitive Eglise, lorsque saint Cyprien faisait vendre les vases sacrés de ses sanctuaires pour racheter des esclaves africains, et j'ai baisé avec respect la croix qui m'était envoyée et le nom de celui qui en faisait généreusement le sacrifice pour nos esclaves noirs. »

Le succès de ces conférences a été complet. L'Italie semble vouloir prendre un des premiers rangs dans la croisade abolitionniste.

## VI. EN ESPAGNE.

Le samedi, 29 décembre, la reine régente d'Espagne a reçu en audience particulière M. Luis de Sorela, officier de marine et explorateur africain.

M. Luis de Sorela était porteur d'une lettre du Cardinal Lavigerie, qui demandait le concours de la reine Christine et celui de l'Espagne pour la campagne antiesclavagiste. L'accueil fait par la reine à l'explorateur a été excellent ; elle a promis formellement son concours au Cardinal. Elle se propose d'ouvrir elle-même la souscription en faveur de l'œuvre par un don d'une générosité royale.

Le Cardinal Lavigerie vient d'écrire directement à la Reine pour la remercier de ses intentions.

## VII. EN PORTUGAL.

Nous trouvons dans une lettre écrite par M. Barroz Gomez, *ministre des affaires étrangères du Portugal*, au président de la Société de Géographie de **Lisbonne**, les passages suivants, qui prouvent la bonne volonté du gouvernement de ce pays, de se joindre aux autres gouvernements dans la lutte antiesclavagiste.

« On voit aujourd'hui s'émouvoir l'Europe entière à la voix éloquente et convaincue d'un prélat qui est une gloire de la France et qui continue avec honneur sur le siège primate de Carthage les grandes traditions de l'Eglise dans le nord de l'Afrique ; on la voit cherchant à hâter le moment heureux qui mettra le terme aux horreurs du trafic qui

menace de dépeupler l'intérieur du continent noir. Notre pays peut et doit s'associer à tous les efforts, à toutes les tentatives pratiques qui viseront ce but généreux et chrétien.

» En agissant ainsi, nous ne ferons que persévérer sur une route où nous marchons depuis longtemps. Le gouvernement se propose de faire extraire des archives du commandement général de la marine et de la direction des colonies les documents qui établissent quelle a été la part prise par notre marine de guerre et par les autorités coloniales à l'abolition de la traite et de l'esclavage, tâche à laquelle nous avons travaillé de tous nos efforts et qui a été couronnée par la loi du 29 avril 1875. Le nom vénérable de Sada Bandeira est attaché à cette loi, dont João d'Andrade Corvo a été le ministre référendaire.

» L'appui et la sympathie du Portugal ne manqueront certainement pas aux ouvriers de la civilisation et de la foi, qui luttent en faveur de ce mouvement qu'on cherche à faire naître en Europe.

» En protégeant d'une façon efficace et sincère la mission religieuse catholique et en combattant l'esclavage, notre pays honore ses traditions les plus chères en même temps qu'il sert ses meilleurs intérêts politiques.....»

## VIII. EN HOLLANDE.

Les Hollandais, bien que n'ayant pas encore été appelés à former chez eux une société antiesclavagiste, s'occupent cependant de l'œuvre.

**A Amsterdam** et à Bovenkerk s'est fondée une société composée en grande partie d'ouvriers. Tous les membres s'engagent à abandonner à l'œuvre le gain d'une journée de travail.

Cette idée nous paraît pratique, car elle rend l'œuvre tout à fait populaire en la mettant à la portée du peuple.

Pourquoi ne pas propager cette idée ailleurs ?

Pas une personne de bonne volonté qui ne puisse, dans les mois de l'année qui lui sont les plus favorables, vouer une journée de travail pour contribuer à sauver ces esclaves

africains. Même dans les foyers qui ne connaissent pas l'aisance, les soins exceptionnels des bonnes mères de famille sauront trouver les moyens, sans que la maison en souffre, de se passer du salaire d'une seule journée de travail dans l'année. Est-ce qu'il n'y aurait pas, nous demande notre correspondant, en Belgique une seule ville, une seule commune où l'on puisse trouver une association, une confrérie qui veuille imiter ou surpasser l'exemple de Bovenkerk et d'Amsterdam?

## IX. EN SUISSE.

S'il était un pays qui pût demeurer étranger à l'œuvre anti-esclavagiste, ce serait sans contredit la Suisse. Sans colonies, sans marine, sans contact direct, par conséquent, avec les régions où règne l'esclavage, elle n'a point à en souffrir ; ses intérêts matériels ne sont pas compromis par l'état de choses actuel et sa politique n'a rien à y voir.

Ses habitants, toutefois, n'ont pas estimé qu'il n'y eût point de place pour eux dans l'armée des adversaires de la servitude. Ils ont compris que l'humanité et le christianisme leur faisaient un devoir de prêter, dans la modeste mesure de leurs moyens, leur concours à ce que de plus puissants qu'eux songeaient sérieusement à entreprendre.

En Suisse, fort heureusement, l'initiative privée a les couées franches et elle sait en profiter. Elle vient de le prouver une fois de plus, par la création toute spontanée d'une association antiesclavagiste.

L'œuvre nouvelle a pris naissance à Genève. Un comité provisoire vient de se constituer dans cette ville, le 2 janvier 1889, sous les auspices de la Direction de *l'Afrique explorée et civilisée*. Ce journal important qui, depuis près de dix ans, s'occupe du continent dont il porte le nom, luttant à sa manière pour l'amélioration du sort des indigènes, et qui possède de nombreuses relations parmi les africanistes, semblait désigné, soit pour donner l'impulsion au mouvement anti-esclavagiste en Suisse, soit pour y servir, en raison de son impartialité absolue, de centre de ralliement à toutes les bonnes volontés.

Lucerne, 23 janvier. Les évêques suisses invitent les catholiques à provoquer des assemblées populaires contre l'esclavage. Ils ordonnent aussi des quêtes à cet effet.

#### X. EN SICILE.

Le 15 décembre a eu lieu à **Palerme** une conférence anti-esclavagiste sous la présidence du Cardinal Alésia, archevêque de Palerme, qui s'occupe de la fondation d'une société antiesclavagiste de Sicile. Avant cette conférence, il a été donné lecture d'une lettre importante du Cardinal Lavigerie. Le curé de San-Niccolo all' Albergheria y a parlé en faveur de l'abolition de la traite.

Comme le dit le Cardinal Lavigerie, l'histoire de la Sicile la presse de répondre aussi à l'appel. Elle a été mêlée, dans le passé, à toutes les grandes œuvres qui se sont accomplies sur les bords de la Méditerranée.

Comme les autres nations, elle est allée aux croisades ; elle n'a jamais cessé de combattre la barbarie. Elle a triomphé dans l'Afrique du nord, depuis Tabarka jusqu'à Tripoli dont elle s'était emparée. A Mehdia, elle avait non seulement établi le centre d'un empire, mais encore une chrétienté nouvelle. Cosmas qui en fut l'archevêque longtemps après la destruction du siège de Carthage, est enseveli dans l'une de ses églises, comme pour y rappeler le souvenir de ses gloires et l'exciter à les faire revivre un jour.

Victime, plus tard, dans un si grand nombre de ses enfants, des pirates musulmans, la Sicile a vaincu la cruauté des persécuteurs par sa charité, par sa foi, par l'héroïque courage de ses habitants. Sainte Olive, une Sicilienne, est venue consacrer par son sang les plages africaines.

(*Le Mouvement antiesclavagiste*, de Bruxelles, auquel nous avons emprunté plusieurs pages de ce chapitre).

Comme on le voit, la croisade africaine se généralise en Europe ; mais nulle part elle n'est plus active ni mieux organisée que dans notre pays, ainsi qu'on en jugera par le chapitre suivant.

## CHAPITRE XIV.

### LA SOCIÉTÉ ANTIESCLAVAGISTE DE BELGIQUE.

#### I. SON ORGANISATION.

La ligue belge contre l'esclavage date du 15 août 1888, fête de l'Assomption, et du discours de Mgr Lavigerie en l'église collégiale de Ste Gudule.

Dix jours après, le 25 août, l'illustre fondateur de l'œuvre établissait à Bruxelles le Conseil-Directeur de la *Société antiesclavagiste de Belgique*.

Dans son discours d'installation, il détermina le rôle de la nouvelle société et plaça à sa tête le lieutenant-général Jacmart, député de Bruxelles et ancien commandant de l'école militaire. Puis faisant ses adieux à la Belgique, et souhaitant bon succès à l'œuvre naissante, il termina ainsi :

« Et maintenant, messieurs, il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

» Je vous laisse les délibérations à prendre, les dévouements à soutenir, en me réservant plus à moi-même que de prier de loin, le Dieu de miséricorde de répandre sur vous et sur tous ceux qui vous donneront leur aide ses plus abondantes bénédictions. »

#### II. STATUTS DE LA SOCIÉTÉ ANTIESCLAVAGISTE.

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il est fondé à Bruxelles une association ayant pour but, conformément aux articles sixième et neuvième de l'Acte général de la Conférence de Berlin, de concourir à l'abolition de la traite en Afrique.

ART. 2. — Cette association porte le nom de « *Société antiesclavagiste de Belgique*. »

Elle est exclusivement nationale. Elle applique spécialement ses ressources à poursuivre son œuvre libératrice dans l'Etat indépendant du Congo, de concert avec le gouvernement de cet Etat.

ART. 3. — Les moyens à prendre par la Société antiesclavagiste pour arriver au but qu'elle poursuit doivent avoir un caractère moral et pacifique. Si elle est appelée à appuyer par la force d'autres mesures, ce ne peut être qu'avec l'assentiment de l'Etat sur le territoire duquel elle agit, et en évitant, autant que possible, l'effusion du sang.

ART. 4. — La Société doit chercher par les relations et l'influence de ses membres à obtenir les mesures administratives les plus favorables à la suppression de la traite, notamment l'interdiction du droit d'introduire de la poudre dans l'intérieur de l'Afrique ; l'interdiction par les souverains musulmans des ventes, soit publiques, soit occultes, d'esclaves dans leurs Etats ; la substitution aux trafics illicites du commerce légitime que permettent les ressources naturelles du pays.

ART. 5. — La Société fait appel pour vulgariser ses idées, à tous les organes de la presse, comme elle fait appel, pour l'accomplissement de son œuvre, à tous les dévouements.

ART. 6. — La Société entretient des relations de confraternité avec les sociétés antiesclavagistes existantes ou qui pourront se fonder et avec les sociétés de Missionnaires qui évangélisent l'Afrique. Elle favorise toutes les entreprises nationales ayant pour objet la régénération de la race nègre.

ART. 7. — L'administration et les intérêts de la Société sont confiés à un Conseil-Directeur. Il vote et fait exécuter les règlements de la Société, accepte les engagements volontaires, décide de l'emploi des fonds et prend toutes les mesures utiles en vue de la réalisation du but social.

Le Conseil-Directeur se compose de 25 membres nommés pour la première fois par le fondateur de l'Association. Le Conseil pourvoit aux mandats devenus vacants en cours d'administration.

Pour l'exercice de ses attributions, le Conseil se répartit en trois sections : section militaire, section d'administration, section de propagande.

ART. 8. — Le bureau du Conseil se compose d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Trésorier et de trois Secrétaires correspondant aux trois sections du Conseil.

Le Trésorier devra être assisté d'un banquier, agréé par le Conseil et chez qui les fonds seront déposés.

Les membres du bureau sont nommés pour la première fois par le fondateur de l'association. Il est pourvu par le Conseil-Directeur aux mandats devenus vacants.

Le Président pourvoit, par voie de délégation, aux empêchements momentanés qui peuvent survenir.

La mission du bureau est de diriger les délibérations et de prendre toutes les mesures d'exécution et d'urgence.

ART. 9. — Des Comités de propagande sont établis dans les principales villes de Belgique. Le Conseil-Directeur détermine leur nombre, leur ressort et leur donne l'agrégation.

Ces Comités locaux ont pour mission de provoquer les dévouements et les souscriptions et de prendre, dans leur ressort, d'accord avec le Conseil-Directeur, toutes les mesures que leur suggérera leur zèle pour atteindre le but de la Société.

Le Conseil-Directeur peut convoquer en réunion spéciale tous les présidents des Comités de propagande aussi souvent qu'il le jugera utile pour le bien de l'œuvre antiesclavagiste.

ART. 10. — Des Comités de Dames Patronnesses seront également établis de la même manière et dans le même but que les Comités locaux de propagande.

ART. 11. — Sont membres protecteurs de l'œuvre, ceux qui font un don, en espèces ou en nature, d'au moins 500 francs.

ART. 12. — Le Conseil-Directeur peut conférer le titre de membres d'honneur aux personnes qui contribuent avec éclat au succès de l'œuvre.

ART. 13. — Chaque année, à l'époque fixée par le Conseil-Directeur, aura lieu une assemblée générale dans laquelle le Conseil fera rapport sur les travaux de la Société durant la période écoulée. Les membres d'honneur, les membres protecteurs et tous les membres des Comités de propagande et de patronage feront de droit partie de cette assemblée.

ART. 14. — Tout ce qui n'est pas prévu par les statuts sera réglé par le Conseil-Directeur, conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 7 du présent règlement.

### DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES CONCERNANT LES COMITÉS DE PROPAGANDE.

I. Conformément à l'article 9 des statuts de la *Société antiesclavagiste de Belgique*, des Comités de propagande sont établis dans les principales villes de Belgique.

Le Conseil-Directeur détermine leur nombre, leur ressort et leur donne l'agrégation.

II. Les Comités locaux ont pour mission de provoquer les dévouements et les souscriptions et de prendre, dans leur ressort, d'accord avec le Conseil-Directeur, toutes les mesures que leur suggérera leur zèle pour atteindre le but de la Société.

III. Après le premier appel fait au public, les souscriptions devront être recueillies à domicile par les membres des Comités.

IV. Les Comités font leur règlement d'ordre intérieur. Ces règlements doivent être conformes aux statuts, ainsi qu'aux présentes dispositions réglementaires et être approuvés par le Conseil-Directeur.

V. Tous les trimestres les fonds recueillis par les soins des Comités sont transmis au trésorier général de l'œuvre.

VI. Le Conseil-Directeur convoque en réunion spéciale tous les présidents des Comités de propagande, aussi souvent qu'il le juge utile pour le bien de l'œuvre antiesclavagiste.

VII. Tous les membres des Comités de propagande sont de droit membres de l'assemblée générale prévue par l'article 13 des statuts.

VIII. Les Comités de Dames Patronnesses, organisés par les soins des Comités de propagande, conformément à l'article 10 des statuts, sont soumis aux mêmes règles que ces derniers Comités.

### III. MANIFESTE DE LA SOCIÉTÉ ANTIESCLAVAGISTE DE BELGIQUE.

« La Société antiesclavagiste de Belgique, définitivement constituée, organisée sur une base nationale, vient faire appel au dévouement et à la générosité des membres de la grande famille belge.

L'œuvre libératrice pour laquelle nous demandons le concours de nos concitoyens se rattache à la série d'efforts civilisateurs qui ont pour point de départ la mémorable initiative de Sa Majesté Léopold II ; qui trouvent dans la magnanimité de notre Roi, dans son énergie sans défaillance ni repos un de leurs plus fermes appuis, et dont le couronnement sera la rédemption d'une race et d'un continent.

Placé au cœur de l'Afrique, entouré aujourd'hui d'une ceinture de puissantes créations coloniales, l'**Etat indépendant du Congo est**, par sa position même, **un centre de rayonnement et de convergence** pour toute action bienfaisante dans cette partie du monde appelée, après de trop longs siècles de barbarie, à graviter dans l'orbe de la civilisation universelle. Les acclamations de l'Europe ont salué en lui, dès sa naissance, un facteur important de la régénération africaine. L'Etat indépendant a répondu à cette féconde et glorieuse vocation ; il l'a énergiquement poursuivie. **C'est avec une rapidité sans exemple dans l'histoire des puissances colonisatrices que le nouvel empire méditerranéen**, né d'hier, conscient et sûr de ses destinées, développe en son sein tous les organes de la vie publique et fait victorieusement pénétrer à une profondeur considérable les influences politiques, commerciales, chrétiennes qui doivent concourir au relèvement de la race africaine.

Dans un pays soixante fois plus grand que le nôtre, peuplé de **vingt millions d'âmes** au moins selon les uns, de quarante millions suivant d'autres, doté d'immenses richesses naturelles et d'un merveilleux réseau hydrographique, mais où l'outillage économique et politique est à créer de toutes pièces, la main d'un gouvernement naissant, matériellement forcé de procéder par étapes dans sa marche, ne peut, ni être immédiatement présente partout, ni porter d'emblée remède à tous les maux publics.

**Le fléau de la traite**, chassé sans retour des régions de plus en plus étendues où flotte respecté le drapeau bleu étoilé d'or, ne doit pas pouvoir se montrer aux limites orientales de l'Etat indépendant.

Ce fléau dont l'existence — suivant une auguste parole —



« fait rougir notre siècle », ce crime que Livingstone appelait « l'iniquité monstre » et qui fait chaque année en Afrique plus de cinq cent mille victimes, nous pouvons, nous devons, nous voulons le combattre. Nous voulons hâter l'heure si longtemps attendue, entrevue aujourd'hui, où par les efforts de tous, peuples et gouvernants, il sera étouffé à sa source.

Il s'agit de porter remède à des souffrances dont on a dit justement « qu'on n'en trouve point de pareilles sous le ciel. » Il s'agit de soustraire à des horreurs sans nom des millions de noirs que l'on traque comme des fauves, que l'on entraîne au milieu d'atroces tortures vers d'infâmes marchés de chair humaine pour les livrer à toutes les ignominies de l'esclavage oriental.

*Il faut fermer à des forbans, peu nombreux, aussi poltrons qu'inhumains — au témoignage de tous les voyageurs — hardis seulement par l'impunité de forfaits facilement commis sur des populations sans défense, la voie relativement étroite qui leur sert de débouché aux extrémités de l'Etat indépendant et qui est d'ailleurs accessible à une expédition européenne sans menace de perdre une partie de ses hommes.*

Il importe enfin d'enlever aux « chasseurs d'hommes » avec la possibilité de continuer leur exécration trafic, les moyens de troubler les fertiles provinces ouvertes à la civilisation par notre Roi et appelées dans un prochain avenir — ainsi que le rappelait une voix autorisée, celle de l'apôtre même du mouvement antiesclavagiste — à devenir **« une source de richesse certaine pour le peuple belge. »**

Pour tout homme digne de porter ce nom, ces infortunés qu'on torture et dont on fait trafic à merci sont des frères, des membres vivants, égaux en dignité essentielle, du corps inviolable de l'humanité. Pour tout chrétien, ce sont des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu. Qui pourrait donc n'être pas remué jusqu'au fond du cœur par tant de cris déchirants qui nous arrivent du continent africain et que la grande parole de S. E. le cardinal Lavigerie répétait il y a quelque temps au milieu de nous avec des accents si émouvants ?

Et qui de nous, citoyens belges, jouissant, dans la paix, des lumières et des bienfaits de la civilisation générale, jouissant au sein d'une patrie indépendante, du bien par excellence de la liberté, de la sécurité de nos personnes et de nos propriétés, des joies de la famille et de mille autres biens, trésors inconnus de la barbarie, qui de nous voudrait rester indifférent à l'appel suprême de ces populations unies à notre nation, dans le chef de notre souverain, par les liens de l'union personnelle et qui n'attendent de nous qu'un peu d'aide et un peu de lumière pour nous rendre au centuple les sacrifices faits pour elles ?

Les dévouements personnels abondent qui demandent à se déployer au champ d'honneur de l'entreprise antiesclavagiste. Les dons d'argent ont aussi devancé la constitution de notre Société. Nous avons accepté la mission de seconder ce mouvement magnifique et d'en assurer l'efficacité : **nous demandons à tous les hommes de coeur de nous assister dans notre oeuvre.**

Des comités d'action et de propagande sont formés dans les principales villes du pays : nous confions à ces comités **le livre d'or de l'oeuvre antiesclavagiste**, en priant tous les amis de l'humanité, toutes les âmes chrétiennes de s'y inscrire généreusement. Nous ne demandons qu'à un petit nombre de renoncer, pour nous aider, aux joies de la famille et de la patrie. Au grand nombre, nous demandons les ressources nécessaires pour féconder les dévouements personnels : ces ressources ne nous feront pas défaut.

**Les Belges** ont compris que leur place est **au premier rang** dans ce mouvement libérateur.

A l'oeuvre donc, hommes d'action et d'initiative ! Venez à notre aide, cœurs généreux et charitables ! Et bientôt, avec l'aide de Dieu, avec l'assentiment et l'appui de notre Roi, souverain de l'Etat indépendant, le lac Tanganika verra flotter sur ses eaux le **navire de la Délivrance**, armé par les citoyens de la libre Belgique, monté par ses fils, protégeant la liberté des populations africaines unies à notre nation et préparant les voies à l'extinction complète de cet

odieux et désastreux fléau, de ce crime quatre fois séculaire :  
la traite des noirs. »

POUR LE CONSEIL DIRECTEUR :

*Le Président,*

Lieutenant-général JACMART,  
Membre de la Chambre des Représentants.

*Les Vice-Présidents.*

H. DOLEZ,  
Ministre plénipotentiaire,  
ancien Gouverneur du Brabant.

Mgr F. JACOBS,  
Doyen de Bruxelles.

*Les Secrétaires,*

Comte H. D'URSEL.

E. DESCAMPS-DAVID.

*Le Trésorier,*

Comte E. DE LIEDEKERKE.

Bruxelles, le 9 octobre 1888.

Les bureaux de la Société antiesclavagiste de Belgique  
sont établis Montagne-aux-Herbes-Potagères, 4, Bruxelles.  
Toutes les communications peuvent y être adressées.

**Réunion générale.** — Le comité directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique avait convoqué pour dimanche 13 janvier 1889, les présidents des comités locaux. Toutes les provinces de Belgique étaient représentées à cette réunion.

Le *Brabant*, par le comte Charles Vander Burch, sénateur, et le baron Snoy d'Oppuers ; la province de *Liège*, par le baron Sadoine ; la province d'*Anvers*, par Mgr van den Berghe, protonotaire apostolique ; le *Hainaut*, par le général de Formanoir ; la *Flandre orientale*, par le baron Casier de Hemptinne, sénateur, et M. de Scheppere ; la *Flandre occidentale*, par M. van Ockerhout, sénateur, et M. Gustave Bru-neel ; le *Limbourg*, par le chevalier Schaetzen, représentant ; la province de *Namur*, par MM. Orban de Xivry et Nèfle ; pour le *Luxembourg*, le lieutenant-général Baltia.

Le général Jacmart, président de la Société, a ouvert la séance en rappelant, dans une courte allocution, l'initiative prise par S. E. le cardinal Lavigerie et les débuts de son œuvre ; il a exposé tout le travail d'organisation fait jusqu'à

ce jour, et celui qui est nécessaire encore pour réaliser partout un actif fonctionnement des comités.

Il a rendu compte de l'accueil fait à l'œuvre par S. M. le Roi et son espoir sérieux de le voir participer par tous les moyens à la réalisation du but poursuivi.

Puis, présentant M. le capitaine Storms à l'assemblée, il a fait remarquer combien la précieuse collaboration de cet officier est indispensable : il a développé le plan, les difficultés, les frais de l'expédition, et, terminant par un chaleureux appel au concours de tous, il a prié les présidents de donner des détails sur le fonctionnement de leurs comités et les résultats déjà obtenus.

Tous ont pris successivement la parole, et les applaudissements de l'assemblée les ont plusieurs fois interrompus, notamment quand le baron Sadoine a annoncé que Liège, en quinze jours, avait déjà donné plus de 30,000 fr., sans compter le don de 20,000 fr. fait par la comtesse de Stainlein, et quand le général de Formanoir a raconté le travail effectué à Tournai par son comité et par les dames qui ont eu le dévouement de s'y joindre pour les collectes à domicile.

Aussi, lorsque, concluant, le président de la Société eut demandé si les ressources nécessaires seraient trouvées, et si l'entreprise devait être poursuivie, l'assemblée a été unanime dans sa réponse affirmative.

Elle s'est séparée après cette encourageante déclaration, pleine de confiance dans le succès de l'œuvre, et décidant une réunion semblable dans le délai d'un mois.

#### IV. LES COMITÉS PROVINCIAUX ET LOCAUX.

**Comité de Bruxelles.** — Le comité de Bruxelles, définitivement constitué, vient de lancer un nouvel appel en faveur de l'œuvre antiesclavagiste. Il se termine ainsi :

« Le présent appel du comité de Bruxelles sera entendu ; les souscriptions abonderont généreuses et empressées ; les grands cœurs prendront pour devise la parole de Dieu au premier Caïn : *La voix du sang de ton frère crie vers moi.* »

Suivent les signatures :

*Président*, le comte Charles Vander Burch, sénateur ;

*Vice-présidents*, J.-B. Collet, curé de Saint-Boniface ; J. de Smedt, représentant ; J. Dreyfus, grand-rabbin ; M. Ectors, notaire ; E. Rochedieu, ministre protestant ; Ed. Speeckaert, avocat ; F. Smits, général ; J. Tournay-Dutilleux, ancien représentant ;

*Secrétaire*, Louis Delmer, publiciste ;

*Secrétaire-adjoint*, Aristide Maton, candidat notaire ;

*Trésorier*, L. Danco, lieutenant-colonel.

*Membres* : G. Antheunis, juge de paix ; F. Bayet, conseiller à la Cour de cassation ; V. Bonnevie, avocat ; J. Cassiers, architecte ; A. Dansaert ; G. de Brandner, avocat ; C. de Jaer, avocat ; le comte J. de Lalaing ; A. Delpy ; A. Delwart, notaire ; le chevalier de S. de Menten de Horne ; F. Demiddeleer ; H. de Preter, ingénieur ; P. Deridder ; L. Descamps, avoué ; H. Dever, médecin ; G. Drion, avocat ; E. Dubois-Havenith, médecin ; le baron A. de Fierlant ; C. Kerckx ; J. Leclercq, juge au tribunal de première instance ; A. Le Clercq ; H. Leemans ; A. Legrand ; X. Malou ; R. Maroy, médecin ; Ad. Maton, professeur à l'Université de Louvain ; J. Mommaert ; J. Otto ; G. Parmentier ; A. Solvyns ; E. Van Hoobrouck ; A. Vautier.

*Au palais du Roi*, à l'occasion du nouvel an.

Voici le discours de Mgr le doyen Jacobs, au nom du clergé de la capitale :

*Sire,*

Le monde civilisé est en ce moment douloureusement ému par les horreurs commises sur le sol africain, que n'éclaire pas encore le soleil de la vraie foi et de la civilisation.

De tous côtés, les nations chrétiennes cherchent le remède à tant de calamités.

Devant Dieu et devant les hommes ce sera votre éternelle gloire, Sire, d'avoir été des premiers à tenter cette noble entreprise. Un jour, l'histoire redira vos persévérants efforts, vos immenses sacrifices ; les nations arrachées à la barbarie béniront votre nom, comme aussi la Belgique, dotée d'un élément

de prospérité nouveau et puissant, gardera avec reconnaissance le souvenir de vos bienfaits.

Heureux à la vue du bien déjà opéré, le clergé salue avec joie un avenir plein d'espérance.

Que Votre Majesté daigne agréer les vœux sincères de ceux qui ne demandent à Dieu que de servir la religion et la patrie sur les traces de leur Roi.

Madame, le clergé se permet d'offrir l'expression des mêmes sentiments à la Reine, qui, en toute circonstance, se montre si compatissante pour toutes les infortunes.

**A Liège.** Grand meeting antiesclavagiste du 17 décembre. — Une foule énorme a assisté au *meeting* tenu dans la salle académique de l'Université.

MM. le baron Sadoine, Léon d'Andrimont, représentant, et Kurth, professeur à l'Université, présidaient. Dans l'assemblée on remarquait, au premier rang, Mgr Doutreloux, évêque de Liège, Mgr Korum, évêque de Trèves, MM. Detrootz, procureur général, Pety de Thozée, gouverneur de la province, le général Ghiot, M. le baron de Macar, député permanent, M. Mockel, président du conseil provincial, MM. Jamme, Magis, Ancion, représentants, le capitaine Storms, ancien commandant de la station de Karéma, M. de Looz, sénateur, M. Roersch, recteur de l'Université, etc.

Deux jeunes nègres ramenés par M. Gustin se tenaient à ses côtés dans leur costume national.

M. le baron Sadoine ayant déclaré la séance ouverte. M. Léon d'Andrimont a donné lecture d'une lettre de M. De Laveleye regrettant de ne pouvoir faire partie du comité, appartenant déjà à deux *Sociétés de la Paix* anglaises.

« La croisade prêchée par le cardinal Lavigerie, dit cette lettre, est inspirée par les plus nobles sentiments et il est à désirer qu'elle soit appuyée par des personnes dévouées au bien de l'humanité, sans distinction de parti, comme cela a lieu, par exemple, dans les Associations suivantes : Le Patronage des libérés ; l'Hospitalité de nuit ; la Société de moralité publique. »

M. d'Andrimont a donné lecture d'une lettre de M. J. Si-

mon, président du Comité antiesclavagiste de France. Cette lettre porte qu'une réunion des présidents des divers comités aura lieu probablement à Bruxelles. C'est l'avis du cardinal Lavigerie. M. Jules Simon doit faire une première conférence à Paris le 10 février.

Après lecture de ces lettres, M. d'Andrimont a prononcé un discours, où il a insisté sur le caractère humanitaire de l'œuvre et sur le devoir de faciliter l'œuvre civilisatrice du Roi.

*M. le lieutenant Gustin*, directeur de la justice au Congo, et dont l'entrée avec ses deux jeunes nègres Congolais, a fait sensation, a rappelé les horreurs commises par les négriers et les violences auxquelles ils se livrent pour recruter et emmener les malheureux esclaves. Il a terminé en disant qu'il s'inscrira de grand cœur au nombre des enrôlés volontaires pour la lutte contre l'esclavage.

*M. Descamps*, professeur à l'Université de Louvain, a dit que la cause défendue est celle de la justice, de la pitié et de l'humanité. C'est le relèvement d'une race et d'un continent.

*Mgr Korum*, évêque de Trèves, a prononcé une magnifique allocution. L'Afrique est restée, aux siècles derniers, ignorée de l'Europe indifférente, lamentable fait historique. La solution proposée par l'Eglise dans cette question de la délivrance de l'Afrique est d'arborer la croix aussi haut que l'épée.

M. le baron Sadoine a remercié les orateurs et il a invité le capitaine Storms, quoiqu'il ne fût pas inscrit, à prendre la parole.

L'honorable officier a donné des renseignements intéressants sur l'état social, sur le pouvoir patriarcal au Congo.

M. G. Kurth a soumis au vote les conclusions du comité qui estime qu'on doit opposer une résistance efficace à l'esclavage.

**A Gand.** — Le comité de la province de la Flandre orientale, et les sous-comités d'arrondissements sont ainsi constitués.

*Président* : S. G. Mgr l'Evêque de Gand ;

*Vice-Présidents* : Casier de Hemptinne, sénateur ; Astère Vercruysse, représentant ;

*Secrétaire* : Baron A. de T'Serclaes de Wommersom ;

*Trésorier* : Edmond Goethals.

*Comités d'arrondissements.*

*Gand* : comte Adhémar d'Alcantara ; baron Béthune, sénateur ; Victor Casier ; Alfred Claeys, baron G. della Faille d'Huyssse, chanoine Janssens, Léger, Comte Thierry de Limburg-Stirum, sénateur ; Victor Maertens, Mussely, Albert Solvyns, chanoine Stillemans, baron A. T' Kint de Roodenbeke, Van den Heuvel, baron M. van der Bruggen, représentant ; Arthur Verhaegen ;

*Alost* : Présidents : Van Wambeke, bourgmestre, représentant ; M. le chanoine de Blicck ; baron Léon Béthune ; Ch. de l'Arbre ; Jh. de Sadeleer, Félix de Hert.

*Audenarde* : Raepsaet, représentant.

*Eecloo* : Joseph de Scheppere.

*Termonde* : Emile Clément.

*St-Nicolas* : Alphonse Janssens.

**A Anvers.** Voici quelle est la composition du Comité.

*Président d'honneur* : Mgr Sacré, protonaire apostolique, curé-doyen de Notre-Dame.

*Président* : Mgr Van den Berghe, protonotaire apostolique, curé de St-Joseph.

*Vice-présidents* : MM. G. de Pret-Roose de Calesberg, sénateur ; E. Meeus, représentant.

*Trésorier* : M. W. Solvyns, ancien conseiller provincial.

*Secrétaire* : M. E. Brassine, notaire.

*Membres* : MM. le baron Le Grelle, sénateur ; le baron E. Osy de Zegmaart, représentant ; V. Beeckmans ; F. Belpaire ; le baron de Caters ; A. de Cock ; F. De Laet, greffier provincial ; le vicomte A. de Nieulant et de Pottelsberghe, substitut du Procureur du Roi ; de Ramaix, conseiller de légation de S. M. le Roi des Belges ; N. Dierxsens ; A. Elsen ; A. Geelhand ; H. Hermans, chanoine honoraire d'Alger ; J. Koch ; E. Le Brasseur ; E. Osterrieth ; J. Plissart ; le comte Reusens, bourgmestre de Brasschaet ; Dr. A. Snieders, rédac-



teur en chef du *Handelsblad*; L. Van de Werve; O. Van de Werve de Vorsselaer.

**A Bruges.** — Le comité antiesclavagiste pour Bruges et l'arrondissement s'est réuni le 6 novembre, dans les salons de l'hôtel provincial.

Le comité a voté le règlement d'ordre intérieur et a procédé à la constitution de son bureau :

*Présidents d'honneur* : M. le baron Ruzette, gouverneur de la province, M. le colonel commandant de la province, Mgr l'évêque de Bruges et M. le bourgmestre de Bruges.

*Président* : M. van Ockerhout, sénateur.

*Vice-présidents* : Mgr Van Hove, vicaire général et M. G. Van Nieuwenhuysse.

*Secrétaires* : MM. Ch. Muuls, avocat, et Verougstraete, directeur à l'administration provinciale.

*Trésorier* : M. l'avocat L. Halleux.

*Membres* : MM. Corbisier, lieutenant-colonel commandant la place de Bruges; Pecsteen, colonel de la garde-civique de Bruges; G. Herwyn; G. Notebaert, bourgmestre de Blankenberghe; Claeyss, bourgmestre de Thourout; Fonteyne, échevin de Bruges; Jacqué, juge de paix à Bruges, et comte d'Ursel, à Oostcamp.

**A Tournai** — Le comité antiesclavagiste vient de se former; il est composé comme il suit :

*Président* : M. le général de Formanoir;

*Vice-président* : M. le comte de Nédonchel;

*Membres* : MM. Bareel, juge; Carbonnelle, G., industriel; Castermans, M., industriel; Hughet, chanoine; Lambert, notaire; Péterinck, avocat; Soil, Amédée, propriétaire;

*Secrétaire-Trésorier* : M. Emile Delrue, négociant.

Il sera formé incessamment un comité de dames patronnesses, qui voudront bien accepter la tâche de recueillir les souscriptions à domicile.

L'œuvre a poussé aujourd'hui ses ramifications dans la plupart des arrondissements quelque peu importants. Le

pays de **Charleroi** n'est pas rester en arrière dans ce grand mouvement de charité.

Un comité local antiesclavagiste vient de se former à **Nivelles**, sous l'égide du comité dirigeant de Bruxelles. Le groupe nivellois comprend des éléments divers sans distinction de parti.

**A Namur.** Le comité de la province de Namur est ainsi constitué :

*Présidents d'honneur* : Mgr Bélin, évêque de Namur ; MM. de Montpellier, gouverneur de la province ; le général Coupez ; F. Kegelman, banquier.

*Président* : E. Orban de Xivry, conseiller provincial, membre de la Société antiesclavagiste de Belgique.

*Vice-présidents* : MM. Baré, bourgmestre de Dinant ; Dams, à Philippeville ; R. Frère Alexis-M.G., géographe, à Tamines.

*Secrétaires* : MM. H. Bribosia et Nèfle-Anciaux, avocats.

*Trésorier* : M. Borlée, agent de change.

*Membres* : MM. A. Bequet ; baron de Goiffier d'Hestroz ; Descamps, procureur du roi ; de Lhoneux ; Dohet, représentant ; Douchamps ; Dupierreux ; Eloin, notaire ; baron Fallon, de la députation permanente ; chanoine Fisse, archiprêtre ; chanoine Henri ; Hock, commissaire d'arrondissement ; Huart, conseiller provincial ; Lapierre, avoué ; Lógé, notaire ; Mélot, représentant ; Raymond de Cartier ; Richard-Delathuy ; Ch. Thibaut, magistrat ; Eug. Thibaut ; Tillieux-Docq ; A. Wasseige ; Wautlet, magistrat ; Winant ; Wodon-Dupré ; un représentant de la presse.

*Comités cantonaux.* Présidents : MM. Visart de Bocarmé, (Namur-Nord) ; baron de Woelmont, (Namur-Sud) ; Malissou, (Andenne) ; le sénateur de Bruges de Gerpinnes, (Fosses) ; baron del Marmol (Dinant) ; Delogne, (Gedinne) ; docteur Delvaux, (Rochefort).

**A Arlon.** — On nous écrit d'Arlon (15 décembre). Un comité antiesclavagiste s'est formé en notre ville :

*Président* : M. le lieutenant-général Baltia ; *trésorier* : M.

Tandel, commissaire d'arrondissement ; *secrétaire* : M. Du-bois, juge de paix ; membres : MM. Gaspar, curé-doyen ; Houry, président du tribunal ; Michaëlis, avocat ; Netzer, bourgmestre d'Arlon.

Dimanche, 10 décembre, il y avait fête à la maison communale. Nous avons la bonne fortune d'entendre une conférence magistrale donnée sur la traite des nègres, par le vaillant et sympathique capitaine Jungers, un enfant d'Arlon, revenu récemment du continent noir.

Naturellement il y avait salle comble. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut avoir une pareille aubaine et apprendre de la bouche d'un témoin oculaire ce qui se passe au pays du Congo.

Grand fut le succès obtenu par notre compatriote et la fête s'est terminée par une collecte fort productive au profit de l'œuvre antiesclavagiste.

La Belgique, qui envoie là-bas, au centre de l'Afrique, sous les chaleurs meurtrières de l'Equateur, les plus braves de ses enfants ; notre Souverain, qui a dépensé tant de millions dans un but éminemment humanitaire ; tant de nos frères, qui ont jonché de leurs cadavres les plaines et les solitudes immenses du Congo, méritent les plus grands éloges.

Dans sa dernière séance, il a décidé de faire des démarches pour arriver à la création de comités semblables dans tous les chefs-lieux d'arrondissement de la province. Ont été désignés pour former des comités :

*Virton*, M. le docteur Jeanty ;

*Bastogne*, M. André, commissaire d'arrondissement ;

*Neufchâteau*, M. Gourdet, procureur du Roi ;

*Marche*, M. Nothomb, procureur du Roi.

---

NOTA. — Dans une prochaine édition, nous espérons pouvoir compléter les listes des Sociétés antiesclavagistes belges.

## APPENDICE.

---

### LA RÉVOLUTION DE L'OUGANDA et les voies de pénétration dans l'Afrique Equatoriale

Le bulletin de la *Société antiesclavagiste de France* vient de publier une lettre très importante de S. E. le cardinal Lavigerie, adressée à M. Keller, président du conseil d'administration de l'œuvre antiesclavagiste, à Paris.

Les journaux reproduiront sans doute cette lettre, dans laquelle une longue dépêche de Zanzibar raconte les détails d'une double révolution survenue dans l'Ouganda, le principal royaume nègre de la région des Grands Lacs.

L'Ouganda est célèbre par son roi Mtésa, à la cour duquel séjournèrent les grands explorateurs Speke, Stanley, et qui accueillit les missionnaires anglicans, ainsi que les Pères Blancs de Mgr Lavigerie.

Mwanga, fils et successeur de Mtésa, fut dans sa jeunesse initié au catholicisme ; il parut vouloir se faire chrétien et favorisa d'abord la conversion de son peuple, au point qu'un grand nombre de ses pages et des officiers du palais devinrent catholiques. Malheureusement les obsessions des Arabes musulmans et marchands d'esclaves, jointes à la nouvelle que les Anglais et les Allemands voulaient « manger », c'est-à-dire prendre son royaume et lui ravir la vie, le rendirent ombrageux, persécuteur et sanguinaire.

On se souvient du massacre de 140 de ses pages et officiers, qui, il y a deux ans, souffrirent la mort plutôt que d'abandonner la foi : ce sont là les premiers martyrs nègres de l'Afrique centrale, martyrs dont les *actes* ont été recueillis et que nous publions dans un autre volume.

Nonobstant cette persécution et le meurtre de l'évêque anglican Hannington, ordonnés par le roi, la paix semblait être revenue dans l'Ouganda, et Mwanga recevait de nouveau chez lui Mgr Livinhac et les Pères Blancs, lorsque la dépêche mentionnée ci-dessus nous apprend que tout est bouleversé.

Mwanga aurait essayé de faire périr les gardes chrétiens de son palais, mais ceux-ci l'auraient détrôné et auraient proclamé à sa place Kiwéwa, l'un de ses frères. Avec ce dernier le christianisme triomphait ; mais un complot organisé par les musulmans esclavagistes paraît s'être emparé de l'autorité et avoir détruit toutes les chrétientés naissantes, en jetant en prison les missionnaires français et anglais.

Cette recrudescence de l'esclavagisme arabe au centre de l'Afrique vient compliquer davantage encore la situation à laquelle l'Europe voudrait mettre fin.

Que vont faire les gouvernements intéressés à secourir leurs nationaux ? L'Allemagne, l'Angleterre et la France sont dans ce cas.

La question de l'Ouganda se lie désormais à celle d'Emin-Pacha et de Stanley, et tout l'intérêt se porte plus que jamais dans l'Afrique intérieure.

Sans parler ici du blocus des côtes et de l'action sur le littoral, examinons quelles sont les voies qui conduisent dans cette région équatoriale.

La première, que nous appellerons la *voie égyptienne*, est celle du nord, par la vallée du Nil ; elle est fermée par les Madhistes : inutile en ce moment de songer à la rouvrir.

Par l'est, il y a la *voie anglaise* de Mombaza qui, passant entre les monts Kilimandjaro et Kénia, aboutit directement au lac Victoria et à l'Ouganda. Reconnue par l'anglais Thomson, il y a peu de temps, et destinée à servir de passage à un chemin de fer projeté, cette voie anglaise est la plus courte et la plus directe. Les Anglais pourront-ils la tenter, en ce moment où la guerre sévit sur la côte ? Ils devront bien s'y résoudre tôt ou tard, s'ils ne veulent pas voir leurs voisins les devancer.

Par l'est aussi, il y a la *voie allemande* de Zanzibar ou de Bagamoyo, conduisant par Tabora aux Grands Lacs. C'était

la voie habituelle des explorateurs, mais en ce moment elle est également fermée par la guerre. Wissmann et les troupes allemandes vont essayer de la forcer, car le prince de Bismark n'est pas d'humeur à se laisser battre par les Arabes

Par le sud, signalons la *voie portugaise*, route très longue,



*Emin-Pacha (Docteur Schnitzler).*

mais rendue pratique par la navigabilité du Zambèze, du Chiré, du lac Nyassa et du lac Tanganika, où voguent déjà les petits vapeurs des missionnaires anglicans ; toutefois il y a une interruption ou un parcours par terre entre les deux lacs. Cette route est conseillée par le Cardinal Lavigerie, et elle servira certainement à quelque expédition anglaise, car

l'Angleterre a des visées sur la région située entre les lacs du sud.

Passons maintenant à la côte occidentale, où nous trouverons *trois voies*, dont deux en territoire belge, et une qui est commune entre l'État du Congo et la France.

Cette dernière, que j'appellerai la *voie française*, consiste à remonter le Congo et l'Oubangi jusqu'aux abords du lac Albert et de la province d'Émin-Pacha.

La voie navigable de l'Oubangi a été ouverte dans son cours inférieur et moyen par le capitaine belge Van Gèle, et explorée sur le cours supérieur par Junker et Schweinfurth. En ce moment, un officier français, M. Trivier, se propose, paraît-il, de traverser l'Afrique par la voie trop connue du Congo, du Tanganika et de Zanzibar. Il y aurait plus de mérite pour lui et plus de services rendus à la cause humanitaire et géographique, s'il voulait essayer de secourir ses compatriotes prisonniers dans l'Ouganda.

Abordons les *voies belges*, car, nous l'avons déjà dit, il y en a deux : l'une en remontant le Congo et l'*Arouhimi*, sur les traces de Stanley, pour aboutir aux lacs Mouta-Nzigué et Victoria ; c'est la voie directe de l'Ouganda par l'ouest.

L'autre est la voie du Congo et du *Kassai*, prolongée par les routes du Sankourou et du Lomami, également navigables, qui conduisent à Nyangoué, et au lac Tanganika pour lequel on destine un corps de volontaires belges.

Voilà cinq ou six voies de pénétration qui restent plus ou moins ouvertes à l'activité européenne. Chaque nation peut choisir la sienne et, l'émulation aidant, il y a lieu d'espérer un résultat plus sûr, que si l'on n'abordaît les difficultés que par une seule route et par l'initiative d'un seul peuple.

Nous insisterons particulièrement sur l'action des Belges par les voies belges du Congo. Nos compatriotes seraient là chez eux, travaillant pour l'honneur de leur nom en même temps que pour la cause de l'humanité entière et de la religion catholique. Espérons que Tippo-Tip, gouverneur des Stanley-Falls, les aidera de l'influence qu'il exerce sur toute la contrée du Haut-Congo et du Tanganika.

Quelque soit d'ailleurs le projet du brave capitaine Storms

qui se dispose à diriger l'expédition des volontaires belges vers le lac Tanganika, qu'il connaît si bien, il y a là plus qu'une action privée de l'œuvre antiesclavagiste.

Pourquoi la Belgique elle-même, entrant dans le concert des gouvernements ligués, n'enverrait-elle pas une expédition officielle au secours d'Émin-Pacha, de Stanley et des missionnaires catholiques du Haut-Congo? Alors que les missionnaires belges sont chargés de l'évangélisation de cette immense contrée, alors que l'industrie et le commerce belges sont intéressés au développement de l'État indépendant fondé par le roi Léopold II, pourquoi les Chambres législatives refuseraient-elles un subside convenable et l'autorisation légale d'envoyer là-bas quelques soldats belges?

Il y a dans notre vaillante armée, bien des âmes généreuses qui réclameraient l'honneur de porter au loin le drapeau tricolore à côté du drapeau bleu à étoile d'or. Quelques Européens à l'âme bien trempée, comme les Stanley, les Emin, les Joubert, dont parle Mgr Lavigerie, organisant des troupes de noirs indigènes, comme font les Anglais aux Indes et partout : tel est le moyen indiqué, et nul doute qu'avec le temps on arriverait à pacifier cet intéressant continent noir, au grand profit de la civilisation.

Terminons ces réflexions, en exprimant le regret de ne pouvoir joindre à ces lignes un croquis de la carte du pays, et en recommandant à nos lecteurs d'y suppléer, en se rappelant qu'il n'y a pas de diplomatie ni de stratégie militaire sans le secours de la géographie.

ALEXIS-M. G.

(*Le mouvement antiesclavagiste, de Bruxelles, 15 Février 1889*).





# TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE . . . . .	6
CHAPITRE I. Lettre encyclique <i>In plurimis</i> de S. S. Léon XIII sur l'esclavage . . . . .	9
Principe chrétien de l'égalité des races, p. 10 ; pratique de l'esclavage chez les Grecs et les Romains, 12 ; efforts de l'Eglise pour son aboli- tion au Moyen Age, 14 ; en Amérique au XVI <sup>e</sup> siècle, 22, et en Afri- que de nos jours, 24.	
CH. II. La mission du cardinal Lavigerie . . . . .	30
Le cardinal et le pèlerinage africain à Rome, 30 ; la mission qu'il reçoit du S. P., 35.	
CH. III. Mgr Lavigerie à Paris et à Londres . . . . .	38
Extraits des discours du cardinal à St-Sulpice, 38 ; et à Londres, 43.	
CH. IV. Conférence sur l'esclavage dans le Congo belge . . . . .	49
Discours du cardinal à Ste-Gudule. Eloge de l'œuvre du Roi Léopold II en Afrique, 52 ; horreurs de la traite, 57 ; devoirs des Belges, 65 ; les croisés volontaires, 72.	
CH. V. Géographie physique et politique de l'Afrique centrale. . . . .	77
Description géographique, les fleuves, 75 ; les grands explorateurs en Afrique, 84 ; le partage politique de l'Afrique, et l'Œuvre du Congo, 87.	
CH. VI. La traite des nègres autrefois et aujourd'hui . . . . .	90
L'ancienne traite coloniale et son abolition par l'initiative de l'Angle- terre, 90 ; la traite musulmane actuelle, 96.	
CH. VII. Témoignage de Livingstone . . . . .	101
Extraits textuels de ses ouvrages : la traite dans l'Afrique centrale et sur le Zambèze, 101 ; Mariano, le chasseur d'esclaves, 103 ; Living- stone délivre 134 esclaves, 108 ; la traite à Zanzibar et dans l'Afri- que orientale, 110 ; horribles massacres du marché de Nyangoué (Haut-Congo), 115.	
CH. VIII. Témoignage de Cameron . . . . .	124
Ce qu'il a vu dans l'Afrique centrale, 124 ; sa lettre au cardinal Lavi- gerie, 128.	
CH. IX. Témoignage de Stanley . . . . .	133
Scènes épouvantables de la chasse aux esclaves sur l'Arouhimi (Haut- Congo) ; destruction d'une population de plus de un million de nègres et d'un pays trois fois vaste comme la Belgique ; le camp des trai- tants et le parc de bétail humain, 141.	